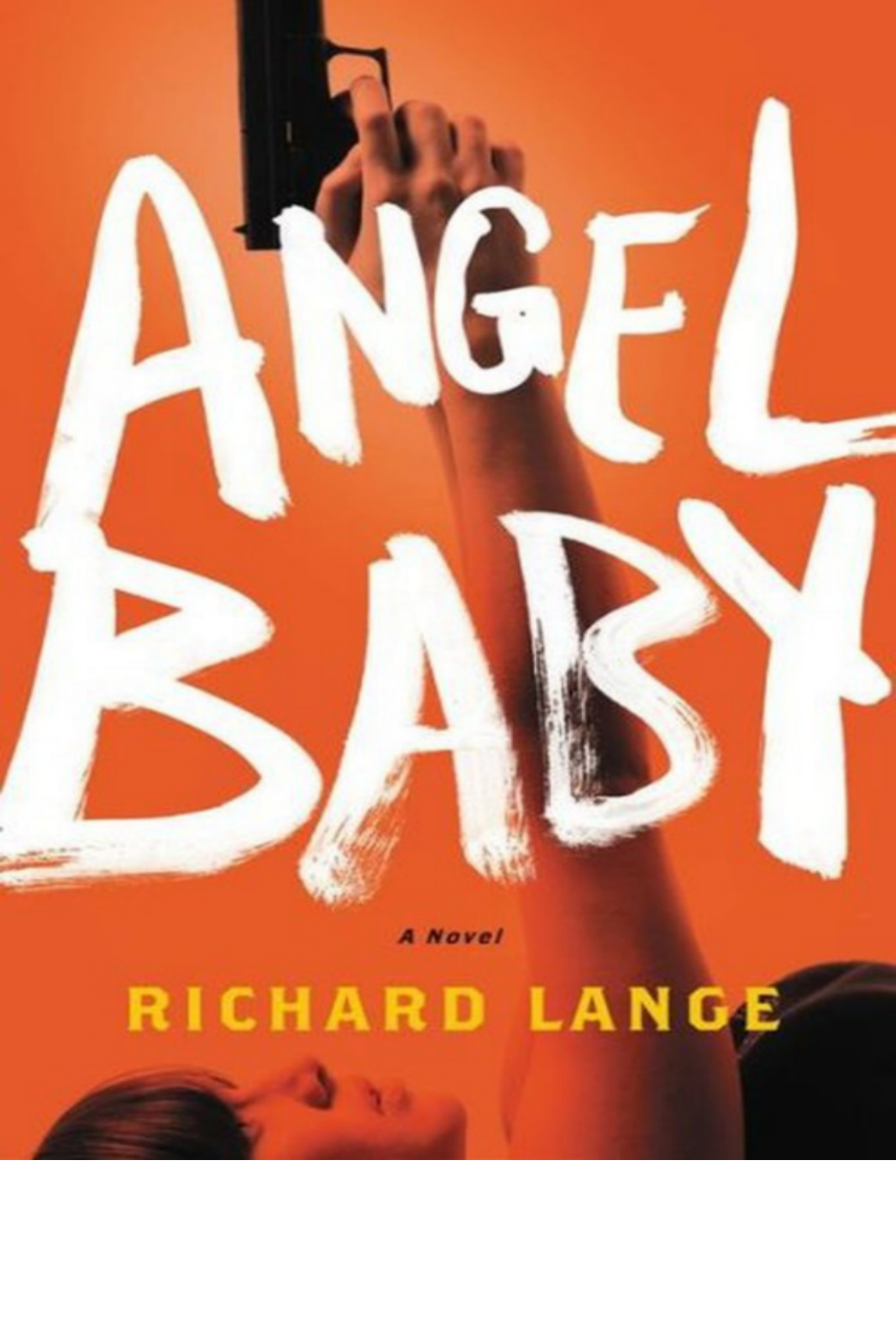


Angel baby (Terres d'Amérique) (French Edition)

Richard Lange

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

The book cover features a solid orange background. A hand holding a black handgun is positioned at the top center, with the barrel pointing upwards. A person's face is visible at the bottom, looking up towards the gun. The title 'ANGEL BABY' is written in large, white, brush-stroke style capital letters across the center.

ANGEL BABY

A Novel

RICHARD LANGE

© Éditions Albin Michel, 2015
pour la traduction française

ISBN : 978-2-226-37654-1

*Pour Kim Turner,
qui aime les endroits perdus*

« Un jour, les fils de Dieu vinrent se présenter devant l'Éternel, et Satan vint aussi au milieu d'eux.
L'Éternel dit à Satan : "D'où viens-tu ?"
Satan répondit à l'Éternel : "De parcourir la terre et de m'y promener." »

Job 1, 6-7

« *We are constantly on trial.
It's a way to be free. »*

Smog, « River Guard »

Pour sa première tentative d'évasion, Luz n'avait rien planifié. Elle avait pris sa décision sur un coup de tête. Un soir Rolando l'avait si violemment tabassée qu'elle avait pissé du sang et le lendemain matin, aussitôt qu'il avait quitté la maison avec ses gardes du corps, elle était descendue en boitillant au rez-de-chaussée, avait passé la porte, traversé le jardin et franchi le portail de la haute clôture en béton qui ceinturait la propriété.

Pieds nus, en culotte et peignoir de soie noire, elle tituba dans la rue, voulut héler un taxi. Les chauffeurs ralentissaient et la regardaient avec des yeux ronds, mais pas un pour s'arrêter. Des larmes de frustration lui brouillaient la vue. Elle avait trébuché, mais s'était vite relevée. Ce ne seraient pas des genoux écorchés et des mains éraflées qui l'empêcheraient d'assister aux trois ans d'Isabel. Elle était déterminée à y être, coûte que coûte. Elle se présenterait à la porte avec un énorme gâteau rose, les bras chargés de cadeaux et, oh, comme Isabel serait surprise de la voir !

Maria, la gouvernante, avait passé une tête par le portail et lui avait crié de s'arrêter. Luz avait voulu courir, mais les cachets qu'elle prenait pour tenir le coup lui donnaient l'impression de patauger dans un borbier. Avant même qu'elle n'atteigne le coin de la rue, Maria l'avait rattrapée et empoignée par les cheveux. Luz avait résisté, à coups de pieds, à coups de griffes, mais à ce moment-là, El Toro, le gardien de la maison, les avait rejointes.

« Aidez-moi », avait lancé Luz à un homme qui passait à vélo ; « Je vous en prie », à une femme derrière une poussette ; mais, comme les chauffeurs de taxi, ils l'avaient ignorée. Hé, on était à Tijuana : quand on tient à sa vie et à celle de sa famille, on s'occupe de ses affaires. El Toro et Maria l'avaient ramenée de force à la maison et bouclée dans sa chambre en riant de ses menaces de vengeance.

Quand il avait appris sa tentative de fuite, Rolando avait tué le caniche de Luz. Il était entré en trombe dans la chambre, il lui avait arraché Pepito des bras et, le talon de sa botte sur la tête du petit chien, il lui avait broyé le crâne. Après quoi, il avait jeté Luz par terre

et il lui avait tordu les bras dans le dos avant de la violer sur la moquette blanche à longues mèches.

« Pourquoi tu m'obliges à faire ça ? avait-il hurlé après avoir fini. Pourquoi tu m'obliges à me détester ? »

Cette fois-ci, ce sera différent. Pendant l'année écoulée, Luz a mis un plan au point et, enfin, elle est prête. Mardi prochain, Isabel fêtera ses quatre ans et maman sera là pour la voir souffler ses bougies – ou alors, elle mourra en essayant.

Quand Rolando sort de la salle de bains, elle fait mine de dormir. Il lui pince le pied à travers le drap.

« Debout, la marmotte, c'est l'heure du petit-déjeuner.

– Mmm. Juste une minute. »

Il est habillé pour rendez-vous d'affaires : costume sombre, chemise blanche et santiags noires bien cirées. Luz a consulté l'agenda sur son bureau et appris par cœur le programme de la journée : onze heures, RDV à Las Rocas avec M. Volkers de San Diego pour négocier l'ouverture d'un nouveau restaurant KFC. Déjeuner au même endroit avec Alvarez, son avocat, puis départ pour Ensenada, où il verrait Flaco. L'agenda indique qu'ils parleront chevaux, mais en réalité il sera question d'une livraison d'héroïne en provenance d'Apatzingán. Depuis un an que Luz écoute attentivement ce que dit son mari, elle a appris tous les pseudos et noms de code qu'il utilise. Donc, Flaco et la drogue, et ensuite dîner avec la pute qu'il entretient là-bas. Ce qui veut dire qu'il ne sera pas rentré avant vingt et une heures.

Quand il descend, Luz sort du lit et va dans la salle de bains pour se débarbouiller. La pièce pue encore la merde de Rolando. Luz brosse ses longs cheveux noirs pour les lustrer et les soulève pour jeter un œil au tatouage qu'elle a dans la nuque : *ANGEL BABY*. Pour convaincre Rolando de la laisser se faire tatouer, elle lui a raconté que c'était le petit nom doux qu'elle lui donnait. En réalité, c'est le titre d'une chanson qu'elle chantait à Isabel pendant l'année où elles ont vécu ensemble. Elle a soigneusement caché à Rolando l'existence de la fillette parce qu'elle sait qu'il trouverait moyen de se servir de tout ce qu'elle aime comme d'une arme contre elle ou pour l'enchaîner encore plus étroitement à lui.

Elle passe un peignoir blanc, sort de la chambre. Ses pas résonnent dans l'entrée monumentale quand elle descend l'escalier de marbre.

En ville, les gens connaissent Rolando sous le nom d'*El Príncipe*, le Prince, et cette demeure est son palais. Une villa de quatre cents mètres carrés, cinq chambres, six salles de bains, partout du faux marbre et de la dorure, du cuir et du chrome. Tout est cher, mais rien ne va avec rien. Rolando a choisi sa décoration en pointant des photos dans des magazines. Un faux Picasso est accroché au-dessus d'un scorpion en fer rouillé. Un canapé à dix mille dollars importé de Milan se retrouve flanqué de deux fauteuils relax La-Z-Boy avec fonction massage et coussins chauffants. Quant au gros œuvre, il est si médiocre que de nouvelles fissures apparaissent tous les jours dans les murs. Bref, une folie en trompe-l'œil qui ne survivra pas longtemps à Rolando.

Quand elle entre dans la salle à manger, il se lève et tire une chaise pour elle. Quel gentleman, ce matin. C'est parce qu'elle s'est laissé baiser hier soir et qu'elle s'est même donné la peine de se cabrer et de gémir comme si elle avait du plaisir. Elle veut qu'il parte persuadé que le temps est au beau fixe entre eux. Elle tripote sa serviette en bâillant, l'air de ne pas trop savoir où elle est, elle joue à fond son rôle de princesse shootée – un petit numéro qu'elle a perfectionné depuis six mois qu'elle arrive à se passer des cachets (Xanax et Valium, Vicodin et Oxycontin) qui l'empêchaient jusque-là de faire le compte de ses péchés et de se pendre dans la cabine de douche.

Elle a décroché parce qu'elle avait besoin d'être lucide pour préparer son évasion et qu'elle ne voulait pas se retrouver en manque quand elle serait enfin libre, mais elle a fait croire à Rolando qu'elle consommait toujours. Il se serait méfié, s'il avait découvert qu'elle avait arrêté, et puis il aime la voir planer. Ça lui donne un sentiment de supériorité.

Il regagne sa chaise en face d'elle et elle sourit en demandant d'une petite voix de poupée ensommeillée quand il l'emmènera acheter les chaussures qu'elle lui a montrées à la télé l'autre soir.

« Des chaussures ? répond-il. Tu te figures que j'ai le temps de m'occuper d'une histoire de godasses ? »

Elle joue le jeu et, la moue boudeuse, pleurniche : « Mais tu m'avais promis, Papí. Tu m'avais promis que je les aurais.

– Ah bon ?

– Tu le sais très bien. Mais ce sera quand ?

– Quand on ira à Acapulco par exemple, ce week-end ?

– Acapulco ! » s'écrie Luz en battant des mains.

Arrêter les médocs n'a pas été facile. D'ailleurs, encore aujourd'hui, il y a des moments comme celui-ci où son corps et son esprit réclament l'impression d'éloignement qu'ils lui procuraient. Dans ces cas-là, elle visualise le visage de sa fille et lui adresse des prières aussi ferventes qu'un sauvage qui supplierait la seule étoile visible dans un ciel noir d'encre.

Maria, l'air affairé, arrive de la cuisine avec une assiette de *pan dulce* et une salade de fruits.

« Bonjour, *señora* », dit-elle à Luz, la douceur incarnée. Elles se sont réconciliées depuis la tentative de fuite de Luz, du moins Maria le croit-elle. Luz a fait de son mieux pour convaincre la gouvernante qu'elle ne garde pratiquement aucun souvenir de cet épisode, mais elle n'est toujours pas certaine que celle-ci ait gobé son mensonge. Difficile de savoir ce que pense cette femme.

Maria soulève la cafetière pour remplir la tasse de Luz. La manche de son corsage remonte sur son bras et découvre une cicatrice. Une blessure récoltée en prison, alors qu'elle purgeait une peine pour recel d'objets volés. Elle est la mère d'un ami d'enfance de Rolando, un certain Gato, qui a trouvé la mort au début de l'ascension de Rolando. Gato avait fait jurer à son ami qu'il prendrait soin de sa mère s'il lui arrivait malheur et Rolando a respecté sa promesse en l'engageant pour tenir sa maison.

« Avez-vous besoin d'autre chose, *señora* ? demande Maria.

– Non, *gracias*, répond Luz.

– *Señor* ?

– Non, Maria. *Gracias*. »

La gouvernante retourne dans la cuisine et Rolando sert une assiette de salade de fruits qu'il tend à Luz. Dans le salon, un des perroquets croasse dans sa cage : « Je m'appelle Gladiator ! Je m'appelle Gladiator ! »

« Tu vas où, élégant comme ça ? demande Luz.

– À ton avis, je vais combattre un taureau ? » répond Rolando avant de mordre dans une pâtisserie.

Luz chipote sa salade de fruits. L'estomac noué par l'impatience et l'inquiétude, elle se force tout de même à avaler un morceau d'ananas pour que Rolando la voie manger.

« Et toi ? dit-il la bouche pleine, le sale porc. Laisse-moi deviner :

massage ? manucure ?

– Les deux, répond Luz en riant. Pourquoi se priver ?

– C'est la belle vie, hein ?

– La belle vie », répond Luz, et les mots lui arrachent la bouche.

Elle se penche sur la table pour prendre une des mains de Rolando entre les siennes.

Lui sort une rose rouge du vase sur la table et la glisse dans la chevelure de Luz, au-dessus de son oreille. Souriant, il commence à lui dire des mots doux lorsque son téléphone sonne et que son regard se glace. Tout ce qu'il y a d'humain chez lui n'est qu'un masque. Il peut le mettre et l'enlever à volonté. Intérieurement, c'est un monstre, un requin, une bête féroce et sans cœur. Il se lève et quitte la pièce en aboyant « *Qué ?* » dans le combiné.

El Toro, le gardien qui a aidé à ramener Luz de force l'an dernier, entre à pas lourds et attrape une *concha* pleine de sucre dans l'assiette de pâtisseries. Luz sent le mépris qu'il éprouve pour elle, la putain camée qui a épousé le patron, elle l'a toujours senti d'ailleurs.

« Dites à El Príncipe que la voiture est prête », lance-t-il avant de retourner dans la cuisine.

Lorsqu'il raccroche, Luz transmet le message à Rolando. Il l'embrasse sur le front et part sans un mot de plus. Par la fenêtre, elle le regarde monter dans l'Escalade avec Ozzy et Esteban. El Toro ouvre le lourd portail en fer et les salue d'un bref signe de la main quand la voiture sort.

Et voilà, c'est maintenant.

Première étape : la chambre, où elle allume la télévision et se glisse à nouveau entre les draps comme elle le fait chaque matin. Sauf qu'aujourd'hui ses poings serrés sont moites et ses jambes crispées voudraient courir.

Dix heures et quart, on frappe à la porte.

« Oui », coasse-t-elle d'une voix de grenouille.

Maria passe une tête dans la chambre. « Du linge à laver, *señora* ? »

Luz montre la salle de bains sans quitter la télé des yeux et s'abstient de regarder Maria lorsque celle-ci entre, vide le panier en osier dans un sac plastique et ressort. Sitôt que la gouvernante a refermé la porte, Luz commence à compter jusqu'à trente, mais elle n'arrive qu'à dix avant de craquer et de sauter du lit.

Elle a un quart d'heure pour s'évader. Elle connaît l'emploi du temps de Maria et d'El Toro aussi bien que celui de Rolando : Maria sera dans la buanderie à l'arrière de la maison et, de dix heures à dix heures et demie, El Toro ira en douce dans le garage, comme tous les jours, pour y regarder un feuilleton sur un petit poste.

Elle enfle rapidement un jean, un tee-shirt et des tennnis. Ni maquillage ni bijoux. Une polaire et une casquette rose, rien de plus, dans un sac à dos zébré, le genre que prendrait un enfant pour aller à l'école. Elle voyagera vite et léger. Ce dont elle aurait besoin par ailleurs, elle pourra l'acheter quand elle sera aux États-Unis. Le cœur battant, elle ouvre la porte et jette un œil dans le couloir, puis descend les escaliers en silence. Une radio est allumée dans la pièce où Maria trie le linge et l'animateur fait une blague salace.

Arrivée au rez-de-chaussée, elle fonce vers le bureau de Rolando et se faufile à l'intérieur. Aux murs, des étagères pleines de livres qu'il n'a jamais lus, des têtes empaillées d'animaux abattus par un autre, et des tableaux de voiliers et de chevaliers en armure achetés en gros par le décorateur. La seule touche personnelle est un cliché grand format, une femme brune allongée nue sur un lit, les jambes largement écartées. Rolando prend un malin plaisir à dire à ses visiteurs que ça lui rappelle Luz.

Dès que la porte se referme derrière elle, Luz se détend un peu. Ces derniers mois, elle est souvent venue dans cette pièce pour des galops d'essai et maintenant il ne s'agit plus que de suivre son plan. S'approchant du grand bureau en bois, elle se saisit du coupe-papier, une dague allemande qui date de la Seconde Guerre mondiale, avec une croix gammée sur le manche, et elle s'en sert pour forcer le premier tiroir. À l'intérieur, un Post-it vert fluo sur lequel ont été griffonnés le mot « Angelina » et un numéro de téléphone. Angelina, c'est le prénom que la mère de Rolando avait donné à sa fille décédée il y a plus de vingt ans, celle que toute la famille vénère aujourd'hui comme une sainte mort-née, et le numéro, lu à l'envers, est la combinaison du coffre-fort dissimulé derrière un tableau, une scène de chasse au loup : des hommes en chapeaux de fourrure sur des traîneaux, des fusils, de la neige ensanglantée.

Luz pose le tableau par terre et compose le code sur le clavier. Un déclic et le coffre-fort s'ouvre. À l'intérieur, des monceaux de liasses de billets entourées de bandes en caoutchouc, coupures de vingt et de

cent dollars, et un pistolet rutilant, un Colt 45 plaqué argent que Rolando a fait personnaliser : sur le canon, des serpents s'enroulent autour de têtes de mort, et une Santa Muerte a été gravée sur la crosse en ivoire. Luz transfère les liasses, jusqu'à la dernière, dans le sac à dos et pose l'arme par-dessus. La tête basse, elle murmure une prière de son enfance et le nom de Dieu est encore sur ses lèvres lorsqu'elle attrape le sac, se redresse et ouvre la porte du bureau.

« Vous avez laissé tomber ça, *señora*, dit Maria en lui tendant la rose que Rolando lui a glissée dans les cheveux pendant le petit-déjeuner. Là, dans l'entrée. »

Derrière elle se trouve El Toro, un sourire cruel sur sa face immonde. Il se réjouit à l'idée de lui faire du mal. Tous deux se réjouissent. Et ensuite Rolando finira le boulot.

Luz recule et sort le Colt 45. Rolando lui a appris à s'en servir dans le stand de tir, au sous-sol de la maison. Au début, il a fallu qu'il la force parce qu'elle ne supportait pas le bruit et le choc sourd dans sa poitrine quand le coup partait, mais pendant cette dernière année, songeant que cela pourrait lui être utile pour son évasion, elle s'est entraînée autant qu'elle a pu et elle est devenue une tireuse convenable.

Elle tire la glissière, pointe le 45 à deux mains et ne sourcille pas lorsque, BOUM BOUM BOUM, elle appuie sur la détente. Maria est projetée en arrière vers El Toro, un trou noir déchiqueté sous l'œil gauche, un volcan de sang en éruption dans l'occiput. Les deux autres balles ont touché El Toro à la poitrine et à la gorge. La gouvernante et lui s'effondrent ensemble, mêlés dans la mort.

Un instant, l'horreur de son geste paralyse Luz, comme une main glacée qui l'aurait soudain saisie à la gorge. Lorsqu'elle retrouve sa mobilité, elle lâche l'arme dans le sac et enjambe les corps, en évitant soigneusement de les regarder. Elle n'a qu'une idée en tête : Isabel. Lorsque la grande porte ne s'ouvre pas dès la première tentative, elle panique et tourne le bouton à plusieurs reprises avant de comprendre que le verrou est mis. Une seconde plus tard, elle est sur le perron. Quatre secondes, et elle franchit le portail, sort dans la rue. Encore dix secondes et elle a disparu, fragment anonyme emporté dans le tourbillon puant et bruyant de la ville.

Malone sort de sa chambre de motel et le soleil le surprend comme une claque inattendue en plein visage. Il vacille un peu, puis se dirige vers le magasin OXXO de la rue pour acheter de quoi se calmer les nerfs.

Sur la colline qui domine le motel, il y a le cynodrome, l'Agua Caliente. Malone demande à Freddy de le loger ici pour pouvoir aller à pied au champ de courses quand il doit tuer le temps avant un trajet. Ça vaut mieux que d'être en ville, où il y a toujours une pute pour lui faire les poches. Comme ça, il a au moins une chance de ramasser un peu d'argent au lieu de cramer jusqu'à son dernier dollar en sexe, coke et tequila de merde qui sort d'une bouteille Patrón mais n'est carrément pas de la Patrón.

La circulation est dense sur le Paseo de los Héroes. Des camions qui crachent des nuages de gaz d'échappement, des voitures où gueulent des radios, des scooters qui bourdonnent comme des insectes furieux. En tendant la main, Malone pourrait toucher cette rivière d'acier tonitruante. Un pas en avant, et il serait englouti, réduit en charpie avant de comprendre ce qui lui arrive.

C'est un matin comme ça. Arrivé à Tijuana hier soir, il a pris le tram et commencé à boire sans manger dans un bar à footeux en face du motel. Quand l'établissement a fermé et qu'on l'a jeté à la rue, il a regagné sa chambre comme il a pu, il a vu son vrai visage dans le miroir, fondu en larmes, et il est tombé comme une masse avant de se réveiller en enfer.

Un coup de sonnette retentit lorsqu'il entre dans la supérette. Des boîtes de thon, de haricots et de soupe *menudo* rangées avec soin sur les étagères exhibent fièrement leur étiquette sous les néons qui se reflètent sur le sol ciré de frais. Il y a tout un présentoir de nouilles instantanées, un rayon entier de chips. Burritos et cheeseburgers à réchauffer au micro-ondes, un distributeur de sodas. Ça ressemble vraiment beaucoup à un 7-Eleven ou un AMPM aux États-Unis. Beaucoup trop.

Malone va chercher un pack de six Tecate et un litre de Gatorade

dans l'armoire réfrigérée. La caissière esquisse un sourire avant d'enregistrer ses articles. Elle est vêtue d'un uniforme rouge et jaune et ses cheveux sont pris dans un chignon serré. Très pro. Elle lui dit combien il doit en espagnol, puis en anglais.

Malone porte la tenue type du *gabacho* : bermuda jusqu'aux genoux, tee-shirt touristique de Cabo San Lucas et tongs. C'est sa technique pour se fondre dans le paysage. Ici, un Américain sur trois a exactement le même look. Cheveux blonds en bataille, lunettes de soleil. Le genre surfeur un peu égaré. Il consulte l'horloge digitale au mur, 10:31.

« Il est vraiment cette heure-là ? demande-t-il à la fille.

– Sí, oui », répond-elle.

Le petit restaurant d'à côté a une façade d'un bleu clair apaisant. Il est spécialisé dans les fruits de mer : cocktails, soupes, *ceviche*. Malone s'installe à une table en plastique sous un auvent de tôle ondulée et commande trois tacos au poisson et un cocktail de crevettes. Il ouvre le Gatorade et en descend la moitié d'un trait, puis décapsule une bière et se l'enfile aussi.

Le temps que la vieille femme en tablier à froufrous lui apporte son repas, il se sent mieux. Il ouvre une autre bière et attaque. Le cocktail de crevettes, de cubes de tomate et d'avocats, est servi dans un grand gobelet en polystyrène expansé. Malone y verse du ketchup et du tabasco, puis mélange le tout.

Une chienne errante au poil marron, la peau sur les os, des yeux tristes et des mamelles énormes, le regarde manger. Il lui lance un biscuit sec. Les voitures continuent leur rodéo ronflant et la boutique de téléphones portables braille de la *banda* à un volume suffisant pour vous déchausser les dents, mais ça ne lui fait plus l'effet d'une fin du monde, juste d'une journée comme les autres, ni plus ni moins difficile.

Son repas terminé, Malone retourne au motel. C'est un bunker en parpaings sur deux niveaux, avec des barreaux aux fenêtres. On dirait une prison rose vif. Il prend toujours une chambre à l'étage au cas où il y aurait un tremblement de terre, il s'imagine surfer sur le bâtiment s'il devait s'effondrer. Le matelas est affaissé, la télé ne capte que trois chaînes, toutes en espagnol, et la climatisation dégage une odeur de serviettes moisies. Mais il suffit de ne pas dessoûler pour ne pas s'en apercevoir.

Il pose les bières sur la commode et passe dans la salle de bains pour prendre une douche. Comme la température de l'eau alterne toutes les trente secondes entre tiédasse et bouillante, ça le maintient sur le qui-vive. Il se coupe le menton en se rasant, comprime la petite plaie avec du papier-toilette. Encore une bière et il sera prêt à gravir la côte jusqu'au champ de courses. Il regarde par la fenêtre en buvant à petites gorgées, observe une Coccinelle dont le conducteur, dans l'indifférence générale, s'escrime à indiquer de la main qu'il cherche à faire demi-tour.

Les lads amènent les partants de la troisième sur la piste et les font défiler devant la tribune. Malone s'approche de la rambarde pour les observer. Sans raison, il faut bien le dire. Il n'y connaît rien en lévriers, il ne sait pas quels signes indiqueraient qu'untel sera plus rapide que tel autre. En règle générale, il décide de ses paris en se fondant sur une combinaison du nom et de la cote. Pour la prochaine course, il pense à Prometheus, à 8 contre 1. Qui peut bien avoir eu l'idée d'appeler un chien Prometheus ? En soi, cela suffit à piquer son intérêt.

Il retourne à l'hippodrome faire son pari. La plupart des sièges de la tribune sont vacants. Quelques vieux Mexicains qui bavardent à l'ombre, une poignée de touristes venus de San Diego pour la journée. L'employée du guichet prend son argent et lui glisse son ticket sans interrompre sa conversation sur son portable. Dix dollars sur Prometheus gagnant.

Comme sa légère ivresse du matin commence à se dissiper, il fait étape au bar pour un rhum-Coca, qu'il consomme debout sur place en écoutant les piailllements électroniques des machines à sous du casino se répercuter entre les chevrons de la tribune. Ça devient franchement casse-gueule de marcher sur cette corde raide. À jeun, il ne se supporte plus, et soûl, c'est encore pire. C'est dans ces moments-là qu'il songe à se jeter d'un pont ou à se procurer une arme.

Le barman, un vieux qui s'est teint les cheveux et la moustache en noir, bat un jeu de cartes. Avec un sourire à l'adresse de Malone, il déploie le jeu en éventail, face vers le bas.

« Choisissez-en une », dit-il.

Malone finit son verre et repose le gobelet en plastique sur le bar. « La course va commencer », lance-t-il par-dessus son épaule en

s'éloignant.

Il est de retour à la rambarde lorsque les chiens jaillissent de leurs boîtes. Ils passent devant lui à la poursuite du leurre, un morceau de fourrure fixé au bout d'une perche. Prometheus est dans les choux avant même que le peloton n'arrive au premier virage. Malone froisse son ticket et le laisse tomber par terre. Son téléphone sonne.

« Tu gagnes ? demande Freddy.

– À ton avis ? répond Malone.

– J'ai des clients pour une course, ramène-toi. »

L'anxiété de Malone le rattrape pendant le trajet en taxi jusque chez Freddy. Ces livraisons sont encore la seule chose qui lui fouette les sangs, mais chaque fois il a l'impression de frôler la crise cardiaque.

Il a rencontré Freddy un soir de mouise dans un bar de National City, un endroit où il n'aurait pas dû être. Freddy a tout de suite reconnu en lui un vaurien et lui a dit qu'il avait un boulot idéal pour lui. Le compte en banque de Malone allait crever le plancher, alors il n'avait pas les moyens de faire la fine bouche. Et depuis, il vient à Tijuana une ou deux fois par mois pour faire passer une cargaison d'illégaux aux États-Unis. Des *pollos*, comme les appelle Freddy. Des poulets.

Rien de sorcier : entassez-les dans le coffre d'une voiture, dirigez-vous vers le point de passage de San Ysidro ou d'Otay Mesa, répondez aux questions de l'agent sans bafouiller et dites merci quand il vous laissera passer. Et il y a de très fortes chances qu'il vous laisse passer. Étant donné que soixante à soixante-dix mille véhicules franchissent la frontière chaque jour, les contrôles ne peuvent pas être exhaustifs. Mettez un Blanc qui ait l'air plus ou moins respectable au volant et c'est pratiquement du tout cuit.

On vous envoie quand même à l'inspection et on vous demande d'ouvrir votre coffre ? Là encore, les statistiques sont de votre côté. En dépit de l'intensité du trafic de voitures et de poids lourds, à peine trois cents personnes par an se retrouvent réellement devant les tribunaux pour avoir fait entrer des sans-papiers. Malone ne s'est jamais fait prendre, mais il connaît quelqu'un à qui c'est arrivé. Au bout de quelques heures, les gardes-frontières ont renvoyé la cargaison de l'autre côté et libéré le conducteur. Ils ne vont pas perdre leur

temps à essayer de faire barrage à l'océan.

Une fois côté américain, Malone décharge les *pollos* à la maison-relais, se débarrasse de la voiture et regagne son appartement d'Imperial Beach. À cinq cents dollars par tête de pipe, jamais il ne s'est fait de l'argent aussi facilement.

Le taxi rétrograde et gravit laborieusement un chemin de terre escarpé et truffé d'ornières qui monte vers le sommet d'une colline et un quartier anarchique fait de maisons de parpaings recouverts de crépi, qui toutes sont couronnées de barres de fer – première étape optimiste vers la construction d'un étage. Avec son garage double, sa façade citron vert et son toit de tuiles, la maison de Freddy est la plus belle de la rue.

Au moment où le taxi s'immobilise, Freddy, sur le perron, est en train de vitupérer au téléphone. Son interlocuteur n'est qu'un *pinche pendejo* qui peut aller se la faire mettre dans le *culo*.

« Tu as faim ? demande Freddy à Malone qui règle le taxi. Ma mère prépare du poulet. »

Malone lui répond que non, ça va, il a pris un gros petit-déjeuner. La dernière fois qu'il a accepté une invitation à manger un repas préparé par la mère de Freddy, une sorte de ragoût de chèvre, il est resté enchaîné une semaine aux chiottes. Rien que l'idée lui retourne encore l'estomac.

Remontant l'allée, il passe devant des larbins qui, armés de seaux et de chiffons, lavent une vieille Crown Victoria. Freddy en fait le tour en quelques pas sautillants, pointe des endroits qu'ils ont négligés. Petit, nerveux, il a gardé le même poids que lorsqu'il prenait part à des rencontres de boxe aux quatre coins de la ville. Ses cheveux et son bouc grisonnent, mais il a encore la démarche élastique du boxeur, des mouvements d'une inquiétante vivacité.

« Mate un peu ton carrosse, dit-il à Malone.

– Voiture de narco.

– Je l'ai eue aux enchères, trois fois rien. »

Une bande d'enfants joue dans le jardin, certains frappent dans un ballon de foot, d'autres scandent des comptines en se tapant dans les mains en rythme. Il y a toujours des enfants dans les parages : les fils et filles de Freddy, ses neveux et nièces, peut-être même quelques petits-enfants. Malone ne sait jamais qui est qui et ils ne font qu'accroître sa nervosité. Chaque fois qu'une gamine fait une chute ou

se met à brailler, il faut qu'il se retienne de courir pour la relever, et chaque pleur lui raidit l'échine, lui serre la gorge.

Freddy et lui entrent dans la maison et la traversent en direction de la cuisine. Au passage, Freddy lui montre les nouveaux meubles qu'il vient d'acheter chez IKEA à San Diego.

« Celui-là s'appelle Gustav, dit-il. Tu le crois, ça ? Appeler un fauteuil Gustav ? » Il tapote le fauteuil. « Salut, Gustav. Ça roule ? »

Sa femme et sa mère sont en train d'émincer des légumes. Malone dit *hola* et elles lui répondent d'un signe de tête en souriant. Freddy ouvre le réfrigérateur et en sort une Budweiser. « Tu veux une bière, un Coca, quelque chose ?

– Un Coca, c'est bien. »

Ils sortent sur la terrasse par une baie vitrée coulissante et Freddy désigne un transat à Malone. Celui-ci s'assoit et sirote son soda. D'ici, la vue donne vers l'ouest. Tijuana s'étend grise et enfumée sous un ciel laiteux, ville hideuse éparpillée au hasard sur un chapelet de collines hideuses. Un petit bout d'océan scintille au loin et c'est la grande fierté de Freddy ; il a travaillé toute sa vie pour ça.

Le petit homme prend un arrosoir et, aspergeant légèrement les fleurs plantées dans divers pots, il jacasse au sujet de bestioles qui lui bouffent ses gardénias. Il est constamment en mouvement, incapable de tenir en place, et Malone parierait qu'il ne valait pas tripette comme boxeur. Sans doute infoutu de respecter une quelconque stratégie, il devait monter sur le ring et frapper à tout-va jusqu'à la panne sèche, après quoi son adversaire le transformait en chair à pâté. Ça expliquerait ses cicatrices au visage et son nez en compote. Mais il devait avoir le soutien des spectateurs. Rien de tel qu'un pisse-le-sang pour les exciter.

Au bout de quelques minutes, Freddy jette un œil à travers la baie vitrée pour vérifier où se trouve sa femme, puis il dit à Malone : « Hé, quand tu étais marié, tu voyais d'autres femmes en douce ?

– Non, dit Malone. Non, jamais. »

C'est bien la dernière chose dont il ait envie de parler. Il regarde au loin une buse qui tourne dans le ciel au-dessus d'une décharge.

« Mais tu es resté marié seulement, quoi ? Un an ?

– Cinq ans », corrige Malone.

Freddy pousse un soupir avec un geste de dédain. « Tu vois, ça fait vingt ans que je suis avec Sonia. Vingt ans. Imagine un peu. Je l'aime,

d'accord, mais ce n'est plus la femme que j'ai épousée. Après six enfants. » Il mime une paire de seins affaissés, un énorme arrière-train. « Ce n'est plus la même. »

Malone s'agite dans son transat, mal à l'aise. Il préfère ne pas être dans le secret de la vie des autres. Les détails sont trop souvent sordides et font naître des pensées qu'il s'efforce d'éviter.

« Alors j'ai des copines, continue Freddy en baissant la voix jusqu'au murmure. Une ou deux, juste pour le cul, pour me rappeler comment c'est avec quelqu'un qui en a envie. J'ai un pote qui me dit : "Mec, tu dépenses trop de fric avec ces *putas*." "Tu devrais aller sur Internet", il me fait (le poing fermé devant l'entrejambe, il fait le geste de se masturber). Mais je lui dis : "Hé, je ne suis plus un gamin, je suis un homme, il me faut une vraie femme." Je me sens trop con quand je fais ça, dit-il avec le même geste. Autant baiser ma femme. »

Le téléphone de Freddy sonne. Il le sort de son étui de ceinture et gueule dans l'appareil avant même de le porter à son oreille. Malone contemple ce mince aperçu du Pacifique auquel l'autre tient tellement. Le soleil qui frappe l'océan le rend si lumineux que ses yeux ont du mal à s'adapter. Il finit son Coca et tapote la canette du bout des doigts.

« Prêt à te faire un peu de fric ? demande Freddy en rangeant son téléphone.

– Je suis là pour ça. »

Une violente détonation les fait tous deux sursauter. Un des enfants, haut comme trois pommes, vient de foncer droit dans la baie vitrée et il hurle à pleins poumons sur le sol de la cuisine.

« Non, non, non, *mijo*, ronronne Freddy en ouvrant la baie et en se penchant pour prendre le bambin dans ses bras. On ne pleure pas. On ne pleure pas. »

Malone franchit le portail avec la Crown Vic et pénètre l'enceinte de grillage et de barbelés qui entoure l'atelier de carrosserie de Goyo, dans un quartier mal famé non loin du point de passage de San Ysidro. Freddy le suit de près dans son pick-up Nissan cabossé. Goyo est un gros type en chemise de travail bleu sale, une étiquette « Sam » cousue sur la poche de poitrine. Il referme le portail coulissant et Freddy et lui commencent à s'engueuler en espagnol, trop vite pour que Malone puisse suivre.

Malone descend de la Vic dans la cour en terre battue. Ce serait à peu près l'heure de reboire un coup, mais il attendra d'avoir franchi la frontière. Sa nervosité va grandissant à l'approche du passage. Il le sent dans son dos et dans sa nuque.

Goyo et Freddy s'accordent sur le fait qu'ils ne sont pas d'accord et Goyo retourne dans l'atelier pendant que Freddy crie à Malone d'ouvrir le coffre de la Vic. Quelques secondes plus tard, Goyo fait sortir au soleil cinq hommes apeurés qui contemplent leurs chaussures en piétinant nerveusement. Malone ne regarde pas leurs visages, il ne veut pas les connaître.

Goyo va au portail pour jeter un coup d'œil dans la rue et fait signe à Freddy que la voie est libre.

« *Ándale, ándale* », dit Freddy aux *pollos*. Il est pratiquement obligé de leur botter le train pour qu'ils aillent vers la voiture. L'un après l'autre, ils montent dans le coffre, en se couchant sur le côté pour tenir tous. Freddy leur donne les dernières consignes : ne paniquez pas, il y a plein d'air. Tenez-vous tranquilles et dans une heure vous serez au pays de la liberté, au pays des braves.

« *Tiene agua ?* leur demande-t-il alors qu'il s'apprête à refermer.

– *Sí*, répondent-ils en chœur, l'un d'eux brandissant une bouteille d'eau.

– *Buena suerte* », répond Freddy en claquant le coffre.

Le mécanicien de Freddy a bien bossé sur la suspension. L'arrière de la Vic ne s'affaisse pas d'un pouce, même avec tout ce poids dans le coffre. Malone s'installe au volant et démarre ; Freddy se penche pour lui parler par la fenêtre ouverte.

« T'es cool ?

– Plus cool, tu meurs.

– Alors fous-moi le camp. »

Goyo ouvre le portail et Malone sort en marche arrière. Il roule tout doux pour ne pas trop secouer la cargaison, mais c'est difficile avec tous ces nids-de-poule.

Quelques minutes plus tard, il fait la queue à la frontière en compagnie d'un millier d'autres voitures, vingt-quatre files en tout. Vu la distance, il estime qu'il en a au moins pour une demi-heure. Il hèle un des vendeurs à la sauvette qui vont et viennent entre les véhicules au ralenti et achète de l'eau. D'autres cherchent à fourguer des churros et des glaces, des sombreros et des figurines de Bart Simpson en

plâtre. Un type jongle avec des oranges, tandis qu'un gamin crache du feu en échange de petite monnaie. Dernière chance de récolter un peu de ce fameux billet vert avant qu'il ne redisparaisse aux États-Unis.

Malone serre et desserre les dents au rythme de la musique de la voiture voisine. Quand il était au lycée, il faisait du plongeon et il avait les jetons comme ça avant chaque compétition, ça lui filait des démangeaisons à s'en arracher la peau. Mais l'anxiété disparaissait dès qu'il s'élançait du plongeur, remplacée par une quiétude née de l'inévitabilité de la chute.

La Vic tangué un peu, quelqu'un remue à l'arrière. Malone met la climatisation à fond en espérant que l'air frais arrivera jusqu'au coffre. Un jour un gamin lui a claqué entre les doigts, il s'est mis à crier et à donner des coups pour sortir alors que la voiture était à moins de cinquante mètres du poste-frontière. La panique du mec s'est transmise aux autres *pollos* et ils n'ont pas tardé à tous perdre les pédales.

Cerné de toutes parts, Malone a fait la seule chose qui lui soit venue à l'esprit : il est sorti et a ouvert le coffre avant de détalé vers Tijuana en abandonnant la voiture. Bouche bée, les autres conducteurs ont vu, un à un, six Mexicains sortir et déguerpir dans la même direction.

Cette fois-ci, ils s'immobilisent rapidement. Sans doute que l'un d'eux avait le bras engourdi, ou quelque chose dans le genre. La Vic progresse toujours au ralenti vers la frontière et Malone retire ses lunettes de soleil pour les essuyer sur son tee-shirt. Lorsqu'il se trouve à trois voitures de l'agent, son cœur bat à cent à l'heure. À deux voitures, c'est encore pire. Mais ensuite, comme toujours, il affiche un calme absolu lorsqu'il s'arrête à la hauteur de la guérite.

L'agent est une Latino costade sur le point de faire craquer les coutures de son uniforme. Elle a les cheveux teints en blond et un maquillage outrancier. Malone lui tend son passeport et elle jette un rapide coup d'œil à la voiture.

« Vous êtes resté combien de temps au Mexique ? demande-t-elle en entrant les informations le concernant dans son terminal.

– Deux jours.

– Où êtes-vous allé ?

– À Rosarito. Ma famille a un appartement là-bas.

– Quelle quantité de drogue vous nous ramenez aujourd'hui ? »

Une petite rigolote. Il y en a. « Charriez pas », répond Malone.

La femme lui lance un bref sourire et lui fait signe de passer, déjà concentrée sur le véhicule suivant. Pendant quelques kilomètres, Malone surveille la voie rapide dans le rétroviseur. Même après vingt-deux passages, il n'en revient toujours pas que ce soit aussi facile. Il baisse la vitre, chasse tout le vieil air effrayé de ses poumons et les remplit d'air frais.

Conformément aux instructions, il quitte la 5 à National City et s'arrête dans une station-service. Freddy reste concentré sur le boulot quand Malone l'appelle pour savoir comment se rendre à la maison-relais. Plus d'histoires de petites copines, juste à gauche, à droite, à gauche.

Le lieu de livraison est une baraque de plain-pied au crépi délabré dans un quartier à l'avenant. Une maison de rêve il y a encore trente ans. Aujourd'hui, il y a des *vatos* au coin de la rue, des pit-bulls dans les jardins et un *placa* de gang de trois mètres de long peint au milieu de la chaussée. Tout va à vau-l'eau.

Malone tourne dans l'allée du numéro 1520 et donne un coup de klaxon. Un gros gangster chauve sort au petit trot et ouvre la porte du garage. Malone avance et la porte redescend derrière lui. Deux autres truands entrent dans le garage depuis la maison.

« Ça va ? » demande l'un d'eux à Malone, celui avec le chiffre « 13 » tatoué sur la gorge. Plus sur le ton du défi que de la bienvenue. Malone descend de voiture et ouvre le coffre. Le premier *pollo* s'en extirpe tout seul, puis aide les autres. Ils sont tout rouges et en nage sous la lumière crue de l'ampoule du plafond, et leurs yeux s'agrandissent de peur quand ils découvrent leurs hôtes. Malone ne leur donne pas tort. Ces malfrats lui fichent la frousse, à lui aussi.

« Dans la maison », leur ordonne Numéro 13 en espagnol, et ils s'en vont en traînant des pieds, la tête basse, plus l'air de détenus que d'hommes à la veille d'une nouvelle vie. Celui qui a aidé ses camarades à sortir du coffre serre la main de Malone.

« *Gracias, señor*, dit-il.

– *De nada*, répond Malone. *Buena suerte*. »

Numéro 13 remet à Malone une enveloppe qui contient deux mille cinq cents dollars. Malone reprend le volant et on lui ouvre la porte du garage pour qu'il puisse ressortir en marche arrière. Cinq minutes plus

tard, il a repris la voie rapide, direction la station de tramway où il a garé sa voiture. Il laissera la Vic là-bas, en planquant les clés sous le pare-chocs à l'intention du type que Freddy enverra la récupérer, et il rentrera chez lui. Tout s'est bien passé aujourd'hui, à part l'autre naze qui l'a remercié. Maintenant Malone va se souvenir de lui, se poser des questions sur lui, espérer pour lui, et ça, mon vieux, c'est vraiment pas cool.

Il y avait longtemps que Luz n'avait pas marché dans Tijuana. Dans son enfance, elle en arpentait les rues trépidantes, mais elle est partie dans le nord à l'âge de treize ans pour ne revenir que six ans plus tard. À son retour, elle était la maîtresse de Cesar Reyes, El Samurai, qui l'a installée dans une résidence de bord de mer, à Playas. À l'époque, elle ne se déplaçait jamais à pied parce que Cesar était un jaloux qui craignait qu'elle ne commette des incartades. Il lui avait affecté un chauffeur qui la conduisait où elle voulait et la tenait à l'œil. Ensuite, elle a été avec Rolando et il en a fait autant. Ainsi dorlotée, elle en est pratiquement venue à penser que seuls les pauvres et les malades mentaux se servent de leurs jambes pour aller d'un point à un autre.

Elle descend la côte en direction d'une artère passante et longe celle-ci d'un pas fatigué, dans le sillage de deux écolières en uniforme. Ce bruit accablant, la puanteur du caoutchouc brûlant, la chaleur qui monte du béton. Une bourrasque pleine de sable soulevée par un camion manque la renverser. Elle savait que ses premières heures dans le monde réel seraient pénibles (depuis le temps qu'elle l'a quitté), mais là, c'est comme si sa ville natale s'était brusquement retournée contre elle. Elle cherche un taxi du regard, mais il n'y en a aucun à l'horizon.

Elle prend la première rue calme qu'elle croise et passe devant des petites maisons aux couleurs vives, alignées sans presque aucune respiration entre elles. Une femme qui balaie le trottoir la salue d'un signe de tête en souriant et un chien curieux lui emboîte le pas sur quelques pâtés de maisons avant de se laisser mollement tomber devant la façade rouge sang d'une boutique reconvertie en église. Elle arrive par hasard à un square (un malheureux carré de terre battue avec quelques bancs et un assortiment de jeux de plein air rouillés) et s'y arrête pour reprendre ses esprits.

Elle s'assoit sur un banc, pose entre ses pieds le sac à dos qui contient l'argent et le Colt 45 et s'évente avec sa main. Cinq minutes et elle sera prête à repartir. Le plus dur est fait : s'enfuir de la maison.

Maintenant, il ne lui reste plus qu'à voyager obstinément vers le nord, vers Isabel, son étoile du Berger. Chaque fois qu'elle ferme les paupières, elle revoit l'air incrédule de Maria quand elle lui a tiré dessus, alors elle garde les yeux ouverts, observe un marchand de ballons qui pousse son chariot, remarque deux enfants, un garçon et une fille, qui grimpent à l'échelle du toboggan et se laissent glisser, puis courent en criant vers les balançoires.

Une petite fille apparaît à côté d'elle et la dévisage, triturant du bout des doigts le col de son tee-shirt Minnie.

« Tu fais quoi ? demande la petite fille.

– Je me repose. Et toi ? »

La fillette fronce les sourcils comme si c'était une question piège, ne répond pas.

« Conchita ! »

Une femme arrive en courant, hors d'haleine, et s'agenouille devant la petite fille. Elle la prend par les épaules et la secoue. « C'est le dernier avertissement, lui dit-elle. Quand je te dis de t'arrêter, tu t'arrêtes. Compris ? »

La fillette acquiesce, mais elle a les yeux tournés vers les enfants sur les balançoires.

« Je ne plaisante pas, reprend la femme. Regarde-moi.

– J'ai compris.

– Bon. Vas-y. Tu as dix minutes. »

La fillette part comme une fusée vers l'aire de jeux.

« Elle est mignonne, dit Luz à la femme, qui s'assoit à côté d'elle sur le banc.

– C'est ma petite-fille. Sa mère travaille à l'usine Sony, alors je la garde la journée. Dire que je croyais en avoir fini avec les enfants quand les miens sont partis. »

Avec un soupir, elle rajuste sa jupe sur ses cuisses. « Et vous ? demande-t-elle. Des enfants ?

– Une fille. À peu près du même âge que votre petite-fille.

– Formidable ! C'est maintenant qu'elles sont le plus mignonnes, vous ne trouvez pas ? Elles apprennent à toute allure, mais elles ne sont pas encore trop délurées, pas encore à s'imaginer qu'elles savent tout. »

Le chaos de la ville et le poids de toutes les années perdues avec Isabel se conjuguent pour suffoquer Luz. Une larme lui échappe et

roule sur sa joue. Ce n'est pas le moment d'avoir des regrets, se dit-elle, c'est le moment d'être forte, mais rien n'y fait, les larmes montent toujours.

« Est-ce que tout va bien ? » demande la femme. Elle fouille dans son sac et en sort un paquet de mouchoirs.

« Des problèmes avec mon mari, répond Luz.

– Moi, j'ai fichu mon salopard dehors il y a des années. Je n'ai jamais été aussi heureuse. »

Luz en prend un et se mouche, essaie de sourire.

Un homme debout à côté d'un kiosque de cireur de chaussures attire son attention. Il la regarde fixement en parlant dans un portable. Elle a vraiment été idiote de s'arrêter aussi tôt, avec Rolando qui se vante toujours d'avoir des yeux partout. Elle se relève d'un seul coup et saisit son sac.

« Un problème ? » demanda la femme.

Luz s'éloigne à toutes jambes sans répondre. Rolando pourrait être en train de l'observer en ce moment même, de jouer avec elle avant de l'achever, comme un chat avec une souris. À la lisière du square, elle tombe sur un taxi garé à l'ombre d'un arbre et grimpe à l'arrière. Le chauffeur se réveille, brusquement tiré de sa sieste, et proteste : « Je suis en pause. »

Luz ouvre le sac à dos et retire un billet de cent dollars d'une des liasses. Elle le montre au chauffeur et dit : « Voilà pour vous si on décolle tout de suite. »

Le chauffeur hésite et, la tête rentrée dans les épaules, cherche à voir si Luz est suivie. Après avoir soupesé les risques, il démarre et s'engage sur la chaussée dans un grand crissement de pneus. Rapidement, ils se retrouvent noyés au milieu de la circulation, un taxi parmi des centaines d'autres.

« Ensuite ? » demande le chauffeur en toisant Luz dans le rétroviseur.

Luz laisse tomber le billet sur le siège passager.

« Conduisez-moi à Lomas Taurinas. »

La *colonia* n'a pas changé depuis que Luz en est partie. Un labyrinthe de cahutes aux toits de tôle qui engorgent un canyon desséché et poussiéreux, à deux pas de l'aéroport. Un bidonville bricolé à coups de panneaux de contreplaqué, de vieilles portes de garage récupérées aux États-Unis, de parpaings et de bâches en

plastique bleues. Un *barrio* où règne la peur et où la colère a tôt fait de dégénérer en flambées de violence.

Quand Luz avait trois ans, Luis Colosio a été assassiné sur la place en bas de la rue où elle vivait dans un taudis avec sa mère et ses deux frères. Le candidat à la présidence était venu faire campagne dans le quartier et on aurait dit une fête, avec de la musique et des hurrahs, des petits vendeurs de tacos et de *raspados*. À voir la façon dont tout le monde criait son nom et jouait des coudes pour l'écouter quand il était monté sur un camion pour prononcer un discours, Luz l'avait pris pour une vedette de cinéma. Elle avait pleurniché jusqu'à ce que son oncle Serafin la juche sur ses épaules afin qu'elle puisse voir.

Une fois son allocution terminée, Colosio avait pris un bain de foule, serré des mains, donné l'accolade à des sympathisants. C'est alors qu'un homme s'était faufilé jusqu'à lui, avait posé un semi-automatique sur sa tempe et tiré. Luz n'avait pas compris ce qui se passait, mais elle avait été effrayée par les cris de ceux qui comprenaient. Le tueur, un ouvrier déséquilibré, avait été arrêté sur-le-champ, mais la rumeur voulait que d'autres aient trempé dans l'affaire, policiers ou rivaux en politique.

Luz guide le chauffeur dans le dédale de rues étroites, passe devant la petite épicerie où elle achetait des chips et du soda avec les piécettes mendrées auprès des touristes de l'Avenida Revolución, devant l'école aux vitres cassées et au terrain de basket fissuré, devant le coin où les filles du quartier l'accablaient de moqueries à cause de ses vêtements miteux et de ses pieds nus. Elle frissonne en revoyant tout cela, tout ce qu'elle a fui. Taurinas : bêtise, laideur et crasse. Sa haine pour ce quartier n'a pas faibli.

Ils arrivent enfin devant la maison de sa mère, un cube en béton de deux pièces avec des rideaux en dentelle déchirés devant les fenêtres à barreaux et des graffitis de gang tagués à la bombe sur la porte d'entrée. Luz annonce au chauffeur qu'il y aura encore cent dollars pour lui s'il l'attend.

« Seulement si vous vous dépêchez. C'est un nid de voleurs, ce quartier. »

Dans le ciel, l'enchevêtrement de fils électriques projette une ombre en forme de toile d'araignée sur la maison. De l'autre côté de la rue, deux hommes plongés jusqu'aux coudes dans le moteur d'un pick-up lèvent des yeux soupçonneux lorsque Luz gravit les marches du

perron croulant. Cette odeur d'égouts et d'ordures en combustion, c'est toute son enfance qui lui revient d'un seul coup. Elle voudrait vomir, partir tout de suite, mais il faut se rendre à l'évidence : sa mère est la seule personne qui pourra l'aider.

Elle frappe une fois et la porte, juste poussée, s'ouvre dans un grincement. On croirait qu'une benne à ordures a été vidée dans le salon. Partout, des canettes de bière et des bouteilles de vin, des vêtements sales, des cartons de pièces détachées pleines de cambouis, un gigantesque éléphant rose en peluche, quatre ou cinq téléviseurs. Le seul meuble est un canapé hors d'usage. Luz y reconnaît celui où ses frères et elle dormaient à tour de rôle dans leur enfance. Des mouches bourdonnent autour de sacs plastique remplis de boîtes de haricots vides et d'emballages de fast-food ; quelqu'un ronfle dans la chambre.

« *Mamá* », appelle Luz depuis le pas de la porte.

Le ronflement se transforme en toux.

« Réveille-toi, grommelle un homme. Il y a quelqu'un.

– Qui ça ? demande la mère de Luz.

– Et comment je saurais ?

– Qui c'est ? crie la mère de Luz depuis la chambre.

– C'est moi, *mamá*, Luz.

– Luz ?

– Il faut que je te parle. »

Un silence, puis des chuchotements impérieux. Quelques secondes plus tard, sa mère, Theresa, sort de la chambre en titubant. En fait de chemise de nuit, elle porte un tee-shirt Iron Maiden démesuré. La teinture rouge vif de ses cheveux laisse apparaître leurs racines, noires et grises, et le mascara de la veille a bavé autour des yeux. Elle lorgne Luz, dit : « Ouais, c'est bien toi », puis va jusqu'au canapé repêcher un paquet de cigarettes entre les coussins, en allume une.

« Je ne sais plus combien d'années ça fait, dit-elle.

– Neuf, répond Luz en serrant le sac à dos contre elle.

– Sans blague ?

– Fais le calcul. »

Theresa s'assoit sur le canapé, les jambes repliées sous elle. Elle a grossi. Son visage est bouffi et son ventre énorme. Elle autrefois si belle, la plus belle putain de la *colonia*, disait-on. Luz éprouve un certain plaisir à la voir dans cet état lamentable, et en même temps

c'est un crève-cœur.

« Carmen m'avait écrit pour me dire que tu vivais chez elle à Los Angeles, mais tu ne m'as jamais donné de nouvelles.

– Je ne croyais pas que ça t'intéresserait.

– Je savais ce que tu pensais de moi. Inutile de continuer à faire semblant. »

Elle a raison, se dit Luz. Cette salope lui aura au moins fait ce don, le don de la vérité. Elle a bien pris soin de mettre Luz et ses frères au parfum dès le début : partez du principe que tous ceux que vous rencontrerez sont des menteurs, des faux-jetons, des violeurs, des assassins. Des loups qui n'attendent qu'une occasion de vous étripier. Et si l'un d'eux prétend le contraire, méfiez-vous-en encore plus que des autres, qui se promènent avec leurs crimes tatoués sur le front.

« Carmen s'est bien occupée de moi, dit Luz. Je suis restée avec sa famille, je suis allée à l'école. Je me débrouillais bien, tu sais, j'avais même des A en maths et en sciences, mais j'ai dû arrêter les cours quand je suis tombée enceinte. D'une fille. Isabel. Son père est mort tout de suite après sa naissance. »

Theresa se concentre sur une tache de soleil sur le canapé, passe ses doigts dessus. « Je n'ai pas besoin de savoir ça. »

Mais Luz n'est pas de cet avis, alors elle poursuit : « Après ça, j'ai pris un travail chez Taco Bell. C'était bien. Pas marrant ni rien, mais bien. Un jour, je tenais la caisse et ce type, ce *pendejo*, est venu me baratiner en me disant que je pouvais faire beaucoup mieux, que j'étais trop jolie pour préparer des burritos. Il m'a trouvé un boulot dans un club fréquenté par des gangsters, des narcos. J'ai commencé serveuse, et puis après j'ai été un peu danseuse. »

Et puis un peu autre chose. Mais Luz ne le dit pas, elle ne donnera pas cette satisfaction à Theresa.

Celle-ci souffle un nuage de fumée, et son pied tressaute d'impatience. « Et puis ? Et puis ? dit-elle. Contente-toi de me dire ce que tu fais ici.

– Je suis ici pour elle, pour mon bébé, dit Luz. Dans ce club, j'ai rencontré un homme. Il m'a demandé de revenir ici avec lui, en me proposant une rente. Quand j'ai accepté, je ne pensais qu'à Isabel, au fait qu'il fallait lui donner un avenir. Je l'ai laissée chez Carmen en disant que j'enverrais de l'argent. Ça s'est bien passé pendant un moment, jusqu'au jour où un autre a décidé qu'il me voulait, que je

devais être sa femme. Le vieux et lui se sont affrontés, et l'autre a gagné. El Príncipe. »

Theresa écarquille les yeux en reconnaissant ce nom. « Merde, s'étrangle-t-elle en se levant d'un bond comme si Rolando allait débarquer d'une seconde à l'autre pour la descendre.

– Du calme, dit Luz. Je l'ai quitté et je pars retrouver Isabel. Mais j'ai besoin de ton aide.

– Je ne peux pas t'aider. Je n'ai rien.

– Il faut que je passe la frontière. Donne-moi un nom.

– Non, va-t'en.

– Tu me dois ça, *mamá*.

– Rien du tout, que je te dois. »

Luz lui met brusquement sous le nez un billet de cent dollars tiré du sac à dos. Theresa considère l'argent, considère sa fille, puis laisse tomber sa cigarette dans une canette de bière posée sur l'accoudoir du canapé.

« Ton petit frère, Beto, s'est fait tuer l'an dernier, dit-elle. Ils l'ont décapité avant d'abandonner son corps dans un fossé. Et Raúl est en prison au Texas. Il ne sortira jamais. C'étaient des abrutis, qui tenaient de leurs pères. » Elle arrache le billet des doigts de Luz. « Je te croyais plus futée. »

Une voix arrive de la chambre. « Mais à qui tu causes ?

– Ta gueule, ducon », crie Theresa.

Luz a la sensation qu'elle ne pourra plus jamais partir si elle ne s'en va pas dans la seconde. La vieille sorcière va lui jeter un sort, lui voler son souffle et la livrer en pâture au monstre d'à côté.

« Un *pollero*, dit-elle.

– Va voir Goyo, il a une carrosserie à Libertad, dit Theresa. Mais ne t'avise pas de lui dire qui t'envoie. »

Luz tourne les talons sans un au revoir et, emportée par une frayeur et une répulsion galopantes, dévale le perron jusqu'au taxi qui l'attend. Theresa apparaît à la porte, le visage déformé par une grimace moqueuse.

« Tu diras à Isabel que sa mamie l'adore, lance-t-elle à Luz. Embrasse-la pour moi. »

Un avion survole la maison à basse altitude avant d'aller se poser sur la piste de l'aéroport voisin. Le bruit couvre les gloussements de Theresa et chasse une volée de corbeaux qui s'apitoyaient sur les

câbles électriques distendus, les envoie à tire-d'aile dans le ciel marron sale.

Luz indique la destination au chauffeur. Il tend la main et, dans le rétroviseur, la regarde sortir un autre billet de cent du sac à dos pour le lui donner. Devinant son avidité, Luz remet la main dans le sac pour empoigner le Colt 45. L'arme jette des éclairs comme un miroir quand elle la sort et la pointe vers lui.

« Pas de bêtise », dit-elle.

Le chauffeur baisse les yeux et fourre le billet dans sa poche de poitrine. Il doit tourner la clé deux fois pour faire démarrer la voiture, puis il redescend la côte. À l'arrière, Luz se fait toute petite sur la banquette et remet le pistolet dans son sac à dos, un doigt toujours sur la détente. À chaque virage qui l'éloigne de la maison de sa mère, elle respire plus librement. Si seulement elle pouvait mettre le feu à son passé et à tous ceux qui en faisaient partie.

La *colonia* Libertad se trouve exactement sur la frontière. C'est un quartier insalubre, surpeuplé, bruyant, d'où l'on aperçoit très bien les nouveaux lotissements de style méditerranéen qui prolifèrent sur les collines californiennes. Les habitants balancent leurs ordures ménagères par-dessus la clôture qui marque la limite avec les États-Unis, et les gardes-frontières bombardent les rues de gaz lacrymogènes afin d'éloigner les gamins que les contrebandiers payent pour qu'ils lancent des pierres et fassent diversion quand ils franchissent la clôture. Gardes-frontières et habitants se connaissent par leur nom. Ils échangent des quolibets la nuit et des salutations le matin.

Le taxi de Luz s'arrête dans une station-service et se renseigne auprès de collègues au sujet de la carrosserie. L'un d'eux a entendu parler de l'atelier, il lui indique l'itinéraire. Quant à Goyo lui-même, il se révèle être un *gordo* en sueur qui fait mine de ne pas comprendre jusqu'à ce que Luz allonge un peu d'argent. Un billet de cent déclenche un coup de fil à son patron.

« Freddy arrive, dit-il en raccrochant. Vous voulez attendre dans le bureau ? »

Ledit bureau contient un lit de camp, une plaque chauffante et une pile de magazines porno. Ça pue comme dans la cage aux singes du zoo.

« Je suis bien ici », répond Luz.

Elle s'assoit sur une pile de pneus, le sac à dos bien serré contre elle. Goyo entreprend de redresser un pare-chocs cabossé avec un maillet en caoutchouc. Chaque coup fait sursauter Luz.

Freddy débarque une demi-heure plus tard, petit escroc nerveux au nez démoli, qui parle trop vite et passe constamment d'un pied sur l'autre, ce qui lui donne l'air d'un serpent sur le point d'attaquer.

« Qui vous envoie ? demande-t-il d'emblée.

– Qui ça intéresse ? répond Luz.

– Moi, manifestement », dit Freddy.

Luz lui tend une liasse de billets de cent dollars sortie du sac. Elle se rend bien compte du danger qu'il y a à laisser voir qu'elle transporte autant d'argent, mais il faut qu'il sache qu'elle entend sérieusement faire affaires avec lui. Freddy feuillette la liasse avec une moue.

« C'est à qui ? demande-t-il.

– À moi.

– Et avant ça ? »

Luz tend la main pour reprendre l'argent, mais Freddy, vif comme il est, le met hors de portée.

« Je flairer les ennuis avec vous, dit-il. Je me trompe ?

– Si vous ne pouvez pas m'aider, dites-le.

– Qu'est-ce qu'il y a d'autre, là-dedans ? » demande-t-il en désignant le sac à dos.

Luz sort le Colt 45 et Freddy se retrouve nez à nez avec la bouche du canon. Il ouvre de grands yeux, mais ne tarde pas à retrouver son sang-froid et à montrer les dents. *Ces sourires qu'ils ont, ces types*, se dit Luz. *Jamais une once de sincérité.*

Le pistolet retourne dans le sac et Freddy feuillette de nouveau la liasse de billets. Le vacarme d'un camion qui passe couvre l'essentiel de la phrase suivante. Luz entend seulement : « ... demoiselle, pas vrai ? »

Elle hausse les épaules.

« Alors je pense que vous voudrez voyager en première », poursuit-il.

Ce qu'elle voudrait, là tout de suite, c'est se défoncer au point que le monde réel disparaisse et la laisse en apesanteur dans cet état où rien ne la fait souffrir et où personne ne peut l'atteindre. Ce qu'elle voudrait, c'est en avoir fini avec la nécessité de marcher, de discuter,

de se donner du mal, et plutôt s'allonger, immobile, dans l'obscurité d'une chambre, avec comme seule sensation la fraîcheur lisse des draps propres sur sa peau.

« Ne me prenez pas pour une conne, lui dit-elle brusquement. Dites-moi où vous voulez en venir.

– Je veux dire que je pourrais vous planquer dans le coffre d'une voiture et vous envoyer à la frontière comme un paysan indien débarqué d'Oaxaca, mais c'est toujours aléatoire, explique Freddy. Il y a un risque d'échec. Sinon, moyennant un supplément, je peux faire jouer mes relations et vous garantir le passage. »

Luz imagine Rolando se rapprochant d'elle à chaque instant, la traquant sournoisement.

« Écoutez, je sais que vous vous foutez de ma gueule, mais je payerai ce qu'il faut pour être certaine de passer aux États-Unis. La seule condition, c'est que je parte aujourd'hui. »

Freddy, l'air soucieux, se caresse la moustache. « Ça, je ne sais pas. Il faut du temps pour organiser un passage garanti.

– C'est aujourd'hui ou rien. »

Freddy fait claquer la liasse de billets contre sa paume, considère cette exigence. Au bout de quelques secondes, il finit par répondre en haussant les épaules : « Je vais faire de mon mieux. Peut-être ce soir.

– Alors mettez-vous au boulot », dit Luz.

Freddy lui indique un canapé répugnant, à l'ombre, lui dit qu'elle y sera mieux. Elle répond qu'elle est très bien là où elle est. Il lui propose des cookies, un soda, et elle refuse les deux. Elle tend l'oreille lorsqu'il passe un coup de fil, mais il rentre dans l'atelier et parle à voix basse.

Une mouche bourdonne autour d'elle, peut-être envoyée par le diable pour la rendre dingue. Elle essaye de l'écraser une fois, deux fois, puis renonce et la regarde se poser et cavalier sur son bras couvert de sueur. L'insecte s'immobilise et suce une tache de rousseur sur son poignet – du sang séché, celui de Maria ou d'El Toro. Luz gratte la moucheture avec son ongle, et une autre plus grande sur le dos de sa main.

Les vagues déferlent, vert pâle, veinées d'écume blanche comme du marbre liquide, ventres gonflés de soleil. Elles ne s'élèvent que jusqu'à mi-corps avant de s'affaler, et il leur reste alors à peine assez d'énergie pour terminer leur course sur le sable. Assis en tailleur au-dessus de la ligne de marée haute au sud de la jetée d'Imperial Beach, Malone observe un groupe de pluviers qui arpentent la laisse de mer. Les petits oiseaux nerveux pourchassent les vagues qui se retirent, s'arrêtant de temps à autre pour becqueter le sable humide en quête de minuscules crabes.

L'alcool est interdit sur la plage, mais policiers et sauveteurs reconnaissent en Malone un type du coin, encore un de ces fainéants qui ont pris un bon coup de soleil sur la tête et dont le parcours s'achève en impasse dans ce terminus des surfeurs, alors ils font mine de ne pas voir la Tecate qu'il tient à la main. D'ailleurs, il cache la canette, la laissant enveloppée dans le sac en papier où le vendeur du magasin de spiritueux l'a glissée quand il l'a achetée. Sauver les apparences lui tient à cœur, c'est une vanité que ses parents lui ont inculquée et dont il aime à penser qu'elle le distingue des autres poivrots. Au fond de lui, il sait que c'est risible, mais quoi, on a tous besoin de symboles.

Pas grand monde dehors dans la chaleur de ce jeudi après-midi. Une famille, peut-être des Allemands, blafards mais virant rapidement au rose ; deux jeunes Mexicains qui gloussent sous une couverture ; deux trouffions qui se font des passes avec un ballon de foot. Malone finit sa bière, il en prendrait bien une autre. Entre le passage de la frontière et la livraison, la journée a été pimentée, un petit parcours à sensations fortes façon Disneyland, et ses nerfs en ont pris un coup. Il se lève et se frotte les fesses pour faire tomber le sable, se demande si Pablo Honey est en train de picoler.

La jetée est un frêle assemblage de planches et de pilotis. Par les interstices du plancher, Malone aperçoit l'océan et, sous ses pieds, il sent toute la structure se soulever et se reposer au rythme de la houle.

Au nord, la vue s'étend jusqu'à la côte du centre-ville de San Diego ; au sud, jusqu'à Tijuana, dont les arènes émergent du chaos tel le Colisée à Rome.

Quelques surfeurs glissent sur les rouleaux de Boca Rio et des Sloughs, où la rivière Tijuana se jette dans l'océan. C'est une des plages les plus polluées de Californie, mais cela ne fait pas peur aux plus accros. Les eaux usées non traitées, les détritiques en suspension et les narcos démembrés qu'on y croise de temps à autre ne les empêchent pas de payer pour aller prendre ces vagues qui comptent parmi les plus belles du monde. Le comté a renoncé à les en dissuader et propose désormais des vaccins gratuits contre l'hépatite.

Pablo Honey pêche à son endroit habituel, au milieu de la jetée, sa ligne juste en arrière du point où les vagues se brisent six mètres plus bas. Accoudé à la rambarde, il la remonte un peu : *CLIC, CLIC, CLIC*. Il appâte avec un anchois vivant sur un hameçon n° 4, espère prendre du flétan. Mais rien encore dans son seau. Malone n'avait pas l'intention de le faire sursauter, mais en entendant son « Quoi de neuf ? », le jeune homme trébuche sur ses lacets défaits.

« Du calme, mon pote, dit Malone. Ce n'est que moi. »

Pablo rit, hoche la tête et tripote sa casquette de supporter des Padres le temps de reprendre ses esprits. « J'ai une nouvelle copine », lâche-t-il quand il est enfin calmé. Les mots sortent de lui comme dans une explosion, chaque phrase est une exclamation.

« Encore ? s'étonne Malone.

– Une Blanche, avec des nénés gros comme ça.

– Arrête.

– Je te jure. On va se marier.

– Ça se fête. T'as une bouteille ? »

C'est la roulette russe. Il y a des jours où Pablo aime s'en envoyer une petite pendant qu'il pêche, et d'autres où il sent la présence du Seigneur tout autour de lui et où il emporte plutôt un Nouveau Testament. Coup de chance pour Malone : il sort une pinte de Popov de son bermuda camouflé multipoche et la lui tend.

Pablo Honey est moitié-chinois, moitié-mexicain, et son vrai nom de famille est Estrada. Il y a quelques années, Malone et lui vivaient dans le même immeuble à Los Angeles, un asile de nuit à cent dollars la semaine dans un quartier de Hollywood, Little Armenia. Pablo était plongeur pour payer le loyer pendant que Malone se soûlait la gueule

avec le joli petit pécule que son grand-père lui avait légué.

Malone était généreux avec son argent, il invitait ses copains clodos à boire et à manger des steaks au Sizzler, et Pablo était le seul qui essayait de lui rendre la pareille. C'était aussi le seul à ne jamais lui avoir demandé ce qu'un type comme lui foutait dans un trou à rats pareil. Malone appréciait la simplicité avec laquelle le gamin acceptait sa situation et celle des autres, il y voyait même une certaine sagesse, et tous deux s'entraidaient de leur mieux, comme des amis tels que Malone n'en avait jamais vu que dans les romans.

Ça lui avait brisé le cœur, le jour où Pablo lui avait annoncé qu'il avait hérité de la petite maison de sa tante à Imperial Beach et qu'il y emménagerait bientôt.

« Tant mieux pour toi, avait-il répondu. Mais je vais sacrément me sentir seul.

– Hein ?

– Tu vas me manquer, mec. T'es mon poto. »

Pablo avait plissé le front, réfléchi intensément pendant quelques secondes, puis répondu en souriant : « Alors t'as qu'à venir avec moi. »

Malone, qui était venu à Los Angeles et s'était installé dans l'asile de nuit quand sa vie à Orange County s'était achevée, avait imaginé y rester jusqu'à mourir prématurément des méfaits de l'alcool. Mais la proposition de Pablo le fit réfléchir. Au bout de cinq années à glisser dans le vomi sur le chemin du magasin de spiritueux et à sombrer dans le sommeil le soir au bruit d'hommes qui se débattaient avec leurs cauchemars dans les chambres voisines, il avait pris en horreur la folie permanente de Hollywood. Le malheur qu'il avait cherché, il l'avait trouvé ; quoi qu'il ait voulu se prouver à lui-même, c'était réussi. Alors, après avoir donné une dernière fiesta pour tous ses potes de la « Ville Paillettes », il avait fourré ses affaires dans le sac Vuitton dont il avait hérité après son divorce et suivi Pablo au bord de la mer, dormant sur le canapé en attendant de se trouver un logement. Deux ans ont passé et il est toujours là et toujours en vie – ce qui frôle l'exploit, estime-t-il, pour quelqu'un qui a si souvent envie d'en finir.

Il siffle un peu de vodka et rend la bouteille à Pablo, qui essuie le goulot avec le bas de son tee-shirt avant d'en prendre lui aussi une gorgée. Une mouette se pose sur le garde-fou, en quête de quelque chose à chaparder. Ne trouvant rien, elle repart vers la plage en vol plané sur les arcs rigides de ses ailes.

« Comment elle s'appelle, ta copine ? demande Malone à Pablo.

– Quoi ?

– Ta nouvelle copine.

– Je l'ai rencontrée sur Internet. Elle habite Dallas. Passe ce soir, je te montrerai des photos où elle est à poil. »

Ensuite, ils restent silencieux, avec le soleil qui leur chauffe le dos, le vent qui les décoiffe. Il leur arrive souvent de passer une heure ou davantage sans parler, et Malone est toujours reconnaissant de ce silence. Il a eu sa dose de bla-bla pour toute une vie.

Quelque temps plus tard, il rentre chez lui pour y tuer la fin de l'après-midi. Il vit à quelques rues de la plage, dans une dépendance au fond du jardin d'une maison légèrement plus grande. Cette dépendance était une cabane à outils jusqu'à ce qu'on habille les murs de placo et qu'on aménage une salle de bains, et il y a à peine la place pour un futon et un téléviseur, mais ça ne dérange pas Malone. La plage est là quand il a envie de se dégourdir les jambes.

Le jardin est une jungle foisonnante où rôdent des chats sauvages aussi féroces que des tigres. Sur le chemin de la cabane, Malone déloge le gros matou gris qu'il appelle Smoke et qui piquait un roupillon dans une tache de soleil. Ramassé sur lui-même, le chat crache dans sa direction avant de plonger dans les buissons.

Dans sa chambre, Malone envoie valser ses tongs et chope une bière dans le mini-frigo. Ça et un four à micro-ondes, voilà à quoi se résume sa cuisine. Après avoir ouvert les fenêtres pour faire courant d'air, il s'allonge sur le futon et allume la télé. Il zappe jusqu'à atterrir sur *Les Dents de la mer*, un film qu'il connaît par cœur mais regarde quand même chaque fois qu'il tombe dessus.

Quint est au milieu de son récit à propos de l'USS *Indianapolis* quand Gail crie le nom de Malone. Elle colle son visage à la moustiquaire de sa fenêtre pour regarder dans le studio.

« Tu es visible ? demande-t-elle.

– Non, mais vas-y, entre. »

Gail loue la maison sur rue où elle vit avec Seth, son fils adolescent. À quarante ans, c'est une blonde toute maigre qui commence à être ridée pour avoir trop pris le soleil, mais elle a encore un joli sourire et de beaux yeux bleus. Ça fait des années qu'elle est divorcée, mais elle n'est pas amère, elle ne rend pas tous les hommes

responsables des problèmes qu'elle a connus avec l'un d'entre eux. Elle ouvre la porte et passe une tête à l'intérieur.

« Tu seras dans les parages, tout à l'heure ?

– Ça se peut.

– Seth va chez son père.

– Ah ouais ?

– Alors... ?

– Je serai dans les parages. »

Une ou deux fois par mois, elle vient discrètement chez Malone avec un joint et une bouteille de vin, et ils se font du bien le temps d'une nuit. C'est purement sexuel et ils savent tous deux que ça n'ira jamais plus loin. Elle veut quelqu'un de plus stable et lui ne veut absolument personne. Il a donné tout ce qu'il avait la première fois, il est vidé.

« Je t'offre une bière ? dit-il.

– Mais comment veux-tu qu'on arrive à partir pour Maui si tu dépenses toujours tout ton fric en alcool ? »

C'est un éternel sujet de plaisanterie entre eux (triste, en un sens), ce projet de partir ensemble pour Hawaï, de refaire leur vie.

« Je vais gagner au loto cette semaine, dit-il. La cagnotte est à combien ?

– Cent sept millions.

– Les numéros me sont venus en rêve. Tu verras.

– Quel cinglé, dit Gail. Tu es au courant pour Jordan et Nikki ?

– Non.

– Ils ont finalement mis les bouts pour l'Alaska hier soir.

– Sans blague.

– Ouais, et puis ce matin Nikki m'a appelée pour me prévenir que l'appartement n'était pas fermé à clé et qu'on pouvait se servir dans ce qu'ils avaient laissé. J'y suis allée il y a deux heures et on aurait dit que toutes leurs affaires étaient encore là. Les meubles, les vêtements, tout. Je me suis adjudgé un mixeur et une chouette série de couteaux. Tu devrais passer voir ce qui reste. »

Sans doute que des merdes, mais sait-on jamais. Pendant la pub, Malone s'arrache du futon, attrape une autre bière et se dirige sans se presser vers l'immeuble gris de l'autre côté de la rue. L'appartement de Jordan et Nikki se trouve au premier. Deux types qu'il n'avait jamais vus s'échinent à en sortir un canapé et, après avoir échangé

quelques « Soulève de ton côté », « Mais non, toi, soulève du tien », parviennent enfin à lui faire passer la porte au chausse-pied.

Malone entre. Les lieux ont déjà été bien nettoyés. Deux surfeurs traîne-savates explorent les placards de la cuisine et une sans-abri que Malone connaît sous le nom de Daisy a empilé des couvertures et des draps sur le sol de la chambre. En fait de meubles, il ne reste plus qu'une bibliothèque fabriquée maison et deux affreuses tables de chevet.

Mike le Hippie sort de la salle de bains avec cinq rouleaux de papier-toilette.

« Mec, dit-il, le délire, hein ? »

Malone s'agenouille à côté d'une pile de magazines et les feuillette pour voir s'il aurait quoi que ce soit d'intéressant à prendre. Essentiellement des vieux numéros de *People* et *Enquirer*. Un couple sympa, Jordan et Nikki. Elle était serveuse on ne sait où et lui parlait toujours de poser sa candidature à la Poste, il s'était mis en tête que distribuer le courrier serait le job idéal pour lui. « On peut mettre un bermuda », expliquait-il.

« Vise un peu », dit l'un des surfeurs. Il arme son bras et crève d'un coup de poing la cloison du séjour.

« Oh, la vache, c'est parti ! » hurle son copain, qui saute et lance ses deux pieds à travers la cloison avant de retomber par terre.

Ahuri, Jordan entre dans l'appartement.

« C'est quoi, ce bordel ? »

Personne ne pipe mot jusqu'à ce que Mike le Hippie réponde : « On croyait que vous aviez déménagé.

– Hein ?

– Nikki a appelé Gail et elle lui a dit...

– La salope ! »

Mike laisse tomber le papier-toilette et file en douce. Malone le suit. Pendant que Mike et lui descendent en courant, il entend Jordan hurler à tous les autres de foutre le camp.

« Le délire », répète Mike.

Malone retransverse la rue quand son portable sonne. C'est Freddy.

« J'ai une mission pour toi ce soir.

– Ce soir ? Je viens juste de rentrer.

– Ouais, ouais, je sais. Mais là, c'est spécial.

– Tellement spécial que je vais avoir envie de me retaper toute la

route ?

– Surtout qu'il faudra que tu prennes ta voiture. Je ne peux pas en trouver d'autre, vu les délais.

– Dans tes rêves, mon vieux, dans tes rêves.

– Attends. Il y a un paquet d'argent à la clé.

– Un paquet d'argent... Tu me traduis ça en dollars ?

– Qu'est-ce que tu dirais de dix mille ? »

Malone dirait que ce serait rudement bien. Il dirait que ça lui permettra de raccrocher au nez de Freddy les prochaines fois qu'il appellera de prendre un peu de vacances.

« C'est quoi, l'embrouille ? » demande-t-il en regardant la brume du soir se former sournoisement, le soleil un point rouge éteint derrière le voile. « Si tu me donnes dix mille, ça veut dire qu'il y a beaucoup plus à gagner pour toi.

– Tu vois, c'est ça qui me plaît chez toi, dit Freddy. Tu ne me passes jamais rien. »

Un navire de croisière est à quai à Ensenada ce matin et les rues de cette ville portuaire sordide sont envahies de touristes. Dans le quartier commerçant, pris d'une soudaine et bruyante animation, les mariachis jouent, les taxis klaxonnent et, devant chaque restaurant et boutique de souvenirs, des rabatteurs tout sourire débitent leur boniment pour attirer le chaland.

« Vrais cigares cubains, mon ami.

– Menu spécial, deux margaritas pour le prix d'une.

– Monsieur Moustache, monsieur Moustache, viens voir ma camelote. Achète pour ta petite amie. »

Rolando observe la cohue depuis le premier étage du Fuego, la discothèque dont il est propriétaire. Il a libéré assez d'espace dans une réserve pour y installer une table, un canapé et des chaises, il a accroché quelques posters de mannequins Tecate en bikini et rebaptisé cette pièce son bureau. Il y a de la musique au rez-de-chaussée et les basses lui chatouillent la plante des pieds. Quand un bateau fait escale, Carlos ouvre la boîte en journée et embauche quelques filles pour faire du pole dance. Les types entrent par hasard à la recherche de tequila bon marché et finissent par s'offrir une pipe à la va-vite, et puis Carlos fait aussi un peu dans le trafic de coke et d'herbe et laisse les acheteurs se défoncer dans les toilettes.

Enfant, Rolando a bien essayé de faire casquer les touristes à Tijuana – on le payait quelques pesos pour amener des clients à la maroquinerie d'un cousin sur l'Avenida Revolución. Mais il n'a jamais su assez bien parler anglais pour inspirer confiance aux étrangers et il ne supportait pas de passer pour un imbécile à leurs yeux. Le premier homme à qui il ait jamais mis un coup de couteau était un Marine qui s'était moqué de son accent. « Yé té vends oune centoure ? Yé te vends des bottes ? » avait dit le militaire pour se foutre de sa gueule, alors Rolando avait ouvert son cran d'arrêt et le lui avait planté dans la cuisse. La police l'avait pincé et méchamment passé à tabac, mais sans le mettre en état d'arrestation. Après tout, ce *pendejo* n'était qu'un touriste, et qui n'avait jamais eu envie de crever un touriste ?

Rolando se retourne vers les deux flics assis en ce moment même dans son bureau. Regardez-moi s'il a fait du chemin. Ces types, venus toucher leur pot-de-vin mensuel, voudraient savoir s'ils peuvent faire autre chose pour lui, histoire de gagner un peu plus. Le premier est jeune et mince, l'autre gros et plus âgé. C'est le gros qui se fait leur porte-parole.

« Vous auriez peut-être besoin de gardes du corps ? dit-il. Ou bien d'hommes armés ? »

Rolando montre Ozzy posté devant la porte et Esteban vautré sur le canapé.

« Pour l'instant, j'ai tous les gardes et toutes les armes nécessaires. Mais demain, qui sait ? Je me souviendrai de votre proposition quand le diable viendra frapper à ma porte. »

Les policiers secouent la tête avec un petit rire.

« Je ne plaisante pas », reprend Rolando. Il s'assoit au fond de son fauteuil de bureau. « J'ai commis des péchés que même lui ne peut pas tolérer. »

Le sourire des hommes disparaît et le plus jeune éponge la sueur sur son front avec la manche de son uniforme. Les policiers ont toujours la trouille quand ils viennent voir El Príncipe. Ils sont au courant de ses liens avec le cartel. Au courant pour les décapitations, les démembrements, les barils d'acide. Ils ont vu tout le sang et transporté les corps mutilés à la morgue. Mais ça ne les empêche pas d'être assis en face de lui, le désespoir l'emportant sur la peur, et de lui proposer de violer leur serment et de pisser sur leur honneur en échange d'une enveloppe pleine de billets. Rolando a bien conscience qu'un homme prêt à faire ça n'est jamais digne de confiance, mais qu'il peut rendre des services.

Il sort leurs appointements de sa serviette, les lance sur le bureau et sourit intérieurement quand ils tendent la main vers les paquets de billets.

« Ouvrez l'œil, dit-il, sauf si je vous dis le contraire. »

Les deux hommes ont de nouveau un petit rire, déjà debout, impatients de s'en aller. Ozzy leur ouvre la porte et referme à clé derrière eux, puis crache par terre avec une grimace. Lui non plus n'aime pas les flics véreux.

Rolando se lève et retourne à la fenêtre, observe la foule des croisiéristes. Des gamins indiens circulent parmi eux avec des plateaux

de bracelets brésiliens et de chewing-gums, tendant leurs petites mains sales pour mendier des piécettes. Les vacanciers font semblant de ne pas les voir et s'étonnent que la municipalité ne les tienne pas à l'écart des zones touristiques.

Salauds d'Américains.

Le téléphone d'Esteban bipe. « Flaco est là », dit-il.

Quelques secondes plus tard, on frappe à la porte. Ozzy sort dans le couloir pour fouiller Flaco, puis le fait entrer.

« *Hola, tío* », dit Flaco à Rolando. Ils se serrent la main. Flaco est grand et maigre, avec des yeux globuleux et de grandes oreilles en feuilles de chou, le gars de la campagne de la tête aux pieds, avec ses santiags et son chapeau, son jean et sa chemise western en soie, un combat de coqs brodé dans le dos. Il arrive de Michoacán, dans l'Apatzingán, où sa famille cultive le pavot et transforme la résine en goudron noir. Avec la bénédiction du cartel de Tijuana, Rolando en achète à Flaco et fait passer cette héroïne aux États-Unis pour arroser toute la Californie et l'Arizona. Un business juteux. Même après avoir payé l'impôt du cartel, Rolando gagne beaucoup plus d'argent qu'il ne peut en dépenser.

« Comment va ton père ? demande-t-il à Flaco.

– Il continue à emmerder le monde.

– Ça veut dire qu'il va bien, hein ?

– Le Seigneur veille toujours sur lui. »

Ces fermiers sont des gens pieux, jamais ils ne boivent ni ne se tapent une pute. Une seule chose les intéresse : l'argent. C'est la famille du côté de la mère de Rolando. Elle a grandi là-bas et Flaco est plus ou moins le cousin de Rolando, un homme sur qui il peut compter.

Ils parlent de la prochaine livraison, cinquante kilos qui arriveront samedi. La transaction aurait facilement pu se conclure par téléphone, alors Rolando soupçonne un autre motif derrière cette visite. De fait, après quelques tergiversations, Flaco en vient enfin à la véritable raison de sa venue.

« Je voudrais m'acheter de nouvelles voitures, explique-t-il. Trois Ford 450, une rouge, une noire, une dorée. » Il rougit, embarrassé par l'extravagance de sa requête. Rolando aimerait que tous ses partenaires en affaires soient aussi humbles que ce garçon.

« Trois ? le taquine-t-il.

– Tu connais quelqu'un qui pourrait me les avoir ? »

Rolando lui confirme qu'il peut organiser l'achat, il suffit de lui laisser quelques jours. Un simple coup de fil à San Diego et ce sera réglé. Il se pourrait même qu'il leur demande d'en descendre une quatrième pour lui. Il prend des nouvelles de la mère de Flaco, qui vient d'être opérée, un genre de cancer. Au moment où son cousin commence à répondre, le téléphone de Rolando sonne et, voyant que c'est Jorge, un de ses hommes de terrain, il lève la main pour réclamer le silence.

« Patron, dit Jorge, il y a eu du grabuge. »

Il est passé à la villa récupérer de l'argent qu'El Toro lui devait, mais il s'est inquiété quand le gros n'est pas sorti ouvrir le portail. Escaladant le mur d'enceinte de la propriété, il a vu que la porte d'entrée était grande ouverte et décidé d'enquêter. Dans la villa, il a découvert qu'El Toro et Maria avaient été abattus et que Luz avait disparu.

« Je suis dans le jardin, dit-il. Qu'est-ce que je dois faire ?

– Tu as un flingue ?

– *Simón*. » Quelle question.

« Monte la garde jusqu'à mon retour. Ne laisse personne entrer. »

Rolando raccroche et appuie sur la touche pour appeler Luz. Le téléphone sonne dans le vide jusqu'à ce que la messagerie s'enclenche. « Qu'est-ce qui se passe ? dit-il. Rappelle-moi dès que tu peux. »

Tout le monde le regarde avec des yeux ronds en se demandant ce qui s'est passé, mais lui n'a qu'une idée en tête : Luz. Ceux qui ont fait le coup vont s'en prendre à elle, il le sait. Femmes, enfants – plus personne n'est à l'abri, de nos jours. Une main sur la bouche, il parvient à se contrôler, mais un cri résonne dans sa tête : *Où es-tu, ma chérie ? Où es-tu ?*

Il passe le trajet de retour vers Tijuana à essayer de comprendre qui a pu tuer ses domestiques et kidnapper sa femme. Carlos Avila a été évincé quand le cartel a donné son territoire à Rolando, et le bruit court qu'il lui en garde toujours rancune, cinq ans plus tard. La rumeur voudrait aussi que le cartel ait l'intention d'éliminer les indépendants comme Rolando pour reprendre à son compte le trafic d'héroïne en plus de la cocaïne. C'est peut-être le début des grandes manœuvres.

Cela dit, ça pourrait aussi être un type auquel il se serait frotté pendant son ascension, dont il aurait tué le frère, baisé la sœur, dont le fils serait mort d'overdose avec sa dope. Quand on est puissant, on a des ennemis, quand on réussit, on brise des cœurs, et les perdants essaieront toujours d'abattre les gagnants pour les faire retomber dans la fange.

Qu'importe l'identité du coupable, il est mort. Il est mort, sa famille est morte, ses amis, son quartier tout entier. Jusqu'à son souvenir, qui sera effacé.

La route suit la côte, longeant de luxueuses résidences de retraités américains et des villages de pêcheurs délabrés où les chiens se disputent des détritrus en pleine rue. En toile de fond, le Pacifique, où les premiers feux du coucher de soleil teintent de rose les vagues qui battent le rivage rocheux.

C'est ici que Rolando a appris à nager, qu'il a appris à prendre une vague. Il se rappelle avoir été dans l'eau à cette heure précise de la journée, un lointain été, la mer qui rafraîchissait sa peau brûlée par le soleil, les embruns qui solidifiaient la lumière, l'humilité qu'il éprouvait lorsque la mer prenait le contrôle, le soulevait, le berçait et le rejetait violemment vers la plage. Certains de ses amis n'avaient jamais eu besoin de plus que cela, et à l'époque il leur disait que l'eau salée leur avait ramolli le cerveau. Mais c'étaient eux qui avaient tout compris, il le voit à présent, Paulito, Juan et El Gato ; Chino, Zap et Sid Vicious.

Le temps de rentrer, le crépuscule tombe sur Tijuana. L'air poussiéreux nimbe d'une aura dorée les magasins de pneus, les fast-foods miteux, et les ombres du soir adoucissent l'éclat aveuglant du jour. La clameur de la ville s'est apaisée et les épouses inquiètes soupirent de soulagement en voyant leur mari rentrer sain et sauf du travail.

Mais la tombée de la nuit n'est pas faite pour tranquilliser Rolando. La maison est plongée dans le noir lorsque la voiture s'arrête devant le portail et, pendant que celui-ci s'ouvre, il se demande s'il ne serait pas en train de se jeter dans une embuscade. Il descend de l'Escalade, son Beretta en main, prêt à toute éventualité.

« Je suis là, patron, dit Jorge en sortant de l'obscurité, les mains sur la tête.

- Tu es seul ?
- Il n'y a que moi.
- Tu n'as pas vu Luz ?
- J'ai vu personne. »

Rolando se tourne vers Esteban et Ozzy. « Vous, restez ici », dit-il avant de faire signe à Jorge de l'accompagner dans la maison.

Les deux hommes gravissent le perron et Rolando commence à pousser la grande porte.

« Préparez-vous, le prévient Jorge. Ils sont tout de suite dans l'entrée. »

Rolando allume dans le hall. Un immense lustre de cristal projette une dentelle de lumière sur les murs et au sol. Les corps se trouvent l'un sur l'autre devant la porte du bureau. Rolando s'en approche et allume une autre lampe. Du sang partout, et l'odeur aussi. Des mouches bourdonnent autour des cadavres, courent sur leurs yeux voilés et sans vie, vont et viennent dans leurs narines, leur bouche et les nouveaux orifices percés par les balles.

« Luz ! » crie Rolando. Il se dit qu'elle se cache peut-être, trop effrayée pour se montrer. « Luz ! »

Un des perroquets criaille dans le salon. Rolando essaye de nouveau de joindre Luz sur son portable, l'entend sonner à l'étage. Montant les marches deux à deux, il fonce vers leur chambre, s'y engouffre et trouve le téléphone sur la table de chevet.

Pièce après pièce, il fouille le reste de la maison, vérifie dans chaque placard, sous chaque lit. Pas d'affolement, se dit-il, de la méthode. Il n'y a aucune trace d'elle, mais pas non plus trace d'autres violences.

« Envoie-moi Esteban », dit-il à Jorge.

Il s'agenouille à côté des cadavres. Le choc passé, la colère monte. Deux personnes en qui il avait confiance, qui lui faisaient confiance, abattues comme des chiens.

Esteban entre par la grande porte et avance jusqu'à lui.

« Seigneur Jésus, dit-il à voix basse en découvrant Maria et El Toro.

- Débarrasse-toi des corps et nettoie-moi ce carnage », dit Rolando.

Il entre dans son bureau. Découvrir ce qui s'est passé va être un jeu d'enfant. La maison est truffée de caméras, à l'intérieur comme à l'extérieur. Elles filment tout et envoient les images à son ordinateur.

Un système de surveillance plus performant que celui du président, lui a dit le vendeur.

Il s'installe à son bureau et allume son ordinateur portable. Il a quitté la maison à 9 h 45, alors il commence à cette heure-là, en faisant le tour des diverses caméras. La vidéo avance d'une minute chaque fois qu'il clique. À 10 h 06, Luz va dans la chambre et s'allonge. Le reste de la maison est paisible, il n'y a que Maria qui vaque à ses occupations. À 10 h 15, Maria monte à l'étage chercher le linge sale ; au clic suivant, elle est partie. Luz se lève. Elle s'habille rapidement, jette quelques affaires dans un sac à dos et Rolando la suit quand elle descend l'escalier.

Son dos se raidit lorsqu'elle s'approche de son bureau. Changeant de caméra, il la regarde ouvrir le coffre. Elle retire l'argent et l'arme qu'il contenait et les met dans le sac. Après quoi, elle se retourne et regarde droit vers l'objectif, droit vers lui. Elle sait qu'il y a des caméras, elle sait qu'il la regardera, mais ça lui est égal. En fait, il y a comme une lueur de triomphe dans ses yeux.

Deux caméras, la première dans le bureau et l'autre dans le hall, filment ce qui se produit au moment où elle va s'en aller. Il visionne la séquence à plusieurs reprises, espérant chaque fois voir quelqu'un d'autre accomplir ces meurtres, mais, quel que soit l'angle, c'est toujours Luz qui sort le Colt 45 du sac à dos et qui, dans une succession de flashes aveuglants, abat Maria et El Toro, puis franchit la porte d'entrée et le portail en courant.

Rien n'obligeait Rolando à l'épouser après l'avoir prise à El Samurai. Le vieux la traitait comme une pute et il aurait pu en faire autant, il aurait pu l'utiliser jusqu'à l'épuisement et la jeter à la rue avec les ordures. Mais certaines petites choses chez elle l'avaient séduit. Cette tristesse qui faisait de chacun de ses sourires un cadeau, cette gentillesse qu'elle laissait voir quand elle baissait la garde, cette façon qu'elle avait parfois de tendre la main vers lui, éperdue, comme si elle avait réellement besoin de lui. Tout cela l'avait fait succomber, même s'il savait que, l'instant d'après, cette garce le sabrerait d'un regard par en dessous ou d'un mot haineux. Là résidait son véritable pouvoir, dans cette capacité à le blesser. Elle connaissait toutes ses peurs, toutes ses faiblesses et la manière de les retourner contre lui. C'est pour cette raison qu'il l'a épousée, il le comprend à présent, sa vraie motivation était de garder sa pire ennemie à ses côtés.

Sa décision est vite prise, il la mûrit depuis que la trahison de Luz a commencé à se jouer sur l'écran de son ordinateur. L'argent et le flingue ne sont rien pour lui, mais elle, il la veut. Quand elle s'est sauvée l'an dernier, il a mis ça sur le compte des médicaments. Mais là, c'est autre chose, c'est prémédité. Elle a tué Maria et El Toro, volé son argent, et elle le fait passer pour un imbécile. Autant il l'aimait hier, autant il la hait aujourd'hui, et cela ne s'arrêtera que lorsqu'elle le suppliera de l'achever. Il va la rattraper, la ramener, commencer avec les poings et continuer au couteau.

Esteban s'apprête à faire rouler le corps de Maria sur une bâche qu'il est allé chercher à l'extérieur. Accroupi à côté du cadavre, il attrape la robe.

« Avant de faire ça, appelle nos amis de La Mesa, dit Rolando. Je veux voir El Apache.

– Tout de suite ? répond Esteban, exaspéré.

– Oui, tout de suite », rétorque Rolando, qui retourne dans son bureau pour regarder une nouvelle fois Luz lever les yeux vers lui, pointer le pistolet, appuyer sur la détente et sortir en courant comme une femme en proie aux flammes.

Jerónimo Cruz, nom de guerre El Apache, tend la main pour régler la liseuse fixée au mur au-dessus de sa couchette et orienter le faisceau lumineux de manière à mieux éclairer les pages du vieux roman à l'eau de rose dont il ne lui reste plus que quelques pages à lire. Il oubliera l'histoire sitôt qu'il l'aura finie, mais les livres sont une denrée rare à La Mesa, alors il lit tout ce qui lui tombe sous la main, en espagnol ou en anglais. Une semaine, c'est du Stephen King, la suivante une histoire de nanas qui font du shopping à New York. Le fond lui importe peu. Il y a une limite à la quantité de fonte qu'il peut soulever ou de télé qu'il peut regarder. La lecture oblige son esprit à travailler, l'aide à tuer le temps et l'empêche de sortir dans la cour, où commencent le plus souvent les ennuis.

Ronald McDonald passe une tête dans sa cellule, ses cheveux rouge vif dressés sur le crâne comme s'il venait de voir un truc qui lui a flanqué la peur de sa vie. Il a aussi des taches de rousseur et la bonne blague qui circule, c'est que sa mère a couché avec un clown.

« T'aurais pas un Fanta ? demande-t-il.

– Sers-toi », répond Jerónimo.

Ronald se faufile comme une anguille et se baisse pour prendre une canette de soda dans le petit réfrigérateur sous la couchette de Jerónimo. « Ils ont bouclé le quartier en avance, explique-t-il. Je ne peux pas aller à la cantine.

– Le Juif n'est pas ouvert ? »

Ronald ressort à reculons et jette un œil vers la cellule où, plus loin sur la courserie, le vieux qui se fait appeler le Juif tient commerce de boissons et d'en-cas. Chez lui, on peut acheter tout ce qu'on veut, des tacos aussi bien que de la drogue en passant par des cartes d'anniversaire pour les gosses. Jerónimo n'a jamais rien vu de pareil dans aucune des prisons où il a été incarcéré, de ce côté ou de l'autre de la frontière.

« Il est peut-être à l'infirmerie, répond Ronald en rentrant dans la cellule. J'ai entendu dire que son foie était fichu.

– Assieds-toi. »

Un carré de contreplaqué ferme la cuvette des toilettes et un coussin est posé dessus pour les visiteurs. C'est là que Ronald s'assoit pour boire son Fanta.

« J'ai aussi entendu dire autre chose.

– Ouais ?

– Ce *pendejo* de Salazar au bâtiment B dit qu'il va te tuer parce que tu lui as manqué de respect.

– Je ne lui ai pas manqué de respect. »

Ronald hausse les épaules.

« Il m'a demandé de jouer aux cartes et je n'avais pas envie », continue Jerónimo.

Cette fois-ci, il s'est efforcé de ne pas trop se mêler aux autres et, depuis un an qu'il a commencé à purger sa peine, il n'a eu à se battre qu'à deux reprises – ce qui est méritoire si on considère l'extrême susceptibilité des détenus, toujours à l'affût d'une occasion de vous éclater la tronche.

Le fait d'être sous la protection de Rolando est un atout pour lui parce que personne n'a envie d'énervier El Príncipe. Mais cela suscite aussi une certaine animosité. Quand les prisonniers qui ont moins de relations voient sa cellule individuelle, sa télévision, son micro-ondes et son ventilateur électrique, et qu'ensuite ils regardent le dortoir étouffant et répugnant qu'ils partagent avec cinq cents codétenus qui ronflent, pètent et puent, ils se disent : « Connard de lèche-cul. »

Salazar fait partie des jaloux.

« Tu es trop bien pour jouer avec nous, hein ? » a-t-il dit quand Jerónimo a décliné sa proposition de se joindre à une partie de poker. « Alors va te faire voir. »

En temps ordinaire, le genre de menaces que Ronald vient de rapporter à Jerónimo entre par une oreille et ressort par l'autre – encore un neuneu qui joue les gros bras. Mais Salazar n'est pas ce genre de client. Condamné à perpétuité pour homicide, il a trouvé le moyen de tuer deux hommes depuis le début de sa détention, il les a laissés avec leurs tripes entre les mains. Un *loco* comme ça, on le prend au sérieux.

Dans un coin du bâtiment, un prisonnier entonne un cantique à tue-tête. Un autre lui gueule d'arrêter.

« Jésus arrive, rugit le chanteur, la voix rendue pâteuse par l'alcool. Faut se préparer.

– Jésus, je l’encule », lui répond-on.

Ronald tend une cigarette à Jerónimo, qui s’assoit sur sa couchette et se penche en avant vers l’allumette.

« Il paraît que Salazar aurait décapité un type pendant la mutinerie, dit Ronald. Et qu’ensuite il lui a bouffé les yeux. »

En 2008, avant que Jerónimo ne soit incarcéré, les détenus de cette prison se sont mutinés pour protester contre la surpopulation, l’insalubrité des lieux et la brutalité des surveillants. À l’époque, huit mille personnes en détention étaient parquées dans l’établissement, prévu pour en accueillir trois mille. Les autorités ont rétabli l’ordre au bout de trois jours en prenant d’assaut les bâtiments et en ouvrant le feu sur les émeutiers. Le bilan officiel fait état de vingt et un morts et de dizaines de blessés chez les détenus, mais les rumeurs plus macabres qui continuent de circuler affirment que des centaines de cadavres auraient été enfouis au bulldozer dans une fosse commune du cimetière de la prison.

Quiconque était présent à l’époque a son anecdote sur la mutinerie : monstrueuses atrocités perpétrées par des prisonniers ou des surveillants, poignants face-à-face avec la mort, sauvetages accomplis sous la mitraille au mépris de sa propre vie. Tout un panthéon de héros et de traîtres a vu le jour dans le sang et les flammes. Jerónimo écoute ces récits poliment, mais sans leur accorder le moindre crédit. Il a passé suffisamment de temps derrière les barreaux pour savoir que le mythe a tôt fait d’éclipser la vérité dans les lieux où celle-ci est toujours douteuse.

D’où sa réponse laconique : « Bouffé les yeux ? La vache.

– Juste pour te prévenir.

– De ce qui m’attend, hein ? »

Ronald termine son Fanta et consulte sa montre. « C’est l’heure de *Malcolm* », dit-il. Lui aussi jouit d’une cellule individuelle et d’une télé, payées par ses parents. Il a purgé la moitié de sa peine de deux ans pour violences conjugales et dit qu’il recommencerait demain si cette pouffiasse lui reparlait comme elle lui a parlé le soir où il a disjoncté.

Ronald parti, Jerónimo éteint la lumière, se rallonge sur sa couchette et ferme les yeux. Il pense à sa femme à lui, Irma, et à leurs enfants, Jerónimo Junior et Ariel. Ils vivent chez la sœur d’Irma maintenant, et elle dit que tout va bien, qu’ils ont assez d’argent, assez de place, que les enfants sont heureux. Elle propose de les amener en

visite, mais Jerónimo refuse qu'ils le voient ici. Il refuse aussi qu'Irma vienne au parloir intime parce qu'il n'est même pas sûr qu'il serait capable d'avoir la trique dans l'une de ces petites pièces malpropres où on vous colle. À sa libération, Junior aura cinq ans, Ariel sept. Trois ans, pour des enfants de cet âge-là, ça représente la moitié de leur vie. Ils se souviendront à peine de lui.

Avant Irma, avant les enfants, il n'en avait rien à foutre de rien, même de lui-même. Il est né à El Paso, quatrième d'une famille de huit enfants. En 1986, ses parents, immigrés clandestins, ont bénéficié d'une amnistie et ont installé la famille à Los Angeles, quartier d'Inglewood. Papa réparait les machines à coudre d'une usine textile du centre-ville et ils vivaient dans un garage aménagé à deux pas de Prairie Avenue, près de Hollywood Park ; les quatre garçons partageaient une chambre, les quatre filles l'autre. Ils étaient correctement nourris, proprement vêtus, avaient la télé, mais Jerónimo avait toujours l'impression qu'il n'était là que pour dormir. Une de ses sœurs, handicapée mentale, accaparait l'attention de maman et son père ne faisait que travailler et pioncer.

Son frère aîné, Arturo, a intégré le gang d'Inglewood 13 à l'âge de douze ans et a été blessé quelques années plus tard lors d'une fusillade, canardé depuis une voiture. Depuis, il est en fauteuil roulant et chie dans une poche. Tony, de deux ans plus âgé que Jerónimo, a été le suivant à rejoindre le gang et, à seize ans, il a été jugé comme un adulte pour le meurtre du vendeur d'un magasin de spiritueux et condamné à cinquante ans de taule. Peu de temps après, Jerónimo était à son tour embarqué dans la bande. D'abord guetteur pour un point de vente de drogue, il s'est bientôt retrouvé à dealer du crack lui-même avant de devenir « percepteur », c'est-à-dire de racketter les commerçants du quartier en échange d'une protection.

Il a commis son premier meurtre à dix-huit ans : un voyou qui cherchait des noises à son frère invalide, qui voulait s'approprier la petite part du marché de la drogue que le gang lui avait attribuée. Jerónimo avait averti le mec un paquet de fois qu'il ferait mieux de le laisser tranquille, mais l'autre n'avait rien voulu savoir, alors un beau jour Jerónimo est allé le trouver, lui a mis le flingue sur la tempe et logé une balle dans le crâne. Après cela, il n'a éprouvé aucun remords, il n'a eu ni cauchemars ni regrets. Il fallait le faire et il l'avait fait.

Comme un soldat.

Les flics sont toujours restés à cent lieues de résoudre cette affaire, mais la chance l'a lâché peu de temps après, quand il a formé sa propre équipe et commencé à dépouiller les autres dealers, les soulageant de leur stock et de leur fric. L'argent a coulé à flots jusqu'au jour où ils se sont attaqués à une fumerie de crack qui était en fait une souricière de la police de Los Angeles. Suite à cela, Jerónimo a tiré cinq ans à Corcoran.

Libéré à vingt-quatre ans, il a de nouveau été incarcéré à vingt-six pour cambriolage, puis libéré à vingt-huit et incarcéré une nouvelle fois dans l'année suite à une plainte à la con pour coups et blessures. À sa sortie de prison, sachant qu'une peine très lourde l'attendait s'il se faisait encore une fois pincer aux États-Unis, il est parti au Mexique, à Juárez. Là-bas, un cousin lui a dégotté un emploi dans une *maquiladora*, un atelier de fabrication de téléphones. C'était censé être un nouveau départ, mais six mois plus tard il se faisait arrêter pour avoir vendu des écrans plats qu'il sortait clandestinement de l'usine.

Un détenu rit comme un dément, un autre fait retentir un *grito*. Fracas de portes métalliques, bruits de chasse d'eau, balle de base-ball qui rebondit contre un mur. D'habitude, Jerónimo arrive à faire abstraction de l'incessante cacophonie de la prison, mais pas ce soir. Ce soir, chaque bruit lui donne des sueurs froides.

Il se lève de sa couchette et se débarbouille au lavabo, se rase le visage et le crâne, puis retire son short pour enfiler le tee-shirt et le bas de jogging gris fournis par l'administration carcérale. Il sort de sa cellule et remonte la coursive pour aller voir Armando. Armando est un petit mec borgne qui travaillait aussi pour El Príncipe à l'extérieur. Il a un téléphone caché dans sa cellule.

« Tu connais quelqu'un que tu pourrais appeler au bâtiment B ? » demande Jerónimo. Quelqu'un de confiance, cela va sans dire.

Armando lève les yeux de son magazine. « Ouais.

– Tu pourrais trouver quelle couchette occupe Salazar ? Tu sais, l'assassin ? »

Armando demande à Jerónimo de faire le guet pendant qu'il récupère le téléphone derrière la grille du conduit d'aération et passe le coup de fil. Deux minutes plus tard, Jerónimo a le renseignement qu'il lui fallait : dernière rangée, dernières couchettes, celle du bas.

Jerónimo a un petit couteau artisanal planqué dans son matelas, mais la situation exige un remède plus sûr. Il descend au premier. Assis au bord de sa couchette, El Punisher travaille ses biceps avec une haltère tout en suivant la retransmission d'un concours de beauté.

« *Órale, hombre* », dit Jerónimo.

D'un signe de tête, le costaud l'invite à entrer dans la cellule.

« J'aurais besoin d'un truc sympa pour une petite demi-heure », dit Jerónimo.

El Punisher laisse tomber l'haltère et attrape une bible. Les pages du livre ont été collées entre elles et une niche a été découpée pour stocker des objets illicites. Il s'y trouve un pic à glace, un couteau à viande et deux lames de belle taille montées sur des manches en ruban adhésif.

« Je peux avoir plus gros », dit El Punisher. Son torse nu est recouvert d'un tatouage qui représente deux chiens en train de copuler.

« Je n'en doute pas », dit Jerónimo en prenant le pic. Il tâte la pointe avec son pouce.

« Sérieusement. S'il te faut un flingue, donne-moi une heure.

– Ça fera l'affaire », dit Jerónimo.

Il laisse tomber un billet de vingt sur la couchette d'El Punisher, planque le pic dans son jogging et sort de la cellule. Levant les yeux vers la lucarne du couloir, il constate que la nuit est tombée.

Il a tiré un an au pénitencier fédéral de Juárez pour l'affaire des télé. Faute de recevoir de l'argent de l'extérieur, il a dû trouver un moyen pour louer une couchette et s'acheter de la nourriture mangeable, parce que tout a un prix dans une prison mexicaine, jusqu'aux surveillants qui vous font payer cinquante *centavos* par jour pour vous noter présent lors de l'appel.

Un coup de chance lui a évité d'avoir à cirer les pompes, faire la lessive ou servir les repas de détenus plus fortunés. Pendant sa deuxième journée d'incarcération, un *vato* de Los Angeles à qui ses tatouages d'Inglewood ne revenaient pas l'a agressé. Jerónimo a réussi à lui arracher son couteau artisanal et à retourner l'arme contre lui. Les surveillants n'ont même pas eu le temps de comprendre ce qui se passait que le mec était mort et que Jerónimo avait repris sa partie de dominos.

Témoin de la scène, Vincente, le frère d'El Príncipe, avait été impressionné par le sang-froid de Jerónimo. Lui-même emprisonné pour avoir tiré sur un juge, il était à la tête d'un florissant trafic de stupéfiants au sein de la prison. Il a convoqué Jerónimo dans sa cellule pour lui proposer un boulot : livrer de l'héroïne à ses clients. On ne refuse rien à un homme comme Vincente et Jerónimo a donc passé le reste de sa détention à écouler du goudron et tomber sur le râble des junkies qui avaient des retards de paiement.

À sa libération, Vincente lui a accordé une prime de mille dollars en lui disant d'aller voir son frère à Tijuana s'il avait besoin d'un boulot. Un mois plus tard, Jerónimo intégrait la bande d'El Príncipe. Le jour, il jouait les gros bras pour le Prince, en faisant cracher au bassinet ceux à qui il avait prêté de l'argent, et la nuit il s'allongeait dans sa petite piaule bruyante (une piaule pas plus grande que son ancienne cellule) pour essayer de réfléchir à son avenir. Parce que la mort resserrait ses filets autour de lui, il en était certain. Les gangsters ne font pas de vieux os. Ceux qui atteignent l'âge de quarante ans sont considérés comme des ancêtres, or Jerónimo voulait vivre plus longtemps que ça, il ne voulait pas se faire descendre en accomplissant la sale besogne pour un autre. Les yeux rivés au plafond, le cerveau en incandescence, il priait et promettait. « Aidez-moi à changer la fin de mon histoire », suppliait-il.

Le couloir central du bâtiment A est surnommé Revolución, du nom de l'artère principale de Tijuana. Les détenus s'y rassemblent, jouent aux cartes sur des tables de pique-nique ou s'assoient, défoncés, au pied des murs en béton, d'où ils voient tout et rien. Une centaine de radios gueulent de la musique et, debout au milieu du couloir, des prisonniers discutent en criant avec ceux des trois étages de cellules qui les dominent. Jerónimo traverse ce chaos en saluant quelques connaissances. Il limite le cercle de ses fréquentations. Moins il y a de mecs à savoir ce qu'on glande, mieux ça vaut, surtout quand on cherche à éviter les ennuis.

Lorsqu'il arrive au poste du surveillant au bout de Revolución, il fait signe au gardien qui est à l'intérieur de se bouger le cul pour venir au guichet.

« Salut, chef, dit-il. J'ai besoin d'une promenade.

– Et alors ? » répond le gardien.

Tío Pelón, le surnomment les prisonniers. Tonton Crâne d'Œuf. Il a un faible pour les jeunes détenus, à qui il refile des cigarettes et des nouilles instantanées en échange de fellations. Jerónimo déplie un billet de vingt et le plaque contre la paroi de plexiglas rayé et taché qui les sépare. Crâne d'Œuf lui montre la porte. Quand le bourdonnement électrique se fait entendre, Jerónimo entre dans le sas. Crâne d'Œuf l'y attend. Il prend l'argent et, par une fenêtre à barreaux, fait signe à un collègue resté dans le bureau. Nouveau bourdonnement et Crâne d'Œuf pousse la porte qui donne sur la cour.

« Combien de temps ? demande-t-il à Jerónimo.

– Un quart d'heure », répond celui-ci en sortant.

Sur le pas de la porte, Crâne d'Œuf pousse un sifflement. Le surveillant du mirador côté est lui répond en brandissant son fusil. Crâne d'Œuf montre Jerónimo et lève le pouce. Le surveillant du mirador lui répond de nouveau avec son fusil. Crâne d'Œuf rentre dans le bâtiment et referme la porte.

Jerónimo reste là le temps d'aspirer quelques bouffées d'air frais. La rumeur d'une soirée à Tijuana passe au-dessus du mur, traverse la cour désertée. Un coup de klaxon, de la musique, une mère qui appelle ses enfants pour le dîner. La prison est une plaie qui suppure en pleine ville, au milieu des habitations, des restaurants et des commerces. Lors de la mutinerie, quand la brigade d'intervention a finalement rassemblé les détenus survivants dans la cour, ceux qui avaient des proches incarcérés sont montés sur les toits des bâtiments voisins pour essayer d'apercevoir qui un père, qui un fils ou un amoureux.

Jerónimo se dirige vers le bâtiment B, traverse le terrain de basket et le coin de musculation. C'est un soir de canicule, mais on respire quand même mieux que dans la chaleur accablante du bâtiment. Et il peut voir les étoiles là-haut, faibles dans le ciel mauve, du moins jusqu'à ce que le surveillant du mirador décide de le faire chier en lui collant un projecteur en pleine poire. Jerónimo lève une main pour se protéger du faisceau lumineux et garde les yeux baissés, sans moufter.

Quand il arrive au bâtiment B, il appuie sur un bouton à côté de la porte pour faire retentir une sonnette. Un gardien apparaît au fenestron et un nouveau billet de vingt lui ouvre la porte.

Il a rencontré Irma à la pharmacie où elle était employée. Il l'a

trouvée classe en blouse et pantalon blancs, mais elle l'a arrêté d'un regard glacial quand il a voulu la draguer pendant qu'elle encaissait son paquet de chewing-gums et son déodorant. À la sortie, surprenant le reflet de son crâne rasé et de ses tatouages dans un miroir, il n'a pas pu lui donner tort : une femme comme elle méritait cent fois mieux qu'un voyou comme lui.

Mais il n'a pas réussi à se la sortir de la tête. Il s'est surpris à repenser à ses yeux pendant le déjeuner et à soupirer au souvenir de ses mains délicates alors qu'il se rendait chez un coiffeur à qui il devait extorquer de l'argent pour El Príncipe. Le lendemain, il est retourné à la pharmacie pour racheter des chewing-gums et demander à Irma si elle avait des vitamines à lui conseiller, expliquant qu'il se sentait un peu à plat en ce moment. Elle a quitté la caisse et passé dix minutes avec lui pour lui expliquer les différents types de vitamines et leurs bénéfices supposés. Quand il a demandé si elle connaissait un remède qui le rendrait plus beau, elle a esquissé l'ombre d'un sourire et répondu : « On fait de l'humour, à ce que je vois.

– J'essaie. »

Il a passé le reste de la journée à rejouer cet échange dans sa tête, cherchant un sens caché derrière chacune des paroles d'Irma, derrière chacun de ses gestes. Et cette nuit-là, alors qu'une nouvelle fois il ne cessait de se retourner dans son lit étroit, en proie à des visions fiévreuses sur son avenir lugubre, l'idée lui est venue aussi brusquement qu'une balle en pleine tête : il l'aimait, et l'aimer était la seule chose qui lui sauverait la vie.

Il a commencé à faire la cour à Irma avec tout le désespoir inspiré par cette prise de conscience, se présentant chaque jour à la pharmacie avec un petit cadeau et un mot gentil. Au bout de deux semaines, elle acceptait de prendre un café avec lui, deux semaines plus tard, un déjeuner. Chaque fois qu'il était avec elle, il trouvait une nouvelle raison de l'admirer. Il y avait eu d'autres femmes dans sa vie, mais aucune ne pouvait se comparer à elle. La sincérité et la gentillesse d'Irma paraissaient modifier la composition de l'air qu'il respirait et transformer la formule chimique de son sang.

D'emblée, il lui avait dit la vérité : qu'il était un assassin, un voleur, une arme aux mains d'individus malfaisants.

« Mais il y a du bon en moi, lui a-t-il dit. Il grandit tous les jours, il prend le dessus. »

Plus tard, Irma lui dira que son honnêteté l'a surprise. Elle qui s'attendait à un vulgaire gangster qui roulerait des mécaniques et fanfaronnerait, elle a été émue par les larmes qu'elle a vues dans ses yeux quand il a exprimé son désir de changer de vie. Au bout d'un mois à l'écouter se mettre à nu, elle lui a enfin pris la main.

« Assez regardé en arrière, lui a-t-elle dit. À partir d'aujourd'hui, on ne pense plus qu'à l'avenir. »

C'étaient là les seuls encouragements dont Jerónimo avait besoin. Dès le lendemain, il allait voir El Príncipe pour l'informer qu'il allait bientôt fonder une famille et qu'il voulait se tourner vers une activité moins dangereuse. Une telle annonce était risquée (on ne quitte pas la bande d'El Príncipe comme ça), mais Jerónimo était maintenant déterminé à être un homme libre, mort ou vif.

Dans un premier temps, le Prince s'est moqué de lui : « Et qu'est-ce que tu crois que tu vas faire d'autre ? Tu n'es doué que pour foutre la trouille. » Puis il s'est mis en colère, considérant le désir de Jerónimo de se ranger comme une sorte d'insulte. Il a dégainé et pointé une arme sur Jerónimo depuis l'autre côté du bureau où il se tenait, le traitant de traître et menaçant de le tuer sur-le-champ.

Jerónimo n'a pas bronché. Il a regardé l'arme en face et de nouveau demandé au Prince de comprendre. « Vous savez que j'ai été loyal envers vous. Et je suis ici en homme d'honneur pour dire la vérité à un autre homme d'honneur. »

El Príncipe lui a posé le pistolet sur la tempe.

« À genoux.

– Avec tout le respect que je vous dois, a répondu Jerónimo, je mourrai debout. »

Cinq tic-tac de l'horloge, puis le Prince s'est rassis, le pistolet posé devant lui sur le bureau. L'accord était le suivant : Jerónimo ne serait pas autorisé à quitter le gang, mais il serait rétrogradé dans les rangs des réservistes. Il ne travaillerait plus directement sous les ordres d'El Príncipe, mais serait tout de même amené à rendre service à la bande de temps à autre. Et que Dieu lui vienne en aide si jamais il s'avisait de ne pas se plier à ce type de demande. Ce n'était pas la rupture franche qu'avait espérée Jerónimo, mais il savait qu'il ne fallait pas trop tirer sur la corde.

Le couloir principal du bâtiment B a été converti en dortoir. Séparées par des allées étroites, des rangées de lits superposés aux

structures métalliques meublent cet immense espace. Le brouhaha y est encore plus intense que dans le bâtiment de Jerónimo, ce qui en l'occurrence est une bonne chose : quand il entre, personne ne le remarque.

Le temps de traverser la salle, il s'endurcit, devient moins humain qu'il ne l'était quelques instants auparavant et sort le pic à glace de son jogging. Arrivé à la dernière rangée de couchettes, il entreprend de la longer, tel un boulet de démolition lancé à pleine vitesse, prêt à pulvériser quiconque se mettrait en travers de son chemin. Les détenus qu'il croise dans l'allée exiguë sentent la chaleur qui se dégage de lui et se laissent tomber sur leur matelas ou s'écartent pour lui ouvrir le passage.

Il n'entend plus désormais que sa propre respiration, un raclement dans sa tête. Salazar est étendu sur sa couchette, les pouces sur une PlayStation. Il lève les yeux un instant avant que Jerónimo n'arrive sur lui. Ses yeux s'écarrissent. Jerónimo pensait peut-être essayer de discuter avec lui, de le mettre en garde, de lui faire peur, mais une image lui revient du dernier homme que ce connard a tué (étendu en croix dans la poussière, éventré de la gorge au pubis) et, dans un seul et même mouvement vif, il bâillonne Salazar de la main et plonge le pic dans son torse nu.

Un-deux-trois-quatre-cinq. Il frappe aussi vite qu'il peut arracher le pic et le replanter d'un coup sec. Six-sept-huit-neuf. Au dernier coup, il laisse le pic à l'intérieur et remue le manche de gauche à droite de manière à faire autant de dégâts que possible. Salazar meurt sans un geste de résistance, sans un bruit, les yeux révulsés, un filet de sang foncé s'écoulant au coin de sa bouche.

Jerónimo retire le pic et l'essuie sur le drap. Suant comme un bœuf, à bout de souffle, il remonte l'allée entre les couchettes. Personne ne tente de l'arrêter lorsqu'il retourne au pas de course vers le bureau des surveillants. Quelqu'un jettera une couverture sur le cadavre, un autre volera les chaussures du mort. Le matin sera là avant qu'un maton ne découvre enfin le corps.

Le gardien qui contrôle les portes lève à peine les yeux vers Jerónimo lorsqu'il actionne la gâche électrique pour lui permettre de sortir. Pendant qu'il retraverse la cour, un chien aboie dans la nuit, une alarme de voiture se déclenche, un avion passe à basse altitude. Il se bouche les narines l'une après l'autre et les dégage en soufflant.

Quand il crache, il a un goût métallique dans la bouche. Un sac en plastique vide porté par le vent s'enroule autour de ses pieds et manque le faire tomber.

Après son entrevue avec El Príncipe, Jerónimo a dépensé toutes ses économies pour payer les différents pots-de-vin qui lui permettraient de conduire un taxi. Il a loué une voiture et commencé à véhiculer des passagers seize heures par jour aux quatre coins de Tijuana. Irma et lui se sont mariés et installés dans une petite maison d'un quartier sans histoires. Il vénérât sa femme, elle le soutenait et ils étaient heureux. Ariel est arrivée, puis Junior, et le projet était de mettre dix mille dollars de côté pour partir vivre à San Diego ou Los Angeles.

Les missions que Jerónimo devait accomplir pour El Príncipe étaient généralement simples. Tous les deux ou trois mois, il recevait un coup de fil : va chercher ça à tel endroit et dépose-le à tel autre. Un soir, pourtant, on lui avait demandé d'incendier une voiture, et une autre fois il avait tabassé un vieux qui devait de l'argent. Ce type de violences lui pesait maintenant comme jamais auparavant et il attendait avec impatience le jour où sa famille et lui passeraient la frontière, où il laisserait définitivement sa vie de malfrat derrière lui.

Ils étaient à trois mois de sauter le pas lorsqu'il s'était rendu avec son taxi à une adresse indiquée par le subordonné d'El Príncipe ; conformément aux instructions, il avait donné deux coups de klaxon et attendu que quelqu'un sorte de la maison pour venir chercher le colis qu'il transportait dans son coffre. D'un seul coup, la voiture avait été cernée par des soldats masqués vêtus de noir. Ils l'avaient obligé à se coucher à plat ventre sur la chaussée et lui avaient donné des coups de pied dans la tête après lui avoir montré les trois kilos d'héroïne qu'il transportait. C'est à qui ? avaient-ils demandé.

« À votre avis ? avait-il répondu. C'est à moi », et depuis ce jour il croupit dans une cellule de La Mesa.

Récompensé par El Príncipe pour avoir porté le chapeau, il reçoit assez d'argent pour vivre décemment en prison et tous les mois Irma va chercher une enveloppe pleine de liquide pour elle et les enfants. Il ne lui reste plus qu'à survivre aux deux dernières années de sa peine. Il a gardé les mains propres et a vécu au jour le jour. Jusqu'à maintenant.

De retour en cellule, il se déshabille et se lave, met de l'après-rasage, un tee-shirt et un short propres. Allongé sur sa couchette, il oriente le ventilateur vers son visage et le règle sur la puissance maximale. Il y a un match des Dodgers. Il branche ses écouteurs sur la télé et monte le son pour que la foule fasse plus de bruit que tout le reste dans sa tête. Lorsque Crâne d'Œuf vient le chercher, le gardien est obligé d'entrer dans sa cellule et de lui donner une bourrade dans l'épaule avec sa matraque pour attirer son attention. Jerónimo retire les écouteurs et la clameur du bâtiment revient.

« On y va, dit Crâne d'Œuf.

– Où ça ? demande Jerónimo.

– Ton ami veut te voir. »

La nuit est tombée et, à la carrosserie, Luz attend toujours l'arrivée de son chauffeur. Elle demande encore une fois quand il sera là, et encore une fois Freddy répond : « Bientôt. » Il faut qu'elle quitte tout de suite cette ville. C'est une torture d'être coincée ici, dans le noir, et d'imaginer Rolando qui progresse dans l'ombre, se rapproche, avec des projets de meurtre.

Elle fait les cent pas sur le parking, va de la pile de pneus où elle était assise jusqu'au grillage et inversement. Toujours une main dans le sac à dos, le doigt sur la détente du Colt 45. Une fois ou deux dans la journée, elle a surpris Freddy qui l'observait en faisant intérieurement l'inventaire des différentes manières de s'emparer de son argent. Elle l'a défié du regard en retour en se disant : Essaie un peu, *cabrón*, et s'il l'agresse, elle le fera, elle lui tirera dessus, aucun problème. Cet argent est celui d'Isabel, un acompte sur leur avenir, la première pierre de leur nouvelle vie.

Elle arrive au grillage, fait demi-tour et repart vers les pneus. Alors qu'elle est à mi-chemin, le parking se retrouve inondé de lumière : une voiture s'est engagée dans l'allée. Freddy et Goyo se figent, mais Luz sort le 45 et va s'accroupir au pied du grillage. La poussière tourbillonne dans le faisceau des phares et Freddy et Goyo, comme des fantômes dans la lumière blanche, lèvent sans conviction les mains pour se protéger de l'éclat aveuglant.

Le klaxon de la voiture bêle deux fois et une voix s'exclame en anglais : « Ouvrez-moi, merde. »

Goyo s'avance de sa démarche d'obèse et prend le portail pour le tirer sur le côté. Une BMW gris métallisé, tout esquinée, entre dans le parking. Le moteur s'arrête avec un crachotement, l'obscurité et le silence retombent. Luz remet le Colt 45 dans le sac, mais reste là où elle est, dos collé au grillage.

Un homme blanc descend de la voiture, le genre clochard des plages, grand et mince, sans doute un peu plus vieux qu'il n'en a l'air, dans les trente ou trente-cinq ans. Il porte un tee-shirt publicitaire pour un magasin d'articles de surf, un short écossais et des Converse

noires. Impossible que ce soit le mec dont Freddy a parlé toute la journée, son meilleur chauffeur. Ce *pendejo* n'est même pas foutu d'écarter ses cheveux de ses yeux, il est obligé de se recoiffer chaque fois qu'il tourne la tête.

« Juste pour que tu saches : on n'en fera pas une habitude, dit-il à Freddy. C'est pas bon de traîner dans les parages la nuit.

– Si quelqu'un te cherche des poux, tu lui dis que tu me connais, répond Freddy.

– Ben voyons, répond le clochard. Je fais ça et je finis dans la rivière.

– Hé, on finira tous un jour dans la rivière. »

Il se penche vers lui pour un conciliabule à voix basse. Le clochard écoute un moment, hochant la tête en signe d'assentiment, mais soudain il interrompt Freddy : « Demain matin ? Tu ne m'avais jamais parlé de demain matin. » Apparemment, il y a désaccord sur les détails du trajet. Dans l'impossibilité d'entendre la conversation, Luz en est réduite à regarder les hommes se disputer à coups de murmures véhéments. Le clochard résiste, mais Freddy ne plie pas et finit par emporter le morceau. Il lui donne une tape dans le dos et l'entraîne vers Luz.

« Viens donc faire connaissance avec notre amie, dit-il. Elle a besoin de notre aide.

– Y aurait pas de la bière ? demande le clochard.

– Goyo », appelle Freddy en renversant une canette imaginaire au-dessus de sa bouche.

Goyo grogne et va dans le bureau.

Freddy conduit le type vers Luz, qui s'écarte du grillage et se tient bien droite pour le regarder de haut. Les yeux bleus de ce type sont injectés de sang et on dirait qu'une douche ne lui ferait pas de mal.

« *Señorita* Luz, je vous présente Kevin Malone, qui va vous faire traverser la frontière », dit Freddy.

Malone donne un coup de menton en guise de salut, ne la regarde même pas en face. La mission semble le laisser parfaitement indifférent. Luz est exaspérée. Elle n'arrive pas à croire qu'elle va remettre sa vie entre les mains de ce *cabrón*.

« Voilà ce que j'ai organisé pour vous, continue Freddy : demain matin, vous irez tous les deux à Tecate, où un ami à moi sera de service au poste-frontière. À dix heures, Kevin et vous entrerez aux

États-Unis en passant par son guichet. Ce sera très rapide et très simple, aucun risque d'être retenus. Vous n'aurez même pas à vous cacher ; vous pourrez vous asseoir à l'avant. Et quand vous serez de l'autre côté, Kevin vous déposera là où vous voudrez et vous pourrez continuer votre voyage.

– Je vous avais dit que j'avais besoin de partir aujourd'hui », dit Luz, d'une voix qu'elle s'efforce de maîtriser.

Freddy lève les mains en signe d'impuissance. « Je sais, je sais, mais il est tard, *señorita*, et mon copain ne sera pas de service avant demain.

– Je veux traverser ce soir. Tout de suite.

– Je suis désolé, c'est impossible. Mais tout va bien se passer. Je vous promets que vous traverserez confortablement et sans danger. Kevin va vous conduire dans un bon hôtel et...

– Non, l'interrompt Luz. Je veux partir ce soir et je ne monterai pas en voiture avec lui.

– Comment ça ?

– J'exige un autre chauffeur.

– Un autre chauffeur ? Mais Kevin est le meilleur. Il a déjà fait passer cinq personnes aujourd'hui. »

Goyo revient avec une canette de Modelo. Malone l'ouvre et en prend une gorgée.

« Regardez-le, dit Luz. À boire comme si de rien n'était. Et il ne parle même pas espagnol.

– Mais si, répond Malone en espagnol. Un peu. Et vous, vous parlez anglais ?

– *Fuck you*, répond Luz. Ça vous va ? »

Freddy s'interpose : « Écoutez.

– Non, vous, écoutez, dit Luz. Je vous donne beaucoup d'argent (plus que je ne devrais) pour cette opération spéciale ou je ne sais quoi, alors je veux un chauffeur sobre, je veux un chauffeur intelligent et je veux traverser ce soir. »

Malone se tourne vers Freddy en haussant les épaules. « Le client est roi », dit-il. Prenant une autre lampée de bière, il retourne à sa voiture, s'adosse au coffre et penche la tête en arrière pour regarder le ciel.

« *Chingada madre !* » explose Freddy. Il s'avance vers Luz, poings serrés, veines saillantes. L'air se bloque dans la gorge de Luz. Elle sort

le Colt et Freddy s'immobilise. Il marmonne entre ses dents, tire nerveusement sur les poils de son bouc et montre le portail.

« Foutez-moi le camp, dit-il.

– Rendez-moi mon argent », répond Luz.

Freddy prend dans sa poche la liasse de billets qu'il a acceptée précédemment. Il en retire cinq cents dollars (« en dédommagement », dit-il) et lance le reste aux pieds de Luz.

« Et vous feriez mieux de faire vos prières, continue-t-il. Parce que celui à qui vous avez piqué ce fric va vous rattraper en moins de deux. »

Luz ramasse les billets et les fourre dans son sac. Elle se dirige vers le portail, mais ralentit le pas en y arrivant. Dehors, la rue sombre et déserte lui fait peur. Freddy a raison : si elle s'en va, elle est morte. Rolando doit la guetter à chaque pas de porte, dans toutes les ruelles, et elle n'a nulle part ailleurs où aller, personne d'autre vers qui se tourner. Même si c'est un déchirement pour son amour-propre, elle se retourne vers Freddy.

« D'accord, dit-elle.

– D'accord quoi ? » répond Freddy.

Il va l'obliger à le dire.

Elle montre Malone d'un signe de tête. « Il peut conduire.

– Vous êtes trop bonne, *señorita*, ironise Freddy. Trop bonne, vraiment.

– Mais on part tout de suite pour Tecate. Je ne reste pas une nuit de plus dans cette ville. »

Malone sourit, lève sa bière comme pour porter un toast et Luz resserre son poing sur le pistolet dans le sac à dos. Comme ça, monsieur se croit drôle, hein ? D'accord, pas de problème. Il lui reste encore bien assez de balles pour faire chialer un bouffon comme lui.

En quittant la carrosserie, Malone sort un bras par la fenêtre de la BMW et fait un doigt d'honneur à Freddy. Cinquante kilomètres pour rejoindre Tecate par l'autoroute. La fille et lui y seront dans moins d'une heure. Il va lui prendre une chambre dans un hôtel, sortir boire quelques bières, lui faire passer la frontière demain matin pour la déposer où elle voudra, et basta. Son argent l'attendra dans une des maisons-relais de San Ysidro.

Il jette un coup d'œil furtif vers sa passagère. Elle regarde la route

droit devant, son sac à dos serré contre elle. Il contient de l'argent, lui a dit Freddy, et il a vu le flingue. Clairement pas un *pollo* comme les autres. D'abord, elle parle anglais (pas aussi bien qu'elle le croit, mais tout de même) et puis on voit qu'elle a l'habitude d'être mise sur un piédestal, un peu gâtée. La plupart des gens qu'il trimballe sont tellement dociles qu'ils n'osent même pas le regarder en face. Cette fille, elle se la joue. Classique, quand on est aussi jolie qu'elle. Même vêtue de manière quelconque, elle est naturellement belle. De longs cheveux noirs, des yeux sombres, une peau mate et douce. Le genre de femmes pour lesquelles les hommes font toutes sortes de conneries.

« La clim' est fichue, dit-il, mais vous pouvez baisser la vitre. »

Aucune réaction, pas un frémissement.

« Baissez votre vitre, si vous voulez », répète-t-il, plus fort, pensant qu'elle ne l'a pas entendu.

« Ça va », rétorque-t-elle.

Tant mieux. S'il n'est même pas obligé de lui parler, ça va être du gâteau, cette mission. Il allume la radio et tourne le bouton jusqu'à capter une station de San Diego qui passe des classiques du rock et une chanson de Neil Young qu'il n'a jamais entendue. Il dépasse un petit pick-up qui se traîne sous une cargaison de vieux frigos, après quoi un gros 4 × 4 noir avec vitres teintées et jantes chromées les coiffe au poteau. Un narco, à tous les coups. Par ici, il n'y a qu'eux pour avoir les moyens de se payer ce genre de véhicule.

Il est presque à l'entrée de l'autoroute à péage quand des gyrophares apparaissent dans le rétroviseur. Lui aussi, c'est là qu'il guetterait s'il était un policier désireux de racketter des touristes avec un peu d'argent dans les poches. Il cherche un endroit où se ranger pendant que ces connards y vont aussi d'un petit coup de sirène.

Luz jette un œil en arrière vers la voiture de police et toute sa morgue l'abandonne. Le regard paniqué, elle se tourne vers Malone : « Ne vous arrêtez pas.

– Vous voulez rire ?

– Ils vont nous tuer.

– Qu'est-ce que vous racontez ? Vous connaissez le truc. Ils vont m'expliquer que j'ai grillé un stop, je vais leur filer vingt dollars et on repartira.

– Continuez à rouler, je vous en supplie. »

Malone éteint la radio. La fille a la trouille et c'est contagieux.

« Écoutez, dit-il, il faut que je m'arrête, mais tout va bien se passer. Gardez votre calme et, quoi qu'il arrive, ne leur montrez pas ce *pistola* dans votre sac. »

Luz s'apprête à répondre, mais finalement se renfonce dans son siège en se mordant la lèvre.

Malone se range au pas sur le bas-côté devant un Home Depot et coupe le moteur. La voiture de patrouille s'arrête derrière lui et la BM se trouve d'un seul coup remplie de lumière blanche. Luz pose le sac à dos à ses pieds.

« *Tranquila* », dit Malone. Dans le rétroviseur extérieur, il regarde une ombre descendre de la voiture de patrouille et s'avancer vers la BMW. L'éclat aveuglant du projecteur l'empêche de distinguer le moindre détail, alors il reste assis, en nage, attendant de voir qui va se présenter à la fenêtre.

« *Buenas noches*. »

C'est un flic, un bon vieux flic.

« *Buenas noches* », répond Malone.

L'agent lui demande son permis, en anglais, et Malone sort la carte de son portefeuille pour la lui tendre.

« Vous rouliez trop vite, dit le policier. Où est-ce que vous alliez, comme ça ? » Son collègue est venu se poster du côté passager.

« On a rendez-vous à Tecate pour dîner avec des amis », dit Malone.

L'agent désigne Luz d'un signe de tête.

« Qui est-ce ?

– Ma petite amie.

– *Buenas noches, señorita*, dit le policier à Luz.

– *Buenas noches*, répond-elle.

– Vous aimez les Mexicaines ? demande le policier à Malone.

– J'aime celle-là », répond Malone.

Le flic sourit. Il lui manque une dent. Il ajuste son chapeau et pose la main sur son arme.

« Il faut que vous veniez au commissariat pour payer l'amende, dit-il. Suivez-nous.

– Il n'y aurait pas moyen de régler ça ici ? demande Malone. On ne voudrait pas être en retard pour le dîner. »

Un semi-remorque passe comme une fusée, soulève de la poussière et des débris, secoue la BMW. Le flic se redresse et se colle à la

portière. Deux autres camions se succèdent à intervalles rapprochés.

Une fois la route dégagée, le policier se repenche vers la fenêtre. « Quarante dollars », dit-il.

Malone devine qu'il est pressé de repartir. Il sort deux billets de vingt de son portefeuille et les lui donne. Le policier les plie soigneusement et les range dans son carnet de contraventions. Il jette un dernier coup d'œil au permis de Malone avant de lui rendre.

« Doucement sur l'accélérateur, monsieur Malone, dit-il.

– Entendu, répond ce dernier. Désolé pour le dérangement. »

Le flic hoche alors la tête vers Luz et lui dit en espagnol une phrase que Malone ne comprend pas, mais Luz serre les dents. Le flic sourit. Il fait signe à son collègue de regagner leur véhicule et Malone attend qu'ils remontent en voiture et éteignent le projecteur avant de démarrer la BM.

« Vous savez combien de fois j'ai vécu ça ? dit-il à Luz. Je suis même étonné de ne pas avoir reconnu le mec. »

Luz ne répond pas, le regard vide de nouveau fixement tourné vers la route.

Malone ne se sent pas complètement tiré d'affaire avant d'avoir rejoint l'autoroute, hors du territoire de la police municipale. Alors il se détend dans son siège et cesse de se cramponner à son volant comme à sa dernière chance. Un mince croissant de lune monte au-dessus des collines couvertes de buissons et l'air chaud sent la sauge. Il va allumer la radio, mais se ravise ; il apprécie ce silence. Le ciel est peuplé d'étoiles.

Luz s'anime enfin, baisse sa vitre. Malone remarque un tatouage dans sa nuque, sous sa queue de cheval. *Angel Baby*.

« Qu'est-ce qu'il vous a dit, l'autre con, tout à l'heure ?

– Il m'a demandé combien je prendrais pour le sucer.

– Oh, merde, ça craint. »

Luz hausse les épaules et sort la main par la fenêtre pour sentir l'air filer. Malone est triste quand il la regarde, triste quand il pense à la vie de cette fille. Il aurait dû emporter une bouteille. Il faut se tenir prêt pour des moments comme ça, prêt à noyer son cœur brisé dès qu'il recommence à battre.

Crâne d'Œuf et l'autre surveillant accompagnent Jerónimo jusqu'au portail de la prison. Ni l'un ni l'autre ne veulent répondre à la moindre question. Ils lui ont permis d'enfiler un jean et une chemise, mais ensuite ils l'ont fait sortir à toute vitesse de sa cellule avant qu'il puisse attraper quoi que ce soit d'autre. Dans les escaliers, sous leur escorte, il a gueulé à Ronald McDonald de surveiller ses affaires en disant qu'il reviendrait bientôt ; il espère que c'est vrai.

Au portail, deux grands gaillards l'attendent, l'un avec le crâne rasé, l'autre avec des cheveux bruns coupés court. Ce n'est pas la première fois qu'il les voit : Ozzy et Esteban, les gardes du corps d'El Príncipe. Crâne d'Œuf ouvre le portail, dit « Allez » et Jerónimo sort dans la rue. Il a rêvé du jour où il quitterait La Mesa, mais le soulagement qu'il devrait éprouver est terni par l'étrangeté de la situation. Il sait flairer les ennuis.

Ozzy lui ordonne de monter dans une Escalade noire garée le long du trottoir. Jerónimo s'assoit, inquiet, sur le siège passager. Ozzy prend le volant et Esteban s'installe à l'arrière.

Un désodorisant en forme de banane se balance au rétroviseur et remplit l'Escalade de son écœurante odeur chimique. Quand Ozzy met le contact, un *corrido* jaillit à pleins tubes des enceintes de la voiture. Il éteint le lecteur CD.

« Qu'est-ce qui se passe ? demande Jerónimo.

– El Príncipe veut te parler », répond Ozzy.

Jerónimo hoche la tête. Des ennuis, c'est bien ce qu'il pensait. Il pose une main sur la boîte à gants au moment où Ozzy embraye et s'engage sur la chaussée. Il a toujours été un passager anxieux, incapable de se détendre quand un autre conduit. Ozzy soupire, se masse les tempes entre le pouce et le majeur, et ça inquiète encore plus Jerónimo, qu'une montagne de muscles comme ça donne des signes de nervosité.

Ils coupent par le centre-ville et chaque coin de rue recèle un souvenir horrible pour Jerónimo. Ici il a tranché l'oreille d'un homme, là un autre est tombé à genoux et lui a proposé sa gamine de douze

ans en remboursement d'une dette. Jerónimo était un homme perdu avant d'arriver ici, mais cette ville l'a rendu encore plus mauvais. Il y règne une cruauté qu'il n'a rencontrée nulle part ailleurs, comme si tout ce clinquant juste de l'autre côté de la frontière avait rendu tout le monde fou.

Un vieillard sur une bicyclette branlante tourne dans la rue devant l'Escalade. Ozzy donne un coup de volant, mais l'accroche quand même avec le rétroviseur et le fait tomber sur la chaussée.

« Merde », lâche Ozzy.

Il s'arrête au coin et observe dans le rétroviseur.

« Il est mort, dit Esteban en se retournant pour regarder par la lunette arrière.

– Mon cul, oui, dit Ozzy.

– Je te dis qu'il est mort. Roule donc. »

Dans le rétroviseur extérieur, Jerónimo voit le vieillard relever la tête, puis lentement s'asseoir. Du sang coule sur son visage, il a le front ouvert.

« D'accord, peut-être qu'il n'est pas mort, reconnaît Esteban.

– Sacrée carne, le vieux, dit Ozzy.

– Il a probablement rien que des cailloux dans le crâne. On y va. »

Ils gravissent la côte menant à la demeure d'El Príncipe. C'est un quartier huppé, avec des rues goudronnées et des caniveaux, un système de surveillance privé et une abondance de lampadaires. Toutes les maisons sont spacieuses, neuves. Des villas aux façades lisses entourées de hauts murs. Jerónimo est déjà venu ici deux fois : la première quand il est entré au service d'El Príncipe, la seconde quand il a démissionné. Les deux fois, il s'est demandé sur le dos de qui tout cela s'était construit.

L'Escalade s'engage dans l'allée de la villa. Un homme sort de l'ombre, ouvre le portail, et la voiture entre sur un parking. Deux autres individus sont postés sur le perron, armes à la main, et ce sont les grandes illuminations dans la maison. Elle brille de mille feux comme un palais attendant l'arrivée d'invités. Ozzy descend de voiture, Esteban aussi, et Jerónimo suit leur exemple. Il est l'un des leurs, après tout, il fait partie de la bande d'El Príncipe.

Ils gravissent le perron, passent devant les hommes en faction et entrent. À quatre pattes dans le hall, un homme frotte le sol avec une

brosse qu'il rince dans un seau plein d'une eau savonneuse rose. Derrière lui, le mur est maculé de taches sombres. Lorsqu'ils s'approchent, il s'assoit sur ses talons et s'essuie la bouche avec sa main. Ozzy se penche au-dessus de lui pour frapper à une porte.

« Entrez », répond El Príncipe.

Ozzy ouvre la porte et fait signe à Jerónimo de passer.

El Príncipe est assis à la table de son bureau, ce même bureau où il a reçu Jerónimo pour lui souhaiter la bienvenue dans l'équipe, ce même bureau où il l'a menacé avec un flingue le jour où Jerónimo lui a annoncé qu'il ne voulait plus en être.

« L'Apache, dit-il. Ça fait plaisir de te voir. »

À sa naissance, Jerónimo ressemblait à tel point à un petit Indien, avec sa peau mate, ses yeux bridés et ses pommettes hautes, que son père avait tenu à lui donner le nom du légendaire chef apache. Il affirmait honorer ainsi la mémoire de son arrière-arrière-grand-père, un guerrier apache qui avait fui l'Arizona pour le Mexique à la fin du XIX^e siècle, à l'époque où les Apaches étaient expédiés sur des réserves ou traqués comme des chiens par les Américains. Le Mexique aussi récompensait d'une prime les scalps d'Indiens, mais l'arrière-arrière-grand-père avait pu trouver refuge dans la Sierra Madre, où il avait pris femme.

En tout cas, c'était la version que donnait *papá* quand il avait quelques bières dans le ventre. Cette saga familiale plaisait à Jerónimo parce qu'elle lui donnait une histoire et qu'elle expliquait la fièvre qui s'emparait parfois de son âme. Il y avait en lui de l'aigle, du bison, du coyote. Dans son enfance, les gamins l'appelaient l'Apache et il avait gardé ce surnom en grandissant. Le tempérament farouche qu'il dénotait lui était utile dans son milieu, c'était une incitation supplémentaire à y réfléchir à deux fois avant de le contrarier.

Ozzy referme la porte et se poste devant. Rolando invite El Apache à prendre le fauteuil en face de lui. L'homme garde son visage de détenu, un masque qui ne trahit rien, mais Rolando sait qu'il doit être déconcerté. Une minute, il est derrière les barreaux, et la suivante le Prince en personne lui offre à boire.

« Bière ? Tequila ? propose Rolando. J'ai aussi du cognac.

– Non, *jefe*, dit El Apache. Mais merci. »

Il a toujours été respectueux, toujours su rester à sa place. Rien

chez lui de cette effronterie de *vato* qui caractérise généralement les connards venus de Los Angeles. Rolando l'a tout de suite apprécié quand il s'est pointé à sa sortie de Juárez en cherchant du boulot. Il était plus vieux que la plupart des *locos* qui venaient le voir pour se faire embaucher, mais il a prouvé qu'il était un homme de valeur, capable d'obéir aux ordres, d'obtenir des résultats. En fait, il aurait même pu devenir quelqu'un s'il n'avait pas décidé qu'il préférerait faire le taxi – quoiqu'il fallait aussi des couilles pour venir lui demander à être affranchi. C'est pour cette raison que Rolando a tout de suite pensé à lui pour cette mission.

Assis en silence, ils écoutent l'horloge égrener les secondes et Rolando devine que Jerónimo serait capable d'attendre toute la journée qu'il prenne la parole. Ils sont têtus, ces gens-là. Il finit par s'allonger dans son fauteuil, les mains jointes derrière la nuque.

« Comment ça se passe à La Mesa ? demande-t-il.

– C'est La Mesa, répond El Apache avec un haussement d'épaules. Mais merci pour l'argent que vous envoyez et celui que vous donnez à ma famille.

– Tu l'as mérité. Tu ne m'as pas déçu comme tant d'autres. »

El Apache hausse de nouveau les épaules, impénétrable.

« Combien de temps il te reste à tirer ?

– Deux ans, si tout se passe bien.

– Hé, mais, attends un peu, tu es là maintenant », dit Rolando en souriant.

El Apache sourit, lui aussi, mais sans répondre.

Rolando pianote sur son accoudoir.

« Tu es né aux États-Unis ? demande-t-il.

– À El Paso.

– Mais ensuite tu as vécu à L. A.

– Oui, j'ai grandi là-bas.

– Et tu parles anglais ?

– Je le lis et je l'écris, aussi. »

De l'agitation dans le hall, des éclats de voix. Rolando sort son Beretta du tiroir du bureau. Ozzy a déjà son arme à la main. Il entrouvre la porte. Le peintre censé recouvrir les taches de sang sur le mur est arrivé et il se bouffe le nez avec celui qui récure le sol.

« Taisez-vous et remettez-vous au travail », ordonne Ozzy. Il referme la porte et rentre son arme dans sa ceinture. Rolando laisse le

Beretta sorti, posé sur le bureau.

« J'ai une mission à te confier », dit-il à El Apache.

Celui-ci plisse les yeux. « Une mission ?

– C'est la toute dernière chose que je te demanderai de faire pour moi. Qu'est-ce que tu en dis ?

– Ça dépend de quoi il s'agit. »

Rolando fait glisser trois photos de Luz vers lui. « Ce matin, ma femme a tué deux de mes employés et s'est enfuie avec de l'argent. Je veux que tu la retrouves et que tu la ramènes ici. »

El Apache regarde les photos, mais sans les toucher.

« Il se peut qu'elle soit encore au Mexique ou qu'elle soit passée aux États-Unis, continue Rolando. Elle a de la famille là-bas, je crois, à Los Angeles.

– Le Mexique est un grand pays, répond El Apache. Et L. A. est une grande ville.

– Alors j'ai de la chance que tu saches te repérer dans les deux. »

El Apache repousse les photos. « *Jefe...* », commence-t-il.

Rolando lui coupe la parole : « Je te fournis voiture, argent liquide, tout le nécessaire.

– C'est trop me demander. Je suis taxi.

– Rien que pour la chercher, je te payerai cinquante mille dollars. Ramène-la-moi et tu pourras garder tout l'argent qu'elle a emporté. Et tu n'auras pas non plus à retourner à La Mesa. J'en fais mon affaire. »

El Apache ravale son excuse suivante, laisse cette offre danser dans sa tête. Voyant cela, Rolando sourit.

« Qu'est-ce que tu en dis, le taxi ?

– Avec tout le respect que je vous dois, *jefe*, je ne suis pas l'homme qu'il vous faut. Je veux seulement terminer ma peine et retrouver ma femme et mes enfants. C'est fini pour moi, les quatre cents coups.

– Je sais que ta famille compte beaucoup pour toi, dit Rolando.

– C'est ce qui compte le plus. »

Rolando hoche la tête d'un air pensif, mais, en son for intérieur, il jubile. La leçon du jour, espèce d'abruti : *Ne jamais trop s'attacher à quoi que ce soit.*

La climatisation est poussée à fond dans le bureau, mais cela n'empêche pas la sueur de dégouliner sur le torse de Jerónimo. Une fois encore, il se retrouve face à El Príncipe armé d'un semi-

automatique pour lui expliquer qu'il ne veut pas travailler pour lui. Indéniablement, la proposition est alléchante. Avoir cet argent serait formidable, mais le bon de sortie de La Mesa compte plus encore. Si les autorités enquêtaient sur l'assassinat de Salazar, il pourrait voir sa peine prolongée de vingt ans.

El Príncipe fait signe à Ozzy de quitter la pièce. Il effleure des doigts le pistolet posé sur son bureau.

« Tu connais l'origine du nom *Jerónimo* ? demande-t-il.

– C'était un Indien, un Apache. L'idole de mon père.

– Oui, d'accord, mais pourquoi il s'appelait *Jerónimo* ? »

Jerónimo hausse les épaules, se demande si l'autre va le descendre, se demande s'il pourrait le premier mettre la main sur le flingue.

« Au départ, il s'appelait autrement, continue El Príncipe. Bête-de-grand-méchant-loup, Celui-qui-pue-le-crottin, je ne sais pas. Mais une nuit, son dieu est venu le visiter en rêve et lui a dit qu'il possédait des pouvoirs exceptionnels, qu'il serait un grand chef et qu'aucune balle ne pourrait jamais le tuer. Le lendemain matin, ses guerriers et lui ont pris en embuscade un peloton de soldats mexicains. Sur la foi de ce qu'il avait entendu en rêve, *Nichons-de-vieille-chouette* a mené l'assaut et jeté son cheval dans la mêlée avec un couteau pour seule arme. Tous les soldats lui tiraient dessus et tous le rataient. On a raconté que les balles le contournaient comme des abeilles qui retournent à la ruche. Naturellement, ça a fichu une peur bleue aux soldats, qui se sont mis à appeler saint Jérôme à la rescousse : "*Jerónimo, Jerónimo*", pendant que ce taré d'Indien leur fonçait dessus avec son couteau, égorgeant et éventrant les mecs à droite et à gauche. "Quel meilleur moyen d'effrayer mes ennemis que de prendre le nom qu'ils crient quand ils vont mourir", s'est dit l'Indien, et depuis ce temps-là il s'est fait appeler *Jerónimo*.

– C'est une belle histoire, dit *Jerónimo*.

– C'est la Grande Histoire », dit El Príncipe comme s'il lui apprenait un mot magique.

Il prend ensuite une des photos de la jolie femme, son épouse, celle où elle porte une robe rouge et une fleur dans les cheveux, et il la contemple.

On frappe à la porte. Le Prince lâche la photo et attrape son arme.

« Entrez », dit-il.

Jerónimo est sous le choc quand entrent dans la pièce Ariel, sa

filles, suivie d'Irma avec Junior dans les bras. Il se lève, sans savoir s'il doit aller vers eux ou arracher la tête d'El Príncipe. Le pistolet pointé sur son ventre en décide pour lui. Il traverse précipitamment la pièce pour prendre Ariel dans ses bras, enlacer sa femme et son fils.

« Un petit cadeau de ma part, dit El Príncipe. Le plus beau qu'un homme puisse recevoir, n'est-ce pas ? »

Jerónimo ne l'écoute pas. Son fils est désorienté. Il n'avait que deux ans quand son père a été incarcéré, il ne l'a vu qu'en photo depuis lors et ne le reconnaît pas.

« C'est moi, *mijo*, dit Jerónimo. Ton *papá*.

– Je ne voulais pas que tu t'inquiètes pour eux pendant ton absence, alors je les ai fait venir ici pour qu'ils soient en sécurité jusqu'à ton retour », dit El Príncipe.

Jerónimo embrasse Irma, Ariel, Irma de nouveau. Il aurait dû savoir qu'El Príncipe ne l'avait pas fait sortir de prison pour le *prier* de retrouver sa femme ; c'est un ordre, et ni lui ni sa famille ne sortiront vivants de cette maison s'il refuse. Dans la région, les nouveaux élus reçoivent souvent un colis contenant une balle et une liasse de billets. Message du cartel local : *Plata o plomo* ? Argent ou plomb ? Collaborer ou mourir. C'est la question que lui pose El Príncipe en cet instant : *Plata o plomo* ? À toi de voir.

« Ils vous ont maltraités ? » chuchote Jerónimo à Irma.

Elle est au bord des larmes, mais parvient à se maîtriser. « Non, répond-elle.

– Et les enfants, ça va ?

– À ton avis ? Deux hommes débarquent chez nous en pleine nuit, les embarquent, les trimballent à l'autre bout de la ville.

– Je suis désolé.

– Alors c'est de ta faute ? » demande Irma.

Question difficile. De celles qu'elle pose toujours. C'est une des raisons pour lesquelles il l'aime.

« Je ne peux pas t'expliquer maintenant », dit-il en jetant un regard vers le pistolet d'El Príncipe, ce qui pousse Irma à en faire autant. « Fais ce qu'ils te disent et je serai revenu dans un ou deux jours.

– Tu me le promets ? »

Il redresse le col du chemisier d'Irma et tapote la tête de Junior. « Qu'est-ce que ça vaudrait, de la part d'un *cabrón* comme moi ? dit-il avec un sourire amer.

– Promets-moi, Jerónimo, dit Irma. Promets-le à ta femme.

– Sur ma vie.

– Bon, écoute, dit El Príncipe. Pourquoi tu ne passerais pas cette soirée en famille ? Tu te mettras en route demain matin. »

Jerónimo embrasse Ariel une nouvelle fois, puis la repose et se retourne vers le Prince. Sa colère s'est contractée en une petite boule dure qui bat comme un deuxième cœur dans sa poitrine. Il peut tenir des jours comme ça, sans dormir, sans manger.

« Je suis prêt », dit-il.

El Príncipe, un sourire narquois aux lèvres, a toujours son arme braquée sur lui. « Tu vois, je savais que tu étais l'homme de la situation. »

Tu ne sais pas à quel point, se dit Jerónimo. Et mieux vaudrait pour toi ne jamais le découvrir.

Luz est soulagée que Malone et elle arrivent sans encombre à Tecate, contente de s'être éloignée de Rolando et rapprochée d'Isabel. Ils entrent dans cette sinistre ville frontalière par une route mal entretenue bordée d'ateliers de réparation de pneus et de stands de tacos. Elle débouche sur un parc arboré à quelques pâtés de maisons du poste-frontière. Malone fait le tour du parc et s'arrête devant l'hôtel Tecate.

« Ça vous va ? demande-t-il.

– Pourquoi vous me posez la question ? C'est votre boulot de vous occuper de ça.

– D'accord. »

Comme elle ne veut pas attendre seule dans la voiture, elle l'accompagne quand il entre pour demander s'il y a des chambres libres, et elle prend le sac à dos avec elle.

L'hôtel se trouve à l'étage d'un bâtiment de deux niveaux, au-dessus d'un Subway. Luz suit Malone dans l'escalier qui monte à la réception, tenue par une vieille femme en fauteuil roulant. Malone parle très mal espagnol, alors Luz intervient et prend les négociations en main. Elle demande deux chambres, mais la femme répond qu'il n'y en a qu'une, avec un grand lit.

« Prenez-la, dit Malone quand Luz lui explique la situation. Je dormirai par terre.

– Il doit bien y avoir autre part où aller.

– Possible, mais il est tard et je n'ai pas envie de chercher. »

Luz est sur le point d'insister, puis elle renonce. Elle dit d'accord à la femme et Malone règle en liquide.

La femme attrape une clé suspendue à un crochet au mur et se hisse sur une paire de béquilles. Sa jambe gauche est plus courte que la droite et un pied d'enfant, nu, pend inutilement au bout de la cheville. Elle les conduit dans un couloir mal éclairé où s'alignent les portes numérotées. Un bébé pleure dans une chambre, la télé est allumée dans une autre. Ça sent le tabac et le désinfectant.

Quand ils arrivent à leur chambre, la 10, la femme ouvre la porte

et les invite à entrer. La pièce est minuscule. Un lit, une chaise en bois et une télé. La femme allume la lumière et un ventilateur de plafond se met à tourner, brassant les ombres. La fenêtre donne sur le parc. On entend de la musique.

« Ne jetez pas de papier dans les toilettes, dit la femme. Servez-vous de la poubelle qui est à côté. »

Elle tend la clé à Malone et retourne à la réception, l'embouteillant de ses béquilles couinant sur le lino. La porte de la chambre 9, en face, s'entrouvre et son occupant jette un œil dans le couloir. Malone referme la porte de leur chambre et tourne un fragile verrou qui n'arrêterait personne. Luz est contente d'avoir le Colt 45.

Malone ne dit rien et elle non plus. Il fait trop chaud dans la chambre et l'air a le même goût que si on en avait respiré tout l'oxygène. Luz s'assoit sur le couvre-lit à imprimé tropical et ferme les yeux ; tout le poids de la journée lui tombe dessus. À cet instant, elle tuerait pour avoir un peu de ses anciens « produits », un cachet pour arrondir les angles et mettre en sourdine le vacarme dans sa tête.

Malone va à la fenêtre coulissante et l'ouvre. Le bruit qui monte du parc est trop fort, alors il la referme. Il s'assoit sur la chaise et contemple ses mains comme s'il ne les avait jamais vues.

« Je vais me chercher un sandwich, dit-il finalement. Vous voulez quelque chose ?

– Non.

– Je reviens dans quelques minutes. »

Ne me laissez pas, a envie de dire Luz, mais c'est ridicule. Elle est capable de se débrouiller toute seule. Dès que la porte se referme derrière lui, elle met le verrou, tire la chaise et la coince sous la poignée. Puis elle prend le pistolet dans le sac à dos et s'assoit sur le lit. Tout va bien se passer. Rolando n'a aucune idée de l'endroit où elle s'est réfugiée. Pourtant, un bruit de toux dans la chambre voisine la fait grincer des dents. Une douche lui fera peut-être du bien.

Elle passe dans la salle de bains et fait couler l'eau. Un scarabée mort gît sur le dos dans un coin de la cabine. Elle le ramasse avec une poignée de papier-toilette et le jette dans la poubelle. Elle veut avoir fini avant que Malone ne revienne. S'il la surprenait, il pourrait se faire des idées, croire qu'elle l'a fait exprès. Elle pose le Colt 45 sur la tablette, à portée de main, et se déshabille.

L'eau est tiédasse, le jet à peine plus qu'un filet. Elle déballe le

petit pain de savon, se le passe rapidement sur le corps et entre les jambes, se frictionne avec le fin gant de toilette.

Une violente détonation la fige net. Elle attrape le pistolet et le pointe sur la porte de la salle de bains. Au bout de quelques secondes, elle sort dégoulinante de la cabine et ouvre doucement la porte pour jeter un œil dans la chambre. Personne. De retour sous la douche, elle se rince rapidement, en formant un bol avec ses mains pour y recueillir suffisamment d'eau.

Le temps que Malone revienne, elle a retiré le verrou, elle est rhabillée et assise sur le lit, le pistolet à côté d'elle, caché sous un oreiller. La porte ne s'ouvre que de quelques centimètres avant d'être bloquée par la chaise.

« Qu'est-ce qui se passe ? » demande Malone.

Luz se lève et retire la chaise. Malone sourit quand il entre et la découvre la chaise à la main.

« Alors ça marche, ce truc ? Je croyais qu'on ne voyait ça qu'au cinéma. »

Luz ne répond pas.

Il s'assoit sur la chaise, sort un sandwich du sac Subway, qu'il lance ensuite sur le lit.

« Je vous en ai pris un, dit-il. Ils étaient à deux pour le prix d'un. »

Luz fait la sourde oreille, mais salive en le voyant du coin de l'œil mordre à pleines dents dans son sandwich dinde-fromage. Elle n'a rien avalé depuis le matin et elle a le tournis. C'est stupide de jouer les têtes de mule dans une telle situation, décide-t-elle. Elle a besoin de prendre des forces.

Quand elle prend le sac, Malone fouille dans un autre posé à ses pieds et en sort une bouteille de Coca.

« Il y en a aussi une pour vous, dit-il. Je peux allumer la télé ? »

Ils mangent devant un vieux film qui se passe dans un lycée américain. Luz se souvient de l'avoir vu à la télé avec sa mère, qui connaissait toutes les chansons et les chantait en anglais en même temps que les personnages. La préférée de *mamá* disait « *Don't you forget about me* ». Ne m'oublie pas. En l'entendant, Luz repense à Isabel. Elle est triste à l'idée qu'après toutes ces années la petite fille n'a sans doute aucun souvenir d'elle.

« Il se passe un truc pas net, hein ? dit Malone.

– Quoi, pas net ?

– Vous, avec cet argent et ce flingue, toujours à surveiller vos arrières.

– Je vais à L. A. rejoindre ma fille. Où est le problème ?

– Est-ce que je devrais avoir peur, moi aussi ?

– Ne soyez pas ridicule. Je n'ai pas peur.

– D'accord.

– Contentez-vous de faire votre boulot. Conduisez.

– Très bien.

– Et ne me parlez pas. Mêlez-vous de vos oignons. »

Malone se lève et frotte les miettes de son tee-shirt. Il jette l'emballage de son sandwich dans la corbeille et se dirige vers la porte.

« Vous allez où ? lâche Luz étourdimement.

– Où je veux.

– Vous revenez quand ? »

Malone lui lance un regard qui veut dire « non mais vous rigolez » et claque la porte en sortant.

Luz cale de nouveau la chaise sous la poignée et essaie de terminer son sandwich, mais elle ne peut plus rien avaler. Elle ouvre la fenêtre et reste un moment à observer le parc. Des couples se promènent main dans la main dans les allées éclairées, font le tour du kiosque à musique. Des enfants hilares se poursuivent d'arbre en arbre. Un marchand de glaces, un prédicateur de rue, une rafale d'accordéon chevrotant lâchée par la radio d'un pick-up de passage. Tout est si familier et pourtant si étrange, comme la dernière image d'un rêve dont tout le reste aurait été oublié, un instant désormais orphelin qui hanterait à jamais le rêveur.

Elle retourne s'asseoir, adossée à la tête de lit, l'argent d'un côté, le Colt 45 de l'autre. Elle regarde le réveil. 21:30. Le matin est encore loin.

Malone prend une table en terrasse dans un restaurant en face du parc. D'emblée, il se commande deux bières, descend la première d'un trait, prend son temps avec la deuxième. Il fait plus frais ici que dans la chambre, il y a un petit vent agréable. Il éponge son front moite avec une serviette en papier, qui en ressort noircie. En humectant une autre avec les perles de condensation de sa canette de bière, il se la passe sur les joues et l'arête du nez.

Les habitants du quartier sont de sortie en rangs serrés dans le parc. Les vieux occupent les bancs et les adolescents se rassemblent à la périphérie, d'où ils peuvent surveiller qui passe en voiture et, de temps à autre, descendre sur la chaussée pour une brève conversation. Une famille (papa, maman, une meute de gosses) aborde un clown qui sculpte des ballons en forme d'animaux. D'abord timides, les enfants s'enhardissent en recevant des girafes et des caniches colorés. Le plus jeune fait un caprice quand vient le moment de partir et ses cris portent jusqu'à la table de Malone.

Un trio de mariachis s'approche, nonchalants, et l'un d'eux gratte une guitare.

« Une chanson, *señor* ?

– Non, *gracias* », répond Malone. Il ne veut pas payer cinq dollars pour entendre « La Bamba » ou « Guantanamera » et il ne connaît pas d'autres chansons à leur demander.

Les musiciens s'éloignent. S'ils espèrent trouver des touristes, ils tombent mal. Les retraités qui viennent la journée pour déjeuner et visiter la brasserie de Tecate sont repartis depuis belle lurette et les femmes riches qui séjournent dans les spas de luxe disséminés sur les collines voisines sont bouclées pour la nuit. Ne restent que les gens à problèmes comme les deux glandus de la table d'à côté : un grand mec tout sec avec un profil d'aigle et une collection de tatouages hétéroclites, et son pote rondouillard qui, malgré sa tenue BC-BG (bermuda kaki et polo rose), semble pas loin de toucher le fond après une longue et lente dégringolade.

La frontière ferme à minuit, mais rien ne presse ces deux-là. Ils ont des projets pour la soirée. Ils vont faire le plein de Valium et de Viagra dans une pharmacie, s'offrir une petite pipe dans une quelconque boîte de strip-tease et finir dans un bordel, où ils essaieront, tout alcoolisés qu'ils seront, de se taper deux putes au rabais. Un bol de soupe *menudo* arrosée de quelques bières pour le petit-déjeuner et, s'ils repassent la frontière en titubant dès qu'elle ouvre, à six heures, ils seront de retour chez eux à Santee ou Dieu sait où pour sept heures.

Malone prend une autre bière et, il n'y a pas de raison, une tequila aussi. Ce soir, il avait l'intention de bien se tenir pour montrer à Luz qu'elle se trompait sur son compte, mais, sérieux, qu'est-ce qu'il a à prouver à cette connasse ? Marrant cette façon qu'elle a eue de se donner le genre teigneuse jusqu'au moment où il s'est levé pour partir,

et là d'un seul coup mademoiselle ne voulait plus être seule.

« Je vais rejoindre ma fille », avait-elle dit, comme si ça excusait tout.

« Ouais, ben, moi aussi, j'avais une fille », aurait-il pu répondre.

Annie, mon Annie.

La seule chose qui l'avait ennuyé quand Val était tombée enceinte, c'était qu'elle avait fait ça dans son dos, qu'elle ne lui avait pas dit qu'elle arrêtait la pilule. Elle savait qu'il détestait travailler dans l'entreprise de construction de son père et ils étaient convenus d'attendre qu'il monte sa propre affaire avant d'avoir un bébé. Il commencerait par retaper quelques maisons pour les revendre avec plus-value (écocertification, chauffage solaire, recyclage des eaux usées, tous les gadgets à la mode) et ensuite il trouverait des investisseurs pour passer au cran supérieur, immeubles d'habitation ou de bureaux. Mais Val avait été incapable d'attendre, il fallait toujours qu'elle obtienne ce qu'elle voulait et, devant la soudaine nécessité de subvenir aux besoins d'un enfant, Malone s'était dégonflé et avait décidé de rester quelques années de plus sous la coupe de son père.

Le vieux lui avait toujours mené la vie dure. Toutes ses opinions étaient erronées, toutes ses décisions mauvaises. À douze ans, Malone avait renoncé à comprendre pourquoi son père le haïssait et commencé à mijoter sa vengeance. Il connaissait d'autres garçons qui ne s'entendaient pas avec leur père et beaucoup de ceux-là se jetaient dans l'alcool ou la drogue afin de punir les connards qui ne les avaient mis au monde que pour leur pourrir la vie. Mais Malone avait opté pour une autre stratégie.

Il encaissait toutes les insultes et tous les mauvais traitements que le vieux lui infligeait, se tenait droit sous le constant déluge de critiques et d'attaques verbales inopinées, mais sans jamais laisser voir à ce fils de pute qu'il l'avait blessé. L'objectif était de l'avoir à l'usure, de le laisser s'épuiser dans ses coups et ensuite, quand il serait à terre et à bout de souffle, de se pencher sur lui pour lui cracher au visage. Il sortirait du ring en ayant prouvé qu'il était le plus fort sans jamais avoir levé la main sur son adversaire.

Ce projet en tête, Malone avait fait de bonnes études (tableau d'honneur, représentant des élèves, toutes ces foutaises) ; il arrivait le premier au travail et repartait le dernier ; il avait épousé la fille qu'il

fallait, s'était installé dans le quartier qu'il fallait et possédait la voiture qu'il fallait. Et quand Annie arriva, il l'aima comme jamais son père à lui ne l'avait aimé.

C'était un bébé magnifique, qui devint en grandissant une petite fille magnifique, avec de fins cheveux blonds et des yeux bleus tout ronds. Malone restait désarmé devant son innocence, l'adorable simplicité de sa tendresse. « Les bras, papa, les bras », disait-elle. Il la soulevait en tournant sur lui-même, il la serrait contre lui, et le doux battement de son cœur sur sa poitrine était devenu la cadence secrète qui lui donnait la force de continuer.

Mais où est-il ce cœur aujourd'hui, où sont ces petites mains, et ces yeux bleus, si bleus ?

Malone commande encore de la bière et de la tequila au serveur au sourire las, puis lève sa canette vide vers ses voisins en quête de sensations fortes, Groslard et le Tatoué.

« Ça gaze ? demande ce dernier.

– Super, répond Malone. Et vous ?

– Oh, ouais, ça en prend le chemin. »

Groslard glousse et répète ce que vient de dire son copain : « Ouais, ouais, ça en prend le chemin.

– Laissez-moi vous aider, dit Malone alors que le serveur revient. Une autre tournée pour ces messieurs, chef. *Por favor*.

– Merci, dit le Tatoué.

– Ouais, merci », dit Groslard.

Malone balaie ces remerciements d'un geste de la main. Ses nouveaux potes et lui regardent deux soldats passer d'un pas tranquille, un fusil d'assaut en bandoulière sur la poitrine. On dirait des gosses, des petits gosses cruels. L'un d'eux siffle, hèle un homme sur le trottoir d'en face, et son collègue et lui traversent pour lui parler.

« Tu vois cette télé », dit le Tatoué en montrant dans le restaurant un vieux poste Sony sur lequel passe *New York, unité spéciale*. « Elle était à moi, avant. Je me suis acheté un écran plat, j'ai sorti celle-là sur le trottoir et je ne sais pas comment elle a atterri ici.

– Arrête, dit Malone.

– Je sais reconnaître ma propre télé, mon frère », dit le Tatoué. Il se tourne vers Groslard. « Hein, que c'est la mienne ?

– C’est la sienne, confirme Groslard.

– Je m’en fous, en fait, dit le Tatoué. Ce machin a vingt ans. Mais c’est quand même dingue, non ?

– Comment on appelle ça, déjà, la théorie du ruissellement ? » dit Malone.

Les deux autres s’esclaffent comme s’ils savaient de quoi il parle. Sur un bras, le Tatoué a un logo Harley-Davidson, un drapeau des États-Unis et ce qui ressemble à une Mustang de 1965, et sur l’autre Bart Simpson, une tête de mort coiffée d’un haut-de-forme et les mots « 9/11, Never Forget ». Que des conneries.

« Alors, les mecs, ça va être l’éclate, ce soir ? demande Malone.

– On va aller voir ce que donne le bar topless là-bas, dit le Tatoué.

– Ah ouais ?

– En général, il y a toujours deux-trois chaudasses. T’es le bienvenu, si tu veux.

– Pourquoi pas. »

Une chauve-souris descend en piqué pour gober les insectes qui pullulent autour du réverbère au-dessus de leurs tables. Tous trois lèvent la tête pour l’observer.

« Je connais un mec, une chauve-souris s’était prise dans ses cheveux, raconte le Tatoué. Le problème, c’est qu’il avait un flingue à la main à ce moment-là. Le mec a eu tellement la frousse qu’il a commencé à lui tirer dessus, ce con. Et il s’est fait sauter la cervelle.

– Mon frère, dit Groslard.

– Quoi ? dit le Tatoué.

– C’est à mon frère que c’est arrivé.

– Non ? »

Ce n’est pas drôle, mais Groslard rit. Malone aussi.

Après une nouvelle tournée, tous trois se décident à bouger. Première escale dans un petit bar sombre avec une fresque de jungle au mur. Sous la lumière noire, les crocs du lion brillent comme la lune par une nuit d’hiver. Malone s’avachit sur un tabouret et commande une bière et une tequila. Celle-ci fait enfin effet. Son chagrin n’est plus qu’une perle noire et froide. Le Tatoué, Groslard et lui sont les seuls *gringos* du bar. Il n’y a pas non plus de femmes. Musique mexicaine, assourdissante.

Conciliabule du Tatoué et de Groslard avec un petit gars, les

cheveux permanentés et une tonne d'or autour du cou. Ils se rendent aux toilettes. C'est l'heure de la coke. Ou, comme disent les Mexicains, du *perico* ou perruche, parce que ça fait jacasser. Malone observe ses compagnons de beuverie en essayant de déterminer s'il se trouve dans un bar gay quand, au bout de quelques minutes, Groslard se glisse jusqu'à lui et dit tout bas : « Si tu veux une sniffette, va voir Brian. »

La porte des toilettes pour hommes est fermée à clé quand Malone veut la pousser.

« Qui est là ? demande le Tatoué.

– C'est moi, mec », dit Malone.

Bientôt, il se retrouve coincé dans une cabine nauséabonde avec le Tatoué et le petit gars couvert d'or. Le Tatoué plonge une clé dans une cocotte de coke et la tient sous la narine de Malone. Cette merde a un drôle de goût à la descente, mais Malone en sniffe une deuxième fois, puis une troisième.

Après ça, la soirée s'emballe. Les bières s'enchaînent et le Tatoué se transforme en moulin à paroles. Sur le chemin du bar suivant, il parle à Malone de sa première femme, de la deuxième, de la troisième. Sans compter qu'il a aussi travaillé pour un paquet d'authentiques connards, et tout ça, c'est de la faute de quelqu'un quelque part.

Groslard les fait attendre pendant qu'il dégueule dans le caniveau.

« T'es con, lui crie le Tatoué. Fais ça dans la ruelle. »

Malone commence à perdre le fil. Il oublie sa monnaie sur le comptoir du bar suivant et doit s'appuyer d'une main contre le mur pour ne pas tomber en pissant.

Le temps qu'ils arrivent à la boîte de strip-tease, il ne réussit plus à savoir s'il pense ou s'il parle à voix haute. Le néon joue des tours à ses yeux et les miroirs le désorientent. Ils s'assoient un moment au bord de la scène, puis vont s'installer dans un canapé, où trois filles dansent pour leur seul bénéfice. Celle de Malone est petite et ronde, les cheveux et la touffe teints en blond. Elle lui prend la main pour la glisser entre ses cuisses et il lui met un doigt pour voir si elle va l'arrêter. Elle ne l'arrête pas.

« Tu as des gosses ? » lui demande-t-il en criant par-dessus la musique. Ce n'est pas une question à poser, mais il a envie de savoir.

Le Tatoué croit qu'il s'adresse à lui. « J'ai une fille, répond-il. Elle a neuf ans.

– Moi aussi, j'avais une fille », dit Malone. Il enfonce un autre

doigt dans la blonde et prie pour que le bâtiment s'effondre sur lui.
« Mais elle est morte, je suis mort et voilà tout ce qui reste de moi. »

El Príncipe donne à Jerónimo les clés d'une Ford Explorer immatriculée en Californie, un téléphone portable et une liasse de billets, cinq mille dollars, pour ses faux frais. Il lui remet aussi un Smith & Wesson, calibre 9 mm. Songeant aux problèmes que le flingue pourrait lui attirer, Jerónimo est à deux doigts de refuser, mais de nos jours il y a un paquet de gens qui n'auront peur que de ça, or il pressent qu'il va devoir faire peur pour accomplir cette mission vite et bien.

Tout ce que le Prince peut lui dire au sujet de Luz, c'est qu'elle est partie à pied avec un sac à dos zébré qui contenait son argent et son Colt 45. De son passé, hormis le fait qu'elle a été la maîtresse d'El Samurai, il ne sait pas grand-chose. Il croit qu'elle a grandi à Tijuana, mais elle ne parlait jamais de la *colonia* où elle avait vécu ni des gens qu'elle fréquentait.

« Si je pouvais la retrouver moi-même, pourquoi j'aurais besoin de toi ? » dit-il debout dans l'allée à côté de l'Explorer, comme s'il raccompagnait un vieil ami.

Jerónimo planque l'argent et le 9 mm dans la console centrale et démarre. El Príncipe le salue pendant qu'il recule dans l'allée et lance : « Je m'occupe de ta famille. »

Jerónimo ne répond pas, craignant les mots qui risqueraient de sortir de sa bouche.

Il passe d'abord chez la sœur d'Irma pour récupérer son passeport, il en aura besoin s'il doit sortir du pays. Elle est en pleine crise de nerfs, elle veut appeler la police, mais Jerónimo lui dit que ça signifierait l'arrêt de mort d'Irma, des enfants et de sa famille à elle aussi.

« Je vais régler ça, dit-il. Tu sais que je vais le faire. »

Il retrouve son passeport au fond de la boîte à bijoux d'Irma. Il emporte aussi un de ses colliers, un médaillon qui contient une petite photo de lui avec les enfants.

Reprenant l'Explorer, il se rend au Tacos El Gordo, un stand ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre et fréquenté par l'armée de taxis

de Tijuana. Il cherche Don Rafael, un chauffeur à la retraite qui connaît tous les taxis de la ville et qui leur sert à tous de parrain officieux : il écoute leurs doléances, joue les médiateurs en cas de conflit et les conseille sur tout et n'importe quoi, depuis les meilleurs garagistes jusqu'au montant des pots-de-vin à verser pour exercer tranquillement. Les taxis voient et entendent tout ce qui se passe en ville, alors il y a de bonnes chances pour que l'un d'eux ait aperçu Luz.

Don Rafael est installé à une des tables en plastique avec deux autres vieux. C'est un homme aux traits tirés, le visage profondément marqué. Son épaisse chevelure blanche est coiffée en arrière et d'innombrables cigarettes et tasses de café ont donné à sa moustache broussailleuse une teinte jaunâtre.

« *Híjole*, dit-il, surpris de voir Jerónimo. Tu es sorti ? »

Jerónimo prend une chaise et s'assoit à l'envers. « Je suis en mission pour quelqu'un.

– Tu as l'air bien, en forme, dit Don Rafael en lui donnant une petite tape sur le bras. Je t'offre à manger ? À boire ?

– Un café », répond Jerónimo.

Don Rafael interpelle la serveuse et lève son gobelet en polystyrène. « Un autre pour mon ami.

– J'aurais besoin de ton aide, dit Jerónimo.

– Bien sûr. Tout ce que je pourrai. »

Jerónimo lui montre les photos de Luz.

« Il faut que je retrouve cette fille. Je voudrais que tu fasses passer le mot, histoire de voir si l'un des taxis l'aurait croisée. En annonçant une récompense de mille dollars pour un bon tuyau. »

Don Rafael prend une paire de lunettes de lecture dans sa poche de poitrine et les chausse pour examiner les photos. « Jolie pépé, dit-il en interrogeant Jerónimo du regard par-dessus ses lorgnons. El Príncipe ? »

Jerónimo hausse les épaules, et c'est suffisant comme réponse.

Don Rafael montre les photos à ses compagnons de table.

« Vous connaissez ? » demande-t-il.

Ils font signe que non.

Le *taquero* abat son marteau sur un bloc de viande et Jerónimo ressent le choc, TCHAC !, sur sa nuque. Du calme, se dit-il.

Don Rafael sort son portable et s'en sert pour photographier un des clichés. Il montre le résultat à Jerónimo pour approbation.

« Je vais envoyer ça à quelques personnes avec un mot sur la récompense. C'est le genre d'info qui voyage vite.

– Le plus vite sera le mieux », dit Jerónimo. La serveuse pose son café sur la table et il porte la tasse à ses lèvres pour en prendre une gorgée pendant que le vieux pianote sur son téléphone. La fumée des grillades est emportée vers la rue, au-dessus des voitures. Adossés à leur véhicule, deux chauffeurs garés le long du trottoir mangent en tendant le cou pour éviter que la sauce ne dégouline sur leur chemise. C'est la belle vie, taxi. Jerónimo se dit qu'il pourrait reprendre ce boulot quand sa famille et lui s'installeront aux États-Unis. Ou alors devenir routier.

« Bien, dit Don Rafael en appuyant sur une dernière touche avec un geste théâtral. Plus qu'à attendre. »

Le vieux sort un paquet de cartes et Jerónimo fait quelques donnes de *La Viuda* avec eux. Il a du mal à se concentrer sur le jeu, ne cesse de penser à Irma et aux enfants. S'il n'apprend rien auprès des taxis, il a un plan B. Il connaît des gens qui bossaient à l'époque pour El Samurai et, bien qu'il soit dangereux de franchir les frontières entre bandes, ils pourraient avoir, sur l'ancienne copine de leur défunt patron, des informations potentiellement utiles pour la retrouver.

Il s'apprête à partir pour la boîte où ces hommes avaient leurs habitudes lorsque le téléphone de Don Rafael se met à sonner. Le vieux salue son interlocuteur et écoute ce qu'il a à dire. Quand l'autre a fini de raconter sa vie, Don Rafael colle le téléphone sur sa poitrine et explique à Jerónimo :

« Le type prétend que la femme que tu cherches a pris son taxi aujourd'hui et qu'il l'a trimballée aux quatre coins de la ville. Mais il a peur de se mouiller. Il ne veut pas faire chier quelqu'un qui lui ferait bouffer ses couilles.

– Je n'ai pas besoin de connaître son nom, répond Jerónimo. Juste l'endroit où il l'a emmenée. »

Don Rafael transmet le message, puis explique : « Ils sont allés dans une maison à Taurinas et ensuite il l'a déposée devant une carrosserie à Libertad. Le problème, c'est qu'il ne connaît pas les adresses.

– Mais il saurait y retourner.

– C'est possible.

– Alors demande-lui de venir tout de suite pour me montrer le

chemin. Dis-lui que je lui donnerai mille dollars pour le dédommager. »

Il se ronge l'ongle du pouce pendant que Don Rafael relaie la proposition. Puis le vieux colle de nouveau le téléphone sur sa poitrine.

« Il demande s'il peut te faire confiance.

– Sur la tête de ma femme et de mes enfants : il ne lui arrivera rien. »

Don Rafael porte le téléphone à son oreille et répond à son interlocuteur que la parole de Jerónimo vaut de l'or et qu'il jouerait sa réputation dessus. Quelques secondes plus tard, il met fin à la communication et repose le téléphone sur la table.

« Alors ? demande Jerónimo.

– Arrange-toi pour qu'il ne se fasse pas buter, dit Don Rafael en allumant une cigarette. J'aurais vraiment l'air d'un con. »

Le type arrive au bout d'une demi-heure, un homme nerveux en casquette noire et tee-shirt « Hecho En Mexico ». Lalo, il s'appelle. Il ne regarde pas Jerónimo en face quand ils se serrent la main. Pendant qu'ils se dirigent vers l'Explorer, Jerónimo essaie de le mettre à l'aise, s'excuse de le faire ressortir à une heure pareille.

« Votre dame ne doit pas être contente », dit-il.

Lalo ne répond rien, prend place sur le siège passager.

« Je vous ramènerai chez vous sain et sauf, assure Jerónimo.

– Et l'argent ? » demande Lalo.

Jerónimo prend la liasse de billets dans la console centrale. Il compte cinq cents dollars et les lui donne.

« Le reste quand on aura fini. »

Lalo recompte l'argent et fourre les billets dans la poche avant de son jean baggy.

« Vous savez aller à Taurinas ? dit-il.

– J'aimerais pouvoir dire le contraire », répond Jerónimo.

Ils parcourent sans heurts les rues borgnes qui mènent à la *colonia* et la circulation s'amenuise à mesure qu'ils s'en rapprochent. Jerónimo se rappelle que, lorsqu'il était taxi, beaucoup de chauffeurs refusaient les courses vers ce quartier, jugeant le risque trop élevé. Pas lui. Même après que deux *pendejos* qu'il avait pris en charge dans le quartier de Zona Norte l'avaient égaré par là-bas pour essayer de le

dépouiller. Leur couteau n'avait pas fait le poids face à son arme et l'un d'eux avait pris la fuite avec une balle dans la jambe.

Il remonte une rue défoncée en roulant au pas, en descend une autre, avec Lalo qui lui demande de s'arrêter à chaque carrefour. Le type a du mal à reconstituer son itinéraire, surtout que beaucoup de lampadaires ont été flingués. « La prochaine à gauche, dit-il, puis : Non, non, merde, à droite. » Il transpire malgré le souffle de la climatisation, passe tout le temps le dos de sa main sur son front. Jerónimo imagine qu'il a vu le Smith & Wesson posé à côté de l'argent dans la console.

Encore beaucoup de gens dehors à cette heure tardive. Assis sur leur véranda ou dans leur jardin pour fuir la chaleur de leur logement misérable. Certains ont même sorti la télé. Des gens pauvres, des gens désespérés, qui respirent un air qui pue la merde et boivent une eau qui les rend malades. C'est aussi horrible que la prison – pire, parce que ici on vous dit que vous êtes libre. Des gamins sans avenir, couverts de poussière, tapent dans des ballons de foot éraflés, une veuve en deuil perpétuel vend des tacos cuits sur un barbecue devant sa maison et les membres des gangs se rassemblent dans les recoins obscurs avec des *caguamas* de Tecate en rêvant de devenir des stars internationales de la pègre.

Lalo retrouve enfin la maison qu'il cherchait, un affreux cube de béton dans une rue bordée de taudis semblables à des chicots. Des bribes de feuilletons et de spots publicitaires pour de la sauce salsa s'échappent par les barreaux des portes et des fenêtres avoisinantes.

« Vous êtes sûr ? demande Jerónimo.

– C'est ici », confirme Lalo.

Il ne peut pas manquer de voir le 9 mm, maintenant que Jerónimo le prend dans la console et le coince dans la ceinture de son jean. Jerónimo prend aussi l'argent, ordonne à Lalo de ne pas bouger. Tous les chiens de la rue aboient lorsqu'il s'approche de la maison. Un voisin écarte un rideau, le laisse retomber. Derrière une grille de sécurité en fer, la porte est ouverte sur un salon jonché de détritux et sans lumière à l'exception d'une faible ampoule.

Jerónimo martèle la grille de la paume de la main et une voix lance depuis la pièce du fond : « Tu es en avance. »

Quelques secondes plus tard, une femme apparaît ; jolie autrefois mais abîmée par la vie, elle déborde de partout dans son déshabillé

rouge. Elle ouvre la grille sans vérifier qui est de l'autre côté, tressaille, surprise, en découvrant Jerónimo, et veut refermer. Jerónimo met son pied en travers.

« Il faut que je vous parle, dit-il.

– Pas maintenant, dit la femme.

– Je ne serai pas long.

– J'attends un client.

– Ne m'obligez pas à être grossier. Invitez-moi à entrer une minute. »

La femme le toise d'un air furieux, puis rend les armes, lâche la porte et recule. « Qu'est-ce que je peux faire ? dit-elle. Vous êtes un homme et je suis une femme, pas vrai ? »

Jerónimo entre dans la maison et, avec un signe de tête vers la pièce du fond, demande : « Il y a quelqu'un d'autre ?

– Non », répond la femme.

Elle se tient sans complexe devant Jerónimo dans sa lingerie défraîchie, avec une attitude de défi même. Il lui montre une photo de Luz, guette une réaction sur son visage, n'en obtient aucune.

« Cette fille est venue ici aujourd'hui, dit-il. Qui est-elle pour vous ?

– Personne », dit la femme.

Ses airs bravaches sont contredits par ses mains tremblantes.

Jerónimo pose la photo sur une table et sort le Smith & Wesson. En même temps, il prend un billet de cent dollars dans sa poche et le tend à la femme. *Plata* ou *plomo*.

« À vous de choisir », dit-il.

Le 9 mm effraye la vieille putain. Jerónimo le voit dans ses yeux, dans l'affaissement de ses épaules.

« Un vrai dur, raille-t-elle.

– J'ai une mission à accomplir, dit Jerónimo.

– C'est ça, un dur de dur. »

Elle tire une bouffée, longue, amère, sur sa cigarette.

« C'est ma fille, dit-elle.

– Qu'est-ce qu'elle faisait ici ?

– Elle voulait le nom d'un *pollero*, pour passer aux États-Unis.

– Vous en connaissiez un ?

– Il y a ce type. Freddy. Il bosse avec un garage à Libertad.

– Et vous l'avez envoyée là-bas ? »

La femme se passe la langue sur la lèvre inférieure et fixe son regard sur le plafond plein de fissures et de taches.

« Oui.

– Elle allait à L. A. ? »

Elle continue à contempler le plafond. Après une inspiration tremblante, elle expire lentement. Il se pourrait qu'elle soit sur le point de se refermer comme une huître, alors Jerónimo braque le pistolet sur sa tête.

« Elle allait à Los Angeles ? répète-t-il.

– Peut-être, répond enfin la femme. Ma sœur habite là-bas.

– Votre sœur ?

– Oui.

– Donnez-moi son adresse ou son numéro de téléphone. »

La femme se défend, le regard furieux. « Vous irez en enfer pour ça, obliger une mère à trahir son enfant, dit-elle.

– Et vous, vous irez en enfer tout de suite si vous ne me dites pas ce que j'ai besoin de savoir », répond Jerónimo.

La femme se dirige vers une étagère encombrée, ouvre une bible qui se trouve au milieu du fouillis et en sort une enveloppe cachée entre ses pages. Elle la tend à Jerónimo.

« C'est la dernière lettre que j'ai reçue de ma sœur, il y a six ans. »

Jerónimo déchire l'adresse de l'expéditeur sur l'enveloppe et rend la lettre. Le mauvais parfum dont la femme s'est aspergée pour couvrir la puanteur de la maison lui fiche la migraine. Il lui propose de nouveau l'argent et elle repousse sa main d'une claque ; un de ses ongles l'écorche, jusqu'au sang.

« Vous allez la tuer, hein ? dit-elle.

– Je vais la retrouver. Ce qui se passera ensuite ne dépend pas de moi.

– Elle a une fille, là-bas. Elle veut simplement la rejoindre. Il n'y a personne que vous aimiez ? »

Jerónimo ne répond pas. C'est quoi, cette question, de la part d'une pute ? Il ressort et descend le perron pour regagner l'Explorer. Alors qu'ils s'éloignent, Lalo dévisage la femme qui les observe depuis le pas de sa porte. Jerónimo lui ordonne de se mêler de ce qui le regarde et de lui indiquer comment aller à la carrosserie.

En quittant Taurinas, ils passent devant une voiture en feu. Un petit attroupement s'est formé, un cercle maussade et silencieux

fasciné par les flammes avides et la fumée dont la noirceur qui monte vers le ciel nocturne masque les étoiles.

« Jésus Marie Joseph ! »

Le gros, Goyo, pose une main sur l'entaille sanglante de sa pommette et lève l'autre pour demander grâce. Comme il rechignait à appeler le fameux Freddy, Jerónimo lui a filé une torgnole avec le 9 mm pour l'encourager. Il s'était déjà assez emmerdé comme ça à escalader le portail de la carrosserie pour tomber par surprise sur le gros, qui dormait sur un lit de camp dans son bureau.

« Faites le numéro et passez-moi le téléphone », dit Jerónimo.

Cette fois-ci, Goyo obtempère aussitôt, puis, avec son drap crasseux, étanche le sang de sa coupure qui dessine comme un sourire rouge maléfique sur sa joue.

« Putain, qu'est-ce qui te prend de m'appeler à une heure pareille ? dit Freddy.

– Je suis à la carrosserie, répond Jerónimo. Goyo ne va pas tarder à me donner votre adresse. Soit j'y vais et je réveille votre famille, soit vous venez ici.

– Qui êtes-vous ?

– J'ai des questions au sujet de la femme qui est venue vous voir aujourd'hui.

– Quelle femme ?

– Vous croyez que je suis là pour rigoler ?

– Je sais pas ce que vous voulez.

– Vous croyez que je suis là pour rigoler ? »

Un temps, puis Freddy grommelle : « J'arrive. »

Quinze minutes plus tard, une Nissan s'arrête devant la carrosserie et donne deux coups de klaxon. Goyo ouvre le portail, la voiture entre dans la cour et se gare à côté de l'Explorer. Freddy jaillit du véhicule avant même que le moteur ne s'arrête, telle une tornade d'énergie exaspérée.

« C'est quoi, cette embrouille ? » dit-il.

Jerónimo la joue décontracté : il se lève lentement du canapé où il attendait avec Lalo et range nonchalamment le 9 mm dans sa ceinture de manière à ce que Freddy le voie.

« Merci d'être venu si vite », dit-il en tendant la main.

Freddy lui tend la main en retour, désarçonné. « Alors, c'était qui, cette fille ? dit-il. Votre femme ? Votre sœur ?

– Aucune importance.
– Oh, je vois. Vous travaillez pour quelqu'un.
– Elle est venue vous trouver pour passer aux États-Unis, dit Jerónimo.

– Vous croyez ?
– Où l'avez-vous envoyée ?
– Que je vous explique une chose, dit Freddy : je suis un homme d'affaires et une partie de ce que me payent mes clients... »

Jerónimo tend la main à une vitesse fulgurante et pince la pomme d'Adam de Freddy entre son pouce et son index. Il le repousse jusqu'à l'acculer au mur, puis, de l'autre main, palpe ses poches et sa ceinture pour voir s'il est armé. Freddy le fusille du regard, les yeux exorbités, les joues gonflées. Ses cicatrices en dents de scie se détachent sur son front comme des éclairs.

« Peut-être qu'on devrait aller chez vous, en fin de compte, dit Jerónimo.

– Un de mes employés, un *gringo*, l'a emmenée à Tecate, éructe Freddy. Un garde-frontière, qui travaille aussi pour moi, les fera passer demain matin.

– Appelez le *gringo* et dites-lui de ramener la fille, dit Jerónimo.

– Je ne crois pas que ce sera aussi facile. Elle est prête à tout pour quitter le Mexique et elle a un flingue. Si le *gringo* tente quoi que ce soit, je pense qu'elle s'en servira et ensuite elle trouvera un autre moyen de traverser.

– Appelez-le », dit Jerónimo de sa voix la plus froide.

Freddy s'essuie le nez d'un revers de la main et bombe le torse, en petit coq habitué à être aux commandes. Pas de bol. Il sort le téléphone de son étui de ceinture et compose un numéro.

« Qui est à l'appareil ? dit-il quand ça décroche, puis : Mais où est Kevin, bordel ? »

Une seconde plus tard, haussant les épaules, il tient le téléphone à bout de bras. « Une conne débile m'a dit que je m'étais trompé de numéro avant de me raccrocher au nez.

– Luz ?

– Une autre conne débile.

– Essayez encore. »

Freddy appuie sur la touche *bis* et se met à gueuler dans le combiné dès que la fille décroche.

« Hé, connasse, tu me passes tout de suite Kevin. »

Jerónimo lui arrache le téléphone.

« C'est quoi, votre nom ? dit-il.

– Angelina Jolie, répond la fille.

– Passez-moi Kevin. C'est une urgence.

– Parle à mon cul, *puto*. Et je te conseille de pas rappeler si tu veux pas que mon mec te déraille la gueule comme le sale pédé que tu es. »

Et ça coupe.

« Si c'est une plaisanterie..., dit Jerónimo à Freddy.

– C'est vous qui plaisantez, dit Freddy. Vous ouvrez la pommette de Goyo, vous posez vos sales pattes sur moi et je fais quand même tout ce que je peux pour vous aider. En réalité, je devrais toucher une partie de ce que vous touchez pour retrouver l'autre conne. »

Jerónimo sort l'argent de sa poche. Il donne deux cents dollars à Freddy et laisse tomber un autre billet de cent aux pieds de Goyo.

« Et il y aura plus à gagner pour vous si je la retrouve, dit-il à Freddy. Alors raconte, associé, comment je la coince, cette Luz ? »

Freddy secoue la tête et pousse un sifflement. « Associé. Vous en avez de bonnes, les mecs. »

Une heure plus tard, après avoir donné son solde à Lalo et l'avoir redéposé au stand de tacos, Jerónimo file vers Tecate par l'autoroute. Il est presque deux heures du matin ; le chaparral, glacé par la lune, luit d'un éclat argenté bleu pâle et les collines alentour étincellent comme un océan figé en pleine houle.

Cela laisse Jerónimo de marbre. Tous ces grands espaces le rendent nerveux. Enfant de la ville, puis prisonnier, il n'est jamais plus à son aise que lorsque son existence est circonscrite par quatre murs et un toit. Il lui arrive de rêver de ses ancêtres apaches. Ils le visitent sous l'apparence de fantômes vociférants qui déferlent dans un grondement de tonnerre sur leurs chevaux de guerre à travers une plaine infinie, et cette vision le perturbe toujours parce que c'est là, en terrain découvert, que votre ennemi peut vous retrouver, là qu'il peut s'approcher furtivement et vous planter un couteau dans le dos ou bien vous cribler de balles depuis une voiture. Sans possibilité de s'abriter, on est une cible facile.

Ses réflexions sont interrompues par un lapin qui traverse comme

une flèche devant ses roues, un éclair dans les phares. D'instinct, il écrase la pédale de frein et l'Explorer dérape dans un crissement de pneus, mais il est trop tard. Le lapin rebondit deux ou trois fois contre le châssis de la voiture qui lui passe dessus et, alors qu'il s'éloigne, Jerónimo aperçoit son cadavre dans le rétroviseur. C'est un mauvais présage, un tel incident. Il se signe, marmonne une prière et, aussi fou que cela puisse paraître, regrette un instant de ne plus être dans sa cellule.

Sur cette portion de route qui va de Tecate à Campo, la clôture qui sépare le Mexique des États-Unis mesure trois mètres de haut et elle est faite de panneaux de tôle ondulée rouillée soutenus par des poutrelles en acier profondément fichées dans la terre compacte. Mais c'est davantage un symbole qu'un obstacle (rien de plus qu'une farce, en réalité), étant donné qu'avec un peu d'huile de coude, un homme équipé d'un bâton pointu pourra en une demi-heure se frayer un passage en dessous, en creusant une tranchée suffisamment profonde pour s'y glisser. Il ne lui restera plus qu'à marcher cinq minutes sur un des sentiers qui coupent à travers les broussailles pour gagner la route goudronnée la plus proche, où cousin Juanito l'attendra dans sa voiture.

Il y a bien longtemps que Mike Thacker, responsable d'une patrouille de la police des frontières, a accepté l'absurdité de la situation, vingt années à se plier aux conneries de la Navy l'ayant excellemment préparé à cette seconde carrière qui consiste à exécuter des ordres donnés par des imbéciles et à tenter en vain de repousser les infatigables hordes déterminées à franchir la ligne tracée dans le sable qu'on lui a donné pour mission de défendre. Accoudé à un rocher au sommet d'une butte à cinquante mètres de *la línea*, il observe dans sa lunette de vision nocturne une silhouette spectrale qui se faufile sous la clôture, puis se tapit sur la voie d'accès en terre pour flairer un éventuel danger.

« Un », murmure-t-il dans sa radio pour alerter Brown et Vasquez, qui attendent dans leur véhicule au détour d'un virage, invisibles depuis le point de passage. Cela fait maintenant des heures que tous trois surveillent cet endroit parce qu'une patrouille aérienne a repéré un groupe de quinze personnes susceptibles de vouloir tenter le tout pour le tout.

Autrefois, Thacker adorait se déplacer furtivement dans le désert la nuit et fondre sur des illégaux comme une chouette s'abat sur un rat-kangourou. Il savait que son action et celle de ses collègues ne changeaient strictement rien à long terme, que pour chaque clandestin

qu'ils appréhendaient et renvoyaient à Tijuana, vingt autres traversaient, mais il aimait porter l'uniforme, il aimait avoir un flingue et, c'est vrai, il aimait lire la peur dans les yeux des *wetbacks* qu'il crucifiait avec sa lampe torche en leur ordonnant de s'arrêter. Il l'admet bien volontiers.

Il prenait même son pied quand ça se corsait, qu'ils rencontraient des contrebandiers armés ou essuyaient le feu de tireurs embusqués complices des passeurs. Rien de tel pour vous éclaircir les idées que des balles qui vous frôlent de si près qu'on croirait entendre le diable claquer des doigts à votre oreille.

Mais ces derniers temps, entre les jeux d'argent et tous les problèmes qu'il a eus avec Marla et Lupita (il crache un trait de jus de tabac dans le sable et sent ses entrailles palpiter), ce travail qu'il appréciait n'est plus qu'une longue suite d'heures à endurer, un fardeau qu'il portait autrefois sans effort mais qui menace à présent de le mettre à genoux. Honnêtement, tout le plaisir a disparu.

Un deuxième spectre émerge de sous la clôture, puis un troisième et un quatrième. Thacker murmure à nouveau dans sa radio (« À mon signal ») et fait le point avec sa lunette. Quand les derniers *pollos* ont traversé, il y a tant de silhouettes massées devant la clôture qu'elles se fondent en une tache vert fluorescent. Le passeur, le « coyote », les rassemble autour de lui et leur rappelle de garder le silence et de rester groupés.

Thacker donne l'ordre d'y aller et voit dans la lunette la voiture franchir le virage sur les chapeaux de roues, tous gyrophares allumés, et s'immobiliser dans un tourbillon de poussière. Brown et Vasquez descendent d'un bond, arme à la main, et foncent vers les clandestins. Leurs cris, « *Alto ! Alto !* », « Asseyez-vous ! Tout le monde s'assoit ! », portent jusqu'au sommet de la butte.

Le plus gros de la troupe s'exécute aussitôt, mais deux individus s'en détachent et tentent de prendre la fuite. Ils plongent dans l'épais chaparral et trouvent un sentier qui fait le tour de l'éminence au sommet de laquelle Thacker est posté. Il range la lunette, sort son P2000 et descend en crabe vers l'arrière de la butte pour les intercepter. Les étoiles et un mince croissant de lune lui donnent suffisamment de lumière et il rejoint le sentier avec bien assez d'avance pour se cacher dans un buisson de *manzanita*.

Des bruits de course et de branches cassées annoncent l'arrivée des

fugitifs. Pistolet au poing, Thacker attend. Il pourra les voir, mais eux ne le verront pas. Lorsque le premier clandestin arrive au niveau de sa planque, il s'élance, épaulé en avant, et le *pollo* est éjecté cul par-dessus tête en dehors de la piste. La deuxième ombre veut s'arrêter mais n'y parvient pas et reçoit un coup de lampe torche en plein élan. C'est une jeune fille. Il l'aperçoit avant qu'elle ne tombe.

« On ne bouge pas », dit-il en lui montrant son arme.

Il repêche le premier *pollo* dans les buissons, un gamin à peu près du même âge que la fille, et le largue à côté d'elle, braque sa lampe sur leurs visages. La fille, au bord des larmes, masse une bosse sur son front. Le garçon regarde par terre. Ils ont peur, vraiment peur, et c'est tant mieux.

« Votre fric, dit-il. *Dinero*. » Les mots sont laborieux, saccadés. Après sa course dans la pente et cette embuscade, il cherche son souffle.

À ses débuts dans la police des frontières, quand il a entendu des rumeurs comme quoi des agents rackettaient les clandestins, ça l'a écœuré. Non pas qu'il fût au-dessus d'une bonne petite entourloupe (dans la Navy, il s'en mettait plein les poches en revendant à des commerces proches de la base les marchandises fauchées dans des entrepôts militaires), mais dépouiller des pauvres, ça ne lui plaisait pas.

Seulement les beaux principes ne tiennent pas toujours la route par mauvais temps. Marla avait perdu son travail mais continuait à dépenser comme si elle en avait toujours un, les garçons étaient inscrits dans une école privée et il avait traversé une longue période de déveine au jeu. D'un seul coup, ce n'était plus seulement qu'il n'arrivait pas à mettre de côté, il s'endettait mois après mois et aujourd'hui, à cinquante ans, il risquait de finir à la rue. Voilà.

La première fois qu'il a forcé un *wetback* terrifié à lui remettre les trois cents dollars dissimulés dans sa chaussure, il s'est fait l'effet d'une ordure. La deuxième fois, ça a été un peu plus facile. Aujourd'hui, c'est à peine si cela fait naître un remous dans sa conscience. Il considère cela comme un droit d'entrée sur le territoire, de quoi apprendre à ces petits cons comment ça marche dans ce pays.

« Filez-moi votre fric, répète-t-il, je sais que vous en avez.

– Pas d'argent, dit le garçon. Pas d'argent.

– Pas d'argent ? dit Thacker. D'accord. »

Il recule et ouvre sa braguette.

« Toi, dit-il en montrant la fille. *Chúpame*. Suce-moi. »

Que disait ce vieil autocollant de voiture, déjà ? Si tu veux monter dans ma caisse, donne ton cash ou tes fesses ? En général, les demandes sexuelles font suffisamment peur aux *pollos* pour qu'ils crachent la monnaie, mais, dans le cas contraire, Thacker sera content de s'être fait tailler une pipe. Il est déjà tombé sur de vraies pros par ici, des *chicas* qui s'y connaissaient. Et celle-là est mignonne. Il braque de nouveau sa lampe sur le visage de la fille. Relativement mignonne.

« Attends, dit le garçon. Attends. » Il montre son propre ventre. « Elle bébé. Bébé. »

Thacker descend le faisceau vers l'abdomen de la fille et constate qu'elle est enceinte. Il débande, mais, sentant que les gamins sont sur le point de craquer, maintient la pression.

« Allez, *mamacita*, dit-il à la fille en rentrant la main dans son pantalon comme s'il allait sortir sa bite. *Chupa, chupa*. »

– Non, dit le garçon. Arrête. »

Il ouvre sa veste et griffe la doublure pour la déchirer, y pratiquer un trou. Passant les doigts à l'intérieur, il en sort une liasse de billets, qu'il tend à Thacker. Celui-ci la feuillette. Cinq cents dollars. Il empoche l'argent et montre le sentier avec son arme.

« Filez, dit-il. *Ándale*. »

Le garçon aide la fille à se relever et ils se sauvent à toutes jambes, disparaissant dans la nuit. S'ils doivent être repris par la suite, aucune importance. Thacker ne craint pas qu'ils parlent. Ils ont une peur bleue des uniformes et n'auront qu'une idée : rentrer au Mexique le plus vite possible pour pouvoir retenter le passage.

Il essuie son visage en sueur avec sa manche. Sa chemise d'uniforme est trempée. Le vent se lève et fait bruisser les feuillages autour de lui, un bruit qui vous tape sur les nerfs par ici. Il allume sa radio.

« Je suis de l'autre côté de la butte, explique-t-il. Je pensais coincer les deux qui se sont enfuis, mais ils couraient trop vite. »

Ça va bien les faire marrer, l'idée du vieux avec son bide de buveur de bière lancé à la poursuite de deux gamins. « Tu devrais faire gaffe, dira l'un de ces petits cons. Va pas te casser le col du fémur. » Peu importe. Qu'ils s'amuse. Il n'y a pas de mal à jouer un rôle tant que, soi-même, on sait de quoi il retourne.

Thacker, Vasquez et Brown remplissent les procès-verbaux concernant les individus interpellés et appellent un fourgon qui les conduira à Campo pour la suite de la procédure. Dix Mexicains, deux Salvadoriens et un Guatémaltèque. Pas trop mal, comme coup de filet.

Thacker quitte le poste à trois heures du matin, retire son uniforme et prend la route du casino indien d'Alpine. Franchissant le point de contrôle sur l'autoroute, il salue les agents de permanence. À une heure pareille, la route est pratiquement déserte et il parcourt des kilomètres sans feux arrière devant lui, sans phares derrière lui. Il se sent seul.

S'il avait un endroit correct où aller à part le casino, il irait. Mais tout ce qu'il a, c'est le motel où il habite, un trou à rats. Le dessus-de-lit le déprime, la moquette, les barreaux aux fenêtres. Et les animaux qui vivent là... quand ça ne baise pas, ça se bat, et leurs menaces et leurs promesses traversent les fines cloisons pour venir salir ses rêves.

Trois mois qu'il crèche là-bas maintenant, depuis que Marla a décrété qu'il ne devait plus habiter la maison achetée à la sueur de son front. Il s'est vraiment fait entuber. Leur couple était mort depuis des années, mais ils restaient ensemble à cause des garçons. L'an dernier, quand Brady s'était enrôlé dans l'armée et que Mike Junior était parti pour l'université, ils s'étaient finalement entendus pour mener chacun leur vie tout en partageant la maison comme des colocataires, ce qui était bien vu financièrement. Inutile d'aller engraisser une meute d'avocats. Thacker s'était installé au rez-de-chaussée dans l'ancienne chambre de Brady, où il dormait dans un lit gigogne au milieu de trophées de basket poussiéreux et de posters de snowboarders.

L'arrangement a marché comme sur des roulettes jusqu'au jour où Marla est tombée sur des textos de Lupita, une petite Mexicaine que Thacker se tapait, une caissière de station-service, vingt ans, encore un cul somptueux après deux enfants. Marla ne couchait plus avec Thacker depuis des années, mais ça ne l'a pas empêchée de piquer sa crise. D'un seul coup, elle ne pouvait plus cohabiter avec lui. D'un seul coup, il fallait qu'ils vendent la maison et partagent l'argent. D'un seul coup, elle voulait divorcer.

Thacker ne l'a *pas* frappée quand elle lui a fait sa scène, peut-être juste bousculée en descendant faire ses valises. Mais le flic qui a répondu à la demande d'intervention était une femme, le psy était une

femme, le juge était une femme, alors aujourd'hui il vit au Motel de l'Enfer, il fait l'objet d'une ordonnance de protection et, la semaine dernière, ni l'un ni l'autre de ses fils ne lui ont ne serait-ce que passé un coup de fil pour lui souhaiter un joyeux anniversaire.

Le casino est désert, hormis quelques accros à la meth et des vieillards insomniaques dispersés au milieu des bandits-manchots et des machines de vidéo poker. Un Chinois qui porte des lunettes de soleil joue tout seul à une table de blackjack à vingt-cinq dollars la mise. Thacker achète un exemplaire de *USA Today* et l'emporte à la cafétéria, où il s'installe au bar. Un de ces établissements dans le style années cinquante, hamburgers, milk-shakes et Buddy Holly, le personnel en tablier blanc et chapeau en papier. Yoli est de service ce matin. Elle verse un café à Thacker sans même lui poser la question et commande son petit-déjeuner habituel au cuistot : œufs brouillés, bacon, pain au levain.

« Salut, le plus beau, dit-elle.

– Salut, la plus belle », répond-il.

Mais c'est un mensonge. Elle est petite, grosse et usée jusqu'à la corde. Son mari est impotent, relié en permanence à une bouteille d'oxygène, son fils est en prison et la banque essaie de saisir sa voiture. Thacker ne l'interroge jamais sur sa vie, elle l'expose spontanément, comme avec fierté. Quand plus rien ne va bien, suppose-t-il, à quoi bon cacher ce qui va mal ? Elle pense sans doute que c'est salubre de dire ce qu'elle a sur le cœur et peut-être que, s'il en faisait autant, il ne rêverait pas qu'il s'étouffe avec des arêtes de poisson et ne se réveillerait pas à tout bout de champ au bord de l'asphyxie.

Il parcourt le journal jusqu'à ce qu'elle lui apporte sa commande.

« Tu t'y connais en chiens ? » demande-t-elle en posant son assiette devant lui. Elle a une croix tatouée sur la peau entre le pouce et l'index. « Un croupier d'ici voudrait que je lui prenne un chiot, un croisé pitbull-labrador.

– Il va lui falloir du dressage, répond Thacker. Il va hériter beaucoup de défauts des deux côtés. Ça pourrait être un amour ou alors un vrai monstre.

– C'est pour mon mari, continue Yoli sans même l'écouter. Il passe toutes ses journées scotché devant la télé. Mais il faut d'abord que j'en parle au propriétaire. Le règlement interdit les animaux. Sans compter

qu'il faut les nourrir. C'est pas donné. »

Thacker verse du ketchup sur ses œufs et se force à en prendre une bouchée. La sono du casino passe « Layla ». Thacker a l'impression que c'est toujours « Layla » quand il y prête attention. Levant les yeux de son assiette, il trouve Yoli encore en face de lui.

« Charlie Hutchinson est passé, dit-elle.

– Ah oui ?

– Assez énervé.

– Tu m'en diras tant. »

Elle se penche vers lui pour lui resservir du café. « Si je lui devais de l'argent, je le rembourserais, murmure-t-elle. Il fait peur. »

Hutchinson est un usurier qui sévit dans les casinos. Une nuit, Thacker s'est soûlé et, aux abois, lui a emprunté deux mille cinq cents dollars. Comme il a laissé passer quelques échéances, il doit maintenant quelque chose comme quatre mille dollars à cet enfoiré. Même s'il n'accorde pas beaucoup de crédit aux rumeurs affirmant qu'Hutchinson se fait aider par les Hells Angels pour rentrer dans ses fonds, il aimerait quand même s'acquitter de sa dette au plus vite. C'est pour ça qu'il a sauté sur ce plan que Murph lui a proposé hier soir au téléphone.

« Tu refuses si tu veux, mais tu m'écoutes jusqu'au bout », voilà comment Murph a commencé. Lui aussi fait partie de la police des frontières, il bosse au point de passage de Tecate, et Thacker et lui sont potes depuis que Murph et sa famille se sont installés dans son quartier il y a cinq ans. À force de parler de tout et de rien pendant des barbecues ou des matchs de foot, ils se sont découvert beaucoup de points communs. Leur boulot pour commencer, et le fait qu'ils étaient tous les deux joueurs, avec les problèmes qui vont avec. Et aussi qu'ils prenaient tous les deux l'argent partout où ils pouvaient en trouver.

La combine de Murph, c'est que, moyennant finance, il laisse entrer certains véhicules aux États-Unis sans poser de questions. Hier soir, un de ses partenaires côté sud l'a appelé pour organiser un passage garanti pour une cliente. Après quoi, ce partenaire, un Mexicain nommé Freddy, a ajouté que la jeune femme semblait avoir beaucoup d'argent sur elle. Freddy s'interrogeait : « Et si, une fois passée aux États-Unis, la voiture qui transporte cette fille était interceptée et que quelqu'un lui piquait l'argent ? a-t-il demandé à

Murph. C'est le genre de chose qui pourrait arriver, non ? »

« Tu crois que ça peut arriver ? a demandé Murph à Thacker.

– Ça peut », a répondu celui-ci, réfléchissant déjà à la méthode.

Ce serait un poil plus compliqué que de racketter des clandestins, mais rien d'insurmontable si ça en valait vraiment la peine.

« Alors je crois bien que c'est ce qui va arriver, a dit Murph. D'après Freddy, elle lui a versé vingt-cinq mille et ça n'a même pas entamé son magot. On fera quarante-soixante sur ce que tu lui prendras, soixante pour Freddy et moi. »

Thacker a bien dû réfléchir dix secondes avant d'accepter.

Il est quatre heures et demie quand il finit son petit-déjeuner. Il veut être au point de passage de Tecate à huit heures pour faire ses repérages et se tenir prêt à intercepter la fille. Ça lui laisse du temps à tuer, de quoi faire quelques donnes de blackjack. Juste quelques donnes.

Le Chinois est toujours à la table, un joli petit paquet de jetons devant lui. Thacker s'assoit et lance sur le tapis l'argent pris au *pollo*.

« Cinq cents à changer, indique le croupier au chef de partie avant de compter les jetons verts. Alors, jour de veine ? » demande-t-il à Thacker. Il s'appelle Scott. Thacker a déjà joué avec lui.

« C'est ce qu'on va vite savoir », dit-il.

Il perd d'emblée cinq donnes de suite, sans que le croupier dépasse une seule fois. Le Chinetoque fait claquer sa langue et secoue la tête, comme si c'était de la faute de Thacker si la table s'est refroidie. Encore deux donnes de perdues et le Chinois change ses jetons puis quitte la table. Qu'il aille se faire voir.

Ensuite, ça va, ça vient, mais pour chaque donne que Thacker gagne, il en perd deux. Après un battage, il monte sa mise à cinquante dollars sans la moindre raison et reçoit une paire d'as. Il divise et un autre as tombe sur le premier. Il divise encore. Le chef de partie s'approche pour surveiller. Les deuxièmes cartes de Thacker sont un trois, un six et un cinq. Le croupier, qui n'affichait qu'un trois, tire et fait dix-neuf.

Thacker aurait envie de casser quelque chose, mais il se contente de grimacer et de pousser sa mise sur le tapis pour la donne suivante. Une femme passe l'aspirateur sur la moquette derrière lui et ce bruit lui tape sur les nerfs.

« On pourrait arrêter ça ? » demande-t-il à Scott.

Le croupier en parle au chef de partie, qui en parle à la femme, qui enroule son fil d'un air bougon et s'en va. Rien n'y fait. Une demi-heure plus tard, Thacker a perdu tout le fric du *wetback* et deux cents dollars de sa poche. Dégoûté, il lance un pourboire de cinq dollars à Scott et, après un passage aux toilettes, ressort en direction du parking.

Le soleil, à deux doigts de franchir la crête des montagnes à l'est, chasse les dernières étoiles d'un ciel qui rosit à vue d'œil. L'air frais du matin sent la poussière et la sauge. Thacker est tellement furax qu'il ne remarque rien de tout cela. Il se traîne vers sa voiture, recru de fatigue, en se jurant pour la millième fois de ne plus jamais jeter l'argent par les fenêtres comme ça.

« Excusez-moi, monsieur. » Un jeune garçon au visage de squelette l'interpelle par la fenêtre d'une Toyota immonde. « Je peux vous parler une seconde ? »

Thacker s'immobilise, mais ne s'approche pas d'un pouce. Il ajuste son coupe-vent de manière à accéder facilement à son P2000, rangé dans un étui sous son bras gauche.

« C'est à quel sujet ? »

Le jeune descend de voiture et lève les mains en l'air, comme s'il savait que Thacker est armé. Ses cheveux courts laissent voir une plaie grosse comme une pièce de un dollar sur son crâne.

« Je suis avec mon bébé, dit-il, et on n'a rien à manger. »

Thacker regarde à l'intérieur de la Toyota. Côté passager, il aperçoit un siège-auto recouvert d'une couverture Winnie l'Ourson.

« Jamais de ma vie j'ai mendié, monsieur, mais il faut qu'elle mange, continue le jeune.

– Où est sa mère ? demande Thacker.

– Ben, monsieur, elle se shoote au crack et elle s'est tirée avec une bande de Mexicains. J'essaie d'avoir un peu à manger et de l'essence pour qu'on aille chez ma mère à Hemet.

– Tu te drogues, toi aussi ?

– Moi ? Oh, ça non, monsieur. Ça non. »

Il ment. Ses yeux roulent dans leurs orbites comme des manèges de fête foraine. Thacker sort un billet de vingt de son portefeuille et s'avance pour le lui donner.

« Merci, monsieur. Dieu vous bénisse, dit le gamin.

– Mets-le dans ta poche avant de le perdre.

– C’est vrai, c’est vrai », dit l’autre.

Dès qu’il baisse la main, Thacker le frappe à la tempe avec un rapide du gauche et l’envoie le cul par terre.

« Pitié, monsieur, pitié ! » glapit le gamin. Il se roule en boule et se protège la tête. Thacker l’enjambe et se penche dans la voiture pour retirer la couverture du siège-auto. Celui-ci est vide.

« Tu m’as servi la même histoire la semaine dernière, tête de nœud », dit Thacker.

Le gamin ne répond rien, ne bouge pas, le souffle court. Thacker lui décoche deux coups de pied dans les côtes.

« Rends-moi mon argent. »

Le jeune fouille dans sa poche et en ressort le billet. Thacker le lui arrache et lui ordonne de se casser. L’autre se relève précipitamment et saute dans sa voiture. Avant de regagner son propre véhicule, Thacker attend qu’il ait quitté le parking et disparu dans la contre-allée.

Le soleil est levé à présent et un front de lumière vive progresse en rampant sur l’asphalte. Thacker s’assoit au volant et observe deux chiens errants qui flairent les bennes à ordures du casino. Il envisage d’aller dormir deux heures au motel, mais juge que, ce matin, il n’est pas en état de supporter cet endroit. Il envisage d’appeler Lupita, mais elle lui a fait clairement comprendre que, sans pèze, pas de baise.

Alors il va pioncer là un moment. Il déplie un pare-soleil argenté et le place contre le pare-brise. Avec ses lunettes teintées sur le nez, il fait assez sombre pour qu’il puisse s’assoupir. Il incline son siège au maximum, ferme les yeux. Une tornade noire tourbillonne dans sa tête, des minutes et des jours et des années, des voix et des visages, sa vie tout entière. Elle est toujours là qui l’attend, et il espère toujours qu’elle ralentira suffisamment pour lui permettre de repérer l’instant exact où tout s’est détraqué. Mais ça n’arrive jamais.

Malone se réveille allongé par terre dans une flaque. Il a les cheveux mouillés, le visage aussi. Luz se trouve debout au-dessus de lui avec un gobelet Subway qui dégouline.

« C'est l'heure d'y aller », dit-elle, ses chaussures déjà aux pieds, le sac à dos déjà à la main.

Le soleil au plafond est aussi aveuglant qu'un arc électrique. Malone se redresse et prend un moment pour se rappeler où il est et de quoi il s'agit. L'essentiel du puzzle se reconstitue avant que son mal de crâne ne se déclenche et seuls quelques détails lui échappent encore, essentiellement la façon dont il est rentré à l'hôtel hier soir. Il se lève en gémissant, il a mal comme s'il avait un couteau planté dans le dos. Il n'a plus l'âge de dormir sur du lino.

Quelques minutes sous la douche lui font du bien, mais il y a du sang sur le papier-toilette quand il se mouche. Il enfle son bermuda, son tee-shirt et consulte sa montre : 9 h 15. La frontière est ouverte et le complice de Freddy a pris son poste. Un petit coup de téléphone pour savoir à quelle file il a été affecté et ce sera parti.

Mais, son téléphone. Il n'est pas dans la poche où il le range d'habitude. Il retourne dans la chambre et regarde par terre, sous le lit.

« Vous le voyez quelque part ? » demande-t-il à Luz. Assise sur la chaise à côté de la porte, elle le regarde chercher d'un air mécontent.

« C'est une blague, hein ? dit-elle.

– Il est sûrement... »

Il palpe de nouveau son bermuda, toutes les poches. Son portefeuille est là, ses clés, mais pas de téléphone.

« Je le crois pas, dit Luz.

– Aucune importance, lui assure Malone, changeant son fusil d'épaule. On peut appeler de la réception. »

Luz ouvre la porte et sort dans le couloir. Malone décide de ne pas trop se biler sous prétexte qu'il l'a déçue. Tout ce qu'il peut faire à présent, c'est mener leur barque à bon port. Un dernier tour dans la pièce et il suit Luz dans le hall.

La femme handicapée s'y trouve dans son fauteuil roulant. C'est encore Luz qui parle. La femme secoue la tête quand elle lui demande s'ils peuvent se servir du téléphone ; ce n'est pas possible, dit-elle.

« Mais pourquoi ? demande Luz.

– Ce n'est pas autorisé, répond la femme.

– Pourquoi ?

– C'est de l'argent qu'elle veut ? » demande Malone à Luz en anglais. Il sort un billet de vingt de sa poche. « Argent ? » dit-il à la femme.

Celle-ci secoue la tête.

« Ne soyez pas idiote », lui dit Luz.

La femme décroche le combiné. « C'est peut-être à la police que vous voulez parler, dit-elle.

– Non, mais c'est quoi, votre problème ? » demande Luz.

Malone l'attrape par le bras et l'entraîne fissa vers les escaliers. Le temps qu'ils descendent dans la rue, elle fulmine.

« Ne vous avisez pas de me toucher encore, dit-elle en dégageant son bras.

– Pas de panique, dit-il. On va acheter une carte et appeler depuis une cabine. Il y en a pour cinq secondes.

– Sauf si vous trouvez le moyen de foirer ça aussi. »

Ils traversent vers le parc ombragé et demandent à un homme qui balaie les feuilles du trottoir où se trouve le magasin le plus proche. Il leur montre, au coin de la rue, une petite boutique sombre qui empest la viande avariée. Pendant que Luz s'occupe de négocier la transaction, Malone garde les bras le long du corps de peur de faire tomber quelque chose d'une étagère. Il paye la carte à cent pesos et la bouteille de Corona qu'il sort d'un frigo. La vieille femme qui tient la caisse glisse la bière dans un petit sac plastique. Un prédicateur brame en espagnol dans le poste de radio posé sur le comptoir.

Il y a une cabine à la lisière du parc. Tendue, Luz s'assoit non loin, sur un banc à l'ombre. Malone ouvre la bière et en prend une grande gorgée avant de chercher le numéro de Freddy dans son portefeuille. Il croyait l'avoir sur un bout de papier, mais on dirait que non. Il appelle les renseignements pour demander le numéro de la carrosserie de Goyo. Celui-ci décroche et Malone parvient à lui faire comprendre qu'il voudrait parler à Freddy.

« *Dígame*, dit Freddy quand Malone l'a enfin en ligne.

– C'est moi, dit Malone. Alors, ton pote de Tecate ? »

Un silence, puis Freddy répond : « Où tu étais passé, hier soir ? Je t'ai appelé et c'est une tarée qui a décroché.

– Il semblerait que j'aie perdu mon téléphone.

– Tu devrais être plus prudent.

– Je le note. »

Après un nouveau silence prolongé, Freddy ajoute : « Notre ami est dans la cabine de gauche.

– Bien reçu.

– Bonne chance. »

Malone termine sa bière et abandonne la bouteille sur le téléphone. Il y a du Tylenol dans la BM, se souvient-il. Il nettoie ses lunettes de soleil avec son tee-shirt en s'approchant de Luz. Dans le parc, d'étranges oiseaux noirs sifflent d'étranges chants noirs et les cireurs de chaussures ouvrent leurs stands.

« On est parés », dit-il.

L'annonce ne réjouit nullement Luz et Malone se sent stupide d'avoir imaginé que ce serait le cas. Elle lève les bras pour redresser sa queue-de-cheval et la fugitive vision d'une bretelle de soutien-gorge rouge en dentelle provoque chez Malone un frisson d'excitation totalement malvenu. Lui riant au nez comme si elle lisait dans ses pensées, Luz ramasse son sac à dos et se dirige vers la voiture.

La circulation s'est réduite comme une peau de chagrin depuis l'heure de pointe du petit matin. L'Explorer est garée sur un terrain vague au-dessus de la voie à sens unique qui mène au poste-frontière de Tecate, et Jerónimo, assis au volant, regarde passer les rares voitures ou camions. Il a repéré ce poste d'observation à son arrivée hier soir et il s'y trouve depuis l'aube, avant l'heure d'ouverture de la frontière, sachant que Luz et son chauffeur blanc emprunteront nécessairement cette route pour rejoindre le point de passage.

Il est trop proche du poste de contrôle pour intercepter la BMW avant qu'elle n'arrive à la frontière, alors il va plutôt la suivre discrètement de l'autre côté et choper Luz quand ils seront aux États-Unis. Si elle accepte de venir sans résistance, parfait ; sinon, il fera le nécessaire. Dans un cas comme dans l'autre, El Príncipe aura sa femme avant midi et Irma et les enfants seront libres.

La voiture chauffe à mesure que le soleil monte dans le ciel d'un blanc cadavérique. Jerónimo boit l'eau du bidon de quatre litres qu'il a acheté la veille et mange un peu de pain. Ses yeux lui donnent l'impression d'avoir été roulés dans du sable et le sang dans ses veines est en effervescence. Il n'a pas dormi depuis vingt-quatre heures et il est un peu déphasé. C'est comme si la matinée était projetée sur écran et qu'il la regardait s'illuminer et s'animer.

Une violente détonation le fait sursauter. Il se baisse et empoigne le Smith & Wesson. Un projectile frappe l'aile de la voiture et la lunette arrière vole en éclats. Relevant la tête au-dessus du tableau de bord, il voit un petit garçon en guenilles, pieds nus, lancer une pierre vers l'Explorer. Il se glisse hors de la voiture et braque le pistolet sur le gamin.

« Et maintenant, *pendejo* ? » crie-t-il.

Une pierre le frappe au creux des reins et une autre rebondit sur son genou. Il se retourne aussitôt et aperçoit deux autres gamins ; il agite le 9 mm dans leur direction, mais le tir de barrage continue, visant à la fois sa personne et la voiture, jusqu'à ce qu'il finisse par tirer en l'air. Les garnements détalent, ils sont cinq ou six, et disparaissent dans les fourrés. Il ne reste dans leur sillage que leurs insultes :

« Enculé ! »

« Sale pédé ! »

« Tecate Locos à la vie, à la mort ! »

La sueur dégouline du crâne rasé de Jerónimo et lui brûle les yeux. Il se masse le dos à l'endroit où la pierre l'a touché et fait le tour de la voiture pour constater les dégâts. Son téléphone sonne. Freddy de nouveau.

« Le *gringo* vient d'appeler. Ils sont en route pour la frontière.

– Bien, dit Jerónimo. Et vous n'avez pas parlé de moi à votre copain du poste-frontière, hein ? »

Inutile qu'un quelconque flic fourre son nez dans ses affaires.

« Ça va de soi, dit Freddy. Ça reste entre nous.

– Vous êtes un type bien », dit Jerónimo.

Mais il ne l'est pas. Freddy est un rat comme tous les autres rats. Ceux qui sont en prison ou dans la rue, dans les églises, les commissariats et les ministères. Plus de rats que d'hommes. Une vraie peste.

Jerónimo rapproche sa voiture de la route pour se tenir prêt. Il laisse le moteur tourner. Cinq minutes plus tard, une vieille BMW gris métallisé passe en cliquetant, un Blanc au volant. Jerónimo embraye, mais le temps qu'il s'engage sur la chaussée une Honda noire et un gros poids lourd se sont intercalés entre lui et la BM. Tant mieux. Autant rester à distance, de toute façon, comme ça il pourra surgir de nulle part au moment voulu.

Tecate se trouvant à des dizaines de kilomètres de tout, le poste-frontière ne compte que deux voies pour les véhicules légers et quelques autres pour les camions. Deux voies, deux cabines, deux contrôleurs. Comme prévu, Malone se trouve sur celle de gauche, mais Luz s'inquiète tout de même en voyant la file d'attente, trois ou quatre voitures.

Un agent en tenue arpente la file avec un berger allemand qu'il encourage à flairer les pneus, les pare-chocs et les portières. Luz ne pense à rien d'autre qu'à l'argent et au Colt 45 cachés dans le coffre. Son cœur s'affole lorsque le chien s'approche de la voiture, mais il se contente d'en faire deux fois le tour avant de passer à la suivante.

Malone regarde droit devant lui, silencieux derrière ses lunettes de soleil. En ville, il avait la tremblote (laissant tomber ses clés au moment d'ouvrir la voiture, maniant maladroitement le flacon de Tylenol sorti de la boîte à gants), mais il semble aller mieux. Ce qui est incroyable vu l'état dans lequel il est rentré à l'hôtel la nuit dernière, empestant la tequila et le parfum bon marché d'une pute.

Luz n'avait pas dormi depuis son départ – elle n'a pas dormi de la nuit, d'ailleurs. Allongée dans le lit, elle l'a vu, furieuse, tituber jusqu'à la salle de bains pour pisser, puis se tenir devant la fenêtre sur ses jambes mal assurées, les mains collées à la vitre, la tête basse.

« Si vous faites tout foirer, je vous tue, lui a-t-elle dit.

– Ne vous gênez pas », a-t-il répondu, et il n'avait pas l'air de plaisanter.

La file avance. La BMW sera la prochaine. Luz essaie de trouver la meilleure position pour ne pas laisser paraître sa nervosité. Elle coince ses mains sous ses cuisses, puis les pose sur ses genoux. L'agent examine les papiers du conducteur qui les précède et entre une information dans un terminal. Malone sifflote. Il se tourne vers Luz et dit : « Dix-neuf-huit-sept-six-cinq-quatre-trois-deux-un », tandis que la

BMW avance jusqu'à la guérite. Luz contracte les muscles de ses jambes pour les empêcher de trembler. Elle se rappelle qu'il faut respirer.

« Combien de temps êtes-vous restés au Mexique ? » demande l'agent, un homme imposant avec une coupe en brosse et une moustache grise.

Malone tend son passeport et le permis de séjour de Luz en Californie, périmé.

« Juste une nuit, dit-il. Une visite à Freddy. »

Discret hochement de tête de l'agent.

« Des objets à déclarer ? »

– Non, rien », répond Malone.

L'agent jette un œil au passeport et au permis de séjour, puis les lui rend.

« Bonne journée.

– À vous aussi. »

Luz s'efforce de réfréner sa joie, elle ne veut pas attirer le mauvais œil en fêtant prématurément leur passage, mais le soulagement l'emporte lorsqu'ils commencent à gravir la petite route sinueuse qui les éloigne de la frontière et elle éclate de rire en battant des mains.

« Dieu soit loué, dit-elle.

– Dieu ? dit Malone en lui lançant un regard hébété. C'est moi que vous devriez remercier. »

Luz ne lui prête pas attention. Elle pense déjà à la suite des opérations. Elle va demander à Malone de la déposer à la gare routière de San Diego et prendre un bus de la Greyhound pour Los Angeles. Carmen, sa tante, sera surprise de la voir débarquer, et sans doute en colère. Malgré sa promesse, Luz n'a pas envoyé d'argent, elle n'a même pas appelé pendant les trois années passées avec Rolando. En partie parce qu'elle redoutait qu'il n'apprenne l'existence d'Isabel, mais aussi parce qu'elle avait honte d'avoir foutu sa vie en l'air. Mais que dira Carmen quand Luz ouvrira le sac à dos et lui tendra un gros paquet d'argent ? Non ?

Et ensuite Luz attrapera Isabel et la serrera dans ses bras pendant une heure entière. Elle a imaginé bien des fois ce moment, elle se l'est joué dans sa tête encore et encore. Le passé sera du passé et elles recommenceront leur vie, mère et fille, dans un endroit où Rolando ne les retrouvera jamais. Elles seront heureuses comme jamais personne

ne l'a été, rien que toutes les deux. À cette pensée, elle sourit, regarde d'un air radieux le ciel sale, le désert et la route qui le traverse.

« Oh, merde, dit Malone en regardant fixement dans le rétroviseur.

– Quoi ? dit-elle. Quoi ? »

Mais il lui fait signe de se taire.

Le pick-up de Thacker est garé en marche arrière sur un chemin de terre, invisible depuis la route qui monte de la frontière grâce à un épais bosquet de chênes buissonnants. Il a remis son uniforme, masqué les plaques d'immatriculation avec de l'adhésif et maintenant il attend, accroupi derrière les arbres, en surveillant le poste-frontière avec des jumelles. Murph ne pourra pas l'appeler depuis sa cabine quand il laissera passer la BMW, alors c'est le seul moyen pour Thacker de savoir que la voiture approche.

Une grosse mouche verte s'obstine à essayer d'entrer dans son oreille. Par-dessus la clôture, il aperçoit le centre-ville de Tecate et le vent lui apporte des bribes de musique. Certains samedis, quand les garçons étaient petits, Marla et lui les emmenaient déjeuner là-bas, dans un restaurant qu'ils aimaient tous. Il se souvient de la fois où Mike Junior avait joué un tour à Brady en lui faisant croire qu'il mangeait un *jalapeño* pris dans un plat sur la table, alors qu'en fait il le cachait au creux de sa main et le faisait tomber dans sa serviette. Bien décidé à ne pas se laisser surpasser par son aîné, Brady avait à son tour mordu dans un piment et s'était retrouvé à tout recracher et à pleurer de rage quand il avait compris la supercherie. Toute la famille riait de cette anecdote chaque fois que l'un d'entre eux l'évoquait – du temps où ils riaient encore.

Le soleil se réverbère sur une voiture gris métallisé qui quitte la zone de contrôle. Thacker tripatouille la molette de réglage des jumelles jusqu'à ce que l'image se précise. Un vieux modèle de BMW, un Blanc au volant, une passagère mexicaine, exactement ce qu'annonçait Murph. Il regagne sa voiture en vitesse et prend le volant.

Il avance jusqu'au bord de la route et, moteur au ralenti, guette la BM. La radio passe de la musique country. Il l'éteint sèchement et allume le haut-parleur qu'il a installé il y a quelques années, ouvre le micro pour vérifier le volume. Il remarque qu'il manque un bouton à sa chemise, sur son ventre. Il a dû sauter quelque part entre le parking

du casino et ici. Ça l'irrite. Il a horreur d'avoir l'air négligé. Il rapproche les bords avec deux doigts pour cacher son tee-shirt collant de sueur.

La BMW passe dans un bruit de casserole, peinant dans la côte. Thacker s'engage derrière elle en cahotant, mais reste à distance. Il veut faire ça dans un canyon, à quelques centaines de mètres de là. Un terrain qui appartient aux chemins de fer, idéalement isolé. Les deux occupants de la voiture n'auront même pas le temps de comprendre ce qui leur arrive. « Hein ? Quoi ? » et il sera reparti. Si la fille a sur elle autant d'argent que l'affirme Murph, ce sera un jackpot comme Thacker n'en a pas décroché depuis longtemps. Il réglerait ce qu'il doit à ce connard de Hutchinson, à cette connasse de Marla, et il pourra faire des projets.

Lorsque la voiture approche du sommet de la côte, il appuie sur le champignon, vient se coller au cul de la BM et actionne l'interrupteur de la mini-barre lumineuse fixée à l'intérieur de son pare-brise avec des ventouses. Les lumières stroboscopiques rouges et bleues attirent immédiatement l'attention du conducteur, qui freine et se déporte vers l'accotement. Thacker décroche le micro et lui ordonne de continuer : « Prenez le prochain chemin de terre et roulez jusqu'à ce que je vous dise de vous arrêter. »

Le conducteur tourne, quitte en brinquebalant la chaussée goudronnée et s'engage sur le chemin qui serpente au fond d'un canyon rocailleux et escarpé, couleur d'ossements desséchés. Thacker le suit, penché en avant pour percer du regard les volutes de poussière qui vont et viennent entre eux. Une fois que les deux véhicules ne sont plus visibles depuis la route, il lance « Arrêtez-vous ici » dans le micro et ils s'immobilisent en douceur, son pick-up à quelques mètres derrière la voiture.

Le canyon fait entonnoir et transforme la brise en un vent cleptomane qui arrache et emporte tout ce qui est dépourvu de racines. Une boule d'amarante ricoche sur l'aile de la voiture et tourne une seconde sur place avant de reprendre de la vitesse pour rouler en direction du Mexique. Aux yeux de Thacker, l'affaire est déjà aux trois quarts pliée et va se conclure sans accrocs. Il n'y a plus qu'à prendre l'argent. Il descend et sort le P2000 de son étui. Murph l'a prévenu que la fille était armée, alors il reste abrité derrière sa portière et crie : « Montrez-moi vos mains, tous les deux ! »

Le mec et la fille obtempèrent aussitôt, chacun sortant les bras par sa fenêtre, et Thacker enfile une cagoule noire pour monter à l'assaut de la BMW. Rapidement arrivé au niveau du conducteur, il braque son pistolet sur le visage du mec.

« Holà, holà, dit l'autre. C'est pas la bonne voiture, mon vieux, pas la bonne voiture. » Un genre de surfeur. Cheveux blonds, teint hâlé.

« Donnez-moi l'argent, dit Thacker. Le sac à dos.

– Il n'y a pas d'argent. On est des touristes, on revient d'Ensenada. »

Thacker tire sur le capot de la BM, suffisamment bas pour que Surfer Joe puisse voir l'éclair et sentir la chaleur sur sa joue. Puis il vise de nouveau la tête du mec.

« C'est la dernière cartouche que je gâcherai, dit-il.

– Je vous en prie », dit la fille.

Elle est jolie. Très jolie.

« Dans le coffre », dit le conducteur.

Jerónimo passe à la même guérite que la BMW. L'agent contrôle son passeport et lui fait signe d'y aller sans même accorder un regard à la vitre cassée. Une fois à distance convenable, Jerónimo sort le Smith & Wesson de sous sa cuisse, où il le tenait prêt en cas de besoin, et le pose sur le siège passager.

Il n'y a plus aucun véhicule entre lui et la BMW. Le semi-remorque a été orienté vers la zone d'inspection poids-lourds dès avant la frontière et la voiture, la Honda, s'est arrêtée à la première station-service côté américain. La BMW gravit lentement la côte et Jerónimo lui laisse beaucoup de marge. Il passera à l'action quand ils seront plus loin de la frontière et de toute sa flicaille. Pas trop loin, cependant. Il a décidé que, pour se simplifier la vie, il faudra descendre le Blanc. Ce qui suppose de les arrêter avant qu'ils ne rejoignent une zone densément peuplée, donc quelque part dans le no man's land.

Un pick-up, un Dodge Ram blanc, s'engage sur la route devant lui et lui cache la BM. Mais il se rend compte qu'il lui suffit de se déporter légèrement sur l'autre voie pour la voir quand même parfaitement. Avec cette vitre cassée, l'Explorer est bruyante. L'air qui s'engouffre fait des tourbillons à l'arrière et produit une sorte de grondement. Il y a aussi un nouveau bruit de ferraille. Les pierres des gamins ont dû dézinguer un truc. Jerónimo prend une gorgée d'eau, maintenant le

volant entre ses genoux pendant qu'il ouvre le bidon. Elle est chaude comme de la pisse.

Le pick-up accélère et le distance. Jerónimo fait un écart sur l'autre file et découvre qu'il colle au train de la BMW et que, s'il n'a pas la berlue, il a un gyrophare de police. Une bouillie de mots lancés par haut-parleur file à ses oreilles et les deux véhicules ralentissent. Jerónimo aussi lève le pied, gardant ses distances. Il faut qu'il laisse arriver ce qui doit arriver avant de pouvoir décider de la suite.

La voiture quitte la chaussée et prend un chemin de terre, suivie du pick-up. Jerónimo les perd rapidement de vue dans un nuage de poussière. Ce jeu de cache-cache n'a aucun sens. En général, les flics ne font pas tant de mystères. Roulant au pas, il prend à son tour le chemin, qui s'enfonce dans un canyon étroit, dont une paroi est profondément plongée dans l'ombre et l'autre éblouissante. La BMW et le pick-up ont déjà disparu au détour d'un virage. Il baisse sa vitre et avance au ralenti, guettant le moindre signe, le moindre bruit.

Un nouvel ordre porté par le vent depuis un haut-parleur et un panache de poussière lui indiquent qu'il est proche. Il s'arrête, descend de voiture et continue à pied en restant du côté ombragé du canyon. La poignée du pistolet est moite, on croirait que le Smith & Wesson émet sa propre chaleur. Bientôt la BMW et le Dodge sont en vue, à l'arrêt quelques dizaines de mètres devant lui. Repérant un gros rocher en surplomb, Jerónimo gravit le talus pour s'abriter derrière. Il s'appuie de l'épaule contre la pierre et tend le cou pour observer ce qui se passe en bas.

Un gros en uniforme de garde-frontière et cagoule tient la voiture sous la menace d'une arme. Le conducteur, le Blanc, descend et va au coffre de la BM, les mains sur la tête. Quand il y arrive, il le déverrouille et l'ouvre. Le gros lui fait signe avec le flingue et le Blanc plonge la main dans le coffre pour en sortir un sac à dos.

Jerónimo sent comme une piqûre sur son bras, une brûlure chimique qui s'étend. Il s'écarte du rocher et claque violemment la zone douloureuse du plat de la main. Une grosse fourmi rouge se retrouve écrasée sur ses doigts et une centaine d'autres cavalent sur son tee-shirt. Elles le mordent au cou, à la poitrine. Il leur donne des gifles furieuses, perd l'équilibre sur le sol sec et friable, tombe sur les fesses, et un petit glissement de terrain l'entraîne plus bas, à découvert. Chaque fois qu'il tente de se relever, il déclenche une

nouvelle avalanche. Le gros et le conducteur se retournent vers ce bruit d'éboulis et le voient battre des bras.

« Restez à terre », lui crie le gros avant de tirer une balle qui rebondit sur le rocher avec un couinement métallique. Jerónimo tire deux coups de feu vers le bas avant de rouler sur le côté en direction du lit d'un ruisseau asséché. Le gros retourne en courant à son pick-up et s'accroupit derrière pendant que le conducteur de la BMW, sac à dos à la main, se rue vers la portière de sa voiture et plonge à l'intérieur.

Le temps que Jerónimo soit couché à plat ventre dans le lit du ruisseau, l'avant-bras appuyé sur la berge, le 9 mm armé, la BMW est en train de s'éloigner. Le gros et lui tirent une rafale dans sa direction, qui brise des vitres et crève un pneu. La BM fait une embardée, ralentit, dévie vers la paroi lumineuse du canyon, mais à ce moment-là un de ses occupants commence à rendre les coups de feu et la voiture prend de la vitesse avant de disparaître dans un insolent tourbillon de poussière fouetté par le vent.

Quand il retourne en courant à la voiture, Malone ne songe pas à la possibilité de fuir, il veut tout bonnement se mettre à l'abri, mais Luz lui hurle de rouler et l'idée ne paraît pas mauvaise. Il démarre, enfonce l'accélérateur et, l'espace d'une seconde, on pourrait croire qu'ils vont réellement réussir à prendre le large, jusqu'au moment où le voleur en uniforme de la police frontalière et le Mexicain surgi de nulle part ouvrent le feu sur eux. Le pare-brise se fendille, la voiture devient incontrôlable, il y a des balles et du verre brisé partout.

Salopard de Freddy, se dit Malone, certain que c'est à lui qu'il doit ça. Il a été stupide de se mettre en cheville avec ce type et voilà que sa stupidité va lui coûter la vie. Luz, en revanche, n'est pas disposée à jeter l'éponge. Elle sort le Colt 45 du sac et, à genoux sur le siège passager, commence à mitrailler à tout-va par la lunette arrière brisée. Le vacarme est assourdissant et Malone grimace lorsque les douilles éjectées rebondissent sur ses jambes et ses bras nus.

« Roulez ! Roulez ! Roulez ! » dit Luz. Ses cris lui font l'effet d'un électrochoc, mettent en action son corps plutôt que ses neurones. Il donne un grand coup de volant et écrase l'accélérateur. Le moteur hurle comme un lapin à l'agonie et la direction assistée est presque un souvenir, mais il parvient à redresser la voiture et à repartir sur le

chemin.

Ils prennent tant bien que mal un virage qui les met hors de portée des tireurs. La voiture vibre, tressaute, et Malone a toutes les peines du monde à l'empêcher de partir dans le décor.

« Ce truc ne nous mènera pas beaucoup plus loin, constate-t-il.

– Alors on court », dit Luz.

Toujours à genoux sur le siège, elle surveille la route par la lunette arrière.

« Vous ne voulez pas essayer de leur parler ?

– C'est ce que vous croyez ? Qu'ils veulent parler ? »

Le voyant d'huile clignote au rouge sur le tableau de bord et la voiture perd de la puissance. Ici, les flancs du canyon ne font que dix mètres de haut et ne sont pas aussi abrupts qu'à l'entrée. Pour peu qu'ils arrivent à les escalader et à s'enfoncer dans le chaparral, qui sait ? Sans eau, la partie ne sera pas gagnée, mais au moins ils auront une chance.

« Vendu, dit Malone en freinant. Terminus, tout le monde descend. »

Il saute de voiture et s'élance vers le flanc est du canyon. La panique décuple son énergie et il est à mi-hauteur avant même que Luz n'ouvre sa portière. Elle grimpe à sa suite, mais, avec le sac à dos à la main, elle progresse difficilement. Chaque fois qu'elle fait deux pas, elle recule d'un.

« Attendez-moi, dit-elle à Malone. Je vous en prie. »

Le désespoir dans sa voix le retient. Il s'arrête sur un affleurement rocheux et la regarde lutter ; le soleil s'abat sur lui comme une sentence. D'une minute à l'autre, ces ordures vont franchir le virage, bien décidés à terminer ce qu'ils ont commencé.

Luz est à genoux à présent. « Je vous en prie, dit-elle. Vous pourrez garder l'argent. Je veux seulement revoir ma fille. »

Malone songe à l'abandonner à son sort pour se mettre à l'abri, mais il s'imagine entendre un coup de feu derrière lui en sachant qu'il aurait pu la sauver. Il a déjà une vie sur la conscience, inutile d'en ajouter une autre.

Il redescend en crabe, déclenchant des avalanches de cailloux et de sable. Arrivé à elle, il lui prend le sac et la remet sur ses pieds.

« Accrochez-vous à mon tee-shirt, dit-il, et montez aussi vite que vous pouvez. »

Elle attrape le bas de son tee-shirt et ils montent ensemble. Malone prend son temps, cale soigneusement chaque pas. Ils progressent lentement, il fait chaud et poussiéreux. Il croit à chaque instant entendre une voiture, mais quand il se retourne, rien. Luz se débrouille bien, elle suit le rythme et se repose rarement sur lui pour qu'il la tire vers l'avant. À l'approche du sommet, elle le bouscule pour y arriver la première, puis elle lui tend la main.

« Allez », dit-elle.

Après s'être laissé hisser sur le dernier mètre, il fait halte pour reprendre son souffle, plié en deux, et la sueur qui dégouline de son visage crible la poussière comme une averse rare. Mais pas le temps de se reposer. Ces types, ils sont toujours à leurs trousses, alors Luz et lui partent en petites foulées dans la plaine rocailleuse parsemée de manzanita, de sauge et de chênes buissonnants, en direction du nord, du moins il l'espère.

Laissant derrière elle une traînée de fumée noire et huileuse, la BMW, qui a pris une balle dans le buffet, disparaît au bout du canyon et un silence venteux remplace les bruits de fusillade et les hurlements du moteur à l'agonie. Tel un animal jetant un œil prudent hors de sa tanière, Thacker lève lentement la tête au-dessus du capot de son pick-up. Il est pratiquement certain que l'individu qui a fait foirer son braquage au moment même où il allait mettre la main sur l'argent est toujours tapi dans le petit lit à sec et envahi de broussailles, de l'autre côté du chemin.

« Police des frontières, lance-t-il dans cette direction. Jetez votre arme et mettez les mains en l'air.

- À qui vous voulez faire croire ça ? crie l'autre sans se découvrir.
- Vous interférez avec une opération de police, affirme Thacker.
- Venez me chercher, alors. »

Ah, il veut la jouer comme ça, cet abruti ? Thacker s'accroupit de nouveau à l'abri du pick-up, même si ça lui tue les genoux. Il enlève la cagoule qu'il portait pendant sa tentative de hold-up et la jette sur le côté. Comme il ne reste plus que quelques cartouches dans son arme, il retire le chargeur presque vide et en insère un plein.

Cette affaire est partie en sucette et il doit prendre une décision : soit abandonner la partie et quitter la table, soit résoudre de mener l'opération à son terme, ce qui suppose de rattraper la BMW et de faire le nécessaire pour s'emparer de l'argent. Sûr que ça lui serait bien utile de savoir ce que manigance l'autre clown dans les buissons.

Il se balance un peu d'avant en arrière pour retrouver des sensations dans les pieds, puis se redresse et observe par-dessus le capot.

« On peut peut-être discuter, crie-t-il.

– Remontez en bagnole et tirez-vous, répond le type toujours planqué.

– Si quelqu'un doit s'en aller, je crois que c'est vous, dit Thacker.

– Et moi, vous savez ce que je crois ? Je crois que vous êtes un voleur. Je crois que vous aviez l'intention de dépouiller ces gens.

– Pourquoi je voudrais faire une chose pareille ? répond Thacker histoire de voir venir.

– Parce que vous avez eu un tuyau. Par l'intermédiaire de Freddy, pas vrai ? »

Alors comme ça, lui aussi connaît le fameux Freddy. Thacker se marre tout bas. Ce connard doit bouffer à tous les râteliers. Un buisson cramponné au bord de la rigole frémit de manière suspecte et un éclair de couleur passe dans le beige monotone du paysage, le tee-shirt du type peut-être. Thacker songe à tirer quelques balles dans cette direction, mais s'il le rate, qu'arrivera-t-il ? Le soleil cuit sa calvitie naissante et sa nuque. Il regrette sa casquette.

« Ce n'est pas l'argent, que je veux, dit le type dans les buissons.

– Alors on devrait pouvoir s'entendre », répond Thacker. Plus la peine de jouer les crétins.

« Je veux la fille, dit le type.

– La fille ? De la voiture ?

– Quelqu'un l'attend au Mexique. »

Thacker suce ses lèvres, essaie de saliver. Il est en train de perdre du temps et de laisser aux deux de la BMW une sacrée longueur d'avance. S'il veut une deuxième chance de rafler le magot, il faut qu'il se bouge. Alors, il prend un risque. Se redressant de toute sa hauteur, il pose son arme sur le capot du pick-up et lève les mains en l'air.

« Il fait trop chaud pour ces conneries, dit-il. Venez donc, qu'on réfléchisse ensemble. »

Rien, juste le vent. Un bidon de plastique vide passe en rebondissant, poussé par les rafales. Puis un grand Mexicain, l'air furieux, sort brusquement du fossé et se dresse au bord du chemin. Le crâne rasé, la peau acajou, des tatouages qui lui couvrent les deux bras et ressortent en bouillonnant par l'encolure du tee-shirt. Une saloperie de gangster. Il tient son 9 mm contre sa cuisse, canon vers le sol, mais une rapide flexion du coude...

« On se bat en duel ou on discute ? » demande Thacker.

Le Mexicain hésite un instant et pose le pistolet dans la poussière à ses pieds. Thacker s'avance devant son pick-up pour lui faire face sur le chemin.

« J'ai de l'eau, si vous voulez », dit-il avec un geste du pouce.

Le Mexicain approche avec lenteur et chaque pas fait naître une volute de poussière aussitôt balayée. Il a du sang indien et son air mauvais semble avoir été sculpté dans du silex rouge. Alors qu'il est au milieu du chemin, Thacker ouvre la portière du pick-up pour prendre une bouteille d'eau. L'autre pique un sprint sur les derniers mètres et lui saute dessus, le plaque contre le Dodge et lui pose un avant-bras en sueur en travers de la gorge.

« Pour que vous sachiez que je n'ai pas besoin de flingue pour vous tuer », dit-il.

Thacker baisse les yeux pour attirer l'attention du Mexicain sur le canif qu'il vient d'ouvrir et de pointer sur son ventre.

« J'en ai autant à votre service », dit-il.

Le Mexicain cesse de lui comprimer la trachée et recule de quelques pas. Il a toujours l'air mauvais, mais Thacker est suffisamment sûr d'avoir marqué un point pour prendre le temps de rentrer sa chemise réglementaire dans son pantalon et de se rajuster avant de se pencher dans le véhicule pour sortir l'eau. Le Mexicain accepte la bouteille sans changer d'expression et en descend la moitié dans une série de puissantes déglutitions. Thacker boit le reste, se rince la bouche avec la dernière gorgée et la recrache.

« Vous connaissez ce chemin ? lui demande le Mexicain.

– Il aboutit à une voie de chemin de fer à un kilomètre et quelques.

– C'est là qu'ils vont descendre et s'enfuir en courant.

– C'est ce qui va se passer, vous croyez ?

– Si la fille comprend qui m'envoie, elle courra.

– Freddy, vous voulez dire ?

– Non, mon pote, pas Freddy », répond le Mexicain en se foutant de sa gueule.

Thacker écrase trois fois la bouteille vide et l'écho résonne dans l'étroit canyon. Il attend que Pepito fasse deux plus deux et suggère la suite logique des opérations, mais l'autre reste figé comme une statue, à le défier de son plus méchant regard de taulard. Tout ça ne les mènera à rien.

« Vous savez quoi, dit-il, à chaque seconde qu'on perd ici, ils s'éloignent davantage. Qu'est-ce que vous diriez de sauter dans le pick-up pour les poursuivre ? La fille pour vous, l'argent pour moi. »

Le Mexicain considère cette proposition. « Et le mec, celui qui conduit ? Si je le descends, ça vous posera un problème ?

– Ça devrait ?

– Vous êtes flic, non ? »

Pendant un étrange instant, Thacker se sent aussi creux que ce cadavre de vache sur lequel il est tombé l'autre jour, le cuir blanchi au soleil tendu sur une cage d'os. Le vent rapide traverse sa vacuité comme il traversait la carcasse et produit une plainte qui prend dangereusement la consistance d'un message. Il hausse les épaules et s'éclaircit la voix.

« Pas aujourd'hui. »

Sourire ironique du Mexicain devant cette réponse ; il rebrousse chemin.

« Je vais chercher mon arme. »

Thacker reprend son P2000 sur le capot du pick-up, s'assoit au volant et met le pistolet dans le vide-poches de la portière. Le Mexicain monte côté passager et boucle maladroitement sa ceinture.

« *Vamos* », dit Thacker.

Baissant sa vitre, il s'aperçoit que son rétroviseur extérieur est cassé. Cette garce a eu de la chance avec une balle et il a peur que ce ne soit pas la seule. Cependant, aucun bruit anormal sous le capot lorsqu'ils descendent le canyon.

Ils se traînent à vingt à l'heure et les cailloux crépitent sous les pneus. Le Mexicain, son 9 mm sur les genoux, tâte une nouvelle éraflure sur son coude. Le canyon oblique vers l'est, puis se redresse un moment, et le soleil est maintenant si haut que le ravin est entièrement illuminé. Thacker chausse ses lunettes, des Oakley, cadeau de Noël de ses fils au temps jadis où ils ne l'avaient pas encore pris en grippe.

Franchissant un autre virage, ils effarouchent quelques coyotes qui se carapotent sur le flanc du canyon. Le relief commence à s'aplanir. Dans le souvenir de Thacker, le ravin n'est guère plus qu'une rigole sablonneuse à l'endroit où le chemin rejoint la voie de chemin de fer.

« Là », dit le Mexicain. La BMW est arrêtée droit devant eux, le nez vers la paroi est. Thacker écrase la pédale de frein et attrape son arme.

« Allez-y doucement, dit le gros. Ils pourraient être planqués n'importe où. »

Jerónimo lui décoche un regard. Depuis quand c'est lui qui commande ? Jerónimo fait équipe avec lui parce que, pour l'instant,

on peut penser que deux flingues valent mieux qu'un, mais si ce *pendejo* se prend pour le chef, il va être déçu.

Pour le prouver, Jerónimo descend du pick-up, dans la chaleur, la lumière aveuglante et le vent, et il marche seul vers la voiture, à une cinquantaine de mètres. Il tient le 9 mm à bout de bras devant lui, pointé sur le véhicule.

« Attendez, hé, attendez ! » le rappelle le gros.

Jerónimo jette un œil par-dessus son épaule. Descendu lui aussi et abrité derrière sa portière, le flic est empêtré avec sa casquette. Il porte le micro de la sono à ses lèvres. Un sifflement strident fait grimacer Jerónimo, puis la voix du gros plein de soupe envahit l'espace.

« Vous. Dans la BMW grise. Sortez du véhicule, les mains en l'air. »

Les mots bourdonnent dans le canyon comme des insectes furieux, mais pas de réponse. Jerónimo reprend sa marche vers la voiture. Il s'en approche à pas feutrés et la remonte lentement, du coffre vers le capot, à l'affût du moindre mouvement. Un cliquetis de cailloux qui dévalent le flanc du canyon l'arrête net. Il s'accroupit et scrute la pente escarpée, suivant du regard le canon de son pistolet.

« Vous voyez quelque chose ? » crie le gros. Il s'approchait de la BMW quand les pierres ont dégringolé et du coup il a battu en retraite vers le pick-up et sa cachette derrière la portière.

Jerónimo ne lui répond pas, concentré sur l'escarpement abrupt. Il s'attend plus ou moins à ce que Luz ou le Blanc se penchent par-dessus la corniche et ouvrent le feu. Mais au bout de quelques secondes, sa prudence lui fait honte, alors il se relève et baisse son arme.

« La voie est libre ? » demande le gros.

Jerónimo lui fait signe avec dédain et inspecte la BMW de plus près. Deux pneus crevés, et plusieurs vitres ont pris une balle. Un liquide couleur sang fuit du moteur et s'écoule en un mince filet sur le chemin, où il s'accumule autour d'une pierre grosse comme le poing où a trouvé refuge un gros scarabée noir.

Dans la voiture, des fragments de verre Securit bleu étincellent comme un semis de pierres précieuses. Jerónimo ramasse une douille et la renifle. L'odeur de poudre lui rappelle les pétards du 4-Juillet de son enfance. *Piccolo Petes*, *Crackling Cactuses*, *War Drum Fountains*.

Le gros avance avec son pick-up puis, en descendant prestement, laisse le moteur tourner. Il prend la douille des mains de Jerónimo et

la fait rebondir au creux de sa main. « Un 45, constate-t-il. Ça rigole pas. » Il se penche vers l'intérieur de la voiture. « L'argent ?

– Ils ont dû l'emporter.

– Merde. On dirait qu'il va falloir bosser encore un peu. »

Il pose un genou à terre à côté de la portière conducteur et examine attentivement le sol, filtrant le sable entre ses doigts.

« Montrez-moi votre semelle », demande-t-il à Jerónimo.

Celui-ci lève le pied, lui montre la semelle de ses tennis fournies par la prison. Le gros hoche la tête et se relève en poussant un grognement, puis passe de l'autre côté de la voiture. Il s'agenouille de nouveau, tête baissée comme en prière, et, après quelques secondes de concentration, trace un cercle dans la poussière.

« Quelques belles empreintes ici. » Il se relève et observe la paroi du canyon par-dessous la visière de sa casquette. « Pour autant que je puisse dire, ils sont montés droit sur la pente. »

Jerónimo coince le Smith & Wesson dans sa ceinture. S'ils ont grimpé, il grimpe. Il s'approche du talus et entreprend de gravir la pente abrupte.

« Vous allez où ? demande le gros.

– Je les suis.

– Super, mais attendez voir une seconde.

– Ils sont en train de nous échapper.

– Une seconde, d'accord ? »

Jerónimo baisse les yeux vers le gros, qui vient se planter au pied de la falaise.

« Qu'est-ce que vous dites de ça : vous montez voir ce qu'il y a à voir et moi je vérifie qu'ils ne sont pas redescendus sur le chemin un peu plus loin.

– Faites ce que vous voulez.

– Vous avez un téléphone ?

– Pourquoi ? »

Le gros sort le sien de sa poche. « Donnez-moi le numéro, je vous appelle si je vois quoi que ce soit. »

Le premier réflexe de Jerónimo serait d'envoyer balader ce *cabrón*, mais en fait son idée ne manque pas de bon sens puisqu'elle permet d'être à deux endroits en même temps, alors il se cale solidement sur le talus et cherche le téléphone que lui a donné El Príncipe.

« C'est un nouveau, lance-t-il au gros. Je ne connais pas le numéro.

– Appelez-moi, alors. » Le gros énonce lentement les chiffres pour que Jerónimo puisse les taper. Quand son téléphone sonne, il le brandit en disant : « On est partis. »

Tandis que le pick-up s'éloigne, Jerónimo reprend son ascension. C'est plus difficile qu'il n'y paraissait. Une pierre qui lui servait de prise se détache de la paroi et manque le faire tomber à la renverse, des corniches apparemment solides s'effritent sous son poids, si bien qu'il glisse dans la pente jusqu'à ce qu'un relief plus résistant l'arrête. *Monte donc, abruti*, se murmure-t-il à lui-même. *Monte, monte, monte.*

Quand enfin il arrive au sommet, il a du sable dans les chaussures, dans les dents, dans les cheveux. Il essuie la sueur de ses yeux avec son tee-shirt et contemple avec des yeux ronds l'immensité aride, grise et morne qui s'étend devant lui. Des rochers ; des chênes rachitiques, torturés ; de l'herbe sèche. Des buses tournent en rond dans le ciel décoloré et une chemise en lambeaux, prise dans les barbelés, palpite sur une clôture.

Suivant l'exemple du gros, Jerónimo s'accroupit pour rechercher des traces, mais le sol est trop dur pour conserver des empreintes. Luz et le Blanc pourraient être n'importe où dans ces immensités ou bien ils pourraient avoir déjà trouvé un moyen de s'échapper vers Los Angeles. Il scrute une nouvelle fois les alentours, une main en visière sur le front, puis cherche dans sa poche l'adresse donnée par la mère de Luz, vérifie qu'elle est toujours là.

Son téléphone sonne pendant qu'il redescend prudemment le talus vers le fond du canyon.

« Rien de ce côté, dit le gros.

– Rien ici non plus, répond Jerónimo.

– Je reviens. Je vous prends au passage. »

Jerónimo ne l'attend pas. Quand il arrive en bas, il reprend le chemin de l'Explorer, l'encolure de son tee-shirt remontée sur le nez et la bouche pour ne pas inhaler les poussières soulevées par le vent. Cette impasse lui a fait perdre une trop grande partie de la journée. Le plus important désormais est d'arriver chez la tante de Luz avant elle. Il ne sait pas exactement ce qu'il fera quand il sera là-bas, mais il a de l'argent et un flingue, c'est un bon début.

Le gros s'arrête derrière lui et donne un petit coup de klaxon. « Montez », crie-t-il par la fenêtre.

Lutter contre le vent est une épreuve et l'Explorer se trouve encore à plusieurs centaines de mètres, alors Jerónimo revient sur ses pas et monte dans le pick-up.

« Ils ont mis les voiles, hein ? » dit le gros.

Jerónimo hausse les épaules. Il ne veut pas donner trop d'informations à un flic véreux. Mais le gros ne lâche pas l'affaire.

« Vous savez où ils vont ? demande-t-il.

– Contentez-vous de me déposer à ma voiture.

– Quoi ? Je trouvais qu'on formait une belle équipe.

– Inutile de me sortir les violons. Je suis pas là pour jouer. »

Le gros pousse un bruyant soupir et glisse un doigt derrière un verre de ses lunettes de soleil pour se frotter l'œil. Il garde le silence une minute, puis affirme de but en blanc : « Vous savez que vous avez besoin de mon aide. »

Jerónimo regarde le chemin droit devant lui, ne cille même pas.

« Vraiment ?

– Je ne sais pas ce que vous comptez faire, mais réfléchissez : qu'est-ce qui vous mènera le plus loin ? » Il montre les tatouages dans le cou et sur les bras de Jerónimo. « Ces conneries ? » Puis il flatte la plaque épinglée sur sa poitrine. « Ou ça ? »

Ce con cherche à lui en imposer, à lui dire : « Vous êtes en bas de l'échelle et moi je suis en haut. » Il se figure que tout le monde a peur des mêmes choses que lui, qu'il n'y a que son monde qui existe. Le type même du flic. Qui tient toute sa science de la télévision. Le genre de crétin que Jerónimo a embobiné toute sa vie. Il sort son 9 mm avec un geste théâtral, tel un avocat brandissant une pièce à conviction au prétoire.

« Et ça ? dit-il.

– Voyons, dit le gros. Vous êtes plus malin que ça. »

Ils dépassent le lieu de l'échange de coups de feu et franchissent le coude du canyon pour s'arrêter à la hauteur de l'Explorer. Jerónimo ouvre sa portière et saute du pick-up sitôt qu'il s'arrête. Il a eu sa dose de conversation. Il rejoint l'Explorer et s'apprête à monter lorsqu'il s'aperçoit que le pneu avant gauche est à plat. La panique le saisit, mais il refuse d'y céder. Il va à l'arrière de la voiture et se baisse pour regarder sous le châssis s'il y aurait une roue de secours. Rien. La première solution qui lui traverse l'esprit est celle qu'il adopte. Il se retourne vers le Dodge, arme au poing.

Mais le gros a vu le pneu à plat, lui aussi, et anticipé sa réaction. Déjà il est sorti du pick-up, déjà il s'est abrité derrière la portière, déjà il a le pistolet braqué sur la tête de Jerónimo.

« C'est reparti pour un tour », dit-il.

Jerónimo se boufferait d'avoir laissé ce con le prendre de vitesse.

« J'ai besoin de votre véhicule, dit-il.

– Et moi, j'ai besoin de l'argent de cette salope, dit le gros. Alors on fait quoi ?

– Je suis sûr que vous avez une idée.

– Toujours la même : je vous conduis où vous avez besoin d'aller et je me mets à votre disposition. Servez-vous de moi. Servez-vous de mon uniforme, de mon arme, de ma face de craie. Je peux parler pour vous avec des voyous, je peux parler à des policiers. Besoin de faire des recherches sur une immatriculation, je peux le faire. Besoin de coller une sainte frousse à quelqu'un, je peux le faire aussi. »

Jerónimo, les dents serrées, réfléchit. Soit il s'explique à coups de pétards avec ce connard et que le meilleur gagne, soit il accepte son offre. Ce ne serait peut-être pas mal d'avoir un partenaire sur ce coup-là, pour l'instant en tout cas. Il sera toujours temps de se débarrasser de lui si ça ne marche pas. L'essentiel est de rattraper Luz au plus vite, de la ramener à Tijuana et de libérer sa famille. Il ne peut pas se permettre d'échouer par orgueil.

Il baisse son arme, mais continue à regarder le gros dans les yeux comme s'il pénétrait jusqu'à ses pensées.

« C'est quoi, votre problème ? lui demande-t-il.

– Comment ça ?

– Pourquoi vous avez tellement besoin de cet argent que vous êtes prêt à détrousser des brigands pour l'obtenir ?

– Vous d'abord.

– Quoi ?

– Pour qui travaillez-vous ?

– Ben voyons. Vous n'êtes pas censé me lire mes droits, d'abord ? »

Le visage du gros se durcit. Il n'aime pas qu'on se foute de sa gueule, le grand méchant flic.

« Je suis nul au blackjack, finit-il par répondre. Ça vous va ? »

Jerónimo sourit largement, c'est plus fort que lui.

« Alors, on fait affaire ou quoi ? » dit le gros.

Jerónimo rentre son 9 mm dans sa ceinture. Le gros rengaine son

arme et sort de derrière la portière.

« La fille a une gamine à L. A., dit Jerónimo.

– Et vous croyez qu'elle va vouloir la rejoindre ?

– À ce qu'on m'a dit.

– En route, alors. Je vous y conduis en trois heures. »

Jerónimo retourne à l'Explorer, prend l'argent, le bidon d'eau et le sachet de *bolillos* qu'il a acheté à Tecate et revient vers le Dodge. Le vent attrape la portière quand il l'ouvre, il aurait tordu les charnières s'il ne l'avait pas retenue.

« On prendra un pneu sur le chemin du retour, dit le gros alors que Jerónimo s'installe sur le siège passager.

– Ne vous inquiétez pas pour ça. Démarrez. »

Ils roulent vers l'entrée du canyon. Jerónimo s'efforce de ne pas penser au long trajet qui les attend, à Irma et aux enfants, à El Príncipe. Le boulot est le boulot, et les circonstances qui l'ont conduit à cette situation n'ont aucune importance. Trouver. Cette. Fille. Il lui envoie un message, où qu'elle soit, il l'envoie dans le vent, par les fils du téléphone, il essaie de la décourager à distance : *Inutile de fuir. Inutile de te cacher. Tu sais que je vais te retrouver.*

Luz n'en revient pas. Ils courent depuis, quoi, trente secondes et déjà Malone veut s'arrêter.

« Pour voir... pour voir... s'ils nous suivent », dit-il en soufflant comme un bœuf.

Il se laisse tomber à plat ventre au pied d'un buisson-coyote et lui fait signe de l'imiter. À contrecœur, elle s'allonge à côté de lui dans une maigre tache d'ombre tremblotante. Elle passe sa langue sur ses lèvres sèches, scrute la plaine à la recherche d'éventuels poursuivants. Son regard porte jusqu'au canyon. Rochers et chaparral cuisent dans la fournaise et le ciel se reflète dans le miroir d'un mirage vif-argent comme dans une flaque d'eau verticale. La respiration de Malone ralentit peu à peu. Il empeste l'alcool et la transpiration.

Cinq minutes s'écoulent, tendues. Un bourdonnement, un grésillement électrique, sature l'atmosphère. Des cigales. Le bruit titille l'arrière du cerveau de Luz, elle voudrait pouvoir le gratter. Elle s'apprête à se relever pour recommencer à courir quand elle aperçoit du mouvement au bord du canyon. Un homme apparaît, le tatoué de tout à l'heure. Tourné dans leur direction, il scrute l'horizon de son regard d'aigle.

« Pas un geste », dit Malone.

L'homme se baisse pour examiner quelque chose par terre, puis se redresse. Après un nouveau coup d'œil dans leur direction, il fait demi-tour et redescend dans le canyon.

Luz se redresse sur ses coudes, mais Malone l'empêche de s'asseoir.

« Pas encore », souffle-t-il.

Elle regarde l'endroit où l'homme a disparu. Au bout de quelques minutes, son attention se disperse, sa nuit blanche la rattrape. Une touffe d'herbes hautes oscille dans le vent avec une grâce sous-marine et elle s'assoupit en l'observant. D'un seul coup, elle se retrouve dans la chambre chez Rolando. Voulant lui montrer un couteau qu'il vient d'acheter, il la rejoint sur le lit et fait mine de poignarder quelqu'un. Elle revient à elle en sursaut, furieuse de s'être laissé gagner par le sommeil.

« C'est ridicule, dit-elle. Il ne va pas revenir. »

Elle se relève et dépoussière son tee-shirt.

« Allez. »

Malone lui lance un regard noir, irrité, mais il se relève et prend le sac à dos.

Ils continuent à travers la plaine, d'abord en trotinant, puis en marchant. Rencontrant un sentier creusé dans l'argile compacte, ils le suivent sans se consulter, comme de l'eau reconnaissante de trouver un chenal. Luz laisse Malone passer devant parce qu'il a l'air d'avoir une idée de l'endroit où ils vont. Elle espère qu'elle ne le surestime pas.

Le sentier les mène à des rails qui courent sur un ballast surélevé. Ils l'escaladent pour monter sur la voie de chemin de fer, qui s'étire à l'infini dans les deux directions. De l'autre côté de la voie, un chemin de terre. Vers la gauche, celui-ci longe les rails jusqu'à se fondre au loin dans le paysage. Ils le prennent vers la droite, où il s'incurve en direction d'un bosquet de saules et de peupliers de Virginie.

Il fait plus frais d'au moins vingt degrés dans la grotte ombragée que forment les branchages en surplomb et le chemin descend brusquement pour traverser un ruisseau étroit mais bruyant. Luz s'agenouille au bord du courant et s'asperge le visage pendant que Malone approche sa bouche du filet d'eau pour se désaltérer. Après une gorgée, il recrache avec une grimace.

« Pas bonne », dit-il pour mettre Luz en garde.

Celle-ci remarque une trace de patte dans la boue, puis une autre, une autre encore. La piste traverse le ruisseau et continue sur l'autre rive avant de s'enfoncer dans les sous-bois épais. Luz attrape une pierre, imaginant un animal prêt à bondir vers elle.

Couché sur le dos, les yeux fermés, Malone a l'air de vouloir rester là toute la journée. Luz lance la pierre de manière à ce qu'elle frappe le sol à côté de sa tête. Il se redresse et la regarde, furibard.

« Vous êtes malade ou quoi ?

– On y va », dit-elle.

Il se lève, mais tout de suite se rassoit, la tête entre les genoux.

« Ça ne va pas ? » demande Luz.

Il se penche pour vomir dans les buissons. Luz recule précipitamment jusqu'à se retrouver acculée à un arbre. Elle-même a

un haut-le-cœur quand l'odeur aigre arrive jusqu'à elle. Il a sans doute simplement pris un coup de chaud, mais si c'était plus grave ? Elle est furieuse à l'idée que ce clochard, ce surfeur, soit si vite devenu son unique espoir.

Malone s'essuie la bouche du dos de la main. Il est pâle et en sueur, mais sourit tout de même en disant : « Vous auriez un chewing-gum ?

– Vous allez pouvoir continuer ? » demande Luz.

Il balaie la question d'un revers de la main. « À la fac, je connaissais un joueur de foot qui vomissait avant chaque match. Il disait que son corps se purgeait de sa peur.

– Vous devez avoir drôlement peur, dites donc. »

Le ronron d'un moteur qui se rapproche couvre les gazouillis des oiseaux et le sifflement du vent dans les feuillages. Luz reste assise sans bouger, cherchant à savoir d'où vient le bruit, mais Malone se lève d'un bond. D'une main, il attrape Luz pour la relever et de l'autre il empoigne le sac à dos, puis il la pousse devant lui jusqu'à un tronc d'arbre au bord du ruisseau.

Ils l'enjambent ensemble et Malone entraîne Luz par terre pour qu'ils soient tous les deux dissimulés. Le sentir allongé sur elle fait trembler ses mains. Elle ne supporte pas d'être bousculée, plaquée au sol. Trop de mauvais souvenirs.

Le bruit est plus fort maintenant, aucun doute que le véhicule vient vers eux. Luz a la joue collée à la terre, mais, sous le tronc, elle voit l'endroit où la route franchit le ruisseau. Un véhicule de la police des frontières entre dans le bosquet, le moteur grondant, et s'arrête en dérapage contrôlé à cheval au-dessus du gué. Le conducteur, un petit Latino en uniforme vert, descend et, tourné vers leur cachette, ouvre sa braguette.

« Pas dans l'eau, merde, proteste son collègue resté en voiture.

– Fais pas chier », répond le premier.

Il pisse longuement, bruyamment, sans cesser d'observer un écureuil qui cabriole dans les branches d'un peuplier, spasme gris et couinant signalé par une spectaculaire queue en panache. La panique l'emporte chez Luz, qui se contorsionne pour échapper à l'emprise de Malone. Il la tient solidement et souffle « chut » jusqu'à ce qu'elle se calme.

L'agent finit avec un grognement, ferme sa braguette et remonte

en voiture. Il fait hurler le moteur une ou deux fois avant de ressortir du lit du ruisseau et de tourner sur le chemin pour suivre la voie ferrée. Le bruit de moteur s'éloigne.

Quand les oiseaux se remettent à chanter, Malone roule sur le côté pour libérer Luz, qui se lève et fait les cent pas dans la clairière jusqu'à reprendre forme humaine. Cela prend un moment. Quelque chose en elle ne supporte pas qu'un homme la touche. Cela remonte au jour où elle est définitivement partie de chez sa mère.

Elle avait treize ans et, couchée dans son lit, elle regardait la télé. Sa mère est rentrée avec un type, un gros porc en tee-shirt sale, un client. Luz a soupiré et éteint la télévision, elle s'est levée pour aller se promener comme elle le faisait toujours pendant que *mamá* faisait tourner la boutique. Mais ce jour-là, Theresa l'a retenue, lui a dit de s'asseoir.

« Je te présente Ramón, a-t-elle dit.

– Et alors ? a répondu Luz.

– Il voudrait faire ta connaissance. »

Luz a immédiatement compris où sa mère voulait en venir. Un tremblement s'est déclenché tout au fond d'elle qui, jusqu'à ce jour, n'a jamais tout à fait cessé.

« Dis-moi, a dit *mamá*, combien tu donnes pour le loyer ? Combien pour la nourriture ? »

Luz resta sans voix.

« Je vais te le dire, a continué *mamá* : zéro et zéro. » Elle a désigné le gros porc, qui se grattait le bide en se passant la langue sur les lèvres, tout à fait la tête du type prêt à payer pour coucher avec une gamine. « Je te présente Ramón. »

Ramón s'est approché du lit et a posé ses grosses mains moites sur ses joues, avec un grand sourire.

« Ne t'inquiète pas, a-t-il murmuré. Je suis très doux. »

Luz a voulu se dégager, mais il l'a serrée plus fort. Elle s'est débattue comme un animal prêt à tout pour échapper à un piège, elle l'a bourré de coups de poing et de coups de pied jusqu'à ce qu'il la lâche, puis elle s'est levée comme un ressort, a bousculé sa mère et s'est enfuie de chez elle en courant.

Pendant les semaines qui ont suivi, elle est allée chez des amis, d'une maison à une autre. Encore une dispute avec *mamá*, leur expliquait-elle, trop honteuse pour révéler ce qui s'était réellement

passé, et ils la nourrissaient et lui prêtaient des vêtements comme lors de chacune de ses fugues précédentes. Mais cette fois, c'était différent. Cette fois, elle ne rentrerait pas.

Une de ses copines avait un cousin américain venu leur rendre visite, Victor, un Marine de dix-huit ans. Luz remarqua sa façon de la regarder et cela lui donna une idée. Elle fit croire à l'adolescent qu'elle avait seize ans et flirta outrageusement avec lui pendant les quelques jours que dura son séjour, elle le laissa l'embrasser avec la langue et passer les mains sous son chemisier. Le malheureux *pendejo* s'enticha d'elle comme elle s'y attendait et il était presque en larmes à l'idée de la quitter quand viendrait pour lui le moment de rentrer à San Diego.

« Emmène-moi avec toi, alors », dit-elle en mettant des larmes dans ses yeux.

Cette nuit-là, il la cacha dans la caisse à outils à l'arrière de son pick-up et réussit à lui faire passer la frontière clandestinement. Ensuite, ils prirent une chambre dans un motel où il avait l'intention de fêter le succès de l'opération en couchant avec elle pour la première fois. Mais dès qu'il baissa son pantalon, Luz sauta du lit, s'enferma à double tour dans la salle de bains et refusa d'en sortir.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? » demanda le jeune homme à travers la porte.

Alors Luz se mit à verser de vraies larmes et avoua la vérité au milieu de ses sanglots : « Je n'ai que treize ans.

– Je te crois pas.

– Je te jure. »

Victor était passablement vexé de s'être laissé ainsi manipuler, mais il finit par se calmer, au point même d'arriver à en rire un peu. Il remit son pantalon et eut la gentillesse de la conduire à la gare routière et de lui acheter un billet pour Los Angeles.

« Je viendrai te chercher dans cinq ans, lui dit-il. Pour voir si tu es toujours jolie. »

C'était une gentille idée, mais Luz n'a plus jamais entendu parler de lui.

Quelque chose remue dans les fourrés, la fait sursauter. Rien, juste un oiseau. Elle congédie le passé et se reconcentre sur Isabel. Malone est maintenant assis sur le tronc, la tête entre les mains. S'il n'est pas prêt à bouger, il va falloir qu'elle l'abandonne.

« Vous allez encore vomir ? demande-t-elle.

– Non, non, répond-il en se relevant d'un bond et en attrapant le sac à dos. C'est parti, mon kiki. »

Luz marche en tête désormais, toujours sur le chemin, les yeux et les oreilles en alerte au cas où d'autres voitures arriveraient. Elle a la bouche pleine de poussière. Elle crache mollement et le vent rabat la salive sur son tee-shirt. Le pas lourd, elle se repasse le film de la fusillade dans le canyon. Freddy les a vendus, c'est certain, mais elle serait prête à parier que Rolando y est aussi pour quelque chose. À cette idée, elle est parcourue d'un frisson et presse encore l'allure.

Le chemin contourne une colline et d'un seul coup le paysage change. Un incendie a fait rage ici récemment, laissant derrière lui de la cendre grise, des rochers calcinés et des squelettes de chênes, d'armoises et de yuccas épineux. Des barbelés encore accrochés aux poteaux carbonisés d'une clôture tracent une limite au milieu de cette désolation, et le châssis noirci d'une voiture abandonnée rouille dans un fossé.

Luz se hâte de traverser cette zone dévastée, mais Malone se laisse distancer, traînant des pieds, la tête basse. Luz n'ose pas prendre le risque de lui crier de se dépêcher, mais elle n'est pas non plus disposée à ralentir. Quand le chemin dessine une nouvelle courbe et qu'elle le perd complètement de vue, sa tension monte d'un cran, son agacement mijote à petit feu. Elle décide de l'attendre plus loin, à l'endroit où le chemin se redresse un peu.

Une vision inattendue l'y accueille : à trente mètres de là, un arpent qui n'a pas brûlé, où poussent quelques arbres et un peu d'herbe verte. Une caravane cuite par le soleil est installée sur la parcelle, quelques remises et, surtout, un vieux pick-up bleu. La frustration de Luz est soudain balayée par un raz-de-marée de bonheur et elle se dit que c'est ce qu'on doit ressentir quand on sait qu'on est sauvé.

Malone a l'impression qu'il pourrait bien vomir de nouveau. Il compte ses pas pour éviter d'y penser, pose un pied devant l'autre en essayant de se donner un rythme. Sentant une odeur de fumée, il remarque alors le paysage calciné qu'il traverse. On dirait une illusion d'optique, une vision de cauchemar provoquée par la chaleur et la soif.

Luz revient vers lui en courant, lui fait signe de s'arrêter.

« Il y a une caravane, dit-elle quand elle arrive à sa hauteur.

– À quelle distance ? »

Elle montre la direction d'où elle vient. « Là. Juste là. »

Ils franchissent le virage à pas feutrés et se retrouvent face à une caravane en aluminium, une Airstream déglinguée posée sur un îlot de verdure au milieu d'un océan noir et gris. Ils s'en approchent. Malone passe le premier, sur ses gardes, guettant le moindre signe d'un occupant éventuel. Il y a des producteurs de meth dans les parages, des motards nazis, des trafiquants de drogue, des passeurs – toutes sortes de hors-la-loi qui tiennent sérieusement à leur tranquillité.

Lorsqu'ils s'engagent dans l'allée, un chien couleur sable jaillit comme une fusée de son refuge ombragé sous la caravane et leur fonce dessus. Malone lève un pied, prêt à repousser l'animal, mais le vieux roquet s'arrête net, se campe sur ses pattes et aboie tout ce qu'il sait.

« Cassius ! crie une voix d'homme. Silence ! »

Le chien regagne sa tanière et un vieux schnock en jean et tee-shirt crasseux s'avance sur le seuil de la caravane. Ce qui lui reste de cheveux blancs est dressé sur sa tête et une cigarette pend au coin de ses lèvres.

« Hello, dit Malone avec un salut de la main.

– Hello, répond le vieux.

– On a eu une panne de voiture. Vous auriez un téléphone qu'on pourrait utiliser ? »

À quoi pourrait leur servir un téléphone, il n'en sait fichtre rien. C'est la première idée qui lui est venue, voilà tout.

« Une panne ? » dit le vieux. Son regard soupçonneux plisse la peau fine autour de ses yeux bleus. Tandis que Malone et Luz se rapprochent, il les attend, mains sur les hanches.

« Surchauffe, certainement, dit Malone.

– Où ça ? »

Malone a un geste vague. « À dix minutes. On a juste besoin d'appeler pour qu'on vienne nous chercher.

– J'ai un portable, dit le vieux. Mais il faut aller sur la 94 pour capter.

– Ce serait très aimable à vous de nous le prêter.

– Pas de problème.

– Et si vous aviez aussi de l'eau à nous donner, ce serait formidable. »

Le vieux lui désigne un tuyau branché sur une canalisation qui sort de terre. Malone y va, pose le sac à dos et tourne le robinet. L'eau qui jaillit est d'abord si brûlante qu'il recrache la première gorgée, mais bientôt le jet se rafraîchit et il s'en gave jusqu'à patauger dans la boue.

« Ne buvez pas comme un cochon », dit Luz.

Quand il lui passe le tuyau, elle boit avec délicatesse, comme une chatte qui lape du lait.

Le vieux est assis à une table de pique-nique branlante, à l'ombre d'un chêne à moitié calciné. Malone s'assoit sur le banc en face de lui, mais Luz reste debout, brûlante d'impatience.

« C'était quand, l'incendie ? demande Malone au vieux.

– Il y a quelques semaines.

– Chaude alerte, on dirait. »

Le vieux s'esclaffe : « Une frousse de tous les diables. Les flammes ont pris d'assaut cette colline, là-bas, quinze mètres de haut, un grondement de semi-remorque.

– La vache, dit Malone.

– Comme vous dites. Croyez-le ou non, je les ai repoussées avec ce tuyau auquel vous avez bu. Je suis passé à deux doigts qu'on me retrouve tout carbonisé. »

Un tamia file dans l'herbe pour aller s'abreuver à la flaque sous le robinet. Cassius bondit de sous la caravane pour le chasser. Malone se passe les doigts dans les cheveux en se demandant qui appeler. Pas Freddy, c'est clair. Peut-être que le mieux serait de demander au gus de les conduire à la ville la plus proche, d'où ils pourront prendre un car pour San Diego.

« Comme ça, il n'y a que vous ? » demande-t-il au vieux.

Le sourire de l'autre se fane.

« Pourquoi ? Vous avez l'intention de me dévaliser ?

– Allons. Je me demandais juste comment on s'occupe ici tout seul toute la journée. »

Le vieux hausse les épaules, toujours méfiant. « Je marche. Je lis un peu.

– Ah ouais ? Qu'est-ce que vous aimez lire ?

– Des westerns. Des romans d'espionnage. On a deux poches pour

le prix d'un dans une librairie de Calxico et on peut les revendre d'occase quand on a fini. Shakespeare. »

« Shakespeare ? » s'apprête à dire Malone, mais à ce moment-là le vieux sourcille et lève les mains en l'air.

Malone se retourne et découvre Luz qui pointe le 45 plaqué argent sur le type. Autant il avait chaud avant, autant ça le refroidit, comme si on lui avait jeté un seau d'eau glacée.

« On veut acheter votre voiture, dit Luz au vieux.

– Et je suis vendeur, j'imagine », répond le vieux sur un ton acide.

Malone surmonte sa stupeur et intervient pour reprendre les rôles de la situation. Luz a décidé de la suite des événements en sortant le Colt 45, mais il faut qu'il fasse en sorte que la transaction se déroule sans accrocs.

« Ce n'est pas ce que vous croyez, dit-il au vieux. On va vous payer beaucoup plus qu'elle ne vaut.

– J'appelle quand même ça du vol.

– Ça ne peut pas être du vol, dit Luz. On vous *paye*.

– Rangez ça », dit Malone à Luz en désignant le pistolet.

Elle le baisse, mais le garde en main. Il sort une liasse de billets du sac à dos et l'examine. Que des billets de cent. Il balance l'argent sur la table devant le vieux.

« Il y en a pour cinq mille », dit-il.

Le vieux ne réagit pas devant les billets, se contente de fouiller dans la poche de son jean et de laisser tomber une clé au bout d'un porte-clés en plastique rouge sur la table.

Une autre idée vient à Malone, qui remet la main dans le sac.

« Et voilà (il prend quelques billets volants) mille de plus pour votre téléphone. »

Il pose les billets à côté de la liasse et, quand le vent les agite, il les coince sous le coquillage qui fait office de cendrier. Le vieux secoue la tête et ricane.

« J'imagine que vous voulez que j'aille vous le chercher, tant qu'on y est, dit-il.

– Si ça ne vous dérange pas, dit Malone.

– Mais comment donc. Pas le moins du monde », répond le vieux avec une amabilité sarcastique.

Il s'appuie sur la table pour se lever et se dirige vers la caravane.

Luz donne une bourrade à Malone entre les omoplates.

« Comment vous savez qu'il n'a pas une arme là-dedans ? » murmure-t-elle.

Malone arrive à la porte avant le vieux, mais le laisse entrer le premier. La caravane est encombrée, mais rangée. On sent une discipline de collectivité, quasi militaire, dans la façon dont les boîtes de conserve sont empilées sur le plan de travail de la kitchenette et les coussins à fleurs calés contre les accoudoirs du canapé. Au bout d'un petit couloir, Malone aperçoit un lit fait avec soin et il y a même une bonne odeur, ça sent l'orange.

Le vieux prend un téléphone sur une table et le tend à Malone.

« Je suis désolé pour tout ça », dit celui-ci.

Le vieux hausse les épaules. « Qui vole ma bourse vole une chose sans valeur, répond-il.

– Ça ne va pas fort pour nous.

– Et maintenant ça ne va pas fort pour moi non plus. »

Malone suit le vieux à l'extérieur et le fait rasseoir à la table de pique-nique. Luz, debout au bord de la dentelle que projette l'ombre du chêne, paraît à deux doigts d'implorer. Maintenant qu'ils ont la voiture, elle n'a plus qu'une idée en tête : s'en aller.

« Il vaudrait sans doute mieux que vous comptiez vos billets et que vous teniez votre langue, conseille Malone au vieux. Vous n'aimeriez pas recevoir une visite des types que nous fuyons.

– À vos ordres, chef. »

L'attitude du vieux commence à irriter Malone. Ces airs qu'il se donne, comme s'ils étaient deux nigauds dont les âneries n'en finissaient plus de l'amuser, lui rappellent son père.

Il prend le sac à dos et se dirige vers la voiture sans ajouter un mot, Luz sur ses talons. La portière grince quand il l'ouvre, mais l'intérieur est aussi coquet que la caravane. Il enfonce la clé dans le contact et la tourne. Le moteur tousse une fois, deux fois, puis se met à tourner au moment où Luz s'installe côté passager.

Le vieux est toujours assis à la table de pique-nique quand Malone fait demi-tour et brinquebale dans l'allée qui mène au chemin de terre. Le passage de la première à la seconde est un peu grippé et il y a une longue fissure dans le pare-brise, mais cette voiture les mènera à destination. Malone baisse la vitre pour aérer, puis la remonte à cause de la poussière.

« Ça aurait pu se passer autrement, dit-il à Luz.

– Vous alliez rester là toute la journée à parler littérature. Il faut que j'aille à L. A.

– Vous avez de la chance qu'il ne nous ait pas fait une crise cardiaque. »

Luz regarde par la fenêtre ; pour elle, le sujet est clos.

« Alors on va où ? dit Malone. La gare routière ?

– Aussi vite que vous pouvez. »

Quelques minutes plus tard, ils quittent le chemin de terre et prennent la 94, une deux-voies qui longe la frontière depuis San Diego jusqu'à Imperial Valley. La zone incendiée se termine là et ils filent au milieu de prairies desséchées parsemées de bosquets de chênes. Luz n'arrête pas d'ouvrir et de refermer le téléphone, guettant le réseau. Quand elle finit par en trouver un et qu'elle compose un numéro, Malone entend un signal sonore à l'autre bout du fil et un message : ce numéro n'est plus attribué. Luz se décompose et le désespoir qui se lit sur son visage le trouble.

« Quoi ? dit-il.

– Rien.

– Dites-moi. »

Elle garde le silence, reprend contenance et dit : « Ma tante, celle qui gardait ma fille pour moi. Le numéro que j'avais pour elle n'est plus valable.

– Il y aurait un autre moyen de la joindre ?

– Je sais où elle habitait. Je vais aller voir là-bas. »

Annie. Un souvenir d'elle, un seul, l'odeur de sa peau, réussit à franchir le rempart que Malone a construit contre le passé. Cela suffit à lui faire mal.

« Vous voulez que je vous emmène à L. A. ? » demande-t-il à Luz. Les mots sont sortis avant qu'il puisse les retenir.

« Ça ira, dit-elle.

– Réfléchissez un instant. Pensez à votre fille. Vous voulez que je vous emmène en voiture ? »

Le débat intérieur de Luz se lit sur son joli minois. Au bout de quelques secondes, elle répond : « Vous pourrez garder l'argent.

– Il est déjà à moi. Vous me l'avez donné dans le canyon.

– Le pistolet aussi, alors, dit Luz en glissant le Colt 45 sur la banquette. Il vaut cher.

– D'accord. Marché conclu. »

Après cela, ils roulent en silence ; la constance des vibrations et des grincements de la vieille guimbarde est apaisante après le chaos de ces dernières heures. Lorsqu'ils prennent la rocade de San Diego, vers le nord et Los Angeles, le chaparral laisse place à la banlieue et Malone se sent étrangement serein. Il ne lui semble plus qu'il est en train de conduire, mais plutôt de tomber, de dégringoler inexorablement, béatement, vers sa destinée.

Thacker va manquer d'essence et il a besoin de pisser. Le Mexicain ne dit rien quand il lui annonce qu'il va s'arrêter, mais Thacker devine son irritation dans le dessin de sa mâchoire crispée et dans le plissement momentané de ses yeux. Le type n'a pas décroché deux mots depuis qu'ils ont quitté la frontière (il lui a dit son nom, Jerónimo, et c'est à peu près tout) et Thacker se demande ce qui se passe dans sa caboche. Les taciturnes peuvent être dangereux. Ou juste cons.

Il quitte l'autoroute à Temecula et a le choix entre Shell, Standard ou Arco. Arco est moins cher, alors il entre dans la station, s'arrête à une pompe et quitte la bulle climatisée de la voiture. Il décide de payer en liquide. Mieux vaut ne pas laisser de traces aujourd'hui.

Alors qu'il traverse le parking vers la boutique, il manque de se faire renverser par deux filles qui reculent trop vite dans leur Mustang décapotable. Elles discutent, rient, ont mis la musique à fond et ne le remarquent même pas avant qu'il lance un cri d'alarme. La conductrice, une blonde évaporée, semble à deux doigts de l'abreuver d'injures, quand elle s'aperçoit qu'il est en uniforme et se ravise.

« Désolée », dit-elle en rentrant la tête dans les épaules.

Thacker s'approche de la Mustang et l'examine d'un air de connaisseur. Où donc une minette de cet âge-là prend-elle l'argent pour se payer ce genre de voiture ? Ça sent la poulette entretenue par un vieux plein aux as.

« Chouette voiture, dit-il.

– Merci », dit la blonde.

Bronzée. De gros nichons. La copine n'est pas mal non plus.

« Où est-ce que vous étiez si pressées d'aller comme ça ? » À elles de deviner s'il s'agit d'un interrogatoire officiel ou d'une conversation entre amis.

« On est en retard pour le travail », dit la blonde.

Thacker s'approche encore, pose une main sur le haut du pare-brise.

« Ah ouais ? Où ça ?

- Chez Applebee's.
- Miam, les bons cheeseburgers, dit-il.
- Oui, enfin, je suis végétarienne, alors...
- Alors pas de cheeseburger pour vous.
- Pas de cheeseburger pour moi.
- Mais de la bite, ça oui, je parie », dit Thacker.

Le grand sourire hypocrite de la fille disparaît. *Parfaitement, tu m'as bien entendu, pétasse*, pense Thacker.

« Pardon ? » dit la fille.

Thacker s'écarte de la voiture. « Soyez prudentes, mesdemoiselles, d'accord ? » dit-il avant de les laisser s'en aller. Elles crieraient au meurtre si quelqu'un les traitait de putes, mais c'est bien ce qu'elles sont et, s'il avait l'argent de cette Luz, il le prouverait. Il se serait fait sucer par ces deux-là rien qu'en claquant des doigts.

Il entre dans la boutique et se dirige vers les toilettes pour hommes, qu'il trouve occupées. Contrarié, il rejoint la file des clients qui attendent pour payer. Quand vient son tour, il dit au Mexicain derrière la caisse qu'il va faire le plein et lui tend les quatre-vingts dollars qu'il lui reste.

De retour à la pompe, il nettoie le pare-brise pendant que le réservoir se remplit. Quand il passe la raclette, Jerónimo se tourne vers la fenêtre pour éviter de croiser son regard.

Ça lui coûte soixante-quatorze dollars de faire le plein. Thacker revise le bouchon et ouvre sa portière.

« Je vais me prendre un hot-dog, dit-il au Mexicain. Vous voulez quelque chose ?

– Non.

– Un Coca ? De l'eau ? »

C'est le cadet de ses soucis que l'autre crève la dalle, mais il a besoin qu'il soit d'attaque pour la suite des opérations.

« Rien. »

Thacker retourne dans le magasin et jette un nouveau coup d'œil à la porte des toilettes pour hommes. Le verrou est toujours mis, mais c'est libre chez les femmes, alors il y va.

Avant d'aller récupérer sa monnaie, il sort un Jumbo Beefy de la vitrine chauffante et le recouvre de chili, de cheddar et de *jalapeños*. Il l'engloutit debout dans un liseré d'ombre devant la boutique, en descendant de grandes goulées de limonade entre deux bouchées.

Jerónimo a la tête renversée en arrière, les yeux fermés, mais il revient à la vie quand Thacker ouvre la portière.

« L'heure de la sieste ? dit Thacker pour le charrier.

– Je réfléchissais. »

Thacker reprend la 15 et rejoint la voie de gauche, où ça file à toute berzingue. Au-delà de Lake Elsinore, la voie rapide traverse une série de collines rocheuses et la station country qu'il écoutait ne laisse bientôt plus entendre que des crépitements parasites. Il appuie sur le bouton de recherche de la radio et, au bout de quelques secondes, une voix traînante et vibrante de colère remplit l'habitacle, soutenue par la plainte lugubre d'un orgue.

« Mes frères et sœurs, vous voyez tous ces gens qui passent leur vie à rêvasser du Paradis, du jardin d'Éden, des rues pavées d'or et des anges qui jouent de la harpe ? Eh bien, je suis là pour vous dire qu'il serait temps qu'ils pensent un peu moins au Paradis et un peu plus à l'Enfer. Parce que l'Enfer est une réalité, mes amis. Les flammes sont réelles. Les souffrances inimaginables et sans fin sont réelles. Les tourments sont réels. "C'est trop déprimant", vous me dites. Ah ! Mais écoutez : si vous n'avez pas peur d'aller en Enfer, il y a de sacrées bonnes chances pour que vous ne voyiez pas le Paradis. »

Ces vociférations sur les flammes de l'Enfer font sourire Thacker. Elles le renvoient à l'été de ses quinze ans, à l'époque où Clyde Waters était arrivé dans sa bonne ville de Taft et avait repris le poste de prédicateur de l'église pentecôtiste.

Le bruit s'était répandu que Waters était un phénomène, un homme de Dieu naturellement doué d'un message de grâce universelle, et la grand-mère de Thacker avait décidé d'aller se faire son idée par elle-même. Baptiste depuis toujours, elle avait traîné Thacker à l'office dès son plus jeune âge, bien décidée à lui donner des repères religieux – démarche que ses parents approuvaient sans réserve parce que son absence de la maison tous les dimanches leur permettait de soigner tranquillement leur gueule de bois. Quant à Thacker, il adorait les déjeuners post-sermon au drive-in Sno-White.

Ainsi donc, par un matin de juillet caniculaire, au lieu d'emmener Thacker dans la petite église baptiste toute propre dont il avait mémorisé la moindre planche gauchie, Granny avait dirigé sa Buick vers la lisière de la ville, où l'église de la Sainteté Pentecôtiste occupait un vieux baraquement préfabriqué installé sur un parking de

terre battue face à un champ pétrolier où les pompes à balancier opinaient du chef inlassablement.

Il régnait une chaleur étouffante dans l'église et, sous l'arc de ce plafond métallique ondulé, Thacker se sentit comme Pinocchio à l'intérieur du ventre de la baleine. Sa grand-mère et lui se glissèrent au dernier rang, s'attirant les regards curieux des fidèles, vingt vieillards qui s'éventaient avec les enveloppes de la quête et des journaux pliés. Un des diacres, un petit homme gras au poil hérissé comme un goret, fit quelques annonces sur les rencontres et événements à venir, puis introduisit le frère Clyde Waters.

Waters était grand, filiforme, chauve, aussi racorni qu'un bâton de viande séchée pour avoir trop pris le soleil et le vent. Il monta en chaire avec une chemise blanche boutonnée jusqu'en haut du col, un nouveau Levis tout raide et des bottes de cow-boy noires luisantes. Son sermon démarra doucement, avec des blagues éculées et trop de citations des Écritures, et l'ennui gagna vite Thacker. Il était plus ou moins en train de rêver de chasse à la colombe quand un rugissement le réveilla en sursaut. Waters était en proie à la transe. Son visage était cramoisi, les tendons de son cou saillaient comme les racines d'un arbre et sa voix avait insensiblement adopté une cadence incantatoire.

Durant la demi-heure qui suivit, il vitupéra contre la perversité de ce monde, le péché qui souillait l'humanité et les démons quotidiens qui attendaient de vous entraîner par le fond. C'était un homme pour qui l'Enfer était un lieu aussi réel que Taft ou Bakersfield ou New York City, capable de vous décrire le Diable accroupi sur son trône terni avec autant de précision que s'il l'avait vu de ses propres yeux, hanté jusqu'aux larmes par des visions nocturnes de pécheurs dans l'étang de feu, des âmes infortunées qui auraient pu être rachetées si seulement elles avaient accepté de reconnaître en Jésus leur Seigneur et Sauveur.

Thacker était suspendu à chacune de ses paroles, fasciné par la sainte colère du prédicateur, emporté par la passion qui le poussait à se marteler la poitrine à coups de poing en gémissant : « Seigneur, quand donc déposerai-je ce corps abject pour retrouver mon Dieu ? » Et lorsque, en conclusion de son sermon, Waters se laissa tomber à genoux, suffoqué, enfin à court de mots, Thacker retint son souffle, à moitié convaincu que l'autre allait spontanément s'embraser d'un feu céleste et renaître sous la forme d'un ange vengeur.

« En voilà bien un cabotin » : ce fut tout ce que Granny trouva à dire après coup, mais Thacker fut instantanément converti. Abasourdi qu'un prophète comme Clyde Waters foulât les mêmes rues poussiéreuses et défoncées que lui, il prit l'habitude de suivre le prédicateur chaque fois que leurs chemins se croisaient dans la petite bourgade, animé d'une curiosité dévorante pour ses faits et gestes quotidiens.

Un samedi après-midi, il le suivit dans un snack-bar et l'observa tandis que, à quelques tabourets de là, il commandait un burger *patty melt*. Une autre fois, après l'avoir aperçu dans l'épicerie en compagnie de son épouse, il arpenta les rayons dans leur sillage en poussant un chariot et découvrit que les Waters aimaient la mortadelle et le fromage en tranches Kraft, le jus d'orange, les lasagnes surgelées et le pain au levain. Et puis, il y eut la fois où il le regarda se faire couper les cheveux et entra l'air de rien dans le bureau de poste pendant qu'il achetait des timbres et un mandat postal.

Mais en un peu moins d'un mois Thacker se désintéressa du prédicateur parce que, en fin de compte, non seulement Clyde Waters foulait les mêmes rues que lui, mais il menait la même existence idiote. Qui aurait cru qu'un messenger de Dieu pouvait être d'un tel ennui ? Thacker finit par arrêter de suivre Waters et retourna à ses anciennes occupations : perfectionner sa technique de vol à l'étalage et essayer de dépasser le stade du frotti-frotta tout habillé avec la petite voisine pour qui il en pinçait.

Il s'était donc écoulé plusieurs semaines sans qu'il ait ne serait-ce qu'une pensée pour Waters, lorsqu'il tomba un soir sur la voiture du type garée dans un bois de saules au bord du réservoir. Thacker était venu à bicyclette pour dézinguer des têtards avec son pistolet à grenailles. Sa curiosité éveillée, il planqua la bicyclette dans un carré de mauvaises herbes et s'approcha à pas de loup du break constellé de fientes.

Le véhicule semblait vide, mais un gémissement s'en échappa, un gloussement, un chuchotement. Il faillit prendre ses jambes à son cou, mais se reprocha d'être une mauviette. Lentement, très lentement, il se redressa pour jeter un œil par la vitre. Ce qu'il vit, il ne le vit qu'un instant avant que la crainte d'être découvert ne le fasse déguerpir : la femme de Russell Hall, offerte sur la banquette arrière, les seins tombants, la jupe remontée sur les hanches et le crâne chauve de

Waters entre les cuisses.

Quand Thacker raconte cette histoire aujourd'hui, c'est pour rigoler, mais jamais il ne raconte l'épilogue : la façon dont il s'est rendu chez les Hall peu de temps après, à un moment où il savait que Russell était au travail, pour informer Mme Hall de ce qu'il avait vu. Elle lui a demandé si elle pouvait faire quoi que ce soit pour éviter qu'il n'en parle à son mari et, avant qu'il ait eu le temps de dire ouf, il la baisait à son tour. Il sait que rien n'était tout noir ou tout blanc dans cette histoire, mais il n'a jamais laissé cela le tracasser beaucoup. Une chose est bien sûre, néanmoins : jamais plus il n'a été dupe de quiconque.

Il appuie inlassablement sur le bouton de recherche automatique de la radio jusqu'à ce qu'une chanson des Eagles se fasse entendre. Soit le Mexicain pue, soit c'est lui, alors il règle la ventilation pour qu'elle envoie plus d'air dans sa direction.

« Vous parlez bien anglais, dit-il à Jerónimo. Où est-ce que vous avez appris ? »

– Je suis né aux États-Unis, j'ai vécu ici presque toute ma vie.

– Ah ouais ? Où ça ? »

Le Mexicain fait la grimace et regarde ailleurs. « Sans vouloir être désagréable, dit-il, moins vous en saurez sur moi, mieux ça vaudra pour moi, et moins j'en saurai sur vous, mieux ça vaudra pour vous.

– Cinq sur cinq, dit Thacker. Pas de problème. »

Ces voyous qui prennent leurs grands airs pour vous dire d'aller vous faire foutre. Et ça s'étonne de finir derrière des barreaux en combinaison rayée. Terreurs, mon cul. Des crétins, oui.

Quand ils arrivent à proximité de Los Angeles, le gros entre l'adresse de la tante de Luz dans son téléphone et une carte s'affiche. La tante habite à Compton, dans ce qui, à l'époque de Jerónimo, était un quartier noir, le territoire des Spooktown Crips. Les choses ont dû changer. Thacker tend le téléphone à Jerónimo en lui demandant de le guider et l'autre obtempère sans rechigner. N'importe quoi pourvu qu'ils arrivent au plus vite.

Ils prennent la 91 vers Alameda, à l'ouest, puis bifurquent vers le nord. Thacker annonce qu'il doit encore pisser.

« Sérieux ? » dit Jerónimo.

Thacker glousse pour lui montrer qu'il plaisantait.

« Vous aviez envie de me tuer, hein ? »

Jerónimo ne répond pas et se contente de fixer la carte, la petite bulle bleue qui indique leur localisation. Si vous riez aux facéties d'un clown, il continuera, or Jerónimo ne veut entendre aucune des blagues du gros.

Ils traversent un horrible fatras de petites usines, ateliers de réparation de voitures et stands de tacos séparés par des terrains vagues jonchés de détritux et tapissés de verre brisé. Le ciel est couleur ligne de crasse dans une baignoire, le soleil un furoncle purulent. Une femme va au petit trot de sa voiture à une fabrique de fermetures éclair, une main sur le nez et la bouche pour se protéger de la brume chimique, et des pigeons psychotiques se pavanent sur le trottoir désert et s'écartent de mauvaise grâce devant un ramasseur de canettes qui passe dans un cliquetis de ferraille, son caddie boiteux chargé d'un monceau de trucs recyclables.

Jerónimo demande à Thacker de traverser une voie de chemin de fer, puis de prendre à droite dans Alondra Boulevard et à gauche dans Burris Avenue, une petite rue bordée d'arbres et de pavillons aux façades de crépi bien entretenues. L'adresse qu'ils cherchent se révèle être une maison de style espagnol avec des fenêtres cintrées et une grande véranda couverte. Il y a un carré de pelouse devant, avec une statue en béton de Notre-Dame de Guadalupe. Au bord du trottoir, une pancarte manuscrite a été fixée à un poteau téléphonique. ATTENTION, peut-on y lire, ENFANTS !

Ils la dépassent et continuent jusqu'au coin de la rue, tandis que Jerónimo observe la maison dans son rétroviseur. Le monospace garé dans l'allée n'a pas l'air d'être un véhicule de la police et les autres voitures de la rue non plus. N'empêche, il est un peu inquiet. La mère de Luz a pu la joindre et l'informer de la visite qu'il lui a rendue. Après quoi, Luz a pu appeler les flics et raconter n'importe quoi pour lui mettre des bâtons dans les roues. La sonnerie du téléphone dans sa poche le ramène au présent.

« Qu'est-ce qui se passe ? dit El Príncipe. J'attends.

– Je serai bientôt sur le chemin du retour. Je suis à ses basques.

– Tu l'as retrouvée ?

– Je suis tout près. J'aurai bientôt de bonnes nouvelles à vous donner.

– Tant mieux parce que c'est le seul genre de nouvelles que j'ai

envie d'entendre.

– J'ai compris.

– Vraiment compris ?

– Oui.

– Bien, dit El Príncipe. Au fait, tu étais au courant que ton fils ne savait pas nager ?

– Quoi ? » dit Jerónimo, qui en oublie la maison, Luz, tout.

« Je lui ai demandé s'il voulait se baigner dans la piscine et il m'a dit qu'il ne savait pas nager.

– Il est petit.

– S'il reste suffisamment longtemps, il se pourrait que je lui apprenne. »

C'est du terrorisme psychologique, carrément, mais Jerónimo ravale sa colère, garde son sang-froid. « Je vous rappelle bientôt, dit-il.

– Tu sais comment j'ai appris, moi ? continue El Príncipe. Mon père m'a jeté à la balle. C'est vache, mais ça marche.

– Une heure, peut-être deux », dit Jerónimo avant de raccrocher, feignant de ne pas avoir saisi la menace.

Thacker sourit de son stupide sourire de *gringo*.

« Qui c'était ? Votre *jefe* ? Le plus couillu de la basse-cour ?

– Conduisez-moi à la maison, lui dit Jerónimo. Je vais y entrer.

– Pas si vite, voyons.

– Hé, vous ne comprenez pas. Je n'ai pas le temps de finasser.

– Si, je comprends. Mais vous ne pouvez pas débarquer là-bas tous flingues dehors. Faisons ça bien. »

Son idée est relativement simple : ils seront tous deux des agents de la police des frontières. Son uniforme leur ouvrira la porte et il donnera sa plaque à Jerónimo pour qu'il la présente au cas où ils poseraient des questions sur lui. Quand ils seront dans la maison, Thacker mènera la conversation et tâtera le terrain.

« Et ne pétez pas un câble si au début ça a l'air d'une impasse. Laissez-moi les travailler au corps. »

Ils se garent le long du trottoir d'en face et Jerónimo descend du pick-up, glisse le Smith & Wesson dans sa ceinture, au creux de ses reins. Thacker et lui remontent l'allée et jettent un œil dans le monospace. Des jouets d'enfant, un attrape-rêves suspendu au rétroviseur.

L'allée se prolonge sur le côté de la maison et conduit à un garage indépendant à l'arrière, mais le passage est fermé par une clôture grillagée. Un berger allemand et un genre de croisé pit-bull se ruent sur la clôture et se déchaînent en un concert d'aboiements frénétiques. Thacker touche le coin de son œil avec son index et montre le garage. Jerónimo s'approche de la clôture pour surveiller l'arrière de la maison pendant que le gros monte pesamment dans la véranda et frappe à la porte. Les chiens, yeux révulsés, babines retroussées, s'époumonent contre Jerónimo, informant tout le quartier de sa présence.

Une femme vient ouvrir, une Latino potelée, dans les trente-cinq, quarante ans, en short et débardeur. Thacker lui raconte une histoire d'immigration et lui montre une des photos de Luz qu'El Príncipe a données à Jerónimo. Avec les chiens, Jerónimo n'entend pas ce qui se passe, mais Thacker lui fait bientôt signe de les rejoindre sur le seuil.

« Mon collègue, l'agent Vasquez », dit Thacker à la femme, les sourcils froncés par l'incompréhension. Il se tourne vers Jerónimo : « Elle ne sait pas *hablar inglés* », dit-il.

Jerónimo prend la photo des mains de Thacker et la présente de nouveau à la femme. « Nous recherchons cette jeune femme, dit-il en espagnol. Vous la connaissez ?

– Non », répond la femme.

Elle ment très mal.

« Regardez encore, insiste Jerónimo. Elle s'appelle Luz. »

La femme écarte la photo d'un geste. « Je vous en prie.

– C'est votre nièce, n'est-ce pas ?

– Je ne veux pas d'ennuis.

– Nous non plus. Dites-nous ce que nous voulons savoir et nous partirons.

– J'ai peur, dit-elle avec un signe de tête en direction de Thacker. Cet homme est armé.

– Tout va bien se passer, la rassure Jerónimo. Juste quelques questions. »

Elle réfléchit, puis ouvre sa porte plus largement et les invite à entrer.

Le salon est une grotte fraîche et sombre, les rideaux hermétiquement fermés, un climatiseur au-dessus de la fenêtre, qui rame tout ce qu'il peut. Deux petites filles, allongées chacune à un

bout du canapé, regardent des dessins animés à la télévision. Elles lèvent à peine les yeux quand Jerónimo, Thacker et la femme traversent en direction de la cuisine. Les photos de famille accrochées dans le couloir désarçonnent un instant Jerónimo, lui rappellent Irma et les enfants, mais sur l'une d'elles il aperçoit Luz adolescente, un nourrisson dans les bras, et la situation commence à s'éclaircir.

La cuisine est à l'image du reste de la maison, habitée mais propre là où il faut. De la vaisselle fraîchement lavée sèche dans un égouttoir à côté de l'évier et la pièce sent le détergent. Jerónimo tire une chaise pour la femme autour d'une petite table coupée en deux par un trait de soleil et s'assoit en face d'elle. Thacker reste debout devant le réfrigérateur qui bourdonne, les bras croisés sur la poitrine.

« Comment vous appelez-vous ? » demande Jerónimo à la femme.

Les lèvres cachées derrière ses doigts tremblants, elle répond : « Carmen Rosales.

– Et vous êtes la tante de Luz ? »

Elle acquiesce. « Mais nous n'avons aucune nouvelle depuis des années, depuis qu'elle est retournée au Mexique.

– Aucun coup de fil de sa part ces derniers temps ? Pas de textos ?

– Rien. Que s'est-il passé ? »

Jerónimo se penche en avant, pose ses coudes sur la table en formica turquoise et regarde Carmen dans les yeux. Il veut lui faire peur juste ce qu'il faut.

« Luz a une fille », dit-il.

La main de Carmen glisse de sa bouche à sa gorge, à la croix en or qu'elle porte en pendentif.

« C'est une des deux ? demande-t-il avec un coup de tête vers le séjour, se fiant à son intuition.

– Nous l'avons élevée, dit Carmen. Elle est comme notre fille.

– C'est bien, dit Jerónimo. C'est gentil à vous. Mais nous avons appris quelque chose.

– Quoi ?

– Luz va venir ici pour la voir aujourd'hui.

– Non. Qui vous a dit ça ? »

Jerónimo fronce les sourcils et se gratte la nuque. « C'est confidentiel, dit-il. Vous savez ce que c'est. Ce que je peux vous dire, c'est que Luz a de sérieux ennuis. Elle a mis un homme très violent en colère et mon collègue et moi avons été envoyés ici pour protéger son

enfant. »

La peur aiguisé les traits de Carmen. Elle jette un regard vers Thacker, puis se retourne vers Jerónimo. « Il faut que j'appelle mon mari, dit-elle.

– Plus tard, dit Jerónimo. On n'a pas le temps maintenant.

– Si, je vais l'appeler », dit-elle en se levant.

Jerónimo l'attrape par la main. Il serre fort et l'oblige à se rasseoir.

« Écoutez-moi, dit-il. Nous sommes ici pour vous aider.

– M'aider ? dit Carmen d'une voix qui vire à l'hystérie. Vous n'êtes pas de la police des frontières. Vous n'êtes d'aucune police.

– Chut, dit Jerónimo. Calmez-vous. »

C'est une femme bien, il le voit, mais il lui fera du mal s'il y est obligé.

« Qu'est-ce qui se passe ? demande Thacker en anglais.

– Ne dites rien, dit Jerónimo. Laissez-moi gérer ça. »

Malone et Luz se trouvent sur la 91 quelque part entre Corona et Yorba Linda, à l'entrée du comté d'Orange, l'ancien terrain de jeu de Malone. Il a grandi à Anaheim Hills, Val, Annie et lui habitaient Tustin, pas trop loin, et ses parents vivent toujours à Newport. C'est ici qu'il est allé à l'école, ici qu'il a travaillé, qu'il s'est marié, qu'il a été papa et qu'il a croisé une ou deux fois le bonheur.

Il n'est pas revenu depuis que Val l'a quitté et qu'il s'est débiné à Los Angeles avec l'intention de se perdre au milieu d'inconnus pour consumer ce qu'il lui restait de vie. Son cœur se serre quand il regarde la plaine familière qui court jusqu'à l'océan ; le quadrillage régulier des larges rues et des voies rapides ; et le voile de pollution qui rend les couleurs étranges. D'un seul coup, il réalise qu'il ne devrait pas être là, que ce qu'il a fui le guette peut-être comme un esprit vengeur.

Luz regarde par la fenêtre et Malone cherche quelque chose à lui dire pour conjurer le mauvais pressentiment qui vient de s'emparer de lui.

« Elle a quel âge, votre fille ? demande-t-il.

– Hein ? répond Luz, revenant du lieu où l'avaient emmenée ses pensées.

– Elle a quel âge, votre gamine ?

– Elle aura quatre ans mardi.

– Et ça fait combien de temps que vous ne l'avez pas vue ?

– Trois ans. »

Malone voit bien qu'elle est un peu mal à l'aise, mais il continue, c'est plus fort que lui.

« Pourquoi vous l'avez quittée ? »

Luz lui lance un regard de colère et se détourne avec un haussement d'épaules.

« Je ne vous juge pas, dit-il. Je suis curieux.

– J'ai été idiot.

– Mais maintenant vous allez réparer.

– Je vais essayer.

– C'est bien. J'espère que vous y arriverez. »

Une salissure sur le pare-brise attire son regard. Il veut l'enlever avec son pouce, mais s'aperçoit que la tache est de l'autre côté de la vitre. Ils passent devant une station-service où il lui arrivait de faire le plein et la pizzeria où Val travaillait du temps où elle était au lycée. Un souvenir en entraîne un autre.

« À qui vous l'avez pris, cet argent ? demande-t-il à Luz, à tout prix désireux à se changer les idées.

– À quelqu'un que vous n'avez pas envie de connaître.

– Il a une idée de ce que vous êtes en train de faire, de l'endroit où vous allez ?

– Ouais, je lui ai laissé un plan, ironise-t-elle. À votre avis ?

– À mon avis, ce type de la police des frontières savait que nous allions passer ce matin, et peut-être que l'autre aussi.

– Ne vous en faites pas pour ça. Dans une demi-heure, vous serez débarrassé de moi.

– Je ne m'en fais pas pour moi. Je m'en fais pour vous.

– Je peux me débrouiller toute seule. »

Ils roulent en silence jusqu'à ce que la pression remonte sous le crâne de Malone. *Laisse-la tranquille*, se sermonne-t-il au moment même où il demande : « Elle s'appelle comment, votre fille ? »

Luz penche la tête sur le côté, en colère à présent. « Vous savez quoi, dit-elle. Moi aussi, je vais vous en poser, des questions. Vous êtes marié ?

– Je l'ai été.

– Et puis ?

– Elle m'a quitté.

– Vous la trompiez ?

– Non.

– Si, c'est ça. Vous la trompiez.

– Non, ce n'est pas ça.

– Alors pourquoi elle vous a quitté ?

– Notre fille.

– Oh, une fille. Comment elle s'appelle ?

– Annie.

– Elle a quel âge ?

– Elle aurait dix ans.

– Comment ça ?

– Elle est morte. »

La stupeur se peint un instant sur le visage de Luz, mais elle continue :

« De quoi ?

– Renversée par une voiture.

– Comment ?

– Elle a traversé la rue en courant, dit Malone. Je l'ai quittée des yeux une seconde pour décharger des courses... »

Il voudrait embarrasser Luz avec les détails, lui faire regretter d'avoir posé la question, mais sa voix se brise. Même après toutes ces années, il ne peut pas se résoudre à raconter ce qui s'est passé ce matin-là, à décrire le crissement des pneus, le choc sourd des chairs, le moment où il s'est retourné pour découvrir la voiture qui avait renversé Annie encore sur elle. « Bougez ! hurle-t-il les nuits où il revit la scène. Bougez ! » Mais il est toujours trop tard, elle est toujours déjà morte.

« Demandez-moi autre chose », dit-il quand il retrouve sa voix, mais maintenant qu'elle l'a blessé jusqu'au sang, l'indignation de Luz s'est dissipée. Elle regarde de nouveau en silence par la fenêtre tandis que Malone se cramponne au volant et continue sa route.

Une voiture de la police routière les rattrape sans préavis, surgie de nulle part, et les dépasse à toute berzingue en clignotant comme une malade. Elle traverse les quatre voies de l'autoroute en diagonale, manœuvre destinée à freiner progressivement la circulation. Malone veut s'échapper par la prochaine sortie, mais quand tout s'immobilise, il se retrouve coincé entre une camionnette et une Corvette. Il sort la tête par la fenêtre, voit la voiture de patrouille faire demi-tour et s'arrêter au milieu de l'autoroute face à une horde de véhicules au point mort. Luz se cramponne à la poignée de la portière comme si elle allait prendre ses jambes à son cou.

« Zen », dit Malone, qui a découvert la raison de cette paralysie : un canapé en cuir marron sur la voie de gauche. Un véhicule au moins l'a déjà percuté, faisant apparaître du rembourrage blanc et une structure en bois, brisée. Le patrouilleur sort de voiture, enfle une paire de gants noirs. Il empoigne le canapé et, par une série d'à-coups, le tire jusqu'au bas-côté.

« Merci, monsieur l'agent », lance une femme non loin d'eux.

Le patrouilleur regagne son véhicule et fait demi-tour pour se

remettre dans le sens de la marche. Dès qu'il s'éloigne en trombe sur la chaussée irrésolument déserte, la circulation reprend et, en quelques secondes, c'est comme si elle ne s'était jamais interrompue.

Quelques kilomètres plus loin, Luz demande : « Si vous voyez un genre de centre commercial, on pourrait s'arrêter ? »

– Je croyais que vous étiez pressée.

– Je ne veux pas qu'Isabel me voie dans cet état. Il faut que je me débarbouille.

– Isabel. C'est joli comme prénom. »

Luz le regarde du coin de l'œil et répond : « Je suis désolée d'être comme ça.

– Ne vous en faites pas.

– J'ai vécu pas mal de trucs horribles.

– Vous n'avez pas à vous excuser auprès de moi. »

Un sourire fugitif passe sur le visage de Luz. Malone essaie de nouveau d'enlever la saleté sur le pare-brise.

Luz tend le doigt. « Il y a un Target là-bas.

– Va pour le Target, alors. »

Il prend la sortie suivante et empreinte la contre-allée qui mène au centre commercial. Target, Best Buy, BevMo. La concurrence pour les places sur l'immense parking l'insupporte, alors il se réfugie à la périphérie et y trouve un emplacement libre.

L'intérieur de la voiture chauffe dès qu'il coupe le moteur. Luz se sert de son tee-shirt dégoûtant pour essuyer les traînées de poussière et de cendre sur son visage.

« Je n'ai pas l'air trop crade pour entrer ? demande-t-elle.

– Ça passera. »

Il décide de l'accompagner. Le magasin sera climatisé et ça lui ferait du bien de manger. Il ouvre le sac à dos et en sort un peu d'argent, quelques billets de cent qu'il range dans sa poche. Puis il referme le sac et le passe sur son épaule. Luz et lui traversent le parking ensemble. Il sent le bitume brûlant à travers la semelle de ses Converse. Une fois dans le magasin, ils se séparent et vont vers les toilettes.

Malone s'asperge le visage et se sert d'une serviette en papier pour enlever la crasse de son cou et de ses bras, la passe sous son tee-shirt pour atteindre son torse et ses aisselles. Pas grand-chose à faire pour

les cheveux. Il en retire une brindille et les peigne de son mieux avec ses doigts mouillés.

En ressortant des toilettes, il manque trébucher sur un petit garçon. Le gamin, tout seul juste devant la porte, pleure à chaudes larmes.

« Qu'est-ce qui se passe, mon gars ? lui demande Malone.

– Papa ! hurle l'enfant, au bord de l'hystérie. Papa ! »

Malone pousse la porte des toilettes et passe une tête.

« Il est à quelqu'un l'enfant, le petit garçon ? »

Un homme debout devant le lavabo répond : « Pas à moi. »

Malone s'accroupit devant l'enfant. « Ici il y a un endroit d'où on peut appeler ton papa, explique-t-il. Tu veux que je t'y emmène ? »

L'enfant met sa main dans celle de Malone et se laisse guider vers l'accueil du magasin. Mais avant qu'ils ne se soient beaucoup éloignés, un petit homme maigre en pantalon kaki et chemise en jean arrive en courant.

« Qu'est-ce qui se passe ? lance-t-il à Malone, agressif.

– Tu m'as laissé, pleurniche le petit garçon.

– C'est faux, dit l'homme.

– Je l'ai trouvé près des toilettes », explique Malone.

L'homme lui lance un regard qui lui donne envie de lui mettre son poing dans la figure, un regard plein de soupçon et de méfiance.

« Merci », dit l'homme qui prend l'enfant dans ses bras et s'en va.

Malone retourne vers les toilettes pour dames attendre Luz. Elle lui sourit quand elle ressort toute fraîche et sentant le savon. Il avait oublié à quel point elle était jolie.

« Il me faut des vêtements propres, dit-elle. Vous pourriez me prêter de l'argent ? »

Il lui donne deux des billets de cent qu'il a sortis du sac à dos.

« Je serai à la cafétéria », dit-il.

Il commande une pizza et du café auprès d'un jeune Asiatique qui zozote. Une fois servi, il emporte son plateau à une des petites tables en plastique. La pizza est le premier aliment qu'il prend de toute la journée et, même si elle est à peine chaude et que la pâte ressemble à du carton, il l'engloutit en trois bouchées et se tâte pour en reprendre. L'homme et la femme de la table voisine ont les yeux rivés sur leur téléphone. Derrière eux, une jeune maman enfourne de la glace au yaourt dans la bouche de son bambin qui gigote. Malone aspire son

café en regrettant que ce ne soit pas du whisky.

Quand il aura déposé Luz, il rentrera à San Diego avec le pick-up, il le larguera dans le centre historique et rentrera chez lui en tram. Et ensuite, il dormira douze heures. Ces deux derniers jours l'ont tué. Il n'y a qu'à voir sa main. Elle tremble comme s'il était sénile. Il commence à penser qu'il devrait réellement emmener Gail à Maui. L'argent de Luz sera plus que suffisant pour leur permettre de partir. Il va lever le pied sur la bibine, retenter de mener une vie normale. Il n'a que trente-cinq ans. Il n'y a pas de raison qu'il ne puisse pas essayer de faire quelque chose des beaux jours qu'il lui reste à vivre. Mais, nom d'un chien, regardez-moi cette main.

Luz se pose des questions sur Malone en traversant le magasin. Au début, elle croyait qu'il restait avec elle à cause de l'argent, mais ça ne peut pas être ça puisque maintenant tout est à lui et qu'il est encore là. Ça aurait été bien d'avoir ce fric pour entamer une nouvelle vie, mais si c'était le prix à payer pour retrouver Isabel, eh bien, soit. Ça devait être écrit. Parce que ce qu'elle vient enfin de comprendre, ce qu'elle a mis tant de temps à accepter, c'est que Malone, aussi pouilleux soit-il, est bel et bien celui que Dieu a envoyé pour lui venir en aide.

Et il en retirera quelque chose, lui aussi, en plus de l'argent. Le fait est qu'il la ramène à sa fille parce que lui-même ne peut pas être avec la sienne et que ça lui permettra de mieux vivre son deuil. Luz l'espère, en tout cas. Elle aimerait pouvoir penser qu'elle comprend ce qu'il éprouvait tout à l'heure dans la voiture quand il racontait ce qui était arrivé à Annie, mais elle sait que c'est faux parce que la douleur de chacun est unique et que nous sommes seuls face à nos vraies souffrances.

L'inquiétude la gagne, maintenant qu'elle est si proche des retrouvailles avec sa fille, et les questions s'enchaînent dans sa tête.

Et si Carmen a déménagé ?

J'interrogerai les voisins.

Et s'ils ne savent rien ?

J'irai au restaurant où travaillait son mari.

Et si elle est morte, en fait ? C'est la voix de sa mère qui demande ça.

Qui ça ?

Isabel. Si elle est morte ?

Ne pas penser à ça, ne pas penser à ça, ne pas penser à ça, se dit Luz.

Isabel était enrhumée le jour où Luz est partie pour Tijuana. Elle était grincheuse et fébrile, et Luz l'avait tenue dans ses bras sur le canapé de Carmen, elle l'avait bercée et embrassée à n'en plus finir.

« *Mamá* », pleurnichait sa petite fille. « *Mamá* », comme si elle savait qu'une voiture allait bientôt s'arrêter devant la porte et que *mamá* allait devoir partir. Elle ne portait qu'une couche et un tee-shirt, mais ses cheveux étaient quand même moites de sueur.

« *Cálmate*, avait murmuré Luz en essuyant le nez de son bébé et en pressant ses lèvres contre son front brûlant. Je ne serai pas absente longtemps, je te le promets. Et quand je reviendrai, on aura tout ce qu'il nous faut : un endroit à nous, des meubles, de la bonne nourriture et toutes les jolies choses que tu mérites. »

Elle se représentait son amour pour Isabel comme une de ces amulettes en forme de cœur dont les deux moitiés s'emboîtent comme les pièces d'un puzzle. Elle en laisserait une moitié avec Isabel, en priant pour qu'elle suffise à entretenir le souvenir de *mamá* jusqu'à son retour. L'autre moitié, elle l'emporterait et la cèlerait au plus profond d'elle-même, où son feu lui tiendrait chaud par les nuits les plus froides et où sa lueur la réconforterait dans ses ténèbres.

Elle avait failli faire machine arrière quand El Samurai était arrivé, failli envoyer Carmen lui dire qu'elle avait changé d'avis et qu'elle ne voulait plus partir avec lui. Mais il était trop tard. Elle l'avait trop longtemps fait marcher, le rejeter à ce moment-là l'aurait touché dans son orgueil. Il l'aurait punie, il aurait puni Isabel, puni Carmen et sa famille. Elle avait confié Isabel à Carmen en pleurant et consacré les toutes dernières secondes à tenter désespérément de fixer le visage du bébé dans sa mémoire.

Depuis ce jour, elle s'efforce de vivre avec ce qu'elle a fait. Après son départ, elle a vite compris qu'il aurait mieux valu être pauvre, mieux valu mourir de faim, plutôt que d'être séparée d'Isabel, et elle s'est consumée de regrets et de désir, elle a cherché l'oubli dans la drogue pour échapper à la honte. Son unique prière a été : *Faites que je puisse la retrouver*, son unique rêve de tenir à nouveau sa petite fille dans ses bras pour enfin, une fois pour toutes, réunir les deux bords déchiquetés de son cœur. Et voilà qu'elle en est si proche, tellement

proche.

Luz est tout excitée de pouvoir faire des emplettes toute seule, elle qui n'avait jamais l'autorisation de sortir sans chaperon quand elle était avec Rolando. S'il ne l'accompagnait pas, un de ses hommes s'en chargeait, la suivant à la trace dans les allées des magasins ou faisant le pied de grue pendant sa séance de manucure. Mesure de protection, prétendait-il, mais en réalité il avait tout bonnement peur qu'elle lui fausse compagnie s'il lui en laissait l'ombre d'une chance. Et voilà, c'est fait. Elle a déjoué ses précautions, elle s'est évadée et désormais elle est aussi libre que toutes les autres femmes du magasin.

Elle fait défiler les sweats à capuche d'un portant et en choisit un bleu ciel avec un motif de paillettes argentées dans le dos. Elle prend aussi un bas de jogging assorti, un tee-shirt, un soutien-gorge et une culotte. Ensuite direction le rayon jouets, où, après quelques minutes de réflexion, elle prend à la fois un panda en peluche et une poupée avant d'emporter le tout à la caisse.

Elle se change dans une cabine des toilettes et jette ses vêtements sales dans une poubelle. Malone est là où il avait dit qu'il serait, à une table de la cafétéria, où ses doigts nerveux mettent en charpie une serviette en papier.

« Ça va mieux ? demande-t-il.

– Pas tant que je n'aurai pas vu Isabel.

– Vous devriez manger quelque chose. Je vais me reprendre une pizza. Ça vous dit ?

– Ouais, peut-être. Juste avec du fromage. »

Malone va à la caisse et Luz ferme les yeux, appuie sur ses paupières du bout des doigts. Elle voudrait qu'il y ait de la musique ou n'importe quoi qui l'empêche de penser à tout ce qui pourrait encore mal tourner.

La pizza sent bon quand Malone la rapporte. Luz la mange aussitôt et lui montre les jouets qu'elle a achetés pour Isabel.

« Très mignon », dit-il.

Il les porte pour elle jusqu'à la voiture à travers la cohue du parking. Le siège est brûlant sous ses cuisses lorsqu'elle s'assoit. Quand Malone démarre, elle baisse sa vitre et cherche comment monter la climatisation.

« Est-ce qu'elle peut faire plus de froid ? » demande-t-elle.

Malone ne répond pas et, quand elle se tourne vers lui, elle le

découvrir qui regarde fixement devant lui en tapotant le volant avec ses pouces.

« J'ai besoin de boire, dit-il.

– De boire ? De l'eau ?

– De boire, boire.

– Tout de suite ? »

Il hoche la tête.

« Je suis pas au top. »

Je vous en prie, allons-y, aurait-elle envie de dire, mais elle a côtoyé des ivrognes toute sa vie et elle connaît la force de leur faiblesse.

« Où vous allez trouver ça ? »

Malone coupe le moteur et désigne, au bout du parking, le magasin de spiritueux, le BevMo. « J'en ai pour une seconde, dit-il en ouvrant la portière pour descendre.

– Laissez la clim' », dit Luz.

Malone sourit et met les clés dans sa poche. « Je vous aime comme une sœur, dit-il, mais ma confiance a des limites. »

Il s'éloigne vers le magasin. Luz s'encourage à tenir bon, ce sera bientôt fini.

Cinq minutes plus tard, il revient chargé de deux sacs. Le premier contient un pack de douze Bud Light, le deuxième une bouteille de vodka bas de gamme. Après avoir fait démarrer la voiture, il ouvre la vodka et en prend trois longues gorgées, puis décapsule une bière et la descend en quelques coups de gosier.

Luz se détourne, écoeurée.

« Vous en voulez ? dit-il en lui proposant la vodka.

– Ça ne va pas vous aider, dit-elle.

– Qu'est-ce que vous en savez ? »

Il ouvre une autre bière, la coince entre ses cuisses et se dirige vers la sortie du parking.

« Hé, proteste Luz en attrapant la canette. Et si on se fait contrôler ? » Elle baisse sa vitre et la balance à l'extérieur. « Quand vous m'aurez déposée, vous pourrez faire tout ce que vous voulez. »

Ils reprennent la voie rapide et entrent dans le comté de Los Angeles. L'ambiance est tendue, silencieuse. Luz demande à Malone de sortir vers Alameda Street et, soudain, c'est là : Compton, Californie.

Luz se souvient de la première fois où elle a vu ce quartier, quand

elle avait treize ans, petite fille apeurée qui fuyait un lieu malsain pour un autre qu'elle espérait meilleur. Comme son imaginaire de Los Angeles avait été nourri par MTV et les magazines people, quelle ne fut pas sa déception quand Carmen vint la chercher à la gare routière pour la ramener ici. Compton, c'était des petites usines tristes et des autoroutes assourdissantes. Des magasins de spiritueux aux allures de bunker et des marchés aux puces de pauvres. À des années-lumière de la plage, de Sunset Boulevard, des collines de Hollywood.

Une heure après son arrivée, un de ses cousins lui avait montré les traces de sang et les impacts de balles laissés par une récente fusillade en voiture et, cette nuit-là, elle était restée paralysée de peur dans son lit à cause de l'hélicoptère qui tournait sans relâche au-dessus du quartier et des sirènes qui hurlaient au loin. C'était pour ça qu'elle avait fait tout ce chemin depuis Tijuana ? Elle se sentait flouée.

Mais pas le temps de broyer du noir. Sa tante comptait qu'elle fasse sa part de travail et sache se débrouiller seule, alors Luz avait dû vite apprendre quels étaient les endroits où elle pouvait aller à pied et ceux où c'était exclu, avec qui elle pouvait parler et qui éviter. La ville était un labyrinthe semé d'embûches : dans telle rue éviter les policiers, dans la suivante les membres du gang. Il fallait anticiper, prévoir et, au bout d'un certain temps, les rêves en Cinémascope avec lesquels elle était arrivée se flétrirent et furent emportés par le vent sans même qu'elle s'en aperçoive.

La rue où vivait sa tante n'a pas changé depuis que Luz l'a quittée trois ans plus tôt. Tant de choses lui sont arrivées entre-temps qu'elle s'attendait plus ou moins à ce que cela aussi ait changé, mais non, mêmes maisons, mêmes voitures, mêmes arbres, mêmes trottoirs. Elle pose une main sur son cœur comme si cela devait arrêter la chamade. Si longtemps qu'elle attendait ça.

« Juste là », dit-elle en montrant la maison de Carmen. Elle reconnaît le monospace dans l'allée, celui avec un autocollant *Jesus Es Rey de Reyes* sur le pare-chocs. Elle vivait là quand le mari de Carmen, Bernardo, l'a acheté. Et il y a les chiens, Lobo et Woof, et les rosiers.

Malone se gare au bord du trottoir et Luz prend les sacs qui contiennent la poupée et la peluche, tend la main vers la poignée de la portière. En sortant, elle regarde Malone par-dessus son épaule en se demandant ce qu'il conviendrait de dire.

« Merci de m'avoir accompagnée, laisse-t-elle échapper.

– Heureux d'avoir pu être utile.

– Je suis désolée de ce qui est arrivé à votre fille. J'espère que vous trouverez la paix. »

Il répond d'un hochement de tête.

Elle remonte l'allée vers la véranda en se répétant le discours qu'elle a préparé pour Carmen, quand Malone la rappelle. Elle se retourne pour voir ce qu'il lui veut.

Il descend de voiture avec le sac à dos, le lui apporte.

« Prenez ça, dit-il. Ça ne fera que m'attirer des ennuis.

– Vous êtes un homme bien, dit-elle.

– Non, c'est faux. »

Elle repart vers la maison. Ses jambes tremblent lorsqu'elle gravit le perron. Elle appuie sur le bouton de la sonnette et entend carillonner à l'intérieur. Des pas s'approchent en courant et la porte s'ouvre brusquement. Carmen est là, téléphone à l'oreille, le visage sillonné de larmes.

« Qu'est-ce que tu as fait ? hurle-t-elle.

– Comment ça ? demande Luz.

– Isabel.

– Quoi, Isabel ?

– Elle n'est plus là. Ils l'ont enlevée. »

Les genoux de Luz cèdent et elle s'effondre sur le pas de la porte, foudroyée pour ses péchés. La dernière chose qu'elle voit avant de sombrer est le soleil rougeoyant à travers la brume, cet œil furieux qui voit tout.

Le Dodge est au point mort sur Alameda Street, coupée par le passage d'un train. Isabel hurle, se débat, donne des coups de tête en arrière dans la poitrine de Jerónimo, qui regarde le convoi de marchandises se traîner comme une tortue. Il en compte les wagons pour se calmer. Le train paraît interminable. C'est une nouvelle épreuve, se dit-il, un nouveau supplice à endurer, comme une pluie froide ou une nuit blanche.

Initialement son idée était d'attendre Luz chez Carmen et de la choper quand elle se pointerait pour voir sa fille. Mais pendant sa conversation avec Carmen, il a commencé à s'inquiéter. Si Luz allait voir la police ou trouvait de l'aide ailleurs, Thacker et lui seraient faits comme des rats dans la maison. Mieux valait embarquer la gamine et s'en servir pour obliger Luz à les retrouver à un autre endroit.

« Il faut qu'on sorte l'enfant d'ici, a-t-il dit à Carmen. Tout de suite.

– Quoi ? a dit Carmen.

– Pour sa sécurité.

– Non.

– Nous ne lui ferons aucun mal », a dit Jerónimo. Il s'est tourné vers Thacker, adossé au réfrigérateur. « Vous avez de quoi écrire ? »

Thacker lui a passé un stylo et Jerónimo a tiré une serviette en papier d'un distributeur métallique posé sur la table. Il a sorti le téléphone qu'El Príncipe lui avait donné, cherché son numéro et il l'a noté sur la serviette.

« Quand Luz arrivera, dites-lui de m'appeler. Si elle fait ce que je lui dis, je vous rendrai l'enfant.

– Je vous en prie », a dit Carmen. Elle a levé les yeux vers Thacker, l'a supplié en anglais. « Je vous en prie, ne prenez pas la fille.

– On prend la fille ? » a demandé Thacker.

D'une grimace, Jerónimo lui a signifié de fermer sa gueule, puis il a attrapé la femme éperdue par l'épaule.

« Écoutez. L'homme pour qui je travaille est un fauve. S'il n'obtient pas ce qu'il veut, il viendra ici vous tuer, vous, votre mari, vos enfants, toute votre famille. Soyez intelligente et laissez-moi faire. Arrangez-

vous pour que j'aie Luz et tout ira bien. »

Les yeux de Carmen étaient hermétiquement clos. Elle tournait la tête à droite, à gauche.

« Dans le salon, a dit Jerónimo, c'est laquelle ?

– Non, a murmuré Carmen.

– C'est une question de vie ou de mort, pour moi comme pour vous. Et s'il le faut, je prendrai les deux gamines. »

Carmen a ouvert les yeux et pris une profonde inspiration. « Ne leur faites pas peur. Laissez-moi expliquer ça.

– Très bien, mais tout de suite. »

La femme s'est essuyé le visage avec un torchon pris sur le plan de travail, puis elle s'est levée et elle est sortie dans le couloir sans un mot de plus. Jerónimo l'a suivie en faisant signe à Thacker de les accompagner. Il pensait à ses propres enfants, à la peur qu'ils avaient dû éprouver quand les hommes d'El Príncipe les avaient emmenés. Et voilà qu'il se retrouvait à terroriser une autre famille pour cet enfant de salaud.

Il s'est forcé à sourire en entrant dans le salon. Les deux fillettes ont levé les yeux quand Carmen a dit : « Tu as vu qui est là, Isabel ? C'est ton oncle, le frère de ta *mamá*. »

La plus petite, celle qui portait un tee-shirt Dora l'Exploratrice et un short rouge vif, a demandé : « Ma vraie *mamá* ?

– Voilà. C'est son frère. Il est venu t'emmener au McDonald's. »

Isabel a jaugé Jerónimo d'un coup d'œil, sceptique.

« Ma vraie *mamá* habite au Mexique, a-t-elle dit à la cantonade.

– Moi aussi, a dit Jerónimo. Et elle m'a demandé de passer te voir. »

Regardant Thacker derrière Jerónimo, la petite a demandé : « Tu es policier ? »

Carmen a frappé dans ses mains. « Allons, on se dépêche. C'est l'heure du hamburger. Mets tes chaussures. »

Isabel s'est redressée dans le canapé et a enfilé ses tongs roses sans quitter Thacker des yeux.

« Est-ce que Lizzy peut venir ? a-t-elle demandé à Carmen.

– Oui ! Oui ! Oui ! a scandé l'autre fillette en entreprenant à son tour de mettre ses tongs.

– Non, Lizzy, l'a coupée Carmen. Laisse Isabel passer du temps avec son oncle. »

Lizzy s'est rassise au fond du canapé, la mine renfrognée de déception.

Isabel a hésité, sentant qu'il se tramait quelque chose.

« Je ne veux pas y aller, a-t-elle dit posément.

– De quoi tu as peur ? a dit Carmen. C'est ton oncle, comme oncle Jorge et oncle Rafael. Il est venu de loin pour te voir. »

Jerónimo s'est accroupi devant la fillette. « Tout va bien. On va s'amuser.

– Je veux que Lizzy vienne.

– Pas cette fois-ci. » Il a pris la fillette dans ses bras.

Elle s'est raidie et s'est mise à renifler, ses grands yeux bruns noyés de larmes, et il s'est hâté vers la porte pour la mettre dans la voiture avant qu'elle ne pique sa crise.

« Dis au revoir tout le monde, a-t-il claironné sur le seuil. Dis-leur que tu reviendras vite. »

Isabel n'a rien dit, juste inspiré à pleins poumons. Jerónimo a traversé la rue avec elle et il montait dans le Dodge quand elle a lâché un cri suraigu.

Thacker est monté et a démarré.

« Là, ça va trop loin. Vous n'aviez jamais parlé d'enlever un enfant. »

Isabel se tortillait pour se dégager de l'étreinte de Jerónimo, mais il la tenait fermement.

« Je serais bien tenté de vous larguer ici, a continué Thacker. C'est tout ce que vous méritez pour m'avoir fait un coup pareil.

– Vous voulez votre fric ? Fermez-la et roulez. »

Thacker fulmine encore quand le train libère enfin le passage. Il grommelle dans sa barbe, avec un genou qui tressaute. Jerónimo se pose la question de lui mettre une balle dans la tête pour prendre le pick-up, mais il se pourrait qu'un flic lui soit encore utile aujourd'hui.

« On va où, Einstein ? demande Thacker.

– Trouvez un McDo. »

Isabel s'épuise enfin. Elle ne se débat plus et ses sanglots sont allés decrescendo jusqu'aux gémissements pitoyables. Thacker lui donne une petite tape sur la jambe. « Voilà, tu es mignonne. » Il attrape une piécette dans un compartiment du tableau de bord pour la lui donner. « Regarde ça, dit-il. Pour t'acheter des bonbons.

– Prête pour un hamburger ? » lui demande Jerónimo.

Elle hoche la tête, les yeux rivés sur la piécette.

« Tu aimes aussi les frites ? demande-t-il.

– J’aime les Happy Meal.

– À cause du jouet, hein ? »

Elle hoche à nouveau tête.

Grâce à son téléphone, Thacker localise un McDonald’s sur Santa Fe Avenue. Le temps qu’ils y arrivent, Isabel est suffisamment calmée pour demander à Thacker si elle pourrait avoir une autre pièce, pour son autre main. Elle insiste pour aller avec Jerónimo passer elle-même sa commande parce qu’elle ne lui fait pas confiance pour vérifier qu’on lui donnera bien un Happy Meal *fille*. Elle lui rappelle tellement Ariel que ça lui fait mal.

Il emporte le plateau vers le box où Thacker les attend. Le gros s’empare de son Big Mac avec frites et attaque. Jerónimo monte le jouet d’Isabel pour elle (une fleur en plastique jaune qui tourne comme un moulin à vent), puis déballe son propre burger. Mais il est trop à cran pour manger, incapable de quitter des yeux le téléphone posé devant lui.

« Ça vous énerverait trop si je vous demandais : Et maintenant ? dit Thacker.

– On attend le coup de fil.

– On se balade en voiture jusqu’à ce qu’il arrive ? »

Jerónimo ne lui répond pas. Tout lui déplaît chez ce type – sa calvitie brûlée par le soleil, sa façon de retrousser les lèvres comme une pédale quand il boit à la paille, sa manière de faire semblant de réfléchir alors qu’il sait déjà ce qu’il va dire.

Ce gros tas enlève un bout de salade de sa chemise et le fourre dans sa bouche. « Pourquoi on ne se prendrait pas une chambre ? dit-il. Dans un Motel 6, un Holiday Inn. Histoire d’être au frais, de se remettre la tête à l’endroit. Et, tôt ou tard, la gamine aura besoin de faire une sieste. Après tout, qui sait quand *mamacita* arrivera en ville. »

Jerónimo ramasse le téléphone, y jette un œil, le repose. *Sonne, ducon*. Prendre une chambre reviendrait à admettre que cette histoire pourrait davantage traîner en longueur qu’il ne le souhaite. Il se représente en permanence El Príncipe à Tijuana, en train de regarder la grande aiguille de sa Rolex et de s’énerver un peu plus chaque fois

qu'elle fait un tour de cadran.

« On sera mieux avec un endroit pour se poser, continue Thacker. Je ne sais pas vous, mais moi, je réfléchis carrément mieux les doigts de pied en éventail et une bière à la main. »

En se faisant discrets, ils courraient aussi moins de risques d'avoir des ennuis. Il suffirait pour tout faire rater qu'un flic les arrête et leur pose les questions qui dérangent. Jerónimo fait tourner une frite dans une flaque de ketchup. Aucun doute qu'il tente le diable en se promenant dans une ville qu'il ne connaît plus.

« Trouvez un endroit pas loin », dit-il.

Thacker sort son téléphone et commence à chercher.

Une femme noire, la peau sur les os, sillonne le restaurant en déposant de petites pancartes sur les tables. Jerónimo en prend une et l'examine. *Je suis sourde*, peut-on lire. *Pouvez-vous m'aider ?* Au verso, l'alphabet en langue des signes, des petits dessins de mains qui se ferment ou qui pointent.

Il a connu un enfant sourd, autrefois. Bobby Escobar. Ils s'approchaient de lui furtivement par-derrière, hurlaient aussi fort qu'ils le pouvaient et étaient pétés de rire quand il ne réagissait pas. Longtemps, ils ont cru qu'il ne pouvait pas non plus parler, jusqu'au jour où il s'est battu avec un autre garçon et où il s'est mis à braire des obscénités comme un âne en colère. Des mois après, on pouvait encore susciter les rires en imitant sa fureur étranglée. Jerónimo n'en revient pas qu'après avoir tué six hommes et en avoir blessé bien d'autres, ce soit cette cruauté enfantine qui reste gravée dans sa mémoire.

La femme fait un deuxième passage pour reprendre les cartes délaissées et collecter quelques pièces. Jerónimo sort un dollar de sa poche.

« Qu'est-ce que vous faites ? demande Thacker.

– En quoi ça vous regarde ?

– Elle n'est pas sourde. C'est une arnaque.

– Ne soyez pas cynique.

– Ne soyez pas débile. »

Thacker interpelle la femme.

« Hé ! lance-t-il. Vous m'entendez, pas vrai ? »

Perplexe, elle lui montre une des cartes.

« Ça va, ça va », lui dit Jerónimo en lui fourrant le billet de un dollar dans la main. Narquois, Thacker sourit en secouant la tête,

retourne à son téléphone.

« Il y a un Budget Inn à quelques rues », dit-il.

Isabel fredonne toute seule en se balançant d'avant en arrière. Elle a à peine pris quelques bouchées de son sandwich, plus intéressée par le jouet que par la nourriture. Jerónimo pousse le plateau vers elle : « Tiens-toi tranquille et finis ton déjeuner. »

Elle ne l'écoute pas et continue à gigoter.

« Hé ! » lui crie Thacker.

Elle regarde le gros monsieur avec des yeux ronds.

« Mange, dit-il. C'est un ordre. »

Avec une moue, elle prend son burger.

Le sol est poisseux sous les pieds de Jerónimo. Ça fait un bruit de succion quand il lève une chaussure, puis l'autre. Il ouvre et referme son téléphone en se demandant pourquoi Thacker n'est pas foutu de mâcher la bouche fermée. Un jeune entre avec un bouquet de ballons et les offre à une fille qui travaille à la caisse. Elle rougit et glousse nerveusement quand tout le personnel entonne « Joyeux anniversaire ». Isabel se met debout sur son siège pour regarder et Jerónimo arrive à bout de patience. Il ne peut plus rester assis là. Il remballa ce qui reste du repas de la petite dans la boîte et dit : « On y va. »

Le motel est un bloc de béton anonyme rencogné au pied d'une bretelle de sortie de la 91. Rien de bon n'est jamais arrivé ici, ni joyeuses réunions de famille, ni rendez-vous amoureux excitants, rien d'agréable. Que des maris mis à la porte, des familles venues pour un enterrement et des camés socialement bien intégrés qui s'offrent un week-end de défonce. Thacker entre sur le parking et se gare à reculons sur une place située à bonne distance de la réception.

« Allez prendre la chambre, dit-il. Je garde la gosse.

– Pourquoi moi ? dit Jerónimo.

– Et d'une, je n'ai pas d'argent.

– Je veux rentrer à la maison, pleurniche Isabel.

– Chut, lui dit Jerónimo. Carmen viendra te chercher dans quelques minutes.

– Et de deux, vous avez carrément l'air plus à votre place que moi, ici. »

Jerónimo n'arrive pas à savoir si le gros cherche à faire de

l'humour quand il sort ce genre de conneries, ou s'il se croit tout permis. Il se pourrait qu'il lui fasse bientôt cracher la réponse à coups de poing.

Le Pakistanais qui tient la réception dort dans son fauteuil. Jerónimo donne une tape sur le comptoir pour le réveiller. Il écrit les premiers chiffres qui lui passent par la tête à l'endroit où il doit noter leur numéro d'immatriculation sur la fiche et laisse la caution en liquide.

« La piscine est fermée, prévient l'employé.

– Ça ne fait rien.

– Le spa aussi. Problème de tuyauterie.

– Peu importe. »

Quand il retourne au pick-up, Isabel est en pleine nouvelle crise de colère. Il regarde ça à travers le pare-brise comme un film muet : la fillette qui se débat, le visage cramoisi et la bouche distendue par un hurlement silencieux ; Thacker assis au volant, la mine sombre, la mâchoire crispée, les doigts exsangues. Quand il ouvre la portière côté passager, la fureur de l'enfant se déverse à l'extérieur et lui fait l'effet d'une violente bourrade dans la poitrine.

« Holà, holà, holà. Qu'est-ce qui se passe ?

– Je veux, sanglote Isabel. Je veux », mais elle est incapable de terminer.

Thacker, pendant ce temps, sort et tend la main.

« Filez-moi la clé, dit-il. J'ai déjà élevé deux fils, j'ai assez joué les papas pour toute une vie. »

Malone sort le pack de bière de sous le siège et ouvre une canette en regardant Luz marcher vers la maison. Il n'est pas pressé de reprendre la route. Il est déjà plus de trois heures et la circulation va être infernale jusqu'à San Diego. La bonne idée, ce serait d'aller au cinéma ou de trouver un bar pour attendre que ça se passe.

Luz est sur le seuil. Une femme ouvre la porte et Luz et elle ont un bref échange. D'un seul coup, Luz s'effondre. Avant même de réfléchir à ce qu'il fait, Malone sort de voiture et traverse la pelouse. Le fusil dans les mains du Mexicain qui sort sur la véranda le ramène à la raison, ce fusil est pointé sur sa tête.

« Pas bouger ! » dit le type avec un fort accent.

Malone s'arrête en sursaut et lève les mains en l'air.

« Je suis un ami de Luz, explique-t-il. C'est moi qui l'ai amenée ici.

– Allez-vous-en. Vite.

– Je veux juste voir comment elle va. Je l'ai vue tomber. Elle va bien ? »

Le type consulte la femme, maintenant à côté de lui. Après une brève discussion, il descend sur la pelouse, le fusil toujours pointé sur Malone.

« Relevez votre tee-shirt », dit-il.

Malone remonte son tee-shirt jusqu'à la poitrine.

« Tournez-vous. »

Malone se tourne vers la rue et frissonne lorsque le fusil frôle sa colonne vertébrale. Le Mexicain respire bruyamment dans son oreille en palpant les poches de son bermuda. Malone regarde un pâle fantôme d'avion descendre vers l'aéroport.

« D'accord, dit le type. Venez. »

Il reste derrière Malone tandis qu'ils marchent vers la véranda. Luz est étendue sur le dos, les yeux fermés. La femme est accroupie à côté d'elle. Elle la pousse doucement, comme on essaie de réveiller quelqu'un qui dort.

« Hé, dit-elle. Hé. »

Malone pose un genou par terre à côté d'elle.

« Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Je ne sais pas. Elle s'est évanouie. »

Malone voit que Luz respire, que sa poitrine se dilate et se contracte régulièrement. Il pose une main sur son avant-bras et le serre doucement.

« Luz, dit-il. Vous m'entendez ? »

Ses yeux palpitent, s'ouvrent. Elle prend une brusque inspiration en voyant tout le monde la regarder et se recroqueville sous l'effet d'un brusque spasme de peur. Mais l'instant d'après, elle paraît se rappeler où elle est et se détend un peu.

« Vous vous êtes évanouie, on dirait, dit Malone. Ça va ? »

Sa réponse est un gémissement désolé :

« Ils ont enlevé Isabel. »

Malone regarde la femme pour confirmation. Elle hoche sèchement la tête, lugubre.

« Merde », lâche Malone en portant la main à son front. Il ne sait plus quoi faire. « Comment vous appelez-vous ? demande-t-il à la

femme. Vous êtes sa tante, c'est ça ? » Il se tourne vers l'homme et dit : « Je peux la porter à l'intérieur ? »

Le couple échange un regard, et la femme se lève pour ouvrir la porte en grand.

« Juste une minute, dit-elle. Nous avons des enfants.

– Vous pouvez marcher ? » demande Malone à Luz.

Comme il ne comprend pas ce qu'elle murmure, il passe un bras sous ses genoux et l'autre sous ses épaules pour la porter.

Une fois dans la maison, il l'allonge sur le canapé du salon. Elle tremble de la tête aux pieds. L'homme referme la porte et monte la garde, canon pointé vers le sol. La femme regarde Malone et Luz d'un oeil méfiant.

« Je m'appelle Kevin », dit Malone pour la mettre à l'aise.

Elle ne prend pas la main qu'il lui tend. « Je suis Carmen. Et voici mon mari, Bernardo. »

Bernardo, petit homme râblé en salopette tachée de peinture et chaussures de chantier, ne répond pas au signe de tête que lui adresse Malone.

Une petite fille entre discrètement dans le salon et se colle dos au mur. Elle espère qu'on ne la remarquera pas, mais Malone la montre du doigt à Carmen, qui dit : « File dans ta chambre.

– Où est Isabel ? demande la fillette.

– Dans ta chambre ! *Ahora !* » crie Bernardo.

Contrariée, la fillette part en frappant du pied dans le couloir. Une seconde plus tard, une porte claque avec assez de violence pour secouer les photos accrochées au mur.

« Il y en a deux autres qui rentreront bientôt de l'école, dit Carmen à Malone. Vous devez partir tout de suite avec elle. »

Luz se redresse dans le canapé, à la surprise de tous. Des larmes brillent sur son visage, mais il y a dans son regard une froideur qui donne la chair de poule à Malone.

« Qui a pris mon bébé ? demande-t-elle à Carmen.

– Ils étaient deux. Celui qui parlait avait une tête de narco. L'autre était un Blanc en uniforme. Au début, ils disaient que tu avais des problèmes et qu'ils étaient là pour protéger Isabel, mais ensuite ils ont avoué qu'ils étaient là sur ordre. Pour te retrouver.

– Il y a combien de temps ?

– Une heure, un peu plus. J’ai essayé de les empêcher, mais ils disaient que si je ne leur donnais pas Isabel, ils nous tueraient tous. »

Bernardo s’agite, mal à l’aise, et jette un œil par le judas. Malone sent lui aussi la tension, comme si l’enfer pouvait se déchaîner d’une seconde à l’autre.

« Il faut que tu les appelles et ensuite ils ramèneront Isabel, dit Carmen en tendant une serviette à Luz. Voilà le numéro. »

Luz se lève. « Où est ton téléphone ? demande-t-elle à Carmen.

– Tu n’appelles pas d’ici. Tu vas régler ça ailleurs.

– Entendu », dit Luz. Elle cherche du regard sur le canapé, par terre. « Où sont mes sacs ?

– Sur la véranda », répond Carmen.

Luz se dirige vers la porte.

« Qu’est-ce qui ne va pas chez toi, de nous entraîner comme ça dans tes problèmes ? dit Carmen, sur ses talons. Et Isabel. Ta propre fille.

– Je suis désolée. »

Bernardo tourne la clé et ouvre la porte pour qu’elle sorte. Le soleil envahit la pièce sombre et Malone perd Luz de vue jusqu’à ce qu’elle s’avance et que sa silhouette se découpe sur le seuil.

« Tu croyais réellement pouvoir revenir et être de nouveau sa maman ? dit Carmen, une main abritant ses yeux de la lumière éblouissante. Tu l’as abandonnée, tu te souviens ? Tu t’es enfuie et tu l’as laissée ici toute seule. Est-ce que tu sais même ce que c’est, d’être une maman ? »

Malone frémit. Val lui a dit une phrase semblable peu de temps après la mort d’Annie. Il était dans le jardin, allongé ivre au bord de la piscine, lieu et état qu’il ne quittait plus à l’époque. Plus d’un mois s’était écoulé depuis l’enterrement, mais il lui était encore difficile de marcher, de respirer, de cligner des yeux. Il n’avait pas repris le travail, n’avait même pas appelé son père pour en parler, et il commençait à se dire qu’il ne le ferait jamais.

Val était sortie, un verre à la main. Elle s’était plantée au-dessus de lui, la colère l’emportant ce soir-là sur le chagrin, brasier ardent tout juste allumé dans un fourneau froid. Une goutte de condensation était tombée de son verre, frappant Malone en pleine poitrine, mais il n’avait pas bronché, pas parlé, il avait continué à observer au-dessus de lui un nuage sur le point de gober la lune.

« Dis-moi une chose : qu'est-ce qui a pu te faire croire que tu ferais un père convenable ? »

Il n'avait rien dit. Même s'il avait une réponse, elle n'avait pas envie de l'entendre.

« Je te faisais confiance. Annie te faisait confiance. Tu étais son papa. Tu étais censé la protéger. Lui éviter les dangers. Mais tu ne l'as pas fait et personne ne le comprendra. Oh, ils diront ci ou ça, mais tu resteras toujours celui qui a laissé sa fille se faire écraser. »

Elle avait raison, il le savait, et c'est à ce moment-là qu'il a baissé les bras. Baissé les bras, cessé de ramer et coulé comme une pierre. Et vite, plus vite qu'on ne le croirait, il s'est retrouvé parmi les espèces des bas-fonds : les saligauds et les aigrefins, les roulures et les gredins. Bien au chaud avec sa bouteille et son chagrin, il a attendu de se noyer, et ça aurait été tellement plus facile si c'était arrivé.

Il va vers la porte, besoin d'air, et manque de bousculer Luz sur la véranda. Elle tend le sac à dos à Carmen.

« Prends ça, dit-elle. Il y a de l'argent à l'intérieur.

– De l'argent ? dit Carmen. L'argent de qui ? Tu essaies vraiment de nous faire tuer ? »

Luz pose le sac sur le paillason, à côté de ceux qui contiennent la poupée et la peluche.

« C'est pour Isabel », dit-elle.

Carmen donne un coup de pied dans le sac à dos, le renverse.

« Nous ne voulons pas de ton argent. »

Luz se tourne vers Malone. « Est-ce que je peux utiliser le téléphone du vieux ?

– Il est dans la voiture. »

Elle descend le perron sans un mot de plus et traverse la pelouse.

« Isabel sera toujours la bienvenue chez nous, lui lance Carmen, mais je ne veux plus jamais te revoir. »

Malone ramasse le sac à dos et suit Luz. Quand elle arrive à la voiture, elle ouvre violemment la portière passager et monte. Malone pose le sac entre eux sur la banquette.

« Vous pourriez en avoir besoin, dit-il en prenant le volant.

– Je vous en prie, emmenez-moi loin d'ici. »

Ils passent devant un groupe de gamins qui s'échangent une balle de base-ball. C'est la fin d'après-midi et l'ombre des arbres commence

à ramper vers les maisons du côté est de la rue. Luz regarde droit devant elle. Son visage ne trahit rien, mais son cerveau turbine à cent à l'heure. Quand ils arrivent à un stop, Malone lui demande par où aller.

« Garez-vous n'importe où », répond Luz.

Il tourne à gauche et roule jusqu'à une petite galerie marchande qui comprend une laverie, un salon de beauté, un prêteur sur gages et un magasin de spiritueux. Il rentre sur le parking et trouve une place à l'ombre. Ils sont pile en face de la vitrine de la laverie, où un grand Noir plie un pantalon devant un sèche-linge et où un petit Mexicain pousse sa sœur dans un chariot à linge.

« J'aurais dû le savoir, dit Luz d'une voix monocorde, sans vie.

– Savoir quoi ?

– Il m'avait dit qu'il saurait me retrouver n'importe où.

– De qui on parle, là ? Votre copain ? Votre mari ?

– Le diable. Le diable, putain.

– J'essaie de vous aider.

– Vous ne pouvez pas m'aider. C'est mon mari qui a envoyé ces hommes. C'est un gangster, un narco. Vous savez ce que c'est ?

– Un narco ? Évidemment.

– Vous ne savez rien. Il... il me battait. Il me violait. Il menaçait de me tuer si jamais je le quittais. Mais je voulais retrouver Isabel. » Luz s'interrompt, prend une grande inspiration et se détourne. « Je lui ai volé de l'argent et je me suis enfuie. La gouvernante a voulu me retenir, un des gardes du corps de mon mari aussi, et je les ai tués tous les deux.

– La vache.

– C'est ce que je suis en train de payer. C'est pour ça qu'ils ont pris mon bébé. »

Malone tire sur l'encolure de son tee-shirt. Il lui semble que ses vêtements l'étouffent.

« Qu'est-ce qui va vous arriver quand vous retournerez là-bas ? »

Luz lui lance un sourire ironique comme s'il était demeuré. « À votre avis ? »

Il ne veut pas lui donner de faux espoirs, il ne lui fera pas cette injure. Il voit dans ses yeux qu'on ne la lui fait pas.

« Mais vous voudriez bien me rendre un service ? continue-t-elle. Vous voudriez bien rester avec moi jusqu'à ce que je sache où ils

veulent qu'on se rencontre et ensuite m'y conduire ?

– Je resterai avec vous aussi longtemps que vous aurez besoin de moi. »

Elle pose une main sur la cuisse de Malone.

« Vous pouvez reprendre l'argent, dit-elle. Et si vous voulez, je... »

Sa voix se perd dans le silence et sa proposition implicite remplit Malone de tristesse. Il pose sa main sur la sienne pour l'empêcher de monter plus haut et dit : « Ne faites pas ça. »

Luz retire sa main, son embarras s'exprime sous forme de colère.

« Désolée, jette-t-elle.

– Il n'y a pas de quoi. Simplement vous n'avez pas besoin de faire ça pour que je reste avec vous. »

Luz, incapable de le regarder pendant qu'elle se fait à cette idée, regarde par sa fenêtre. Enfin, elle se reprend et sort de la poche de son sweat la serviette que lui a donnée Carmen.

« Alors je peux utiliser le téléphone ? »

Malone le lui donne et elle compose le numéro inscrit sur la serviette. Il tâtonne sous le siège pour trouver la bouteille de vodka, l'ouvre et en prend une lampée. Dans la laverie, *mamá* est furieuse contre les enfants qui jouaient avec le chariot. Elle en sort la petite fille et la repose par terre, donne une calotte au petit garçon, qui rit et se sauve. Malone ferme les yeux. Il ne peut plus regarder. Il en a fini avec ce monde, depuis des années. Il ferme les yeux et écoute les bips du téléphone tandis que Luz appelle son destin.

Les glapissements des dessins animés de la gamine filent la migraine à Thacker, mais que faire ? S'il lui demande d'éteindre la télé et de faire la sieste, elle se remettra à hurler, or elle n'a jamais été plus calme depuis qu'ils l'ont enlevée. Elle est contente comme tout, assise en tailleur sur le deuxième lit, à manger des frites froides en regardant une bande de singes ou de souris ou d'on-ne-sait-trop-quoi se foutre sur la gueule.

Jerónimo, en revanche, est remonté comme un accro aux amphètes à la fin d'un trip de trois jours. Assis le dos voûté au-dessus de la petite table, il paraît à deux doigts de tomber à genoux pour supplier le téléphone posé devant lui de sonner. Il a une autre motivation que l'argent, c'est clair. Il a un intérêt personnel à ce que cette fille, Luz, retourne à l'endroit où on l'attend, et cela inquiète Thacker : quand il y a un enjeu personnel, c'est là que les gens deviennent cons, et les cons font des conneries, comme de kidnapper des enfants.

Il aurait dû l'envoyer balader dès ce moment-là, il aurait dû se barrer. Mais ce fric, mon vieux, il est si près maintenant qu'il en sent l'odeur et, pour peu que le Mexicain veuille bien l'écouter, ils peuvent encore tirer les marrons du feu sans se brûler les doigts. Tout se terminera bien : Jerónimo aura Luz, il aura l'argent, la gamine sera rendue à sa tante et ils s'en iront chacun de son côté en s'adressant un salut amical et un retentissant « Connard ».

Enfin, à *supposer* que l'autre écoute. Pour l'instant, on dirait qu'il est en train de leur pondre tout un tas de mauvaises idées, de plans B et de scénarios d'apocalypse. Première étape : l'amener à parler plutôt que psychoter.

« Disons que le téléphone sonne, dit Thacker en redressant son oreiller contre la tête du lit sur lequel il est allongé.

– Hein ? dit Jerónimo.

– Le téléphone sonne et c'est (il lance un regard vers Isabel et baisse la voix) qui vous savez. Qu'est-ce que vous dites ? »

Jerónimo pousse un soupir de dérision et grommelle :

« Je ne joue pas aux devinettes avec vous.

– Ça ne peut pas faire de mal de réfléchir à l'avance à la façon dont vous allez réagir. Après tout, la situation nous a déjà quelque peu échappé. »

Le Mexicain gonfle ses plumes comme un coq et croise les bras sur sa poitrine. Ça l'horripile qu'un *gringo* pointe ses erreurs. Pas de chance.

« Dring-dring, dit Thacker.

– Je lui dirai de ramener ses fesses ici. Qu'est-ce que vous croyez que je vais dire ?

– Avec l'argent ?

– Oui, oui, avec l'argent.

– Mais ne la laissez pas monter dans la chambre.

– C'est clair.

– En fait, ne parlez même pas du motel. Indiquez-lui seulement le coin de la rue. »

Jerónimo se lève et va à la fenêtre, écarte les rideaux. La chambre se trouve au premier et donne sur une coursive en plein air. De l'autre côté de la rue, une station-service indépendante et une supérette déperissent au bord d'un terrain vague.

« Je lui donnerai rendez-vous là-bas, dit Jerónimo en montrant la station-service. Je lui dirai de venir seule et d'attendre en terrain découvert.

– Bien vu, dit Thacker. D'ici, on pourra surveiller si elle essaie d'amener des renforts en douce.

– Exact. » Jerónimo referme les rideaux et retourne à la table. « Alors du calme.

– Je suis calme, dit Thacker. Je veux juste que les choses soient claires. Donc, elle fait ce que vous dites et se pointe à l'heure convenue. Que se passe-t-il ?

– Je descends lui parler et, quand je suis certain qu'il n'y a pas d'embrouilles, je vous fais signe, vous mettez la petite dans la voiture et vous passez nous prendre.

– Supposons qu'elle déraile en voyant sa fille.

– J'en fais mon affaire.

– Supposons qu'elle essaie de prendre la gamine sous le bras et de s'enfuir, ou de faire une scène. »

Jerónimo sort son arme de sa ceinture. « Pas avec ça entre les jambes, dit-il. Ça la fera taire le temps qu'on dépose la gamine et

qu'on regagne la frontière. »

À présent, c'est eux qu'Isabel regarde, pas la télé. Elle ne comprend pas ce qu'ils disent, mais elle est assez grande pour savoir ce qu'est un pistolet, ou du moins pour savoir qu'il faut en avoir peur. Thacker s'apprête à dire à Jerónimo de ranger ce machin quand le téléphone sur la table se met à clignoter et à jouer une mélodie. Jerónimo se jette dessus.

La conversation est brève et entièrement en espagnol, mais Thacker en saisit l'essentiel. Luz demande à Jerónimo où il est et il répond que ça ne la regarde pas, qu'elle soit à la station-service dans une heure, avec l'argent. Elle veut savoir comment va l'enfant et Jerónimo répond : « Très bien, tant que vous suivrez les instructions. » Alors elle dit quelque chose du genre « Prouvez-le » puisque, après un grand nombre de refus, Jerónimo quitte la table et s'approche d'Isabel.

« Dis allô, lui ordonne-t-il en tendant le combiné pour qu'elle parle dedans.

– Allô ? » gazouille Isabel, au bord des larmes. Après avoir écouté Luz quelques secondes, elle dit en anglais : « Je veux rentrer à la maison. »

Jerónimo reprend le téléphone, profère quelques menaces à voix basse et coupe la communication.

« Elle a compris le message ? demande Thacker.

– Elle a compris.

– Bien. Bonne opération. »

Thacker se rallonge sur le lit et fixe le plafond, comme s'il n'y avait aucun malaise, mais c'est faux. L'inquiétude s'enroule comme une liane autour de sa colonne vertébrale. Il sait depuis toujours qu'il n'est pas ce qu'on appellerait un homme bien et il se l'avoue volontiers, mais ça, le genre de crime dans lequel il trempe maintenant jusqu'au cou, c'est sacrément plus grave que de malmenier des clandestins ou d'extorquer de la chatte à des putains. Là, on est dans le dur.

La climatisation vrombit, mais il sent quand même la chaleur du dehors faire pression sur les fenêtres, les murs, le toit. Jerónimo jette un œil entre les rideaux comme si Luz pouvait être déjà en train d'attendre sur le trottoir d'en face, puis il se tourne vers Isabel, qui pleure en silence sur le lit, le visage dans un oreiller.

« Qu'est-ce qui ne va pas, *mija* ? demande-t-il.

– Je veux Carmen, répond-elle d'une voix sourde.

– Tu vas bientôt la retrouver, dit-il. Pile à l'heure pour le dîner. »

Cette chambre rend Thacker claustrophobe. Il se lève du lit et prend un gobelet en polystyrène sur la table. Mais alors qu'il va sortir, Jerónimo l'arrête, une main sur son bras.

« Qu'est-ce qui se passe ? » demande le Mexicain.

Thacker lui montre sa boîte de Skoal. « Je vais chiquer. Vous en voulez ? »

Jerónimo retire sa main, mais dit : « Laissez la porte ouverte. »

Sur la coursive, Thacker s'approche de la rambarde et coince un morceau de tabac entre sa joue et sa gencive. Une voiture sort de la station-service et s'éloigne à toute vitesse, laissant derrière elle un nuage de fumée noire qui flotte longtemps dans l'air. Un homme sort de la supérette avec un balai et une pelle à long manche, commence à balayer. Jerónimo a raison : d'ici, ils auront une vue dégagée quand Luz arrivera – le parking, les rues alentour. Un bon point pour eux.

Mais Thacker est quand même mal à l'aise. La gosse change tout. Avec elle dans les pattes, la probabilité d'une catastrophe est énorme. Qu'elle soit blessée ou, à Dieu ne plaise, tuée, et l'ouragan d'emmerdes qui s'abattra sur eux sera fatal, comme dans ces émissions, *Special Circumstances* ou *Death or Life-Plus-One*. Il crache dans le gobelet et gratte le nouveau grain de beauté qu'il s'est découvert dans le cou la semaine dernière. *Dans quelle galère tu t'es fourré ?* se demande-t-il.

Luz referme le téléphone et le pose sur le tableau de bord. Une heure, a dit l'homme. Ne soyez pas en avance, ne soyez pas en retard. Ce n'est pas lui qui la tuera, Luz en est pratiquement certaine. Il va la rapatrier à Tijuana et laisser Rolando prendre son plaisir. Elle est aussi pratiquement certaine qu'il n'écouterait aucun appel à la pitié. Rolando n'aurait pas confié cette mission à un individu influençable.

Mais peut-être qu'une petite requête... Cinq minutes avec Isabel. Tant qu'à croire que ce type va relâcher la fillette quand elle se rendra, autant croire aussi qu'il lui accordera cinq minutes pour la prendre dans ses bras et lui dire combien elle l'aime. Ça lui fait au moins quelque chose à espérer, une raison de tenir.

Le sentiment de résignation qu'elle éprouve à présent est un soulagement après l'angoisse qui l'a terrassée quand elle a appris qu'ils avaient enlevé Isabel à Carmen. Au début, elle a eu tellement honte d'avoir mis sa fille en danger qu'elle n'avait plus qu'une envie :

mourir. Mais ensuite elle a compris qu'elle était la seule à pouvoir sauver Isabel et ça lui a donné la force d'aller jusqu'au bout. Sa tentative d'évasion est un échec, mais elle va au moins avoir une chance de réparer les dégâts avant de payer pour s'être opposée à Rolando.

Malone essaie de ne pas montrer qu'il l'observe du coin de l'œil. Il a l'air plus triste qu'elle. Ce type s'est retrouvé sous la menace d'un fusil et, malgré cela, il n'a pas mis les voiles. Dieu a vraiment choisi un dingue.

« Il veut que je sois au coin de Central Avenue et Walnut Street dans une heure, dit Luz. Il y a une station-service.

– Vous savez où ça se trouve ? demande Malone.

– Juste à la sortie de l'autoroute, je crois.

– D'accord », dit-il avant de prendre une gorgée de vodka.

Son visage se ride comme la surface d'une mare troublée. Il n'a pas encore fini, Luz le devine. Il veut ajouter quelque chose. Il rebouche la bouteille et la glisse sous le siège, rajuste son tee-shirt et repousse ses cheveux en arrière.

« Je sais qu'il n'est pas question d'aller voir la police, commence-t-il.

– Arrêtez.

– Mais enfin, il doit bien... »

Il faut qu'il laisse tomber. Tout de suite.

« Je lui ai volé de l'argent et j'ai tué ses employés, l'interrompt Luz. Je l'ai fait passer pour un con. Il n'est pas américain, d'accord, il est mexicain, et qu'une femme lui fasse ça... il ne renoncera pas avant de s'être vengé sur moi.

– Il n'aurait pas un supérieur ? Il a un patron et c'est à lui qu'il faut que vous vous adressiez. Vous allez le voir avec l'argent et vous plaidez votre cause, vous lui expliquez comment ce connard vous traitait et pourquoi vous avez fait ce que vous avez fait.

– Ils ont ma fille, dit Luz. Je ferai tout ce qu'ils me diront. »

Malone caresse sa barbe naissante et se détourne de Luz.

« Je voudrais être plus intelligente, dit-il. Suffisamment pour trouver une autre idée. »

Luz aussi voudrait être plus intelligente. Elle commence à passer en revue les choses qu'elle aurait pu faire autrement dans la préparation de son évasion et, en quelques secondes, son cerveau

s'emballer, elle panique. Elle se concentre sur ce qui l'entoure (une femme qui vide une machine dans la laverie, un chien errant qui passe au petit trot, la petite fille qui veut le caresser et le vieux qui la met en garde, le reflet du parking dans la vitrine du magasin de spiritueux, qui palpite à chaque fois que la porte s'ouvre et se referme), mais rien n'y fait.

Elle essaie de penser à un endroit tranquille, pas trop loin, où ils pourraient patienter pendant l'heure qui lui reste. La réponse lui arrive comme un coup de poing à l'estomac. Elle secoue Malone et lui dit qu'il y a encore un endroit qu'elle aimerait voir avant qu'il la dépose.

Ils rejoignent Greenleaf Boulevard et mettent cap à l'ouest. Le soleil est maintenant si bas qu'ils l'ont pile dans les yeux. Même en baissant son pare-soleil, Luz est obligée de plisser les paupières pour distinguer la route à travers ses cils. La première fois, ils ratent l'entrée du cimetière et se retrouvent à faire le tour du pâté de maisons pour revenir au portail.

LIEU DE RECUEILLEMENT, 20 KM/H, indique un écriteau. Malone roule au pas devant les sépultures tandis que Luz essaie de localiser l'endroit qu'elle cherche. Un arbre et une fontaine, se souvient-elle. Mais pratiquement quatre ans et plusieurs vies se sont écoulés depuis sa dernière visite. Le mieux qu'elle puisse faire, c'est de les emmener, lui semble-t-il, pas trop loin.

« Vous voulez que je vous attende dans la voiture ? demande Malone quand elle ouvre sa portière.

– Ça va, dit-elle. Vous pouvez venir si vous voulez. »

Il sort à son tour et monte avec elle vers un pin maladif aux aiguilles tombantes. Le sol est recouvert de plus de mauvaises herbes que de gazon, mais au moins la tondeuse a été passée. Dans ce carré, toutes les pierres tombales sont des rectangles de granite identiques, posés à plat, par rangées entières. Sur chacune d'elles, il y a la place pour le nom et les dates, voire un bref éloge ou une petite gravure, croix ou lis.

Luz avance de pierre tombale en pierre tombale, cherchant celle d'Alejandro. Elle passe devant une stèle à la mémoire d'un bébé, ornée d'un dessin de Minnie Mouse : CAMILLA WASHINGTON, 19 MAI 2006-5 JANVIER 2007. Il y a un bouquet fané sur la tombe de Daniel Martinez et un

proche a laissé un Nouveau Testament pour DONITA HUGHES, MÈRE, SŒUR ET AMIE BIEN-AIMÉE. Luz est jalouse d'eux tous. Personne ne se souviendra d'elle quand elle aura disparu et il n'y aura pas de sépulture sur laquelle se recueillir.

Elle arrive au bout d'une rangée et enchaîne sur la suivante. Malone la suit à pas lourds, la tête basse. Luz le sait, il pense à sa petite fille. Moins d'une journée en sa compagnie et déjà elle reconnaît l'expression qu'il prend quand les souvenirs viennent obscurcir ses pensées. Trois corbeaux tournent en rond dans le ciel et leurs croassements affreux résonnent comme des malédictions. Luz leur lance un regard furieux, manque trébucher, et puis c'est là, juste à ses pieds.

ALEJANDRO DELGADO GONZALEZ, 19 MAI 1991-SMILEY. Luz est triste de le revoir, mais d'une tristesse différente aujourd'hui, après tout ce temps, plus apaisée mais plus authentique. Pendant le mois qui a suivi son décès, elle venait ici plusieurs fois par semaine, avec Isabel encore bébé. Elle apportait un ghetto-blaster pour passer leurs CD préférés à elle et Alejandro (Morrissey, Selena, RBD) et, assise dans l'herbe à côté de la tombe, elle sanglotait jusqu'à en avoir les yeux à vif et une douleur dans la poitrine. Elle éprouvait un réel chagrin alors, mais elle se rend compte qu'elle pleurait surtout sur elle-même, sur son deuil. Aujourd'hui, les larmes qui lui piquent les yeux sont pour un gentil garçon aux grandes oreilles qui avait une dent en argent et les lèvres les plus douces du monde.

Malone se tient à ses côtés. « Qui est-ce ? demande-t-il.

– Le papa d'Isabel.

– Si jeune.

– Il avait un problème cardiaque. »

C'est la vérité. Un jour, il est tombé raide mort. Il a été le premier et le dernier garçon que Luz ait jamais aimé, l'incarnation de tant de mots qui ont aujourd'hui perdu toute signification pour elle : bonté, gentillesse, honnêteté. Il vivait dans la même rue que Carmen et sa famille, mais Luz l'avait à peine remarqué pendant ses premières années mouvementées à Los Angeles. En y repensant plus tard, elle s'est demandé si c'était ça, le grand amour. On ne s'accroche pas comme des fous l'un à l'autre après une première rencontre fracassante. Au contraire, on se rapproche lentement, une longue succession de révélations et de réexamens réduisant petit à petit la

distance.

Elle garde un souvenir si net de certains détails qui l'ont fait tomber amoureuse. Il y a eu la fois où elle l'a vu consoler sa petite sœur qui était tombée de vélo ; il l'avait bercée et chatouillée jusqu'à ce qu'elle sèche ses larmes en riant. Il y avait sa voix le jour où il avait essayé de chanter une chanson qu'il savait que Luz appréciait, même s'il devait encore s'écouler des mois avant qu'ils ne se tiennent par la main.

Et jamais elle n'oubliera ce matin où, sur le chemin du lycée avec toute la bande, ils s'étaient tous les deux laissé distancer parce qu'ils étaient pris par leur conversation, que le soleil frappait ses beaux yeux verts exactement sous le bon angle et que les sentiments qui couvaient entre eux depuis si longtemps s'embrasaient enfin en une flamme ardente et vive.

Après cela, ils étaient devenus inséparables. Quand Luz n'était pas chez lui, il était chez elle. Carmen était aussi folle de lui que Luz, et les parents d'Alejandro traitaient Luz comme leur propre fille. Sa grossesse n'avait enchanté personne, mais l'amour qui l'unissait à Alejandro était un rouleau compresseur qui aplanissait toute opposition. En fin de compte, les deux familles avaient ravalé leur déception et fait de leur mieux pour les aider. Isabel était née avec les yeux d'Alejandro et la bouche de Luz. Pour le nez, impossible de savoir.

Trois mois plus tard, Alejandro était parti jouer au basket avec des amis et n'était jamais rentré. Il s'était effondré sur le terrain, mort avant même de toucher terre. Le médecin avait dit à Luz qu'il n'avait pas souffert, mais qu'est-ce qu'il en savait ?

Et elle s'était donc de nouveau retrouvée seule. Une clandestine de dix-huit ans avec un nourrisson. Une fille de prostituée, le dos au mur. Elle est contente qu'Alejandro ne puisse pas voir comme elle a tout gâché.

Elle s'accroupit pour enlever une feuille de la pierre tombale et suit des doigts les lettres qui y sont gravées. Malone se dandine d'un pied sur l'autre, mal à l'aise.

« Je vais attendre là-bas », dit-il en montrant la fontaine.

Luz fait une prière pour Alejandro et une autre pour Isabel. *Protégez-la encore un peu.* Mais ça ne colle pas. Elle a toujours cru en un Dieu à l'écoute des supplications des malheureux, mais aujourd'hui

il lui semble qu'elle se parle à elle-même, que les mots ne vont nulle part. Il s'est détourné d'elle, réalise-t-elle, même Lui.

Elle s'approche de la fontaine. Elle ne fonctionne pas, n'a pas fonctionné depuis longtemps. Quatre anges dos à dos sonnent de la trompette. Le bassin qui les entoure ne contient pas d'eau, rien que des feuilles mortes, un gobelet Burger King et un emballage de préservatif. Malone regarde l'autoroute au loin, où dix files de voitures et de camions avancent à une allure d'escargot sous un linceul toxique. À l'ouest, quelques nuages effilochés se colorent à mesure que le soleil baisse.

« Je ferais mieux d'y aller, dit Luz.

– Quand vous serez prête.

– Je suis prête. »

Sur le chemin de la voiture, Malone met brusquement un bras autour de Luz. Le premier réflexe de Luz est de se dégager, mais elle se retient et ensuite, comme ça, elle se blottit contre lui pour qu'il la soutienne dans leur marche. Elle dit désolée, il dit ce n'est rien, et c'est si bon d'être soutenue une seconde, de ne pas avoir à tout porter toute seule.

Cette dernière heure sera la pire. Même si Jerónimo ne doute pas que Luz vienne, il n'arrive pas à se détendre. Il vient d'aller trois fois à la fenêtre en cinq minutes pour jeter un œil à la station-service. Thacker est de nouveau étendu sur un lit, où il fait semblant de dormir, et Isabel, calmée, continue de regarder la télé. Jerónimo prend un stylo sur la table et griffonne sur un calepin Budget Inn. Il dessine une étoile et un croissant de lune, un vaisseau spatial et une Terre devenue toute petite.

La sonnerie du portable manque de le tuer. C'est El Príncipe, il sort de la chambre pour prendre l'appel.

« Tu as ma femme ? demande El Príncipe.

– Elle est en chemin.

– Donc la réponse est non.

– Elle arrive. J'ai quelque chose qu'elle veut.

– C'est-à-dire ?

– Sa fille.

– Sa fille ? Elle n'a pas de fille.

– Si, elle en a une. Environ cinq ans. Elle vivait ici chez sa tante. »

Le silence d'El Príncipe fait plaisir à Jerónimo. C'est gratifiant de le prendre en défaut. Mais ce salaud se remet vite en selle. « Je le savais, dit-il. Je l'ai toujours senti.

– Luz venait la voir, explique Jerónimo. Je suis arrivé avant elle chez la tante et j'ai embarqué la gamine, comme ça maintenant c'est elle qui est obligée de venir à moi.

– Quel cran. Voilà ce que j'appelle penser comme un homme.

– Dès que je l'ai, je redépose la gamine chez la tante et je vous amène Luz.

– La salope de petite cachottière », dit El Príncipe avant un nouveau silence.

Une femme sort d'une chambre au rez-de-chaussée et se dirige vers le distributeur de glaçons. Jerónimo fait un pas en arrière pour qu'elle ne le voie pas au cas où elle lèverait les yeux. Thacker a raison : ça devient du n'importe quoi, ce travail. Il est temps de resserrer les

boulons pour faire une sortie nette et sans bavures.

« J'ai une idée, dit El Príncipe.

– Quoi ? dit Jerónimo.

– Amène-moi aussi la gamine. »

Ces mots font à Jerónimo l'effet d'un violent électrochoc. Il éloigne le téléphone de sa bouche, de crainte d'émettre un quelconque bruit qui le trahirait. Quelques secondes s'écoulent avant qu'il ne se sente suffisamment calme pour reprendre la conversation.

« Est-ce que ce serait bien malin ? dit-il. D'impliquer un enfant ?

– Malin, je ne sais pas, mais c'est ce que je veux, alors exécution.

– Mais, *jefe*, la gamine n'a rien à voir là-dedans.

– Est-ce que... », commence El Príncipe, mais Jerónimo poursuit :

« Vous aurez Luz, et c'est après elle que vous en avez, dit-il. Embarquer la petite n'amènera que des ennuis.

– Ho, ho, ho, dit El Príncipe en haussant le ton pour couper la parole à Jerónimo. Tu étais où hier ?

– Où j'étais ?

– Tu étais où avant que je demande à mes gars de venir te chercher ?

– À La Mesa.

– Tout juste ! crie El Príncipe. Dans une putain de prison. Et moi, j'étais où ? Dans un putain de palais. Alors dis-moi, ducon, qui est le plus malin, toi ou moi ?

– Je dis seulement que vous devriez avoir pitié d'une enfant innocente.

– Et ta famille, elle mérite la pitié, elle aussi ? »

Jerónimo ferme les yeux et serre les dents. Tout est fini. Ce salopard a gagné. « Bien sûr, dit-il.

– Alors tu as le choix : ou tu sauves l'enfant de la putain, ou tu sauves ta famille.

– Je comprends.

– Arrange-toi pour que ce soit le cas, parce que la prochaine fois que tu me défies, je bats ton fils à mort devant sa mère, pigé ? Je brise tous les os de son corps. Et ensuite, je réfléchirai à ce que je pourrais faire à ta gamine.

– Vous aurez la femme et la petite fille avant minuit. »

Jerónimo raccroche et se laisse tomber accroupi, le dos collé au mur de crépi raboteux. Il regarde sa montre. Encore quarante-cinq

minutes avant l'heure d'arrivée théorique de Luz. Il sort de sa poche le collier qu'il a pris dans la boîte à bijoux d'Irma. Il l'ouvre et contemple le visage de ses enfants. Ensuite, il serre le poing et se frappe la tête une fois, deux fois, trois fois. Il ne sent rien. Tant mieux. Cela signifie qu'il est presque dans un état second. Non plus son propre maître pour les heures à venir, mais le monstre d'un autre.

Thacker ouvre un œil quand le Mexicain passe une tête dans la chambre et lui demande de sortir. Il se lève et rentre sa chemise dans son pantalon en se demandant ce qui a bien pu encore foirer. Sur la coursive, il tire la porte pour que la gamine ne les entende pas.

« Changement de programme, annonce Jerónimo. La petite vient avec nous.

– Quoi ? À la frontière ?

– Vous m'avez entendu.

– Vous débloquez.

– La décision ne vient pas de moi. C'est ce que veut le type pour qui je travaille.

– Alors c'est lui qui débloque. »

Jerónimo hausse les épaules. « C'est son père et il veut l'élever là-bas.

– Son père, hein ?

– C'est illégal ce qu'a fait Luz en l'amenant ici pour la confier à sa tante. C'est du kidnapping.

– Ah ouais ?

– Il a des documents et tout pour le prouver. »

Thacker sait que l'autre ment, mais il laisse courir parce que rien n'empêche cet *ese* de l'égorger et de lui piquer sa bagnole s'il pense qu'il a retourné sa veste. D'ailleurs, vu comment ça part en vrille, il pourrait bien finir par le tuer de toute façon, pour se débarrasser d'un témoin.

« Vous savez quoi, dit Thacker, rien à foutre. Je ne suis que le chauffeur.

– Voilà, dit Jerónimo.

– Je vous ramène avec qui vous voulez, je prends mon fric et je me barre.

– C'est tout ce que vous avez à faire.

– Et c'est bien tout ce que je vais faire.

– Alors ça roule. »

Thacker le suit dans la chambre et soupèse en silence ses options. S'il s'en tient au scénario original et conduit Jerónimo, Luz et la gamine à la frontière, il y a de fortes chances qu'on retrouve son cadavre au bord d'un chemin de terre. Ces types sont des sauvages, il s'en rend compte, et il a été taré d'imaginer qu'il pouvait se fier à eux. Alors pourquoi ne pas foutre le camp à la première occasion et planter là Jerónimo ? Ce serait super, sauf que dans ce cas il renoncerait à l'argent et qu'il le veut vraiment, vraiment, cet argent.

Le Mexicain entre dans la salle de bains et ferme la porte. Quelques secondes plus tard, la douche se met à couler. La petite fille est maintenant endormie, lovée autour d'un oreiller sur le bas du lit, un bras sur les yeux. Thacker regarde vers elle, puis vers la salle de bains. Un nouveau plan se forme dans sa tête. Les détails sont encore un peu flous, mais si ça doit avoir la moindre chance de marcher, il faut qu'il passe à l'action.

Il prend son ceinturon sur la chaise et le boucle à sa taille, vérifie que son portefeuille et ses clés sont bien dans ses poches, coiffe sa casquette. Ensuite, il faut qu'il mette Jerónimo hors d'état d'agir pour se donner une bonne longueur d'avance.

Il va à la porte de la salle de bains et l'ouvre en lançant : « Désolé.

– Qu'est-ce que vous foutez ? crie Jerónimo derrière le rideau de douche opaque.

– J'ai une furieuse envie de pisser.

– Magnez-vous le cul.

– D'accord, d'accord. »

Debout devant la cuvette des toilettes, il observe la salle de bains. Les vêtements de Jerónimo sont en tas par terre, son 9 mm et son téléphone posés dessus. Vif et silencieux, il rassemble le tout et l'emporte, refermant la porte derrière lui. Juste à ce moment-là, Isabel, sur le lit, soupire et se tortille pour trouver une position plus confortable, image même de cet abruti d'agneau dans l'ancre du lion. Le cuir chevelu de Thacker le picote quand il la prend, l'installe sur son épaule et se hâte vers la porte.

Le ciel est en feu quand il se faufile hors de la chambre et court à petites foulées vers les escaliers. Au bas de la dernière marche, son pied se pose de travers et il titube vers la droite, vers la gauche, avant de retrouver son équilibre. Il sprinte à travers le parking, pointe sa

télécommande vers la voiture et appuie avec son pouce sur le bouton de déverrouillage. Quand il grimpe au volant, il est hors d'haleine ; tout le gras de son bide lui comprime les poumons.

Isabel ouvre les yeux pendant qu'il l'attache sur le siège passager, mais ensuite sa tête roule sur le côté et elle est de nouveau endormie. Ses fils roupillaient comme ça. Une guerre ne les aurait pas réveillés. Il met sa clé dans le contact et lève les yeux vers la chambre. Aucun signe du Mexicain. Jusqu'ici, tout va bien. Parfois une bonne décision peut en racheter dix mauvaises. Et, avec ce nouveau plan, il pourrait bien encore virer en tête aujourd'hui.

Quand le gros a fini de pisser et le laisse de nouveau seul, Jerónimo coupe l'eau chaude et le froid s'abat sur son dos et ses épaules. Depuis le coup de fil d'El Príncipe, son pouls égrène les fractions de seconde comme la minuterie d'une bombe et il a sauté sous la douche par besoin désespéré d'éprouver une autre sensation que la rage et l'impuissance. Ce déluge glacé l'aide un peu, mais il est encore au bord de la rupture quand il arrête le jet, écarte le rideau de douche et sort de la baignoire.

Il y a un problème. Ses vêtements ont disparu, l'argent dans sa poche, le pistolet, le téléphone. Il ouvre brutalement la porte de la salle de bains, passe une tête dans la chambre. Thacker n'est plus là, et la petite non plus. S'ils s'enfuient, ça signera l'arrêt de mort d'Irma et des enfants.

Jerónimo est presque à la porte de la chambre quand il se souvient qu'il est nu et retourne chercher une serviette. Il se précipite sur la coursive et se penche par-dessus la rambarde. L'emplacement de la voiture est vide. Il descend les escaliers quatre à quatre et arpente le parking de long en large, puis va jusqu'au coin pour jeter un œil dans les rues. Aucune trace du Dodge, mais une voiture le klaxonne au passage et les ados qu'elle transporte le huent et lui lancent des insultes, un *loco* couvert de tatouages avec une serviette autour de la taille, dégoulinant, pieds nus, ridicule.

De retour à la chambre, un rapide inventaire de ce qu'il lui reste ne le rassure pas sur sa situation. À quoi peuvent l'avancer une montre à deux balles, une paire de chaussettes et des tennis ? Luz sera là dans une demi-heure. Il va falloir qu'il demande de l'aide. Les seules personnes qu'il connaît ici et qui pourront lui apporter ce dont il a besoin sont ses vieux potes d'Inglewood, les *vatos* avec qui il traînait

quand il était jeune. Cela fait huit ans qu'il n'a parlé à aucun d'entre eux, mais il n'a personne d'autre vers qui se tourner.

Il s'assoit sur le lit et décroche le téléphone de la chambre. Le premier numéro qui lui vient à l'esprit est celui de Ruben, qu'on appelait Looney. Il avait participé au cambriolage pour lequel Jerónimo est tombé en 2000, mais il ne s'est pas fait pincer et Jerónimo, en pote loyal et tout, ne l'a pas balancé. Cela prend quelques coups de fil pour le retrouver. Jerónimo parle à la mère du mec, à son frère et à sa dame avant de joindre Looney lui-même.

« L'Apache ? dit Looney. On m'avait dit que tu étais mort au Mexique.

– Pas moi, *ese*, je bouge encore. Je bosse pour quelqu'un à Tijuana et là je suis à Compton pour régler une affaire à lui.

– Ah ouais ? » dit Looney. Jerónimo entend la méfiance dans sa voix. « Et quand tu t'es retrouvé près du quartier, t'as décidé de m'appeler ?

– En vrai, mec, j'aurais besoin que tu me rendes un énorme service. »

Looney ne dit rien. Il y a une télé allumée là où il est, et des gamins qui jacassent derrière lui. Jerónimo passe son doigt sur le couvre-lit, suit l'arc d'une couture et attend que l'autre trouve une réponse.

« Je fais plus trop dans les mauvais coups, dit Looney. Je suis électricien, tu vois, syndiqué et tout.

– Si ce n'était pas important, *ese*, je ne viendrais pas t'emmerder, crois-moi.

– Ouais, mais quand même...

– Ouais, mais quand même j'ai pris deux ans pour avoir cambriolé l'autre con avec toi et j'ai encaissé comme un homme. Ça aurait été très facile de te faire plonger avec moi. »

Une sirène passe en tourbillonnant devant le motel et Jerónimo met sa main devant le combiné pour que Looney ne l'entende pas et ne flippe pas davantage. Le copain soupire et s'éclaircit la voix.

« Ça fait chier, *hombre*, dit-il.

– C'est la vie qui fait chier.

– Qu'est-ce qu'il te faut ?

– Une voiture et une *cuete* – n'importe laquelle.

– Oh, et ce sera tout ? ironise Looney.

– Et des vêtements. Pantalon, chemise. Je t’enverrai de l’argent pour te rembourser dès que je serai rentré, plus que pour te rembourser.

– Le chèque est déjà parti, hein ?

– Tu peux être là dans combien de temps ?

– Tu as besoin que je sois là dans combien de temps ?

– Disons maintenant. Disons dans la minute. »

Looney pouffe. « Sans déconner, mec. Compton ? Un vendredi, à l’heure de pointe ?

– Je sais, je sais.

– J’en ai au moins pour une ou deux heures.

– Aussi vite que tu peux. Je te revaudrais ça.

– C’est ça, c’est ça. »

Jerónimo lui donne l’adresse du motel et raccroche. Il a vingt minutes pour trouver quoi faire en ce qui concerne Luz, comment l’aborder quand elle arrivera à la station-service et l’amener à la chambre. Il vérifie une nouvelle fois dans la salle de bains, s’assure que le 9 mm a bel et bien disparu, puis cherche autour de lui un autre objet qui pourrait inviter Luz à le suivre.

Le stylo avec lequel il dessinait tout à l’heure pourrait faire un couteau artisanal, une fois aiguisé sur un carré de béton ; ou pourquoi pas prendre un morceau du bois de lit qu’il brandirait comme une matraque ? Toute l’astuce sera de tomber sur Luz suffisamment vite pour qu’elle ne puisse qu’entrevoir son arme avant qu’il ne l’empoigne et ne l’entraîne vers le bâtiment d’en face. Elle ne fera pas très attention, de toute façon, angoissée qu’elle sera pour sa gamine.

Malone se range devant la station-service où il est censé déposer Luz. À la fin des fins, il n’y a pas grand-chose à dire. Au revoir. Bonne chance. Il se demande s’il devrait ajouter autre chose, parler du courage avec lequel elle accepte son sort, mais quel bien ça leur ferait ? Et peut-être que les phrases toutes faites qu’ils échangent sont pour elle une source de réconfort, un chemin bien balisé à travers un territoire hostile où tout sentiment plus profond ne ferait que compliquer la situation.

Il propose d’attendre dans les parages au cas où elle aurait besoin de lui pour quoi que ce soit, mais elle insiste pour qu’il s’en aille tout de suite, par crainte de mécontenter les ravisseurs d’Isabel. Il tend la

main vers la sienne au moment précis où elle la retire pour attraper le sac à dos, puis elle descend et claque la portière. Ce n'est pas aussi facile qu'il l'aurait voulu, de partir en l'abandonnant sur le trottoir. Il suit un panneau qui indique l'autoroute, tourne au coin, et elle a disparu.

Boire un coup s'impose, mais il ne veut pas faire ça ici. Il va rouler jusqu'à Palos Verdes, se trouver une falaise au-dessus de l'océan, un coin de sable où tomber dans les vapes. Le téléphone sonne alors qu'il approche de la rampe d'accès de la 91. Le jour livre son baroud d'honneur contre la nuit et l'affrontement illumine le ciel.

« Allô, dit-il.

– Qui est à l'appareil ? dit l'homme à l'autre bout du fil.

– Qui demandez-vous ?

– C'est vous qui étiez avec Luz ? »

Malone laisse passer la rampe d'accès et pénètre sur les chapeaux de roues dans le parking d'un entrepôt niché sous la voie express.

« Possible.

– Passez-la-moi.

– Je viens de la déposer.

– À la station-service ?

– C'est bien là que vous aviez dit, non ?

– Retournez la chercher. Vite.

– Comment ça ? »

Malone ignore ce qui se passe, mais il est déjà en train de faire demi-tour.

« Les Mexicains allaient tuer la gosse, alors je l'ai prise, dit l'homme au téléphone. Et maintenant, tout ce que je veux, c'est l'argent que Luz a sur elle. Qu'elle me le donne et elle pourra avoir sa fille.

– Où êtes-vous ? » demande Malone.

Il prend un virage à gauche dangereux et traverse trois voies de circulation dans un furieux concert de klaxons.

« Je vous rappellerai pour vous le dire. Si elle n'est pas à la station, allez au motel d'en face. Chambre 215. Le Mexicain n'est pas armé, mais il faudra vous battre avec lui. »

Malone laisse tomber le téléphone sur la banquette et se concentre sur la conduite. Il vire dans Central Avenue, pneus hurlants, et voit que Luz est toujours sur le trottoir. Alors qu'il fonce vers elle, un *vato*

torse nu, une serviette autour la taille, sort en courant du parking du motel. Malone enfonce le klaxon de la voiture, Luz et le *vato* se retournent en même temps pour regarder, et le *vato* s'arrête en pleine rue. Cet instant d'hésitation suffit à Malone pour glisser la voiture entre eux. Il pile dans un crissement de pneus et la bouteille de vodka roule de sous le siège.

« Montez à l'arrière ! crie-t-il à Luz par la fenêtre.

– Non, proteste-t-elle. Je vous ai dit...

– Il n'a pas Isabel ! »

Le *vato* en serviette, un grand gars tout en muscles avec des tatouages qui serpentent sur son torse et ses bras, passe devant la voiture et menace Malone d'un pistolet à travers le pare-brise. Malone se planque derrière le volant et crie de nouveau à Luz :

« Allez ! »

Elle flanque le sac à dos à l'arrière du pick-up et y grimpe par le côté. Le *vato* lâche son flingue et court vers elle. Il attrape un de ses pieds, mais elle le lui arrache et s'éloigne de lui à quatre pattes.

Malone enfonce l'accélérateur. Le *vato* court à côté du pick-up, veut monter. Il lâche prise quand le véhicule prend de la vitesse, puis trébuche et s'étale de tout son long sur l'asphalte. Malone tourne au coin et le laisse derrière lui.

« Tu l'as dans le cul ! crie Malone. Tu l'as dans le cul, mon pote ! » Il laisse échapper un cri de victoire en bondissant sur son siège. Tous les lampadaires cillent et s'allument en même temps, s'étirant à l'infini, aussi loin que porte son regard, passage lumineux et sûr vers quelque part.

Luz est en apesanteur, elle ne sait pas s'il faut voler ou tomber. Elle est montée à l'arrière du pick-up, paniquée, quand elle a vu l'homme à moitié nu foncer vers elle, sans même être sûre de ce que criait Malone, n'ayant entendu que le nom d'Isabel. Elle a besoin que Malone lui explique ce qui se passe avant d'être certaine d'avoir pris la bonne décision.

Elle garde la tête baissée lorsqu'il prend un virage à vive allure, puis un deuxième, l'envoyant balader d'un côté à l'autre du plateau. Il finit par s'arrêter dans une rue déserte bordée d'entrepôts sombres tapis derrière des grillages surmontés de rouleaux de fils barbelés.

« Vous pouvez descendre », crie-t-il.

Elle attrape le sac à dos et, enjambant le hayon, prend appui sur le pare-chocs, puis saute par terre. Une loupiote s'allume dans l'habitable quand elle ouvre la portière. Mais elle ne monte pas. Elle veut d'abord entendre ses explications.

« J'ai reçu un appel pendant que je m'en allais, raconte Malone. Celui qui appelait (je crois que c'était le flic) m'a dit qu'il détenait Isabel, qu'il l'avait prise à l'autre type et qu'il fallait que je retourne vous chercher.

– Le flic a Isabel ?

– C'est ce qu'il a dit.

– Où ça ? Où est-ce qu'elle est ?

– On n'a pas eu le temps d'en parler. Il est censé rappeler. Mais écoutez ça : il a aussi dit que vous pourriez la récupérer si vous lui donniez l'argent.

– L'argent.

– Il dit que c'est la seule chose qu'il demande. »

Luz aimerait se réjouir à cette nouvelle, mais elle reste sceptique. N'importe qui peut dire n'importe quoi et rien n'est réel avant que ça n'arrive. Elle n'est pas certaine de pouvoir supporter une nouvelle déception.

« Pourquoi il aurait fait ça ? dit-elle. Pourquoi emmener Isabel ? »

Malone semble gêné. « C'est ce que je n'avais pas envie de vous

dire.

– Pourquoi ? Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Malone grimace et se penche en avant sur son siège, gagne du temps.

« Quoi ? Dites-moi.

– Il a dit qu'il l'avait emmenée parce que les Mexicains allaient la tuer », finit par dire Malone à toute vitesse.

À ces mots, Luz chancelle. Rolando. Le salaud. L'immonde salaud.

« Mais elle est en sécurité maintenant, continue Malone. Elle est en sécurité et vous allez la récupérer.

– Vous êtes sûr ?

– Certain. »

Mais il ne l'est pas, Luz s'en rend bien compte. Il dit ça par gentillesse. Il n'en sait pas plus qu'elle sur ce qui est en train de se passer.

Une voiture qui n'a plus qu'un phare en état de marche tourne dans la rue et Malone se crispe.

« On devrait y aller », dit-il.

Luz aussi a un mauvais pressentiment. Elle monte à bord du pick-up et ferme la portière. La Pontiac mangée de rouille s'approche et Luz met la main dans le sac pour empoigner le 45. La voiture ralentit jusqu'à rouler au pas à leur hauteur et deux visages noirs les toisent sévèrement. Malone met le contact. Le moteur fait un gigantesque effort, mais ne démarre pas.

La Pontiac continue jusqu'à l'intersection suivante, fait demi-tour et revient vers eux. Luz la regarde approcher comme un requin en maraude dans son rétroviseur extérieur pendant que Malone continue à tourner la clé en pompant sur la pédale d'accélérateur. Quand enfin la voiture se réveille, il enclenche une vitesse et s'éloigne rapidement de la Pontiac, brûlant des stops et faisant crisser les pneus dans les virages, jusqu'à ce que Luz lui dise que c'est bon, ils ne les suivent pas.

Quand ils retrouvent une artère large et bien éclairée, Luz lui demande de lui répéter mot pour mot la conversation téléphonique telle qu'il s'en souvient.

« Est-ce qu'il a dit quand il rappellerait ? demande-t-elle.

– Non, juste qu'il le ferait.

– Qu'est-ce qui m'empêche de l'appeler ? »

Malone fait glisser le téléphone vers elle sur la banquette.

« Numéro masqué. Il est vraiment prudent. »

Luz prend le téléphone pour vérifier par elle-même.

« Posons-nous quelque part », dit Malone. Ils passent devant un Denny's. « Pourquoi pas là ? Un milkshake, ça vous dit ? Moi, j'en veux un. »

Luz ne pourra pas avaler quoi que ce soit, mais elle répond oui, d'accord, parce qu'il sera moins dangereux d'attendre dans ce restaurant que de se garer dans une rue où les ennuis pourraient de nouveau venir les trouver.

Le soleil est couché, mais la chaleur monte encore du bitume du parking. Tandis qu'ils marchent vers l'entrée, Luz serre le sac à dos contre elle. Elle ne le quittera pas des yeux tant qu'elle ne l'aura pas donné en échange d'Isabel. Entrer dans la lumière glacée du restaurant, c'est comme passer dans une autre dimension. Elle frissonne dans ce froid soudain, les yeux plissés sous les néons.

L'hôtesse qui les place s'affaire et pépie comme un petit oiseau et le serveur qui vient prendre leur commande sourit comme à une plaisanterie secrète – une plaisanterie cruelle, à en juger par l'angle de sa bouche. Malone commande un milkshake au chocolat et Luz un Coca. Malone lui demande si elle veut partager une portion de frites avec lui et c'est plus facile de répondre oui que non.

« Pas les ondulées, dit Malone au serveur. Les normales. »

Leur banquette se trouve contre une fenêtre qui donne sur le parking. Luz voit son visage dans la vitre et tend un doigt pour toucher les cernes sous le reflet de ses yeux. Elle sera contente quand elle ne sera plus jolie.

« Quand vous aurez récupéré Isabel, il faudra que vous alliez dans un endroit où personne ne vous connaît, dit Malone. Ne dites rien à votre tante, ne dites rien à vos amis, ne dites rien à personne. J'ai comme l'impression que ces types continueront un moment à vous chercher.

– Ne vous inquiétez pas. On ira dans un endroit auquel je n'ai même pas encore pensé.

– Je peux vous laisser le pick-up, mais je vous conseillerais de le larguer le plus tôt possible.

– Pas la peine.

– Quoi, pas la peine ?

– Je ne sais pas conduire.

– Oh.

– Ce n'est pas un problème. On prendra le bus. »

Malone lève une main pour la faire taire. « Non, vous voyez, même ça vous le gardez pour vous. Je ne veux rien savoir. »

Le serveur leur apporte leurs boissons, toujours cette moue railleuse aux lèvres. Luz dépouille sa paille de son emballage et aspire une gorgée de Coca. Le téléphone est sur la table. Elle le prend pour vérifier qu'il y a du réseau.

Dehors, un homme et une femme se disputent au sujet d'une place de parking, leurs voix assourdies par la vitre.

« J'attendais cette place.

– Vous êtes passée devant.

– C'est faux. J'attendais.

– Je ne vous avais pas vue.

– Alors enlevez-vous la merde des yeux.

– Toi-même, connasse. »

Luz résiste au réflexe de se cacher sous la table. C'est aussi atroce ici qu'à Tijuana, les gens s'écharpent pour des brouilles.

« Vous avez grandi à L. A. ? demande-t-elle à Malone.

– À Orange County. Anaheim Hills.

– C'est genre friqué là-bas, non ? »

Malone hausse les épaules en mettant une cuillerée de crème fouettée dans sa bouche. « Classes moyennes, disons.

– Je me méfie des gens friqués, dit Luz.

– Je me méfie de tout le monde, dit Malone.

– Moi aussi.

– Même de vous », dit Malone en souriant.

Luz sourit à son tour. « C'est ça, dit-elle. Même de moi. »

L'espace d'une seconde, elle se sent comme une personne normale, qui plaisanterait avec un ami dans un restaurant. Un instant, il lui semble que ce serait une autre version du monde possible. Mais alors Malone s'assombrit, pauvre raté encore une fois rattrapé par son passé, et le bras de Luz frôle le sac à dos posé sur la banquette à côté d'elle, celui qui contient de l'argent volé et un pistolet, et elle comprend qu'il n'y aura jamais aucun espoir de normalité. Même le serveur le sait. Il revient avec les frites de Malone, toujours arborant son drôle de sourire méprisant, et l'explication apparaît à Luz comme

si on avait brusquement écarté un rideau : il lit en eux à livre ouvert.

Thacker prend la 91 et roule jusqu'à ce que sa tension artérielle retombe et que sa respiration revienne à la normale. Quelque part du côté d'Anaheim, il lui semble qu'il est suffisamment loin de Jerónimo pour que le Mexicain ne les rattrape pas. La gosse est réveillée et un peu ronchon, alors quand il aperçoit droit devant l'immense château de carton-pâte, le King John's Family Fun Center, ça lui paraît l'endroit idéal pour procéder à l'échange avec sa maman.

Il prend la sortie suivante et revient en arrière par les rues de la ville. Le château est peint en blanc, mais prend une teinte bleu éthéré sous les projecteurs qui l'illuminent. Thacker est obligé de patienter pour entrer sur le parking, où c'est jour d'affluence. Mais c'est tant mieux. Il voulait un endroit où ils pourraient se mêler à la foule. Isabel écarquille les yeux quand il se gare sur un créneau libre.

« On va là ? demande-t-elle.

– Je ne sais pas. Ça te dit ? »

Elle hoche la tête, toute joyeuse, comprenant qu'il la fait marcher.

« Entendu, dit-il, mais il faut me promettre d'être sage.

– Promis. »

Elle essaie de se libérer de la ceinture, mais il lui dit d'attendre, il a quelque chose à faire.

Il passe la main derrière le siège pour attraper les affaires de Jerónimo. Il sort, va à l'arrière du pick-up et pose le tout sur le plateau. Une rapide fouille du pantalon fait apparaître une liasse de billets de vingt et de cent. Il empoche l'argent, puis ouvre le coffre à outils fixé à l'arrière de la cabine et en sort le sac-polocho dans lequel il range ses vêtements civils. Il retire son ceinturon, sa chemise d'uniforme et enfille un tee-shirt propre, un étui d'épaule et un coupe-vent pour le dissimuler.

Après avoir rangé le 9 mm du Mexicain dans le coffre, il fait le tour pour aider Isabel à descendre de voiture. Elle refuse qu'il la porte, dit qu'elle veut marcher. Il accepte à condition qu'elle lui donne la main. Elle attrape son index et s'élance dans le parking, Thacker en remorque.

Le château est la pièce maîtresse d'un complexe qui compte un parcours de mini-golf, une piste de karting et une immense salle de jeux vidéo. Ça valait peut-être le détour il y a vingt-cinq ans, mais

aujourd'hui la pelouse artificielle râpée fait des plis, les jeux vidéo sont dépassés et le carton-pâte aurait besoin d'un bon coup de truelle et de peinture. Le parc attire quand même des adolescents maussades qui n'ont nulle part ailleurs où aller et des enfants plus jeunes dont les parents ont été alléchés par les offres promotionnelles « spécial anniversaire ».

À peine sont-ils entrés que Thacker marque un arrêt. Les cris de centaines de gamins se répercutent dans cet espace de cathédrale comme des balles qui ricochent et il lui faut une seconde pour se repérer. Mais Isabel ne l'entend pas de cette oreille. Elle l'entraîne au milieu du tohu-bohu et file droit vers les premières lumières clignotantes qu'elle voit.

« Je veux faire ça », dit-elle en montrant un jeu où, à ce que comprend Thacker, il s'agit de sauter sur une estrade lumineuse au rythme d'une musique métallique. Deux petits Asiatiques aux cheveux hérissés sont en train d'y faire des bonds et une longue file d'enfants attend son tour.

« Allons d'abord au golf, dit Thacker. On reviendra ici plus tard. »

Il paye les clubs avec l'argent du Mexicain.

Le parcours se trouve en extérieur, loin de l'épicentre du vacarme. On entend encore les vibrations assourdies des moteurs de kart et le ronflement de la voie rapide de l'autre côté de l'écran antibruit de quatre mètres de haut, mais au moins ici Thacker s'entend penser. Isabel et lui attendent au premier trou que la famille qui les précède termine. La fillette n'arrête pas de taper dans une poubelle avec son club et Thacker n'arrête pas de lui dire stop.

« Quand est-ce que je rentre à la maison ? demande-t-elle.

– Bientôt.

– On est là pour mon anniversaire ?

– Comment tu as deviné ? »

Quand la famille passe au trou suivant, il laisse Isabel courir après sa balle sur le gazon synthétique pendant qu'il appelle Luz avec le téléphone de Jerónimo.

« Allô, dit-elle.

– Salut, mignonne », dit-il. Il se souvient de son allure quand il les a arrêtés à la frontière. Bandante, la *mamacita*. Mince, avec de longs cheveux noirs et un joli grain de beauté sur la lèvre. Tout juste son

type. « Vous êtes toujours vivante.

– Exact.

– Où en est-on avec Jerónimo ?

– Le type de la station-service ? On lui a échappé.

– Vous êtes sûre ?

– Il était étalé par terre dans la rue, en vrac.

– Et mon argent ?

– Il est là. »

Thacker sourit. Difficile à croire, mais tout se goupille bien. « Alors venez chercher votre fille.

– Dites-moi où. »

Isabel tape trop fort dans sa balle, qui va se perdre dans les buissons. Elle se tourne vers Thacker pour qu'il l'aide. Il lui lance sa propre balle afin qu'elle joue avec.

« C'est un parc d'attractions, le King John's, au bord de la 91, dit-il. Un grand château blanc. Vous ne pouvez pas le rater.

– Je vois où c'est, dit Luz.

– On sera en train de jouer au mini-golf. Cherchez une casquette de la police des frontières.

– On sera vite là.

– On ? dit Thacker. Pas question, poupée. Je ne veux voir que vous et l'argent.

– C'était ce que je voulais dire. Moi.

– Je ne plaisante pas. Au moindre soupçon d'entourloupe, c'est votre petite fille qui payera.

– Je serai seule. Ne vous inquiétez pas.

– Oh, je ne vais pas m'inquiéter. Pas mon genre. »

Thacker raccroche et regarde Isabel ramasser la balle et la lâcher dans le trou, puis attendre qu'il se passe quelque chose.

« Bien joué, mistinguette, lui dit-il. Combien de coups ? »

Ça ne lui déplairait pas d'être grand-père un jour, si toutefois il parvient à rentrer dans les bonnes grâces de ses fils. Pour l'instant, ils sont imbus de leur prêchi-prêcha de catéchisme, mais la vie se chargera bien assez vite de leur en faire baver, et là ils pourront tous s'asseoir par terre et se parler entre hommes.

Une grande licorne rose monte la garde au deuxième trou. Isabel laisse tomber sa balle et donne un grand coup dedans. Un vigile

s'approche, un grand Mexicain tout maigre, crâne rasé et uniforme trop grand. *Qu'est-ce qu'il me veut, celui-là ?* se demande Thacker.

« Bonne soirée ? demande l'agent.

– Oh, vous savez. On essaie de se rafraîchir, par ces chaleurs.

– Vous êtes de la police des frontières ?

– Comment vous avez deviné ?

– Votre casquette, dit le vigile en touchant la visière de la sienne. J'envisage de postuler.

– Vous m'en direz tant.

– J'aurai fini ma licence en droit pénal à Argosy au prochain semestre et mon professeur dit que je ne devrais pas avoir de mal à me faire embaucher quand j'aurai ça.

– C'est un bon conseil. On est toujours à la recherche de gens qualifiés.

– C'est quoi, votre secteur ? San Ysidro ?

– Campo, répond Thacker, qui le regrette aussitôt.

– J'irai peut-être en Arizona », dit le vigile. Visiblement, il fait tout ce qu'il peut pour se laisser pousser la moustache, mais n'obtient que du duvet. « La famille de ma copine habite là-bas, tout ça, et puis la vie est moins chère.

– Ça me paraît un beau projet », dit Thacker. Isabel est en train d'essayer d'enfourcher la licorne. « Descends de là, lui lance-t-il.

– Je veux jouer à "Dance Dance Revolution" maintenant, dit-elle.

– Désolé, je crois qu'on va devoir aller à l'intérieur, dit-il au vigile. Bonne chance à vous.

– On ne sait jamais, peut-être qu'un de ces quatre on se croisera en patrouille ou ailleurs.

– On ne sait jamais », dit Thacker.

Isabel est déjà en train de gambader vers la salle de jeux et il part à sa poursuite. Il est relativement certain que ce type n'est qu'un abruti réellement enthousiaste à l'idée de s'enrôler dans la police des frontières, mais ça ne l'empêche pas d'être nerveux. Il n'a pas besoin de l'avoir dans les pattes quand Luz arrivera.

Au motel, Jerónimo est allongé sur un des lits de la chambre. Il tient un gant de toilette mouillé sur l'éraflure qu'il s'est faite au genou en tombant dans la rue et regarde une série policière. Même sans être très attentif, il voit que les flics à la télé sont plus intelligents que les

vrais, comme toujours dans les films.

Il ferme les yeux et essaie de se détendre. Son pied n'arrête pas de tressauter, secouant tout le lit. Il ne peut pas s'empêcher de penser au fait que chaque minute perdue dans cette chambre est une minute de plus où sa famille est en danger.

Si on regarde le bon côté des choses, rien de cassé, rien qui saigne trop. Il est encore en état de courir, de se bagarrer si on en arrive là, et son genou douloureux le rendra plus vicieux, plus malin. Mais quand bien même il aurait perdu un bras, il continuerait à traquer Luz. La balle est partie, la bombe est larguée.

On frappe à la porte. Jerónimo se noue une serviette autour de la taille et va ouvrir en boitillant. Looney et un gamin, un petit *vato* de quinze ou seize ans, sont là.

« *Hijole*, dit Looney en faisant mine de se voiler la face. Tu fais quoi, comme genre de fête ?

– Salut, *ese*, dit Jerónimo. Entrez. »

Looney entre dans la chambre et fait signe au garçon de le suivre.

« Tu as l'air en forme, dit Jerónimo.

– Tu parles. J'ai vachement grossi. » Il montre le genou de Jerónimo. « Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Rien, répond Jerónimo. J'ai trébuché dans les escaliers. » Il ferme la porte et la verrouille. « Je n'ai pas de bière ni rien. Vous voulez de l'eau ?

– Non, c'est bon », dit Looney. L'adolescent ne tient pas en place, ne sait pas où regarder. Looney pose une main sur son épaule et dit : « Je te présente mon fils aîné, Ruben Junior. Il sera mon chauffeur pour rentrer. Junior, je te présente El Apache.

– Salut, Junior, ravi de faire ta connaissance, dit Jerónimo.

– Ravi de faire votre connaissance », répond le gamin d'une petite voix, gêné par la solennité de l'échange.

Looney tend un sac plastique et dit : « Enfile ça. Tu me rends nerveux.

– Merci encore, *hombre* », dit Jerónimo.

Il prend le sac et passe dans la salle de bains.

« C'est des vieilles affaires à moi, dit Looney. Je ne savais pas quelle taille tu faisais, mais il y a une ceinture. »

Le tee-shirt des Lakers va bien, mais le pantalon, un Dickies gris, est trop court au niveau des jambes et trop large à la taille. Jerónimo

enfile la ceinture dans les passants et la serre. Il va devoir faire un trou supplémentaire.

« Tu aurais un *filero* ? » demande-t-il à Looney en rentrant dans la chambre. Looney sort un canif dans sa poche et le lui lance. Avec la pointe de la lame, Jerónimo transperce le cuir de la ceinture. Quelques secondes plus tard, il est fin prêt.

« Comment je suis ? demande-t-il à Junior.

– Mieux », répond celui-ci avec un sourire timide.

Looney prend le bout de tringle à rideau que Jerónimo a recourbé et noirci en se servant d'une tache d'huile sur le parking. Le but était de donner le change à Luz en lui faisant croire qu'il était armé quand il descendrait la rejoindre.

« C'est quoi, ça ? dit Looney. Tu nous rejoues *L'Évadé d'Alcatraz* ? » Il pointe le bâton sur son fils, change de voix : « Les mains en l'air, connard. »

Jerónimo hausse les épaules pendant que les deux autres se marrent. « C'était pas ma journée », dit-il.

Looney repose la tringle à rideaux sur la commode et sort de sa poche arrière un objet emballé dans un sachet en papier kraft. Il le tend à Jerónimo, qui regarde à l'intérieur et découvre un pistolet.

« Ce n'est qu'un 25, dit Looney, mais il est propre. Avec six balles dans le chargeur.

– Ce sera parfait.

– Mieux que cet attrape-couillon en tout cas.

– Et tu en sais quelque chose, pas vrai ? » dit Jerónimo.

Il fait allusion à une certaine nuit de leur jeunesse : Looney avait essayé de braquer un magasin de spiritueux avec un peigne qu'il tenait comme un flingue. Le propriétaire du magasin, un Coréen, avait franchi le comptoir d'un bond en brandissant une matraque télescopique et il s'en était fallu de peu qu'il ne le coince. Jerónimo s'abstient de raconter l'anecdote ouvertement parce qu'il ne sait pas ce que Looney a dévoilé de son passé à son fils, mais il voit que Looney est quand même dans ses petits souliers.

« Tu penses à l'autre, le Clown, j'imagine, dit Looney.

– Voilàààà, dit Jerónimo comme si la mémoire lui revenait brusquement. L'autre abruti. »

Il range le pistolet, toujours emballé, dans sa poche.

« Je te montre la bagnole et on file, dit Looney. La patronne est du

genre : “Ramenez vos fesses à l’heure pour le dîner.” »

Ils quittent la chambre et descendent dans le parking. Looney parle d’un chantier sur lequel il bosse, l’installation électrique d’un nouveau centre commercial, toutes les heures supplémentaires qu’il fait, payées une fois et demie ou deux fois le tarif. Il parle sans discontinuer, ne laisse pas à Jerónimo l’occasion d’évoquer d’autres mauvais coups d’antan. La voiture qu’il a amenée est une Honda Civic en bout de course, avec des phares dépareillés, un tendeur pour maintenir le coffre fermé et une roue de secours montée sur le moyeu arrière droit.

« Va pas te faire arrêter, dit Looney en lui tendant une clé. Je n’ai pas les papiers. Et les freins sont nazes, aussi.

– Ça ira, ça ira, dit Jerónimo. Tu pourrais aussi me filer, disons, vingt dollars ? »

Looney fait la moue, puis sort son portefeuille et lui donne deux billets de dix. C’est marrant de le voir un instant se vanter de tout l’argent qu’il se fait et le moment d’après lancer ce genre de regard à son vieux copain qui lui demande un prêt.

Tout de même, Jerónimo serre la main du gaillard et l’attire à lui de sorte qu’ils se retrouvent nez à nez.

« Tu m’as rendu un fier service, *hombre*, et je suis sérieux : je m’occupe de toi dès que cette mission sera terminée », dit Jerónimo.

Looney resserre sa poigne et l’attire encore plus près. Jerónimo sent quelque chose qui lui rentre dans le ventre et, en baissant les yeux, découvre un pistolet, à peine levé pour que Junior ne remarque rien.

« Je ne veux rien qui vienne de toi, murmure Looney à son oreille. Maintenant, on est quittes et tu vas complètement oublier mon existence. *Comprendes ?* »

Jerónimo ne lui en veut pas. Le mec a une famille, une maison, une vie, et Jerónimo sait ce que ça fait de perdre tout ça.

« *Comprendo* », répond-il dans un murmure.

Le pistolet disparaît et Looney lui donne une tape dans le dos au moment de se séparer. « Dis au revoir à El Apache, dit-il à Junior. C’était un vrai *loco* à l’époque. »

Père et fils se dirigent vers une Supra customisée et montent à l’intérieur, l’adolescent au volant. Alors qu’ils s’éloignent, Looney passe un bras par la fenêtre et adresse à Jerónimo un V de la victoire.

D’un seul coup, il fait nuit. Deux gamins passent en skateboard,

l'un d'eux jette une cigarette qui fait des étincelles en tombant sur la chaussée. Jerónimo sort le sachet de sa poche et l'ouvre pour regarder l'arme une nouvelle fois, puis monte dans la Honda. Le siège est cassé, impossible de l'avancer, mais le moteur tourne et la radio fonctionne.

Il y a encore la queue pour le jeu de danse auquel Isabel veut jouer, alors Thacker l'oriente en douceur vers une autre attraction, une voiture de course qui penche d'un côté ou de l'autre quand elle tourne le volant. La salle de jeux vidéo résonne de coups de feu et d'explosions, d'ordres aboyés et des gémissements répétitifs des blessés. De l'autre côté de l'allée, deux jeunes Mexicains vêtus de noir braquent des armes rose vif sur des zombies qui avancent en traînant les pieds et dont la tête explose en un champignon atomique de sang et de cervelle dès qu'ils sont touchés.

Thacker surveille l'entrée, guettant Luz. Il lui fera signe dès qu'elle arrivera et il récupérera l'argent ici même. Il compte sur elle pour ne pas essayer de lui jouer un sale tour, espère lui avoir fait suffisamment peur. *Attendez dix minutes*, lui dira-t-il. *Je ne plaisante pas. J'ai des yeux dans la place.*

« Excusez-moi encore. »

Le vigile. Surgi de nulle part.

« Il y a un problème ? dit Thacker, sans dissimuler son irritation.

– Non, non. C'est juste, j'envisage de passer le concours.

– Oui. Vous me l'avez déjà dit.

– Eh bien, je me demandais si des fois je pourrais pas avoir votre carte.

– Pour quoi faire ?

– Je me disais que ce serait cool de pouvoir dire que je connais quelqu'un quand j'irai là-bas. »

Thacker n'arrive toujours pas à décider si le gamin est débile ou s'il mijote un truc, mais d'un seul coup il lui semble que tout le monde le regarde. La paranoïa le pousse à reconsidérer son plan. Cet endroit était une mauvaise idée. Il doit y avoir mieux pour donner rendez-vous à Luz.

« Vous savez quoi, dit-il en extirpant Isabel de la voiture de course, je suis en panne de cartes de visite.

– Je n'ai pas fini ! hurle Isabel.

– Pas grave, dit le vigile. Donnez-moi juste votre nom, je vais le

noter. »

Il sort un calepin et un crayon de sa poche de poitrine.

« Johnson, dit Thacker. Don Johnson.

– Je veux finir ! hurle Isabel.

– Il faut que j’y aille, dit Thacker au vigile en emportant la gamine vers la sortie.

– Merci beaucoup, agent Johnson », lui lance le vigile.

Le temps qu’ils ressortent vers le parking, Isabel est de nouveau en pleine crise d’hystérie.

« Où est Carmen ? crie-t-elle. Où est Carmen ?

– Je t’emmène la voir », répond Thacker en l’attachant sur son siège.

Luz repère le château depuis la voie rapide. Il est exactement comme dans ses souvenirs de l'époque où Alejandro et elle y faisaient des sorties à quatre avec son frère et sa petite amie. Elle demande à Malone de prendre la prochaine sortie et le guide jusqu'à l'entrée du parking.

« Ne rentrez pas, dit-elle. Laissez-moi ici.

– Je suis sûr que ce ne serait pas un problème que je vous dépose.

– Il m'a dit de venir seule. »

Malone se gare le long du trottoir, laisse le moteur tourner. Luz passe la main dans le sac à dos et en sort le Colt 45 plaqué argent.

« Prenez ça, dit-elle. Je n'en veux pas.

– Vous devriez peut-être le garder, dit Malone. Juste au cas où.

– Je n'en veux pas. Ça porte malheur et il n'y aura pas de "juste au cas où" cette fois-ci. »

Malone prend le pistolet. Il l'oriente de telle manière qu'il reflète le néon au-dessus d'eux et renvoie des éclairs rouges, jaunes et bleus.

« La classe, dit-il.

– Il se l'est fait faire spécialement, dit Luz. Vous pourrez en tirer un paquet d'argent. »

Malone désigne la gravure sur la crosse en ivoire, un squelette vêtu d'une tige à capuchon. « Qu'est-ce que c'est ?

– Santa Muerte. Elle est comme une sainte pour les narcos. Ils lui adressent des prières.

– Sainte Mort ?

– Je vous l'ai dit, répond Luz en ouvrant la portière pour descendre : ça porte malheur.

– N'oubliez pas ça, dit Malone en attrapant le téléphone sur la banquette pour le lui donner.

– Merci.

– Ne vous inquiétez pas. Tout va bien se passer. »

Les lumières clignotantes de l'enseigne griffent le visage de Malone et son sourire est un petit mensonge pieux.

Luz ne trouve rien à dire pour conclure. Elle referme la portière et

s'éloigne de la voiture, attend pour s'assurer qu'il s'en va. Quand il tourne au coin, elle commence à traverser le parking.

C'est un déroutant pêle-mêle de véhicules et de gens. Des monospaces dégorgent des nuées d'enfants qui se télescopent dans leur course à qui arrivera le premier au château, et des adolescents, avachis dans leur voiture, fument ostensiblement des cigarettes en draguant par les fenêtres ouvertes.

Luz se retourne vivement en entendant quelqu'un imiter le bruit d'un baiser dans l'ombre. Deux garçons juchés sur le hayon d'un pick-up Toyota la reluquent et l'un d'eux attrape l'entrejambe de son jean baggy. Ces petits *pendejos* ont de la chance qu'elle ait donné le pistolet à Malone. Elle poursuit son chemin avec un mouvement de tête dédaigneux et leur rire est vite couvert par les pétarades des karts qui tournent en rond sur le circuit.

Quand elle entre dans le château, Luz est bousculée par un flot d'images et de sons familiers. Les armures poussiéreuses de part et d'autre de la porte, le balancement des épaules des garçons penchés sur les machines de la salle de jeux vidéo, la radio qui beugle les « Tubes d'Aujourd'hui ». Elle passe devant le banc où Alejandro et elle avaient l'habitude de s'asseoir, où ses lèvres chatouillaient son oreille et la faisaient rire, et le snack-bar où la même femme pâle aux yeux exorbités vend toujours du pop-corn et des *nachos*.

Elle ressort en direction du mini-golf, à l'affût d'un homme avec une casquette de la police des frontières et une jolie petite fille. Ne les apercevant nulle part, elle laisse le château derrière elle et s'engage sur une allée étroite qui serpente entre les trous. Le parcours compte un certain nombre de collines et de ravines, et les éclairages aux couleurs sucrées jouent des tours. Une enfant dont le visage lui dit quelque chose attire son attention, mais lorsqu'elle s'en approche, une femme rappelle la fillette, qui file rejoindre sa famille.

Luz fait rapidement deux fois le tour du parcours, du dragon violet tout sourire à la maison hantée, de l'autoroute à la cascade en pleine jungle, et nulle part elle ne voit Isabel ou le policier. Craignant d'avoir mal compris les instructions, elle retourne au château et explore la salle de jeux de fond en comble, puis pousse les lourdes portes vitrées qui mènent à la piste de kart, où la puanteur du gasoil et du caoutchouc brûlé empoisonne l'air chaud et où de petites voitures

capricieuses tournent en trépidant sur un circuit ovale sous des projecteurs flamboyants entourés de nuées d'insectes.

Ici non plus, ni l'un ni l'autre à l'horizon, et Luz se sent gagnée par l'affolement. Alors qu'elle fait demi-tour pour rentrer dans le château, jetant de tous côtés des regards éperdus, serrant le sac à dos contre sa poitrine, un employé, un jeune à la salopette pleine de cambouis, la regarde d'un air soupçonneux.

« Je peux vous aider ? demande-t-il.

– Je cherche ma fille.

– Elle est perdue ? »

Sans lui répondre, Luz tire la porte de la salle de jeux, prête à explorer de nouveau tout le parc. C'est alors seulement qu'elle s'aperçoit que le téléphone, dans la poche de son sweat, est en train de vibrer, qu'il vibre depuis Dieu sait combien de temps puisque la sonnerie est bizarrement désactivée.

« Allô, dit-elle. Allô.

– *Hola guapa*, roucoule le policier.

– Où êtes-vous ? dit Luz. Où est Isabel ?

– Vous êtes au mini-golf ?

– Oui.

– Seule ?

– Oui. Comme vous l'aviez demandé. »

Le patrouilleur ricane. « Vous savez ce que j'aime ? dit-il. Une poulette sexy qui obéit aux ordres.

– Dites-moi comment vous remettre cet argent.

– Isabel et moi prenons une chambre dans le Best Western qui fait l'angle de Lincoln et Euclid. Vous pensez arriver à trouver ?

– Je vais prendre un taxi, dit Luz. Quelle chambre ?

– Je vais vous dire : quand vous y serez, attendez sur le parking, je vous guetterai.

– J'y serai bientôt, dit Luz.

– Chouette. J'ai hâte. »

Retour dans les rues.

Jerónimo pensait être en route pour Tijuana à l'heure qu'il est, mission accomplie, mais le voilà de nouveau en train d'arpenter Compton en essayant de se rappeler comment aller chez Carmen. Il va y retourner, voir s'il peut lui soutirer plus d'informations. Son espoir

est que cette femme en sache davantage qu'elle ne l'a laissé paraître tout à l'heure. Peut-être que Luz lui a dit où elle avait l'intention d'aller. Peut-être qu'elle a laissé un numéro. Cette fois-ci, il ne prendra pas de gants, il tiendra la main de sa fille au-dessus de la gazinière, s'il le faut.

Il voit la pancarte : ATTENTION ! ENFANTS, et reconnaît le monospace. Le temps qu'il se range le long du trottoir, les chiens sont à la barrière, attendant qu'il se montre. Pas moyen d'arriver discrètement par derrière. Il va falloir baratiner pour se faire ouvrir la porte et ne laisser tomber le couperet que lorsque Carmen l'aura laissé entrer.

Il sort de la Honda et les chiens deviennent dingues. À première vue, on croirait qu'il n'y a personne dans la maison, mais il distingue une lueur derrière les rideaux tirés. *Ma femme, mes enfants...* Il prépare sa supplique en remontant l'allée vers la véranda plongée dans le noir. Les fleurs blanches accrochées à un treillage exhalent un parfum suave.

Il frappe à la porte en regardant le petit disque de lumière du judas. La lumière disparaît une seconde, revient, s'obscurcit de nouveau. Il entend des chuchotements à l'intérieur. Une ampoule nue s'allume au-dessus de lui et la porte s'ouvre violemment. Il voit d'abord un homme, un type en tenue de chantier, puis un fusil pointé sur sa tête.

« Attendez, s'étrangle-t-il. Un instant. »

Il aurait bien envie de sortir son pistolet, mais le bon sens l'emporte et il se retrouve à redescendre de la véranda à reculons, les mains en l'air.

« Ne tirez pas ! »

L'homme avance toujours. Jerónimo sprinte vers la Honda et plonge derrière juste au moment où le type appuie sur la détente. Jerónimo entend le BOUM du fusil et un tintement de verre brisé. Des plombs chauffés au rouge s'enfoncent dans son visage et dans son cou. Il s'effondre sur la chaussée.

La détonation résonne dans le quartier. Jerónimo se couche à plat ventre sur le bitume et regarde sous la voiture pour essayer de localiser le tireur. Le trottoir lui bouche la vue, alors il se relève pour regarder par-dessus le capot. Le type est sur la pelouse, il contemple les volutes de fumée qui montent du canon du fusil comme s'il n'en revenait pas que le coup soit parti. Jerónimo ouvre la portière de la

voiture et s'engouffre à l'intérieur.

Les fenêtres côté passager ont sauté. Des cristaux de verre brisé miroitent sur le siège. Jerónimo démarre et écrase l'accélérateur. La Honda prend lentement de la vitesse et le vent qui entre en sifflant par les fenêtres cassées fait un bruit de sirène lointaine. L'homme sur la pelouse vise, mais ne tire plus. Il a dû mettre tout ce qu'il avait de tripes dans le premier coup.

Une fois certain de ne pas être suivi, Jerónimo examine les dégâts à son visage. Le rétroviseur lui révèle une constellation sanglante, côté gauche. La plaie la plus sérieuse se trouve sous son œil, où il découvre une profonde entaille qui suit la courbe de sa pommette. Pour l'instant, l'adrénaline endort la douleur, mais il sait qu'il ne va pas tarder à en baver.

Il se gare sur le parking d'une pharmacie et essuie le sang avec un chiffon sale ramassé sur le plancher de la voiture. Il garde le chiffon sur son visage pour entrer dans le magasin. Le vigile devant la porte est en train de jouer sur son téléphone et ne lui prête aucune attention. Jerónimo parcourt les allées dans une sorte d'hébétude, avec un goût métallique dans la bouche et le bourdonnement des lampes au néon dans les yeux.

Quand il trouve les pansements près de la caisse, l'éventail de choix le laisse perplexe. Il attrape une boîte de Band-Aids et un flacon d'eau oxygénée. Une Noire maigrichonne l'aborde pendant qu'il cherche une pince à épiler. Il croit d'abord que c'est une employée du magasin, qu'elle vient lui demander si elle peut l'aider, mais elle ne porte ni badge ni blouse et ses yeux sont anormalement brillants.

« Hé, dit-elle en jetant un regard nerveux vers la caisse. Vous auriez des cachets à vendre ?

– Mmm ? marmonne Jerónimo.

– Oxy ou Vicodin », dit-elle en se grattant la gorge avec des ongles en dents de scie à force d'être rongés. « N'importe quoi dans le genre ? »

Mendier de la drogue dans une pharmacie. Foutus junkies, toujours à courir après leur propre malchance. Surtout, se tenir le plus loin possible de ce genre d'idioties.

« Foutez-moi le camp, dit Jerónimo.

– Allez, soyez pas comme ça, plaide la fille.

– J’ai dit : barrez-vous. »

Jerónimo décroche une pince à épiler du présentoir et en fait tomber une autre. La fille ne le suit pas lorsqu’il se dirige vers la caisse. L’employée est noire, elle aussi, avec une choucroute de cheveux orange sur le sommet du crâne. Jerónimo la règle avec l’argent que lui a donné Looney, se voit rendre trois dollars de monnaie. La caissière fait mine de ne pas voir le chiffon ensanglanté.

Il se hâte de quitter la pharmacie. Le côté passager de la Honda est grêlé de petits trous percés par les plombs du fusil. On croirait que quelqu’un s’est défoulé dessus avec un pic à glace. Jerónimo se laisse tomber sur le siège conducteur et appuie son front sur le volant. Son visage est en feu à présent et, centré sur cette douleur pulsative, il est incapable de raisonner correctement. Mieux vaut retourner au motel, se remettre en état et ensuite réfléchir à la suite des opérations.

« Vous auriez des chambres king size libres ? » demande Thacker au réceptionniste du Best Western. L’employé est un jeune Mexicain qui doit débiter à ce poste, vu la pause qu’il marque à chaque étape de la procédure d’accueil, comme s’il se la repassait dans sa tête.

« Une simple, lit king size ? répond-il.

– Oui, je serai seul, dit Thacker. Là, j’ai ma petite-fille avec moi, mais sa mère va bientôt venir la chercher. »

Thacker n’a pas l’intention de rester plus d’une heure dans la chambre, mais il veut donner l’impression qu’il va y passer toute la nuit, comme n’importe quel client. Excès de prudence, peut-être, mais il fait tout ce qu’il peut pour quitter cette ville sans faire de vagues.

« Je regarde ça », dit le jeune homme.

Isabel dort dans la voiture garée devant la réception. Elle a sombré dès leur départ du parc d’attractions. Thacker aperçoit le sommet de sa tête par la vitrine. Il prend un dépliant qu’un client a laissé sur le comptoir. Le musée de cire de Hollywood. Les trucs en photo ressemblent plus à des mannequins de grands magasins affublés de perruques et de moustaches qu’aux vedettes de cinéma qu’elles sont censées représenter. Assez pitoyable.

Le réceptionniste laisse Thacker payer la caution en liquide et lui remet une carte électronique. Sur un plan, il lui montre la chambre et l’endroit où il doit se garer. Thacker roule jusqu’au petit côté du complexe hôtelier en forme de L et trouve une place, mais au moment

où il ouvre sa portière, une famille déboule d'une chambre du rez-de-chaussée et entreprend d'embarquer dans un monospace garé à côté de sa voiture, ce qui lui bloque le passage.

« Désolé », lui lance le papa, un rouquin couvert de coups de soleil. Thacker lui adresse un signe de la main et un sourire, tout en crachant « connard » entre ses dents.

Les parcs Disney ne sont qu'à quelques kilomètres, celui de Knott's Berry Farm à peine plus loin, de sorte que le motel est peuplé d'enfants surexcités et d'adultes soumis à rude épreuve. C'est pour ça que Thacker l'a choisi, se disant qu'Isabel et lui se fondraient parfaitement dans le décor. Quand le dernier enfant est à bord et que la voiture roule vers la sortie, Thacker descend du Dodge. Il fait le tour vers le côté passager, détache Isabel et l'emporte à leur chambre au premier étage.

Il ouvre la porte et pose la fillette sur le lit. Elle ne bronche pas quand il soulève sa tête pour glisser un coussin sous sa nuque. Après s'être assuré qu'il n'y avait personne dans la salle de bains ou dans le placard, il prend un gobelet en guise de crachoir et sort attendre Luz dehors.

La coursive donne sur la piscine du motel. Éclairée par en dessous, c'est un rectangle tremblant, d'un bleu infiniment pâle. Une dizaine d'enfants s'ébattent dans l'eau, envoyant dans le ciel des reflets qui ondulent sur le visage de Thacker lorsqu'il se met un morceau de tabac à chiquer dans la bouche et s'accoude à la rambarde. D'ici, il voit tout le parking, jusqu'à la réception et au restaurant de l'autre côté de la rue. Il domine la situation. Les cris des enfants résonnent, perdent tout sens en se répercutant aux quatre coins du motel.

« Marco ! », « Polo ! » se lancent-ils tour à tour.

Trois adolescentes en bikini quittent la piscine ensemble et le portillon de la clôture claque derrière elles. Thacker les regarde traverser le parking, la démarche traînante dans leurs tongs, et il sent sa respiration se modifier. Elles ont des serviettes, mais ne s'en servent pas pour se couvrir lorsqu'elles montent lestement les escaliers.

Au moment où elles passent à côté de lui sur la coursive, Thacker se redresse, rentre le ventre et dit : « Mesdemoiselles. » Ça les fait pouffer, trop marrant, le gros papi. Un éclair de colère passe au fond du regard de Thacker. *Vous ne savez pas à quel point vous avez de la chance qu'on ne soit pas dans une ruelle sombre*, se dit-il. Marla l'a traité

de pervers quand elle a découvert sa relation avec Lupita, mais lui, il avait tellement envie de lui balancer : « Merde, ma poule, tu crois que ça, c'est pervers ? » Elle tomberait raide morte si elle voyait les idées qui lui passent parfois par la tête.

Il s'accoude de nouveau à la rambarde, crache dans son gobelet. Le ciel s'illumine d'un feu d'artifice qui éclate en silence au-dessus d'Angel Stadium ou de Disneyland, fleurs mouvantes aux couleurs vives qui se fanent en araignées de fumée. Un taxi entre dans l'allée et une jeune femme qui porte un sac à dos en descend et scrute le motel. C'est elle. Thacker lève les bras.

« Hé ! crie-t-il. Hé ! Là-haut ! »

Luz aurait envie de courir vers les escaliers, mais elle s'oblige à marcher, avec une fièvre croissante à chaque pas. Tous ces gens devant la porte de leur chambre, tous ces enfants dans la piscine. Ce type n'aurait sûrement pas choisi un endroit pareil s'il avait l'intention de la gruger.

Deux petites filles, cheveux mouillés et maillots de bain dégoulinants, pressent leur visage contre les barreaux de la clôture qui fait le tour de la piscine pour regarder le feu d'artifice que Luz a aperçu en descendant du taxi.

« Regarde », dit une des fillettes à Luz, l'index pointé.

Luz jette un coup d'œil par-dessus son épaule. « Très joli », dit-elle.

Le policier la regarde monter les escaliers avec un sourire libidineux. S'approchant de lui, elle remonte la fermeture éclair de son sweat, une réaction instinctive.

« Holà, qu'elle est jolie, la maman », dit-il.

Ce vieux *cabrón* vicieux, avec son nez de clown et ses dents jaunes, son gros bide qui pend sur sa ceinture. Et voilà qu'il lui tend les bras comme s'il voulait l'enlacer.

« Viens faire un câlin à papa.

– Ça ira comme ça, dit-elle.

– En fait, non, dit-il. Je ne te laisse pas entrer dans la chambre avant de t'avoir fouillée. »

Luz avance avec réticence et retient son souffle pendant que le type fait courir ses mains sur elle. Il ne réagit pas au téléphone, mais se crispe en trouvant l'argent dans la poche de son sweat, une liasse de billets qu'elle a sortie du sac à dos juste avant que le taxi ne la dépose,

un peu de liquide pour rejoindre une destination quelconque avec Isabel.

Agitant l'argent sous le nez de Luz, il demande : « Ça fait partie de ce qui m'appartient ? »

Elle hausse les épaules pour toute réponse. Isabel et elle feront sans.

« Tu es une petite cachottière, hein ? »

Qu'il aille se faire foutre.

Il montre le sac à dos. « C'est le reste ? »

D'un coup de coude, elle envoie le sac dans son dos, hors de portée du bonhomme. « Pas avant d'avoir ma fille », répond-elle.

Une alarme de voiture se déclenche sur le parking et les enfants de la piscine imitent son hurlement.

« Je crois que c'est l'heure », dit le policier. Il ouvre la porte de la chambre et Luz a l'impression de se dilater au-delà de son corps, comme si la chair n'avait plus guère d'importance. Elle se faufile à l'intérieur en bousculant un peu le gros lard et découvre Isabel endormie sur le lit. La fillette n'est qu'une toute petite chose, mais c'est quand même vers elle que converge toute la lumière de la pièce. Luz aussi est attirée vers elle, entraînée vers le bord du matelas, où elle tombe à genoux.

Elle tend une main hésitante pour la toucher et se demande si elle en est digne, après l'avoir abandonnée, après l'avoir même oubliée (c'est terrible à avouer) pendant des semaines entières quand elle se droguait. Écartant doucement une boucle de cheveux noir de jais des lèvres de la fillette, elle conclut que, même si elle a parcouru tout ce chemin et fait tout ce qu'elle a fait pour ne la voir que ce seul instant, ça en valait la peine.

Le type dit quelque chose. Des mots, des mots, des mots. Luz lui tend le sac sans quitter sa fille des yeux. *Plus jamais je ne te laisserai*, promet-elle. *Ta vie sera toujours plus précieuse que la mienne à mes yeux*. L'enfant a l'air si paisible que ça lui coûte de la réveiller à cette réalité, mais il faut qu'elles bougent. Elle se relève et se penche pour la prendre dans ses bras.

« Un instant », dit la voix derrière elle.

Luz s'arrête, bras tendus, en se demandant : *Quoi encore ?* mais elle sait déjà.

« Retourne-toi. »

Le gros lard est trop près. Près à la toucher. Près au point qu'elle sent son haleine sur son visage.

« C'est une gentille gosse, dit-il. Elle a vraiment été très sage aujourd'hui.

– Tant mieux.

– Quand ce salopard a dit qu'il allait la tuer, ça m'a décidé. Il déconnaît. Je lui ai pris la gamine sous le nez et j'ai décidé de te la rendre.

– Merci », dit Luz.

Elle se retourne vers Isabel. Peut-être qu'en agissant assez rapidement.

Le policier la prend par le bras. « Je lui ai sauvé la vie, dit-il en la forçant à se retourner vers lui.

– Et j'ai dit merci, dit Luz.

– Ouais, mais tu m'as aussi volé. Tu croyais que je ne le trouverais pas, cet argent, hein ? »

Il cherche à l'intimider, à lui faire peur. Cinq ans plus tôt, ça aurait peut-être marché, mais depuis elle a vécu avec des hommes dont la brutalité ferait passer ce porc pour un voyou de cour de récré.

« Ce n'était pas pour moi, c'était pour Isabel.

– Voler, c'est voler », dit-il en descendant la fermeture éclair du sweat de Luz.

Elle lève un bras pour l'en empêcher, mais il le chasse d'une tape, introduit une main dans son sweat et saisit un de ses seins.

« Tu me prends pour un homme qu'on peut rouler, mais c'est faux.

– Je sais.

– Ah oui ?

– Je suis désolée.

– Vraiment ? »

Luz ne répond pas. Elle ne rentrera pas dans son jeu. Il est dans tous ses états, tremblant, moite de sueur, et ce qu'il veut à présent, c'est qu'elle se laisse faire, qu'elle accepte, comme si elle avait réellement fait quelque chose qui mérite ce qu'il va lui infliger. Il peut toujours crever.

« Viens dans la salle de bains me montrer comment tu es désolée, dit-il.

– Allez vous faire foutre. »

Elle se déserte elle-même pour ne ressentir aucune douleur quand

il l'empoigne par les cheveux, aucune peur quand il dégaine son arme et lui enfonce dans la joue. Ce n'est plus qu'un corps qu'il traîne vers la salle de bains, plus qu'une coquille qu'il jette par terre.

« Montre-moi ces seins », dit-il.

Luz retire son sweat, son tee-shirt, son soutien-gorge. Le policier range le pistolet dans un étui sous son bras, descend son pantalon jusqu'aux genoux et s'assoit sur l'abattant des WC.

« Viens la sucer un peu, d'abord », dit-il.

Il se penche en arrière pour soulever sa bedaine et son sexe bandé apparaît d'un seul coup. Ses clés glissent de sa poche et tombent avec un cliquetis sur le carrelage. Luz rampe vers lui, mais les vieux trucs ne marchent pas, ce soir ; elle n'est pas aussi ailleurs qu'il le faudrait. Elle se souviendra de l'odeur, du goût, de la sensation de ses mains sur sa nuque quand il lui mettra son sexe dans la bouche.

Elle se redresse entre ses jambes, prend sa queue dans la main et c'est là qu'elle le voit : un canif en nacre qui pend sans qu'il s'en rende compte de la poche de son pantalon, à deux doigts de glisser tout à fait et de tomber par terre. Sans prendre le temps de réfléchir, elle l'attrape, actionne le mécanisme pour l'ouvrir et appuie la lame sur le haut de ses testicules.

« Putain de merde ! crie le gros en levant un poing par réflexe.

– Tu me touches et je te les coupe. »

L'homme baisse la main et la regarde avec fureur. Il est écarlate et halète, effrayé.

« Ça te plaît de brutaliser les filles ? dit Luz en faisant un petit mouvement de scie avec le couteau. Ça te plaît de leur faire du mal ?

– Pitié.

– Pitié, répète Luz en le singeant. Pitié. »

D'un seul et même geste vif, elle se lève, s'empare du pistolet de l'homme dans son étui, puis recule en le braquant sur son visage. Il joue moins les terreurs, le vieux gros lard avachi sur les toilettes.

« Essaye de me baiser maintenant, dit-elle.

– Tire-toi donc avant de faire une connerie.

– La seule connerie que je vais faire, c'est de t'exploser la cervelle. »

Et si Isabel n'était pas là, elle le ferait. Elle appuierait sur la détente et abattrait ce chien. Au lieu de ça, elle prend son sweat avec sa main libre et l'enfile à la va-vite. Puis elle met le couteau dans sa

poche et ramasse son soutien-gorge et son tee-shirt.

« C'est quoi, votre problème, dit-elle en ressortant vers la chambre. Vous aviez l'argent. »

L'homme hausse les épaules et regarde par terre. « Je l'avais, hein ?

– Pas un geste. »

Elle referme la porte et rejoint vite le lit. Elle prend Isabel et parvient à la caler sur son épaule sans la réveiller. Le sac à dos est sur la table. Elle y fourre le pistolet et ses vêtements et le passe sur son autre épaule.

Elle sort et referme la porte en silence. Remontant Isabel d'un cran, elle file vers les escaliers. Descendre, traverser le parking. Quand elle jette un regard vers la chambre, la porte est toujours fermée.

Elle sort du parking et se dirige vers les lumières vives d'une galerie marchande dans la rue voisine. Ce n'est pas tant une décision qu'un endroit où aller, un lieu où se réfugier. Mieux vaut être au milieu d'autres gens si le type les poursuit. Isabel se réveille avant qu'elles y arrivent et redresse la tête pour voir qui la porte.

« Tu es qui ? demande-t-elle, sur un ton si sérieux que Luz sourit.

– Je suis une amie, dit-elle. Une amie de Carmen.

– Il est où, le policier ?

– Il a dû partir.

– Elle est où, Carmen ?

– Tu la verras bientôt. »

La petite fille observe le visage de Luz pour décider si c'est acceptable. Après une longue pause, elle dit : « Mardi, c'est mon anniversaire.

– Je sais, dit Luz. C'est pour ça que je suis là.

– Pour ma fête ?

– Bien sûr. Je ne voulais pas la rater. »

Isabel repose la tête sur son épaule et ne dit plus rien. Quand elles arrivent à la galerie, Luz entre dans un 7-Eleven plein de clients et se dirige vers le fond du magasin, où elles seront invisibles depuis la devanture. Elle surveille la porte en appelant un taxi.

« Où voulez-vous aller ? » demande le standardiste.

Isabel fredonne en tirant sur le cordon de la capuche de Luz.

« À la gare routière, dit Luz. Les bus Greyhound. »

Isabel se penche de nouveau en arrière pour la regarder d'un air

interrogateur.

« Pourquoi tu pleures ? demande-t-elle.

– Ce sont des larmes de joie, répond Luz en attirant la fillette à elle pour l'embrasser sur la joue. Tu n'as jamais entendu parler des larmes de joie ? »

Malone est en route pour Palos Verdes lorsque le passé lui tombe dessus comme une chape. Son père, sa femme, sa petite fille morte sortent des ténèbres pour dire leur texte, et ce soir la litanie de ses échecs est plus assourdissante que jamais. Il allume la radio pour la couvrir, crie les paroles des chansons, mais le réquisitoire est plus perçant. D'autres voix, d'autres visages, voilà ce qu'il lui faut, la distraction d'inconnus.

Il prend la sortie suivante et s'arrête sur le parking du premier bar venu, un bloc de béton trapu, le Breezy's Hideaway. Une enseigne lumineuse Budweiser crachote dans la vitrine et un grand gaillard, la barbe grise en bataille, tête une cigarette sur le trottoir.

À l'intérieur, le bar est fortement éclairé et décoré avec un fatras de bannières sportives et de publicités pour de la bière. Plusieurs écrans plats sont branchés sur ESPN, mais le volume a été baissé au profit du vacarme d'un karaoké, la réverb' à fond, aux manettes duquel officie un chauve maigrichon en tee-shirt imitation smoking. La blondasse négligée qui tient le micro, une maman rebelle à talons aiguilles et maquillage outrancier, s'égosille sur les chœurs de « Livin' On a Prayer » à l'intention d'une tablée de femmes pareillement attifées.

Malone se laisse tomber sur le dernier tabouret libre du bar et commande une double vodka à une demoiselle qui a une fée tatouée à l'intérieur de l'avant-bras. Elle le sert et prend son argent sans le regarder. Lui contemple fixement ses mains jointes en pensant à Luz. Elle est sans doute avec sa fille à l'heure qu'il est, et c'est tant mieux, voilà au moins une histoire qui pourrait se terminer bien. Il s'enfile la moitié de la vodka d'un coup, mais quelque chose ne va pas. L'alcool lui reste en travers de la gorge et un renvoi lui en redonne le goût caustique et aigre : son meilleur ami le trahit finalement.

Un vieux se lève pour chanter « I Walk the Line », provoquant une certaine agitation chez le voisin de Malone. Il heurte son coude, marmonne des excuses et jette : « Fichu Johnny Cash ».

Malone se retourne pour voir son visage et, nom d'un chien, c'est

un miroir.

« Vous savez, pour Johnny Cash ? lui demande l'autre.

– Comment ça ?

– Il s'habillait en noir à cause des Indiens, des anciens combattants, des taulards, de tous les pauvres connards entubés par la vie, dit-il. Et maintenant, regardez. »

Il désigne le vieux qui chante comme s'il montrait une chose évidente.

Malone hoche la tête avec bienveillance sans chercher à comprendre où il veut en venir. Encore un poivrot qui en a gros sur la patate, suppose-t-il, un pochard qui essaie de mettre des mots sur sa souffrance.

« Vous êtes un *enfoiré* ! » lance le type au vieux chanteur en allant crescendo, jusqu'à crier sur le dernier mot.

Ce qui lui vaut un doigt menaçant de la part de la serveuse. « Deuxième avertissement », dit celle-ci.

Il fait le dos rond d'un air contrit comme un petit garçon dépité.

Malone aspire une gorgée. Ce coup-ci, ça descend mieux. Il attend que l'alcool fasse effet, que le miel coule à flots. Il devrait commencer à être requinqué, au moins un peu. Ça devrait frôler le supportable.

« C'est quoi, votre genre de musique ? lui demande l'admirateur de Johnny Cash.

– Je ne sais pas. Le rock, hardcore.

– Hardcore ? s'écrie l'autre, ravi. Hardcore. Okay. » Il tend la main, paume vers le haut, et énumère des noms de groupes en touchant le bout de ses doigts avec son pouce. « Les Sex Pistols, les Buzzcocks, les Ramones, Bad Brains, Suicidal, Black Flag, Rancid. J'ai joué dans des groupes punk, mon vieux, en tournée et tout. San Francisco, Sacramento, Phoenix.

– C'est cool, dit Malone.

– Tu prends quoi ? lui dit l'autre, enchanté de s'être trouvé un ami. Je te paye un coup. »

Malone veut répondre, mais son estomac se rebelle et sa bouche se remplit de salive. Le bar enfle et rétrécit, la musique se dissout en un rugissement incohérent. Il s'élance de son tabouret et passe précipitamment à côté de la table de billard, du jeu vidéo de golf, jusqu'aux toilettes, où il pousse violemment la porte d'une cabine et vomit. Il dégueule beaucoup, ces temps-ci. Parfois, il espère que c'est

un cancer.

Quand il a fini, la tête lui tourne, mais il arrive à retrouver assez d'aplomb pour retourner au pick-up. Une fois à l'intérieur, il se rince la bouche avec une bière et observe les voitures qui entrent dans le drive-in du Taco Bell d'en face. Amplifiée, la voix pleine d'échos de la fille qui prend les commandes a des accents de fin de soirée et de solitude.

Il repense à Luz, se rend compte qu'il est plus ou moins amoureux d'elle. Une autre vie se déroule devant ses yeux, celle qu'ils auraient pu avoir ensemble. Des Noëls et des anniversaires. Sa petite fille l'aurait appelé papa. Ils auraient formé une famille heureuse, tous les trois. Mais c'est des foutaises, encore un fantasme navrant, comme cette idée de repartir à zéro avec Gail en allant s'installer à Hawaï. La vérité, c'est que rien ne changera jamais, rien ne s'arrangera jamais.

Il se penche vers la boîte à gants et en sort le Colt 45 plaqué argent. Santa Muerte lui sourit depuis la crosse, un sourire aussi engageant qu'il est horrible. Il enfonce le canon de l'arme dans sa bouche et commence à appuyer sur la détente. Mais alors une idée lui vient, un dernier détail qu'il pourrait régler, un geste qui pourrait donner un peu d'air à Luz. Il ressort le pistolet de sa bouche et le pose sur ses genoux. Ce n'est pas encore terminé. Pas tout à fait.

Le sang de Jerónimo est d'une drôle de couleur sous le néon de la salle de bains du motel. Presque violet, presque noir. Il serre les dents et se regarde torse nu dans le miroir tandis qu'il manie la pince à épiler pour extraire un énième plomb de sa joue. Il laisse tomber la petite bille dans les toilettes, où elle descend en spirale comme une comète à la queue rose pâle jusqu'à rejoindre ses camarades au fond de la cuvette.

En même temps qu'il s'active, il cherche désespérément quoi faire ensuite, avec ce sentiment d'être dans une impasse. Retourner chez Carmen est hors de question. Elle est son seul espoir d'obtenir d'autres renseignements sur Luz, mais dans l'immédiat son quartier grouille probablement de policiers. Et pendant ce temps-là, El Príncipe attend à Tijuana, de plus en plus impatient. Il ne se passera guère de temps avant qu'il ne mette certaines de ses menaces à exécution. Jerónimo ne cesse de retourner la situation dans tous les sens pour trouver un nouvel angle d'attaque, mais rien ne vient.

La sonnerie du téléphone de la chambre lui fait l'effet d'un coup de feu. Il sursaute, surpris, puis attrape une serviette et se précipite pour répondre.

« Allô ?

– Taisez-vous et écoutez-moi, dit Thacker. J'ai déconné. J'ai emmené la gamine et j'ai voulu la jouer perso. C'était stupide et je m'en excuse. Mais cette salope m'a fait un coup fourré et elle s'est tirée avec la petite et l'argent. Alors maintenant je suis prêt à passer un nouvel accord avec vous. Vous voulez l'entendre ?

– Allez-y, dit Jerónimo.

– J'ai réussi à retrouver sa trace après qu'elle s'est barrée. Je l'ai vue prendre un taxi, je l'ai suivie et je l'ai en ce moment même en ligne de mire.

– Où ça ?

– C'est la question à mille dollars, hein ? » dit Thacker.

Jerónimo essuie le sang et la sueur de son visage avec la serviette. Ça le débecte d'avoir à faire des courbettes devant Thacker, mais il sait que collaborer avec ce porc est la seule solution pour retrouver Luz rapidement, alors il réprime son dégoût et dit : « Ce que vous voudrez, vous l'aurez.

– Je veux ce que j'ai toujours voulu, dit Thacker. Je veux le fric.

– Si je mets la main dessus, il est à vous. »

Jerónimo s'assoit sur le lit et se balance d'avant en arrière. Le sang bat dans sa tête, il a mal au visage.

« Entendu, dit Thacker. Vous pouvez vous procurer une voiture ?

– J'en ai déjà une.

– Parfait. Alors voilà ce qu'on va faire : Luz est à la gare routière des bus Greyhound à Anaheim. Vous y allez et vous faites votre affaire. Mais vous serez en solo parce que je ne veux plus rien avoir à faire avec ça. La seule chose qui m'intéresse, c'est que, quand vous aurez fini, vous alliez jusqu'au coin d'Anaheim Boulevard et Midway Drive et que vous y larguiez l'argent avant de partir. Compris ?

– Anaheim et Midway.

– Balancez le sac dans les buissons et barrez-vous.

– Compris.

– Dès que vous aurez fait ça, on aura fini.

– Bien.

– Mais sachez une chose : je vous aurai à l'œil en permanence et, si

vous essayez de m'entuber, j'appellerai tous les flics que je pourrai trouver entre ici et San Diego pour leur signaler que vous avez enlevé une petite fille. Je leur donnerai la marque et le modèle de votre voiture, le numéro d'immatriculation, et ils vous arrêteront avant que vous n'ayez fait trente kilomètres. »

Jerónimo se lève et attrape sa chemise. Il pourra acheter une carte à la station-service d'en face.

« J'arrive, dit-il.

– Le prochain bus part dans une demi-heure, dit Thacker. Alors magnez-vous le train.

– J'y serai.

– Dernière chose.

– Quoi ?

– Il y a eu un appel sur votre téléphone. En provenance du Mexique. »

Jerónimo se glace. « Vous avez décroché ?

– Jamais de la vie. J'ai balancé ce foutu machin. »

Pas de panique, se dit Jerónimo. Il s'occupera de joindre El Príncipe quand il aura été chercher Luz et sa gamine.

« Très bien, dit-il. Je serai à la gare dans un quart d'heure.

– Ramenez-moi mon argent. »

Jerónimo raccroche et prend ses clés et le pistolet. Au moment même où il s'apprête à partir, des coups frappés à la porte le font sortir de ses rails. Il s'essuie de nouveau le visage avec la serviette et s'approche avec précaution, se penche pour regarder par le judas.

C'est avec stupeur qu'il découvre le *pendejo* dépenaillé qui a fait passer la frontière à Luz et qui, ce soir, a surgi de nulle part pour voler à son secours. Le mec doit être dingo pour se pointer ici. Jerónimo s'écarte et braque le pistolet sur la porte.

« Ouais ? crie-t-il.

– Il faut qu'on se parle, dit l'autre.

– À quel sujet ?

– Vous le savez très bien.

– Non, je ne sais pas.

– Au sujet de l'endroit où se trouve Luz, de votre complice et de ce qu'ils manigancent ensemble. »

De ce qu'ils *manigancent ensemble* ? Jerónimo s'est efforcé de faire abstraction des doutes qu'il nourrissait sur Thacker, mais voilà que ce

mec applique en lui parlant de ce qu'ils *manigancent ensemble*, alors une paranoïa d'un nouveau genre s'empare de lui.

« Pourquoi vous voudriez me parler de ça à moi ? demande-t-il.

– Ils m'ont doublé et ça m'a mis les nerfs. Je me suis dit que vous seriez peut-être prêt à payer pour un bon tuyau. »

Jerónimo sourit. Encore un mouchard. Il y en a partout. Il se penche à nouveau vers le judas. Le type n'a pas bougé.

« Okay, allez-y. Dites-moi ce que vous savez.

– Sérieux, mec. Me prenez pas pour un abruti. »

Deux minutes, c'est tout ce qu'il lui faudra pour écouter le mouchard et décider s'il raconte des conneries. Dans ce cas, Jerónimo le tuera et partira pour la gare routière ; sinon, il se pourrait qu'un changement de plan s'impose.

Jerónimo tourne le verrou et entrebâille la porte, montre le canon de son arme.

« Les mains en l'air », dit-il.

L'homme hésite un instant, puis s'exécute.

« Soulevez votre chemise et retournez-vous. »

Deux Chinois en costume-cravate sortent de la chambre voisine. Jerónimo ne les voit pas, mais il les entend jacasser sur la coursiive. La porte de leur chambre claque et ils apparaissent dans son champ de vision lorsqu'ils passent entre lui et le *pendejo*. Jerónimo referme presque complètement sa porte et la rouvre lorsque les *chinos* descendent pesamment les escaliers.

« Bon, maintenant, dit-il au mouchard, montrez-moi. »

Celui-ci remonte sa chemise pour découvrir son ventre et commence à tourner sur lui-même. Au milieu de son mouvement, il attrape un pistolet au creux de ses reins et lance son épaule dans la porte en y allant de tout son poids. La manœuvre surprend Jerónimo et l'arête de la porte lui défonce le nez, déclenchant une onde de douleur qui lui brouille la vue et lui coupe les jambes.

Projeté en arrière par l'assaut, il perd l'équilibre et tombe sur le lit. L'homme le suit dans sa chute, atterrit sur lui. Ils sont couchés nez à nez et Jerónimo sent le pistolet du *pendejo* contre lui, coincé entre eux. Le type cherche à le dégager, mais Jerónimo l'enserme d'un bras et se sert du 25 dans son autre main pour le frapper jusqu'à ce qu'il lâche son arme et cherche en priorité à parer les coups. Le changement d'appui donne à Jerónimo assez de marge de manœuvre pour le

repousser, rouler jusqu'au bord du lit et se laisser tomber par terre.

Étourdi, nauséeux, il bat en retraite. Le *pendejo* se lève du lit, pantelant, avec une entaille à la tête qui pisse le sang, et empoigne son flingue au milieu de l'enchevêtrement de draps. Il le pointe sur Jerónimo, mais celui-ci le prend de vitesse. Il lève le 25 et tire à deux reprises.

Un silence retentissant suit les coups de feu. Les genoux de l'homme fléchissent, mais il ne s'effondre pas. Momentanément abasourdi, il examine les trous dans sa poitrine, les tâte avec curiosité. Jerónimo se jette sur lui et le fait tomber sur le lit. Il lui arrache le pistolet, l'attrape par les cheveux, lui renverse violemment la tête en arrière et lui enfonce le 25 sous le menton. Il doit agir vite. Dès que le cerveau du mec aura compris ce qui est arrivé à son corps, tout sera fini.

« Où est Luz ? » demande-t-il.

Le *pendejo* prend une grande inspiration, sifflante. Une salive sanglante bouillonne au coin de sa bouche.

« Partie voir la police, dit-il.

– Vous mentez, dit Jerónimo. Elle est à la gare routière. Je viens d'avoir un coup de fil de mon associé et j'y pars à l'instant. »

L'homme s'arrache un sourire moqueur. « Vous feriez confiance à un flic ?

– Pourquoi pas ? Je devrais plutôt vous faire confiance à vous ?

– Alors allez à la gare. Vous verrez bien ce qui se passera.

– Qu'est-ce que vous voulez dire ? »

Le *pendejo* tousse et remplit ses poumons avec effort. Jerónimo le secoue.

« Qu'est-ce que vous voulez dire ? répète-t-il.

– C'est un piège », souffle l'homme.

Ses yeux se voilent. Il est sur le départ.

Jerónimo se relève et prend un instant pour examiner la situation. Le type doit lui raconter des craques. Si Luz ou Thacker étaient vraiment allés trouver la police, est-ce qu'elle n'aurait pas déjà rappliqué, cerné le motel ? À moins que les flics n'aient estimé qu'il y avait trop d'innocents dans les parages pour une telle opération. Peut-être qu'ils ont plutôt décidé de boucler la gare routière, de l'appeler pour qu'il vienne chercher Luz et de lui mettre la main au collet quand il se pointerait. Il ne peut pas courir ce risque, pas avec Irma et les

enfants toujours aux mains d'El Príncipe. S'il se fait prendre, ils sont condamnés.

Il ne reste plus alors qu'une seule solution, celle de la dernière chance, son va-tout : retourner à Tijuana et tuer El Príncipe avant que celui-ci ne tue sa famille. En un instant, sa décision est prise et, dès lors, il est en paix, comme s'il avait su depuis le début que ça se terminerait comme ça. Il en a toujours voulu à El Príncipe de l'emprise qu'il exerçait sur lui, il a toujours détesté cette façon que le type avait de le tenir à la gorge, de lui laisser juste assez d'air pour survivre, mais il arrivait jusqu'ici à s'accommoder de la situation, acceptant le fait que c'étaient ses propres erreurs qui l'avaient mis à la merci du Prince. Mais en s'en prenant à sa famille, ce salopard était allé trop loin et ça allait lui coûter la vie.

Pas de temps à perdre. Les coups de feu auront été signalés, à l'heure qu'il est, et la police est certainement déjà en route. Jerónimo range le 25 dans sa poche, prend le pistolet du *pendejo* et sort le chargeur. Il reste deux balles. Autant le prendre. Il glisse une main sous le type pour attraper son portefeuille. Les deux cents dollars qu'il y trouve signifient qu'il ne va pas être obligé de détrousser quelqu'un pour avoir de quoi acheter de l'essence jusqu'à la frontière.

Lorsque Jerónimo passe la porte, le *pendejo*, immobile sur le lit, regarde le plafond sans le voir. Jerónimo mesure sa chance. Pour peu que l'autre ait été un chouia plus vif à la détente, Jerónimo sait que ce serait son fantôme à lui qui hanterait à jamais cette chambre, pas celui de cet homme. Et ça doit bien vouloir dire quelque chose. Forcément.

Malone se réveille dans la chambre à Tijuana, celle qui est près du cynodrome, il se lève et passe dans la salle de bains pour se débarbouiller. Non. Ça, c'était ce matin. Non. Hier. Il essaie de relever la tête mais n'y arrive pas, alors il la tourne sur le côté. Déjà le jour ? Non. Le mur est blanc, les rideaux beige. La nuit entre, oui la nuit. Il va dans la cuisine, en retard parce qu'elle oublie toujours de mettre le réveil. Le bébé est dans la chaise haute. Elle a les yeux bleus, les cheveux blonds. Elle donne à Papapa une tranche de banane écrasée, la pousse dans sa bouche avec. Non. La douleur est atroce, comme deux morceaux de charbon incandescents coincés derrière ses côtes, ses poumons perforés sont des soufflets. Il retourne son visage vers le plafond et des larmes coulent du coin de ses yeux, descendent en le chatouillant jusqu'à ses oreilles. Le salaud qui lui a tiré dessus s'en va.

Où va-t-il ? C'est important. Où va-t-il ? Luz assise dans un. Non. Luz debout. Luz marchant péniblement avec lui dans la neige. Il ne neige jamais sur la plage, mais regardez, un brouillard de flocons blancs qui vous piquent là où ils vous touchent, qui se posent comme de la cendre sur l'eau. Luz dit qu'elle a peur. Il lui prend la main. C'est la fin du monde, dit-elle. Mais ce n'est pas cela, pas le monde. Non. Il peut bouger le pouce et l'annulaire de la main gauche, quelques autres doigts de la main droite. C'est tout. Peut-être ses doigts de pied. Le goût bizarre dans sa bouche est du sang, ce truc qu'il n'arrête pas de cracher. Non. Faire une liste. Oui. Pour penser à autre chose. 3×40, 3×50, 3×60, 70, à deux têtes, ordinaires, de finition, de toiture, pour bardeaux. Le barman du cynodrome lui montre un tour de magie, fait disparaître une olive. Les chiens frissonnent dans la neige. Pauvres bêtes, dit Luz. C'est toujours comme ça, comment l'expliquer ? Le bruit sourd dans sa tête, le battement amplifié de son cœur à la peine, ralentit lentement. Oui. Les phares d'une voiture qui passe balayent la surface glacée du plafond et, piégés par les cristaux incrustés, scintillent comme des étoiles fugaces. Annie encore. Assise par terre dans la cuisine, elle tape sur une casserole avec une cuillère en bois. Maman a la migraine, lui dit-il, puis il s'accroupit aussi avec une casserole et lui montre comment faire vraiment du bruit. Dans quinze minutes, il partira pour le magasin. Dans une heure, il déchargera les courses. Dans une heure et dix secondes. Merde. Plus tôt ce sera fini, mieux ce sera. Un sommeil dont on ne se réveille pas, des ténèbres qui tiennent leur promesse. Tout en lui est froid désormais, sauf les balles. Il tremble. Ses yeux veulent se fermer. Il les laisse. Oui. Sérieole, daurade, bonite, chabot, flétan, bar blanc. Pablo Honey est sur la jetée. Il a acheté une boîte de cent couteaux de poche sur Home Shopping Network. « Prends-en un, dit-il. Prends-en plusieurs. » D'un geste, Malone désigne la neige qui tombe, il veut lui montrer. Un grognement. Un gargouillis coagulé. D'accord. Oui. Que vienne le noir, vienne le silence, vienne la paix. L'aube. Le crépuscule. Les deux esprits s'éteignent à présent, celui qui l'aimait et celui qui ne l'aimait pas. Oui. Il sort du motel à Tijuana, vers le soleil. Il y a un magasin au pied de la colline, qui vend de la bière et des bonbons. La neige s'accumule encore, entre dans sa bouche, son nez, ses yeux, et le dernier mensonge qu'il se dit est oui. Oui, oui, oui.

Assis dans sa voiture en face de la gare routière, Thacker regarde un bus s'en aller. Comme le Mexicain n'est toujours pas arrivé, il rappelle le motel. Le réceptionniste a une drôle de voix quand Thacker demande la chambre et ensuite quelqu'un d'autre prend la ligne, pas le Mexicain, et interroge : « Qui est à l'appareil ? » Thacker raccroche.

Il y a eu une merde. Thacker n'est pas sûr de ce qui s'est passé, mais il sait qu'il faut qu'il se tire. Il démarre et s'engage sur la chaussée en se demandant si les policiers ont pincé le Mexicain, en se demandant s'il va le balancer. Un autre bus quitte la gare au moment où il s'en va. On dirait bien que cette salope va s'en tirer, en fin de compte.

Il prend la direction de l'autoroute et s'intègre au flot de la 5 vers le sud. Les trois mille cinq cents dollars qu'il a trouvés dans le pantalon de Jerónimo sont de la menue monnaie en comparaison de ce qu'il espérait et ils ne compensent pas, loin s'en faut, ce qu'il a vécu aujourd'hui : jouer les taxis dans le ghetto pour ce taré de *vato*, passer à deux doigts de se faire couper les couilles. Il avait cet argent entre les mains, c'est ça qui l'écœure le plus, un plein sac de billets, et il a tout foutu en l'air, il a laissé une stupide pute prendre le dessus.

Mais l'important désormais, c'est de conserver son sang-froid. Il saura s'expliquer et se sortir de n'importe quel mauvais pas pourvu qu'il ne s'amuse pas à courir après son ombre. Il va retourner à San Diego, faire profil bas jusqu'à lundi et se présenter au travail comme si de rien n'était. Ce qui pourrait le mettre dedans, c'est qu'il a perdu son arme, mais il va dire qu'on lui a volé dans sa voiture et briser une vitre pour accréditer cette version.

Il dépasse un gros camion qui transporte un chargement de citrons. La pleine lune doit être de sortie cette nuit, vu la façon dont l'océan luit comme s'il était éclairé par en dessous, mais il n'arrive pas à la trouver dans le ciel. Il met la ventilation au maximum, oriente les sorties vers son visage et, malgré cela, il n'a toujours pas assez d'air. Pendant une minute, il pense être en train de faire une crise cardiaque, il craint de perdre connaissance et d'envoyer la bagnole dans le décor. Ce serait peut-être mieux, cela dit, plus rapide que ce qui l'attend.

Toute sa vie, il a fait des saloperies impunément, dépouiller des gens, les maltraiter et les humilier, alors un jour ça finira par lui retomber dessus. C'est un joueur, il s'y connaît en probabilités. La

chance ne dure pas éternellement. Aujourd'hui il s'est fait peur, alors il va marcher droit un moment, respecter les règles, mais dans six mois, un an, son arrogance le reprendra. Il obligera une petite *señorita* à se mettre à genoux dans le sable et elle aura un couteau, elle le lui plantera dans le ventre. Il se videra de son sang dans le désert, seul, et son dernier soupir formera un panache dans l'air froid de la nuit avant de disparaître. Et personne n'en aura rien à foutre.

Cette prémonition le perturbe. Il secoue la tête pour la chasser, se cramponne au volant et fait de son mieux pour réduire le monde à cette petite portion de route dans les phares et rendre tout le reste insignifiant.

Jerónimo entre dans San Ysidro à minuit et gare la Civic sur un parking en terre battue à côté d'un grand mobil-home qui abrite un bureau de change ouvert 24/24. Le vieux qui prend son argent lit une revue sur le catch avec la lampe torche qui lui sert à orienter les conducteurs vers les places libres.

« *Vaya con dios* », dit-il à Jerónimo en lui donnant le ticket.

Il fait clair comme en plein jour au point de passage. De puissants projecteurs tiennent les ombres et les contrebandiers à distance, tandis que des hommes armés montent la garde devant les barbelés. À cette heure tardive, les piétons sont rares : quelques étudiants ivres qui rentrent aux États-Unis, des ouvriers de l'équipe du soir qui regagnent leurs pénates à Tijuana. Jerónimo passe devant les boutiques de souvenirs, le McDonald's, monte les escaliers et emprunte la passerelle piétonnière qui court devant le gros poste-frontière, semblable à un immeuble de bureaux flambant neuf à cheval sur *la línea*. Ni contrôle de passeport, ni inspection de la douane quand il entre au Mexique, juste un lourd tourniquet à pousser.

Il se sent plus fort maintenant qu'il sait ce qu'il lui reste à faire. Avoir trop de choix l'a toujours embarrassé : tuer ou être tué, on ne fait pas plus simple. Il a pensé appeler El Príncipe et lui faire avaler suffisamment de bobards pour qu'il se tienne calme jusqu'à son arrivée, mais ensuite il a jugé que l'effet de surprise le servirait davantage. Si toutefois il n'est pas déjà trop tard.

Le chauffeur du taxi qu'il hèle n'est qu'un gamin. Apercevant le visage meurtri de Jerónimo dans le rétroviseur, il dit : « S'il vous plaît, *señor*, j'ai une famille.

– Moi aussi, dit Jerónimo. Roulez et je vous guiderai au fur et à mesure. »

Il s'affale sur la banquette tandis qu'ils parcourent les rues sombres vers les hauteurs et le quartier où El Príncipe vit dans sa belle demeure au-dessus de l'océan, avec piscine et garage plein de voitures de luxe. Quelque part au milieu de tout cela, Irma et les enfants attendent que Jerónimo les ramène chez eux. Il n'a pas de plan, il n'en

a pas besoin. Il va commencer avec deux pistolets et six balles et voir où ça le mène.

Lorsqu'ils approchent du domaine d'El Príncipe, il demande au chauffeur de ralentir. À travers le portail, il aperçoit de la lumière dans la maison et le jardin. Un gros projecteur éclaire aussi le portail et l'allée, créant un îlot lumineux dans une rue par ailleurs plongée dans les ténèbres. Pas de vigile en vue, mais Jerónimo est certain qu'il y en a un et, comme le mur d'enceinte de la propriété est équipé de détecteurs de mouvements, la première étape va être de trouver un moyen pour franchir cette sentinelle.

Lorsque le taxi atteint le sommet de la côte, il demande au chauffeur de prendre à droite dans une rue transversale et de s'arrêter. Il paye le gamin, puis descend et suit la voiture des yeux jusqu'à ce qu'elle disparaisse. Une tour radio de cent cinquante mètres de haut se dresse devant lui tel le squelette d'un antique dieu-serpent rivé au ciel de la nuit. D'ici, il voit le monde entier. La nappe scintillante de Tijuana au sud et à l'est, San Diego qui jette des feux au nord et, à l'ouest, l'étendue sombre et maussade du Pacifique, pesanteur aquatique tapie au bord de tout.

Il se donne un coup de poing dans le nez. La douleur lui coupe le souffle et le sang commence à ruisseler de sa narine gauche. Il griffe les plaies de son visage dues aux chevrotines pour qu'elles aussi se remettent à saigner. Il sort le 25 de sa poche, court sur une cinquantaine de mètres dans la direction suivie par le taxi, puis revient vers la tour en petites foulées. Il est maintenant hors d'haleine, en nage, il met du sang partout. Il continue à courir jusqu'au coin, prend la rue d'El Príncipe et descend vers la villa, en restant dans l'ombre.

Quand il arrive au portail, il s'écroule dessus, puis recule et secoue les barreaux d'une main tout en pointant son arme vers la colline d'où il vient. Ozzy, au volant d'une Escalade garée dans l'allée, est ébahi devant la brutale et sanglante apparition de Jerónimo, et il ne tarde pas à dégainer son Glock.

« C'est moi. El Apache, lance Jerónimo à mi-voix comme s'il craignait d'être entendu par des poursuivants. Laisse-moi entrer. »

Ozzy ouvre la portière de l'Escalade et les flonflons d'un *corrido* se font brièvement entendre avant qu'il éteigne la radio. « Qu'est-ce qui

se passe ?

– Je ramenais la femme du patron, mais d'anciens gars d'El Samurai m'ont coincé et ils l'ont embarquée avec la bagnole.

– Où ça ? demande Ozzy en descendant de voiture.

– Sur la route, près de la tour. Laisse-moi entrer, *hombre*. Ils étaient juste derrière moi. »

Ozzy appuie sur un bouton de l'armoire de commande du portail. Celui-ci coulisse et Jerónimo se faufile à l'intérieur dès que l'ouverture est suffisamment large. Ozzy le bouscule un peu pour jeter un œil vers la tour radio et Jerónimo se jette sur lui par-derrière, lui donne un coup de genou dans les reins et lui enroule un bras autour de la gorge.

Ozzy lâche son arme et lève les deux mains pour essayer de diminuer la pression sur sa trachée. Jerónimo le tire en arrière d'un coup sec et l'entraîne au sol. L'homme atterrit sur lui, mais pas avec assez de violence pour rompre la prise d'étranglement. Avec des grognements farouches, Ozzy tente de se redresser, de rouler sur le côté, d'écraser Jerónimo contre le pavé. Mais, privé d'oxygène, il s'épuise rapidement et en est réduit à frapper le bitume du plat de la main dans un geste de soumission ou d'impuissance. Jerónimo resserre son étreinte et noue ses jambes autour des cuisses de l'autre pour l'immobiliser.

Il continue à serrer la gorge d'Ozzy longtemps après qu'il a cessé de lutter, toujours en guettant des bruits venant de la maison qui indiqueraient que l'alerte a été donnée. Il n'entend qu'une faible musique et quelques chiens qui rouspètent au loin.

S'extirpant de sous le cadavre, il lui fait les poches et en retire un trousseau de clés, un portefeuille plein de pesos et un couteau à cran d'arrêt avec une lame de quinze centimètres. Il prend aussi le Glock. Le visage d'Ozzy est figé en une horrible grimace et sa langue, qui sort entre ses dents, est presque complètement tranchée. Jerónimo évite de la regarder lorsqu'il tire le corps dans les buissons.

Deux autres véhicules sont garés dans l'allée : un pick-up et une petite Audi Spyder. Jerónimo se sert du couteau pour crever les pneus avant d'aller vers la maison. Quand il y arrive, il s'accroupit dans une platebande, dos au mur, et guette du mouvement dans la propriété. Rien, à part des insectes qui tournent autour d'une lampe sur le perron. Le garage indépendant et son appartement à l'étage sont

également tranquilles.

Il longe le mur en silence. Les stores sont baissés devant toutes les fenêtres, si bien qu'il n'a de l'intérieur, par les interstices entre les lames, que de fugitives visions de pièces désertes. La musique qu'il entendait depuis le portail résonne dans toute la maison, du Led Zeppelin, le volume réglé si fort que les carreaux des fenêtres vibrent à chaque note grave.

À l'arrière de la villa se trouve une piscine où se déverse une cascade. Un canot pneumatique flotte, encalminé, du côté du petit bassin et un autre repose sur une des chaises longues alignées sous l'auvent de chaume qui abrite un bar et un gros barbecue au gaz. La musique est aussi diffusée à l'extérieur. Les gémissements de Robert Plant montent vers un trio de palmiers qui hochent la tête dans le ciel.

Jerónimo se fige quand il aperçoit un monceau de serviettes sur la plage : il se souvient de ce qu'a dit El Príncipe à propos de leçons de natation. Tout en surveillant d'un œil la grande baie vitrée qui donne sur la piscine, il s'approche prudemment des serviettes et les pousse du pied jusqu'à avoir la certitude qu'aucun petit corps n'est caché dessous.

De l'autre côté de la porte coulissante, c'est la cuisine, plongée dans le noir, hormis le rectangle lumineux d'une porte qui mène à un couloir et les reflets bleu tamisé que donnent les lumières de la piscine aux équipements en inox. Comme la baie vitrée est verrouillée, Jerónimo gagne une autre porte qui ouvre aussi sur l'arrière de la maison.

Par le fenestron, on aperçoit la buanderie : lave-linge, sèche-linge, fontaine à eau potable. La porte est verrouillée, elle aussi, mais Jerónimo sort de sa poche le trousseau d'Ozzy et essaie les clés une par une. La quatrième est la bonne. Aucune alarme ne retentit lorsqu'il entre. Une rafale d'air climatisé souffle, glaciale, sur son corps en nage, lui donnant la chair de poule et des frissons, et « Whole Lotta Love » pilonne dans son crâne. Il traverse la pièce et tourne la poignée d'une autre porte.

La cuisine. Elle est impeccable à part deux-trois boîtes de pizza sur le plan de travail et une grande bouteille de Coca vide dans l'évier. Des trucs qu'on donne aux gosses, se persuade Jerónimo, la preuve qu'on a pris soin de Junior et d'Ariel. D'un léger pas chassé, il s'approche du couloir ; la piscine brille de l'autre côté de la baie vitrée

comme un décor de cinéma. Il jette un œil par l'embrasure de la porte, constate que le couloir est désert et s'y engage, le Glock d'Ozzy pointé devant lui.

Il ne s'occupe pas des portes fermées devant lesquelles il passe, préférant explorer d'abord les principales pièces de la maison. Le couloir mène à un hall d'entrée sur deux niveaux, que prolonge le spacieux séjour. Jerónimo le reconnaît pour être déjà venu. Il se dirige à pas de loup vers le salon, mais s'arrête net en apercevant l'autre garde du corps d'El Príncipe, Esteban, dans un fauteuil relax, en train de regarder un match de foot.

Il bat en retraite dans le couloir, rentre le Glock dans sa ceinture et sort le couteau d'Ozzy. Il va faire ça au *filero* pour éviter des détonations qui alerteraient toute la maisonnée. Ramassé sur lui-même, il s'approche lentement d'Esteban jusqu'à ce que le garde du corps, le sentant venir, se retourne. Ensuite, il se rue sur lui comme un forcené.

Il abat violemment le couteau, mais Esteban roule déjà hors du fauteuil, si bien que la lame ne fait que lui effleurer le haut du bras. Jerónimo s'acharne, escalade le fauteuil et se jette sur l'autre, qui veut sortir une arme de son étui d'épaule. Jerónimo atterrit sur lui et lui transperce le ventre de part en part.

Esteban le repousse et Jerónimo trébuche en arrière, entraînant une lampe dans sa chute. Mais il se relève aussitôt, charge à nouveau. Esteban a dégainé, mais il n'a pas la force de lever son arme. Le sang de ses plaies à la poitrine et à l'abdomen se répand sur son tee-shirt.

« Príncipe ! rugit-il alors que Jerónimo lui tombe à nouveau dessus avec le couteau. Príncipe ! »

De nouveau, Jerónimo se retrouve sur le sol. Esteban agrippe son propre avant-bras et lève son arme de cette manière, cligne des yeux pour tenter d'y voir clair. Jerónimo sort le Glock et tire à cinq reprises ; au moins deux balles touchent Esteban à la tête. Il s'effondre comme un pendu détaché du gibet, mais Jerónimo ne le voit pas. Il cherche déjà un abri.

El Príncipe entre dans la pièce. « Crève, salopard », crie-t-il en pressant la détente de son Beretta.

Jerónimo plonge derrière une table de billard et se fait aussi petit que possible. Les balles claquent et se plantent dans le mur derrière lui. Il appuie le Glock sur le rebord de la table et tire à l'aveuglette,

espérant que l'instinct de survie d'El Príncipe l'emportera et le poussera à reculer.

De fait, quand il relève la tête, le Prince est invisible derrière le voile de fumée des armes. Jerónimo fonce vers une porte ouverte à côté de la cheminée. El Príncipe réapparaît et lâche une autre salve. Jerónimo rejoint en roulé-boulé un petit cabinet de toilette, où il s'accroupit à côté de la cuvette en attendant que les tirs cessent.

« Tu es devenu cinglé ? crie El Príncipe.

– Je suis venu récupérer ma famille.

– De cette manière ?

– Rendez-les-moi et je vous laisserai la vie. »

Jerónimo se redresse et se cale contre le montant de la porte sans se soucier de l'interrupteur qui lui rentre dans le dos. La manœuvre déclenche un nouveau tir d'El Príncipe et la balle fracasse un miroir au-dessus du lavabo.

« Et notre accord ? demande le Prince.

– J'ai fait de mon mieux.

– Alors où est Luz ?

– Je ne sais pas. Elle m'a échappé.

– Et c'était trop compliqué de venir me le dire ? Il fallait que tu rentres chez moi par effraction, que tu descendes mes hommes et que tu menaces de me tuer ? Je croyais qu'on était des *compadres*, *hombre*. On a toujours été loyaux l'un envers l'autre. »

Jerónimo hésite, se demande s'il y aurait eu une autre façon de régler cette affaire, sans effusion de sang, mais ensuite il se rappelle tout ce qu'il sait d'El Príncipe, toutes les trahisons et toutes les atrocités, alors il resserre le poing sur son pistolet.

« Ma famille, dit-il.

– Bien sûr, dit El Príncipe. Je te la rends dès que tu m'auras donné ton arme.

– Tout simplement ? raille Jerónimo.

– Tout simplement. »

Jerónimo tend le cou pour regarder par l'embrasure de la porte. Il ne voit pas El Príncipe, mais sa voix semble provenir du couloir. De sa main gauche, il sort le 25, le Glock toujours dans la main droite.

« Où sont-ils ? demande-t-il.

– Jette ton arme, répond El Príncipe.

– C'est simple, comme question : où est ma famille ?

– Tu as encore deux secondes.

– Ils sont ici ?

– Tu le sais déjà, non ? » dit El Príncipe. Il quitte le couloir et pénètre dans le hall, un absurde orgueil le rendant intrépide. « Tu sais déjà qu'ils sont morts. »

Jerónimo entre à son tour dans le salon pour l'affronter. Face à face, à dix mètres l'un de l'autre, ils se canardent. Une balle frôle la cage thoracique de Jerónimo, déchire son tee-shirt. El Príncipe est touché à l'épaule, mais continue à tirer jusqu'à vider le Beretta. Après quoi, il le lance à la tête de Jerónimo et traverse le hall en courant vers les escaliers.

Les deux pistolets de Jerónimo sont aussi déchargés. Il cherche le couteau par terre à côté du corps d'Esteban, quand il sent le poids du luxueux 45 du *pendejo* dans sa poche arrière et le sort.

El Príncipe est au milieu des escaliers quand il arrive au pied des marches. Il tire une des deux balles et touche le Prince à l'arrière de la jambe gauche ; le projectile détruit la rotule en ressortant. El Príncipe s'effondre avec un hurlement déchirant et se retourne sur le dos pour regarder Jerónimo monter vers lui.

« Je ne supplierai pas, dit-il. Pas un chien comme toi. »

Debout au-dessus de lui, Jerónimo lui colle le canon du 45 sous les yeux. Il sait que même les plus costauds font dans leur froc quand ils voient leur fin arriver, et il veut que ce salopard meure terrifié.

Mais El Príncipe ne craque pas. Il sourit à Jerónimo et dit : « J'aimais bien ta famille, vraiment. Surtout ton petit garçon. »

Jerónimo pose son pied sur le genou fracassé et le broie.

« J'ai surtout aimé le baiser avant de le tuer ! » hurle El Príncipe.

Jerónimo n'y tient plus. Il lui colle sa dernière balle au milieu du front, puis monte pour effacer d'un coup de pied le rictus sur les lèvres du cadavre.

Lorsqu'il arrive à l'étage, il est épuisé et se laisse tomber sur le palier. Ses jambes tremblent et le chagrin pèse comme une pierre dans sa poitrine. Mais il lui reste une mission à accomplir. Si Irma et les enfants sont encore ici, il faut qu'il trouve leurs corps et qu'il les enterre.

Il s'arme de courage lorsqu'un son parvient à percer la musique et le bourdonnement dans ses oreilles : un cri d'enfant, bref, aigu et

aussitôt étouffé, quelque part dans son dos. Il se relève tant bien que mal et remonte le couloir sur ses jambes flageolantes. Une chambre, une chambre, une salle de bains, puis une porte fermée à clé.

« *Mijo*, essaie-t-il de crier. *Mija* », mais les mots sortent dans un gargouillis, noyés de mucosités sanglantes.

Rassemblant ses forces, il enfonce la porte à coups de pied jusqu'à ce qu'elle cède et s'ouvre sur une nouvelle chambre. La lumière qui s'y déverse depuis le couloir lui révèle Ariel et Junior accroupis derrière le lit et Irma qui se jette sur lui en brandissant une lampe au-dessus de sa tête.

« C'est moi ! » dit-il en esquivant, un bras levé.

Irma s'arrête net et plisse les paupières comme si elle n'en croyait pas ses yeux. Jerónimo va vers elle, mais elle lâche la lampe et se détourne. Les enfants pleurent et ont besoin de son attention. Il la regarde, reconnaissant et honteux, les rassembler dans ses bras et leur murmurer des paroles de réconfort qu'il n'entend pas. Il ne la mérite pas, il ne les mérite pas, mais ce n'est pas le moment de faire les comptes. Il essaie de mettre de la douceur dans sa voix, mais c'est difficile quand on crie par-dessus de la musique.

« Il faut qu'on parte », dit-il.

Oubliant qu'il est affreusement ensanglanté, il veut prendre Junior, qui se cramponne à sa mère en hurlant.

« Laisse-le-moi », dit Irma.

Il se tourne vers Ariel. « Tu sais qui je suis ? » lui demande-t-il.

Elle dit oui de la tête, le corps ravagé de sanglots réprimés.

« On va courir, alors il faut que je te porte, c'est d'accord ? »

Encore oui de la tête.

Il la prend et la cale sur son épaule. « Ferme les yeux », dit-il.

Il passe en premier dans les escaliers, à travers le hall, la cuisine, autour de la piscine. Une forte brise s'est levée et des ombres menaçantes paraissent surgir de chaque recoin de la propriété. Alors qu'Irma et lui traversent le jardin en courant, un gros objet métallique emporté par le vent atterrit avec fracas. Jerónimo sursaute, mais ne s'arrête pas.

« Celle-là », dit-il en montrant l'Escalade quand ils arrivent dans l'allée. Irma s'installe sur le siège passager avec Junior et Jerónimo lui donne Ariel. Maintenant qu'ils sont arrivés jusque-là, il songe au carnage dans la maison.

« Donne-moi cinq minutes, dit-il à Irma.

– Est-ce que j’ai le choix ? »

Il embrasse ses propres doigts et les pose sur la joue d’Irma.

La petite porte du garage n’est pas fermée à clé. Jerónimo allume la lumière, découvre les autres voitures et tout l’équipement nécessaire à leur entretien, y compris un atelier de réparation avec pont élévateur hydraulique. Un bidon de vingt litres d’essence rouge vif attire son regard. Il le prend et le secoue. Pratiquement plein. Une allée pavée mène à la maison.

Après être de nouveau entré par la cuisine, il opère de l’avant vers l’arrière de la villa, répandant de l’essence à travers tout le rez-de-chaussée. Il ouvre toutes les portes et passe dans toutes les pièces. Dans le bureau d’El Príncipe, il asperge le bureau, l’ordinateur, le canapé ; dans le salon, le corps d’Esteban. Puis il fait un détour par les escaliers pour arroser aussi le cadavre du Prince. La musique continue. Pink Floyd, maintenant. « The Wall ».

Lorsque Jerónimo termine par la cuisine, le bidon est vide. Il l’envoie rouler vers le bout du couloir et va à l’évier, où il lave son visage et ses mains ensanglantés. Il sort par l’arrière, prend un allume-barbecue sous le grill de la terrasse. L’odeur d’essence qui s’échappe de la maison quand il s’accroupit devant la baie coulissante lui donne le tournis. Il retient son souffle et allume le briquet.

L’essence s’embrase immédiatement, un tapis de flammes chatoyantes se déroule sur le sol de la cuisine et dans le couloir. Jerónimo referme la baie et s’enfuit. Il ne se retourne pas avant d’être arrivé à l’Escalade. L’incendie est visible par les fenêtres du premier et des tourbillons de fumée sortent par tous les interstices et orifices de la maison. Une vitre se brise sous la chaleur et libère de longs doigts de feu qui enserrant le flanc du bâtiment.

Jerónimo s’installe au volant et démarre. Les enfants sont calmes à présent, fascinés par le sinistre qui enfle.

« Où tu nous emmènes ? demande Irma, des flammes dansantes dans les yeux.

– Dans le Sud », voilà tout ce que Jerónimo trouve à répondre.

Tout le monde se tait pendant le trajet vers le cœur démentiel de la ville. Alors que Jerónimo navigue dans les rues animées de cette fin de

soirée, le reflet des feux de circulation et des enseignes clignotantes défile sur le capot et le pare-brise, et les jeunes voyous qui traînent aux carrefours lancent des regards sournois vers l'Escalade en échangeant des hypothèses sur l'identité des passagers. Jerónimo abandonne la voiture à quelques rues de la gare routière et finit à pied avec Irma et les enfants.

« Il ne faut pas qu'on nous voie ensemble, dit-il à Irma en lui mettant de l'argent dans la main à l'entrée de la gare. Prends des billets pour toi et les enfants dans le premier bus en partance, j'en ferai autant de mon côté. »

Elle comprend le péril dans lequel ils se trouvent et ne perd pas de temps à discuter. Jerónimo attend qu'elle rejoigne la file au guichet et se rend à un stand dans la rue pour acheter un tee-shirt propre. Il se change dans une ruelle et, quand il regagne la gare, Irma lui fait signe depuis l'autre bout de la salle d'attente bruyante et bondée : elle lève deux doigts et désigne le tableau des départs. Un bus de première classe part pour Durango à deux heures du matin. Il s'achète un billet et se poste à un endroit d'où il peut avoir un œil à la fois sur les portes de la gare et sur sa famille.

L'heure suivante s'écoule avec lenteur, l'affluence grossissant ou diminuant avec chaque départ ou arrivée. Il est tard et tout le monde est fatigué. Les longues rangées de chaises en plastique sont remplies de passagers qui bâillent et observent avec réprobation un groupe d'enfants qui jouent à chat autour des distributeurs automatiques. Jerónimo tend le dos lorsqu'un trio de soldats traverse le hall en scrutant la foule avec des yeux froids, et de nouveau lorsque Irma se rend au snack-bar avec les enfants pour acheter des bonbons et du jus de fruits. Chaque vagabond est un assassin, chaque bruit soudain signe leur perte imminente. Comme Junior l'observe par-dessus le dossier de sa chaise, il risque un geste de la main et un sourire. L'enfant se retourne et s'enfonce dans son siège sans répondre.

Quand arrive l'heure du départ, Jerónimo reste en arrière jusqu'à ce qu'Irma et les enfants aient rejoint la file des voyageurs attendant d'embarquer, puis il se place discrètement à la fin de la queue. Dans le bus, il s'assoit trois rangées derrière eux, après avoir posé un instant la main sur la tête d'Ariel en remontant l'allée. Un chuintement, une secousse, et le bus s'ébranle. Oscillant comme un bateau sur une mer démontée, il quitte pesamment le parking et s'insère avec autorité

dans la circulation. Encore deux ou trois frayeurs avant de sortir de la ville : un fourgon de police, sirènes hurlantes et gyrophares allumés ; une voiture suspecte qui bloque un carrefour. Mais les policiers poursuivent leur chemin et un passant aide le conducteur à pousser sa poubelle ambulante sur le côté.

Jerónimo se détend un peu quand ils arrivent sur l'autoroute. Bientôt ils ont quitté Tijuana et foncent à travers le désert. Pour une fois, il est heureux d'être à découvert. Il se lève dans l'allée pour jeter un œil à Irma. Elle dort déjà, épuisée par l'épreuve qu'elle vient de subir. Les enfants aussi. C'est bon signe, un petit pas vers la normalité.

La femme assise à côté de lui, vieille et toute ridée, s'interrompt au milieu d'un ronflement et lève la tête de la vitre. Elle se tourne vers lui, comme surprise de le trouver là, et se rendort. Ses paupières à lui se font lourdes. La chaleur, le doux bercement du bus. Les Apaches apparaissent, des guerriers fantômes, le dos rond sur leurs montures, déferlant à travers la prairie infinie. Jerónimo s'oblige à se réveiller. Pas de rêves, cette nuit ; il monte la garde. Irma, les enfants et lui vont débarquer à Durango les mains vides, mais il n'est pas inquiet. Il va travailler dur, se tenir à carreau, et malheur à celui qui osera se mettre entre sa famille et le bonheur. Il découvrira combien l'amour peut être brutal.

Épilogue

Luz a trop dépensé pour le sapin parce que c'est leur premier Noël ensemble et qu'elle veut le rendre mémorable. Mais elle ne va quand même pas s'angoisser pour ça. Elle a géré son argent prudemment et il y en a encore plein dissimulé dans diverses caches aux quatre coins de l'appartement. Et puis M. Cardoza lui a promis une autre tranche horaire au supermarché à partir de la semaine prochaine. Dans son esprit, ce sont des choses comme ça, les fêtes de fin d'année, dont Isabel se souviendra, et si elle procure à la fillette suffisamment de bons moments, peut-être que les épreuves qui les ont précédés s'estomperont.

Elle décore le sapin toute seule parce que Isabel s'est désintéressée de l'opération au bout de quelques minutes et lui a demandé l'autorisation d'aller jouer sur la terrasse. Le chat tigré des voisins y a ses quartiers et il laisse Isabel être aux petits soins pour lui comme pour une poupée. Elle passe des heures à bercer le gros matou, à lui chanter des comptines et à le chatouiller sous le menton pour le faire ronronner. Luz accroche une autre décoration et tend l'oreille pour écouter son joyeux babill. Toutes les décorations sont roses ou argentées, c'est Isabel qui a choisi.

La fillette s'est bien adaptée à sa nouvelle vie. Au début, il lui arrivait de réclamer Carmen et ses cousins en pleurant, mais aujourd'hui elle ne parle presque plus d'eux. La version que lui donne Luz, c'est qu'elle l'a quittée pour aller travailler au Mexique et qu'elle est revenue dès qu'elle a eu suffisamment d'argent pour leur prendre un appartement à toutes les deux. Isabel accepte cette fable comme étant la vérité et encourage même Luz à la répéter et à broder sur certains aspects : à quel point Isabel lui a manqué, par exemple, et les larmes qu'elle versait tous les soirs sur son oreiller en pensant à elle. L'enfant éprouve un plaisir particulier à être un personnage de son histoire du soir.

Les billets que Luz a achetés ce soir-là, lorsque le taxi les a

déposées à la gare routière, étaient à destination de Stockton, une ville dont Alejandro parlait souvent et où ses parents avaient vécu avant d'emménager à Compton. Mais Luz et Isabel sont finalement descendues plus tôt, ici, à Fresno, pour échapper à une femme qui les interrogeait avec trop d'insistance sur l'endroit où elles se rendaient et sur les raisons de leur voyage. Luz a décidé que cette ville en valait une autre pour disparaître et, après quelques semaines dans un motel, leur a trouvé un deux-pièces dans une jolie résidence à proximité du centre-ville. L'appartement tout entier tiendrait dans la grande chambre de la villa d'El Príncipe, mais il y a une piscine, une enceinte sécurisée, et Isabel et elle peuvent se rendre à pied au centre commercial et dans un parc ombragé.

Durant les mois qui ont suivi leur installation, elles sont restées repliées sur elles-mêmes, pour prendre leurs marques et faire connaissance. Mais le monde réel n'allait pas disparaître pour autant et Luz a compris qu'il fallait qu'elles apprennent à y vivre. Elle a commencé comme aide de caisse au supermarché, mais aujourd'hui elle est caissière-stagiaire. Isabel fréquente une garderie qui se trouve dans leur rue et elle adore son animatrice, Mme Sanchez. Les jours où Luz ne travaille pas, elles restent au bord de la piscine, vont au parc ou au cinéma du centre commercial. Isabel adore les frites du McDonald's, les sorbets à la cerise et faire de la balançoire. C'est la vie que Luz imaginait qu'elles auraient avec Alejandro, sauf qu'elles la vivent seules. Quand des hommes l'invitent à sortir, elle répond qu'elle est mariée à un soldat en mission en Afghanistan. Quand elle fait des cauchemars dus au meurtre de Maria et d'El Toro, elle écoute Isabel respirer dans la chambre paisible qu'elles partagent et se redit que c'était elle ou eux.

Le sapin a répandu des aiguilles sur la moquette. Luz sort l'aspirateur à roulettes du placard, le branche et le passe dans le salon en révisant les codes des fruits et légumes en vue de son examen du lendemain : Laitue iceberg, 119. Tomates, 238. Oranges Navel, 210.

« Maman ! crie Isabel.

– Quoi ? » répond Luz.

N'obtenant aucune réponse et pensant que sa fille ne l'a pas entendue, elle éteint l'aspirateur.

« Quoi ? » répète-t-elle en tendant l'oreille vers la terrasse.

Pas de réponse. La peur s'étire dans la poitrine de Luz comme un

monstre qui s'éveillerait lentement après une longue hibernation.

« Isabel ? »

Elle rentre dans la cuisine. La porte coulissante qui mène à la terrasse est grande ouverte et Luz peut constater que les deux chaises de jardin sur lesquelles Isabel s'assoit généralement avec le chat sont vides. C'est invraisemblable. Il n'y a nulle part ailleurs où elle aurait pu aller. La terrasse se trouve sous le balcon de l'appartement du premier. De chaque côté, des murs les protègent de la vue des terrasses voisines, et une solide barrière en bois de deux mètres de haut ferme le tout.

À part les chaises, il y a quelques plantes en pot sur la dalle et certains jouets d'Isabel : un cheval à bascule en plastique ; une cuisine pour enfant avec cuisinière, réfrigérateur et évier ; un ballon de plage à moitié dégonflé. Le cœur battant, Luz tire une chaise jusqu'à la barrière et grimpe dessus pour jeter un œil dans l'allée de l'autre côté. Elle s'est inquiétée de cette allée avant de louer l'appartement, mais tout le monde lui a assuré qu'elle servait essentiellement aux camions-poubelles. « Il n'y a même pas le moindre tag », lui a-t-on dit. Cet après-midi, elle est déserte et les portes de garages qui donnent dedans sont toutes fermées.

Les pires idées passent par la tête de Luz. Se pourrait-il que Rolando l'ait retrouvée ici ? Elle descend de la chaise, traverse en courant la cuisine et le séjour, sort. C'est une journée froide, grise, le soleil reste caché derrière un rideau d'épais nuages. L'haleine de Luz fait un panache lorsqu'elle descend l'allée au pas de course jusqu'à la rue en appelant Isabel. Elle a les mains gelées. Deux hommes blancs, l'un vieux, l'autre jeune, repeignent une commode sur le trottoir. Elle les a déjà vus dans le quartier.

« Vous n'auriez pas remarqué une petite fille ? leur crie-t-elle. Quatre ans ? Des cheveux noirs ? Avec un manteau rouge ?

– Une petite fille ? » dit le vieux.

Luz n'a pas le temps de se répéter. Elle descend du trottoir et crie dans une direction, puis l'autre. « Isabel ! Isabel ! » Ses appels ne vont nulle part, étouffés par la pénombre ou pris dans les branchages noirs et nus de l'hiver. Le seul mouvement est celui d'une camionnette postale, plus loin dans la rue, le chauffeur ouvrant la porte arrière pour remplir sa besace. Ses bras autour d'elle, Luz retourne à l'appartement en courant sur des jambes raides.

« On n'a vu personne », lui dit le vieux quand elle passe.

Son téléphone. Où est-il ? Elle se penche vers la table basse et repousse les albums de coloriage et les boîtes de décorations de Noël. Même si ça doit lui attirer des ennuis, il faut qu'elle prévienne la police. « Ma fille a disparu. » À l'idée de prononcer ces mots, sa gorge se noue. N'ayant pas trouvé le téléphone, elle va dans la cuisine. Son sac à main est posé sur le plan de travail. Elle l'attrape et fourrage fébrilement dans le bazar qu'il contient. Voilà le téléphone. Voilà. Elle l'ouvre.

« Bouh ! »

Au son de la voix d'Isabel, la pièce bascule sur son axe puis se redresse. Luz fait volte-face et découvre sa fille qui la montre du doigt sous la table.

« Ha, ha, je t'ai fait peur », dit Isabel.

Les jambes de Luz se dérobent sous elle et elle se laisse tomber par terre.

« Qu'est-ce que tu fabriques ? » dit-elle à Isabel.

Le sourire de la fillette disparaît quand elle entend la colère de Luz.

« Je m'étais cachée. Pour te faire une blague.

– Non, *mija*, non, dit Luz d'un air sévère quand son sang se remet enfin à circuler. On ne se cache pas. Ce n'est pas drôle. »

Isabel ne sait pas très bien comment réagir, c'est tellement rare que Luz la gronde. Voyant des larmes monter aux yeux de la fillette, Luz l'attire à elle pour la prendre sur ses genoux.

« Maman s'inquiète quand elle ne te trouve pas », dit-elle. Elle la berce d'avant en arrière. « Tu es mon soleil et ma lune. Tu es mes étoiles, mon ciel, mes oiseaux et mes arbres.

– Tu es ma minette et mon chaton, dit Isabel, ragaillardie en reconnaissant un de leurs jeux.

– Tu es mon toutou et mon ouistiti, dit Luz.

– Tu es ma fleur et ma chaleur. Tu es ma maman et mon papa et mon frère et ma sœur. »

Luz la serre fort, encore sous le choc du gouffre qui s'est ouvert sous ses pieds quand elle l'a crue disparue. *Ça, c'est de l'amour*, se dit-elle. *Ça, c'est la vie*. Elle embrasse la fillette sur la joue et enfouit son nez dans ses cheveux. Luz vous laisse le reste du monde, tout le reste. Elle a trouvé son trésor, une lampe pour éclairer sa route, et ça lui

suffit.

Remerciements

Merci à mon agent, Henry Dunow ; à mon éditrice, Asya Muchnick, et à toute l'équipe de Mulholland Books chez Little, Brown. Merci enfin à la fondation John Simon Guggenheim pour son soutien financier pendant l'écriture de ce livre.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Albin Michel

DEAD BOYS, nouvelles, 2009

CE MONDE CRUEL, roman, 2011

« Terres d'Amérique »

Collection dirigée par Francis Geffard (Extrait du catalogue)

CHRIS ADRIAN

Un ange meilleur, nouvelles

SHERMAN ALEXIE

Indian Blues, roman

Indian Killer, roman

Phoenix, Arizona, nouvelles

La Vie aux trousses, nouvelles

Dix Petits Indiens, nouvelles

Red Blues, poèmes

Flight, roman

Danses de guerre, nouvelles

DAVID BERGEN

Une année dans la vie de Johnny Fehr, roman

Juste avant l'aube, roman

Un passé envahi d'ombres, roman

Loin du monde, roman

La Mécanique du bonheur, roman

JON BILLMAN

Quand nous étions loups, nouvelles

TOM BISSELL

Dieu vit à Saint-Petersbourg, nouvelles

AMANDA BOYDEN

En attendant Babylone, roman

JOSEPH BOYDEN

Le Chemin des âmes, roman

Là-haut vers le nord, nouvelles

Les Saisons de la solitude, roman
Dans le grand cercle du monde, roman

KEVIN CANTY

Une vraie lune de miel, nouvelles
Toutes les choses de la vie, roman

DAN CHAON

Parmi les disparus, nouvelles
Le Livre de Jonas, roman
Cette vie ou une autre, roman
Surtout rester éveillé, nouvelles

MICHAEL CHRISTIE

Le Jardin du mendiant, nouvelles

CHRISTOPHER COAKE

Un sentiment d'abandon, nouvelles

CHARLES D'AMBROSIO

Le Musée des poissons morts, nouvelles
Orphelins, récits

ANTHONY DOERR

Le Nom des coquillages, nouvelles
À propos de Grace, roman
Le Mur de mémoire, nouvelles

DAVID JAMES DUNCAN

La Vie selon Gus Orviston, roman

DEBRA MAGPIE EARLING

Louise, roman

LOUISE ERDRICH

L'Épouse Antilope, roman
Dernier rapport sur les miracles à Little No Horse, roman
La Chorale des maîtres bouchers, roman
Ce qui a dévoré nos cœurs, roman
Love Medicine, roman
La Malédiction des colombes, roman
Le Jeu des ombres, roman

La Décapotable rouge, nouvelles
Dans le silence du vent, roman
Femme nue jouant Chopin, nouvelles

BEN FOUNTAIN

Brèves rencontres avec Che Guevara, nouvelles
Fin de mi-temps pour le soldat Billy Lynn, roman

TOM FRANKLIN

Le Retour de Silas Jones, roman

TOM FRANKLIN & BETH ANN FENNELLY

Dans la colère du fleuve, roman

ALAN HEATHCOCK

Volt, nouvelles

RICHARD HUGO

La Mort et la Belle Vie, roman
Si tu meurs à Milltown, roman

HOLLY GODDARD JONES

Une fille bien, nouvelles
Kentucky Song, roman

THOM JONES

Le Pugiliste au repos, nouvelles
Coup de froid, nouvelles
Sonny Liston était mon ami, nouvelles

THOMAS KING

Medicine River, roman
Monroe Swimmer est de retour, roman
L'Herbe verte, l'eau vive, roman

SANA KRASIKOV

L'An prochain à Tbilissi, nouvelles

MATT LENNOX

Rédemption, roman

BRIAN LEUNG

Les Hommes perdus, roman
Seuls le ciel et la terre, roman

DAVID MEANS

De petits incendies, nouvelles

DINAW MENGESTU

Les belles choses que porte le ciel, roman
Ce qu'on peut lire dans l'air, roman

PHILIPP MEYER

Le Fils, roman

BRUCE MURKOFF

Portés par un fleuve violent, roman

JOHN MURRAY

Quelques notes sur les papillons tropicaux, nouvelles

KEVIN PATTERSON

Dans la lumière du Nord, roman

BENJAMIN PERCY

Sous la bannière étoilée, nouvelles
Le Canyon, roman

DONALD RAY POLLOCK

Le Diable, tout le temps, roman

ERIC PUCHNER

La Musique des autres, nouvelles
Famille modèle, roman

JON RAYMOND

Wendy & Lucy, nouvelles

ELWOOD REID

Ce que savent les saumons, nouvelles

Midnight Sun, roman

La Seconde Vie de D.B. Cooper, roman

EDEN ROBINSON

Les Esprits de l'océan, roman

KAREN RUSSELL

Swamplandia, roman

Foyer Sainte-Lucie pour jeunes filles élevées par les loups, nouvelles

GREG SARRIS

Les Enfants d'Elba, roman

NATHAN SELLYN

Les Caractéristiques de l'espèce, nouvelles

WELLS TOWER

Tout pillar, tout brûler, nouvelles

DAVID TREUER

Little, roman

Comme un frère, roman

Le Manuscrit du Dr Apelle, roman

Indian Roads, récit

BRADY UDALL

Lâchons les chiens, nouvelles

Le Destin miraculeux d'Edgar Mint, roman

Le Polygame solitaire, roman

GUY VANDERHAEGHE

La Dernière Traversée, roman

Comme des loups, roman

VENDELA VIDA

Se souvenir des jours heureux, roman

WILLY VLAUTIN

Motel Life, roman

Plein nord, roman

JAMES WELCH

L'Hiver dans le sang, roman

La Mort de Jim Loney, roman

Comme des ombres sur la terre, roman

L'Avocat indien, roman

À la grâce de Marseille, roman

Il y a des légendes silencieuses, poèmes

SCOTT WOLVEN

La Vie en flammes, nouvelles